00100366

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME PREMIER.

Pougin de S.t Aubin effig. Pinx. *C. P. Marillier ornam. del.* *Ingouf Junior Sculp. 1781.*

ŒUVRES

COMPLETTES

DE 100366

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

00-9-19 Vol I 00 9 9

ROYAL ASIATIC SOCIETY LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1781

00100366

ESSAI

Sur la Vie & sur les Ouvrages de M. de MARIVAUX.

PIERRE CARLET DE MARIVAUX nâquit à Paris sur la Paroisse de Saint-Gervais, en 1688, & non en Auvergne, comme ou le trouve écrit en plusieurs endroits. Son pere, qui avoit été Directeur de la Monnoie à Riom, étoit d'une famille ancienne dans le Parlement de Normandie : il ne négligea rien pour l'éducation de son fils, qui annonça de bonne heure, par des progrès rapides dans ses premieres études, cette finesse d'esprit qui caractérise ses ouvrages. Un des premiers qui soient sortis de sa plume, sont *les Folies Romanesques*, qui se ressentent de la jeunesse de son Auteur. C'est une imitation du Roman de *Dom Quichotte*. M. *de Marivaux* l'a retouché depuis, & ce Roman se trouve dans cette édition, sous le titre de *Dom Quichotte Moderne*. *Pharsamond* en est le Héros. Plein des idées extravagantes qu'il a puisées dans les Romans de

Chevalerie, il se fait accompagner par son valet, qui, sous le nom de *Cliton*, & en qualité d'Ecuyer, participe à ses aventures. Il leur en arrive d'assez plaisantes en général ; & cet Ouvrage respire la gaieté.

A peine sorti du Collége, M. *de Marivaux* s'étoit avisé de dire qu'une Comédie n'étoit pas une chose difficile. Pour le prouver, il composa *le Pere prudent*, petit Drame en un Acte, & fit voir en effet qu'une mauvaise Pièce est une chose aisée pour un homme d'esprit. Il s'essaya ensuite dans le tragique, & donna en 1720, *la Mort d'Annibal*. Le peu de succès qu'eut d'abord cette Tragédie, quoiqu'estimable à bien des égards, le détermina pour toujours à abandonner ce genre de style ; & ce parti sage, en le rendant à son génie naturel, lui ouvrit une carriere brillante, pour laquelle il étoit beaucoup plus propre. Tout le monde sçait avec quel applaudissement il a travaillé pendant plus de trente années pour deux de nos Théâtres. Il a soutenu seul, & longtems, la fortune des Italiens, qui, sans ce secours, & faute de spectateurs, étoient presque contraints d'abandonner leur Spectacle. Il leur a donné vingt-trois Pièces, dont la plupart restées au

Théâtre, se jouent toujours avec succès. Ces Pieces, & neuf autres qu'il a données au Théâtre François, composent ses Œuvres Dramatiques. Celles qui reparoissent le plus souvent à la Comédie Françoise, sont *la Surprise de l'Amour*, *le Legs* & *le Préjugé vaincu*; & aux Italiens, *la Mere confidente*, *l'Ecole des Meres*, *l'Heureux Stratagème*, *les Fausses Confidences*, *l'Epreuve*, *Arlequin poli par l'Amour*, *la Double Inconstance*, *la Fausse Suivante*, *l'Isle des Esclaves*, *le Jeu de l'Amour & du Hazard*, &c.

Voyant que ses prédécesseurs avoient épuisé tous les sujets de Comédies de caractere, M. de *Marivaux* s'est livré à la composition des Pieces d'intrigue; & dans cette carriere, ne voulant avoir d'autre modele que lui-même, il s'est frayé une route nouvelle : il a imaginé d'introduire la Métaphysique sur la scène, & d'analyser le cœur humain dans des dissertations tendrement épigrammatiques. Aussi le canevas de la plupart de ses Comédies n'est-il ordinairement qu'une petite toile fort légere, dont l'ingénieuse broderie exprime ce que les replis du cœur ont de plus secret, ce que les rafinemens de l'esprit ont de plus délicat. Qu'on ne croye

cependant pas que cette ſubtilité comique ſoit le ſeul caractere diſtinctif de ſon Théâtre : ce qui y regne principalement, eſt un fonds de Philoſophie, dont les idées développées avec fineſſe, filées avec art, & adroitement accommodées à la ſcene, ont preſque toujours un but utile & moral. *Je voudrois rendre les hommes plus juſtes & plus humains*, diſoit-il ; *& je n'ai que cet objet en vue.* Il critiquoit, comme *Démocrite*, en Philoſophe qui ſait excuſer les défauts qu'il reprend ſans aigreur ; & avec autant de prudence & de circonſpection, que de fineſſe & d'aménité.

Doué d'un eſprit ſubtil & réfléchi, M. *de Marivaux* tint encore un rang diſtingué parmi nos Moraliſtes Obſervateurs. Son *Spectateur François* lui a mérité, en Angleterre, l'honneur d'être comparé à *Labruyere*. Son plan embraſſe toutes ſortes d'objets ; Morale, Religion, Politique, Sciences, Beaux-Arts, Commerce, &c. & ſur toutes ces matieres on retrouve toujours un Philoſophe agréable, qui connoît le monde, & ſçait donner à la vertu cet air d'agrément qui la fait aimer, & au vice les couleurs qui effarouchent la vertu.

La même choſe ſe fait remarquer dans *les*

*Aventures de **** ou *les Effets surprenants de la sympathie*, *dans la Vie de Marianne*, & dans *le Paysan parvenu*, Romans de M. *de Marivaux*, où brillent la vivacité & la fécondité de son imagination. C'est toujours le même goût pour la morale ; beaucoup d'esprit, beaucoup de sentiment, beaucoup de rafinement dans l'un & dans l'autre : mais toujours des réflexions utiles & délicates, & des peintures aimables de la vertu.

Dans cette nouvelle édition des Œuvres de *M. de Marivaux*, on a inséré son *Homere travesti*; Poëme burlesque, dont le but est de ridiculiser les Héros de l'*Iliade*. J'aurois dû parler plutôt de cette plaisanterie, parce que ce fut un de ses premiers ouvrages. L'Auteur y fait voir avec esprit, combien il est facile de donner une face risible aux choses les plus grandes & les plus sérieuses.

Tous les Ecrits de M. *de Marivaux*, ont eu, à peu de chose près, un égal succès. On ne peut lui refuser le mérite d'avoir assujetti partout l'imagination aux principes de la sagesse, le bel-esprit à la décence, & de n'avoir été prodigue de l'un & de l'autre, qu'au profit des bonnes mœurs. On conviendra aussi que peu d'Auteurs ont traité leurs Sujets avec autant de fécondité & de grâces ;

qu'il y en a peu dont la Philoſophie ait tant fourni de reſſources à l'imagination, tant de penſées & de ſaillies à l'eſprit. Quant à ſon ſtyle, le Public a adopté l'idée que M. *de Marivaux* lui-même s'en etoit formée. Il étoit analogue à ſa manière de voir & de ſentir. Ce ſtyle particulier, & le ſeul qui convenoit à la choſe, l'a fait regarder comme un Auteur ſingulier dans ſes expreſſions. On n'a pas ſçu ſentir d'abord que la fineſſe de ſes penſées ne pouvoit être rendue autrement. On a mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à ſa pénétration; & j'ôſe dire qu'alors on le condamna ſans l'entendre. Depuis long-tems les perſonnes judicieuſes ſont revenues à la vérité; & on lui ſait gré d'avoir pu aſſujettir ſon ſtyle au genre des matieres qu'il traitoit. Il ſera chez la poſtérité un Auteur ſingulier, qu'on lira avec plaiſir & utilité, mais qu'il ſeroit dangereux de vouloir prendre pour modèle.

M. *de Marivaux* s'eſt peint dans ſes Ouvrages. Toutes les perſonnes qui l'ont connu particuliè-rement, ſçavent qu'il étoit avec lui-même, & dans le commerce de la vie, ce qu'il paroiſſoit dans ſes Ecrits. Avec un caractere tranquille, quoique ſenſible, il poſſédoit encore toutes les qualités

qu'exige la ſociété, & qui la rendent ſûre & agréable. A une probité exacte, à un noble déſintéreſſement, il réuniſſoit une candeur aimable, une âme bienfaiſante, une modeſtie ſans fard & ſans prétention, une affabilité pleine de ſentiment, & l'attention la plus ſcrupuleuſe à éviter tout ce qui pouvoit offenſer ou déplaire.

Son reſpect pour nos myſtères étoit auſſi ſincère que ſon amour pour la paix. Il ſçavoit, il aimoit, il pratiquoit la Religion: toute Philoſophie contraire à ſes principes & à ſes dogmes lui paroiſſoit frivole & inconſéquente; & ſon zèle s'anima plus d'une fois contre les railleries & les vains raiſonnements des eſprits-forts. Mais ſa Religion ne ſe bornoit pas à ce zèle: c'étoit dans la pratique des bonnes œuvres qu'il la faiſoit conſiſter, & ſpécialement dans une ſenſibilité effective pour les pauvres & les malheureux.

Simple, attentif, eſſentiel dans le commerce de l'amitié, M. *de Marivaux* y portoit également la délicateſſe & la ſincérité. Lorſque ſes amis, ſurtout les Gens de Lettres, le conſultoient, toute autre conſidération cédoit alors au deſir de leur être utile: il ſçavoit allier la douceur de l'inſinuation avec l'expreſſion de la vérité.

Au reſte, M. *de Marivaux* décidoit peu: il

consultoit au contraire beaucoup, & n'aimoit point à contester ni à prouver qu'il avoit raison. Jamais il ne répondit à la critique, se contentant d'en profiter, si elle étoit juste; l'abandonnant au jugement du public, si elle ne l'étoit pas. *J'aime mon repos*, disoit-il un jour à Madame *de Tencin*; *& je ne veux point troubler celui des autres.*

C'est par l'heureux assemblage de ces qualités chrétiennes & sociales, avec les talents de l'esprit les plus brillants, que M. *de Marivaux* s'acquit l'estime & la considération d'un grand Prince, & qu'il se fit un grand nombre d'amis dans un monde choisi, particuliérement dans l'Académie Françoise, où il fut reçu d'une voix unanime au mois de Février 1743. Feu M. *le Duc d'Orléans*, entr'autres témoignages de la bienveuillance dont il l'honoroit, dota sa fille à l'Abbaye du Trésor, & fournit à tous les frais de sa Profession Religieuse. M. *de Marivaux* avoit eu cette fille unique de son mariage en 1721, avec Mademoiselle *Martin*, d'une bonne famille de Sens, & d'un mérite distingué, qu'il eut le chagrin de perdre en 1723, & qu'il a regrettée toute sa vie.

Rien peut-être ne prouve mieux la solidité de la Philosophie de notre illustre Académicien, que son indifférence pour les richesses & les distinctions. Il ne sollicita jamais les faveurs des

Grands : jamais il n'imagina que ſes talens dûſſent les lui mériter. Mais s'il crut devoir négliger la fortune & ne faire aucune démarche vers elle, il ne refuſa point ſes dons, lorſqu'elle les lui fit offrir par l'eſtime & l'amitié, ou par les protecteurs déſintéreſſés des Arts & des talents. Sa reconnoiſſance eût voulu ne laiſſer ignorer à perſonne, ni les attentions généreuſes que lui prodiguoit Madame *de Tencin*, ſi célebre elle-même par les charmes de ſon eſprit; ni celles de Mademoiſelle *de Saint-Jean*, qui, en acceptant le titre de ſa Légataire univerſelle, a continué ſi noblement d'être ſa bienfaictrice, même après ſa mort. Je crois, en publiant les bienfaits & les noms de ſes illuſtres amies, ajouter à ſa gloire, faire leur éloge & celui de l'amitié. M. *de Marivaux* jouiſſoit d'ailleurs d'une penſion ſur la caſſette du Roi, & d'une autre plus conſidérable que lui faiſoit payer, ſans que peut-être il le ſçût lui-même, une Dame de la Cour, que les Lettres, les Arts & les Sciences ont reconnue longtems pour leur amie généreuſe & leur protectrice éclairée.

Avec ces reſſources, M. *de Marivaux* ſe ſeroit fait une ſituation auſſi aiſée que commode, s'il eût été moins ſenſible aux malheurs d'autrui & moins libéral. Il étoit né avec ces heureux penchans, que ſes infortunes perſonnelles avoient d'ailleurs

nourris & fortifiés dans ſon cœur : & ſon premier plaiſir fut toujours celui de les ſatisfaire. On ſait que, malgré la modicité de ſa fortune, il faiſoit beaucoup de dons ſecrets ; & que ſa charité, toujours bienfaiſante, ne ſe rebutoit pas même d'obliger & de ſecourir des ingrats. On l'a vu plus d'une fois ſacrifier juſqu'à ſon néceſſaire pour rendre la liberté, & même la vie, à des particuliers qu'il connoiſſoit à peine, mais qui étoient ou pourſuivis par des créanciers impitoyables, ou réduits au déſeſpoir. Il ſuffiſoit d'être dans l'indigence ou dans l'adverſité, pour avoir un droit aſſuré ſur ſes généroſités ; & ſi la reconnoiſſance les publioit, il n'en convenoit qu'avec peine. Il avoit la même attention à recommander le ſecret à ceux qu'il obligeoit, qu'à cacher à ſes plus intimes amis ſes chagrins domeſtiques & ſes propres beſoins.

Dès vertus ſi ſolides & ſi effectives préparoient d'elles-mêmes M. *de Marivaux* à ſon dernier moment. Ses infirmités le lui firent enviſager : & il le vit arriver avec toute la tranquillité d'un Philoſophe chrétien, qui ne regarde la mort que comme un don de la Providence, & l'heureux moyen d'échanger le néant de la gloire & des proſpérités de ce monde avec la jouiſſance ineffable du bonheur de l'autre vie. Il mourut dans ces ſentiments le 11 Février 1763, âgé de 75 ans.

LE
PERE PRUDENT
ET
ÉQUITABLE,
OU
CRISPIN L'HEUREUX FOURBE.
COMÉDIE
EN VERS ET EN UN ACTE.

L'IMPRIMEUR
AU LECTEUR.

LE hasard seul a fait tomber cette Piece entre mes mains. L'Auteur, s'étant trouvé dans une compagnie, dit assez imprudemment, qu'une Piece comique n'étoit pas un ouvrage absolument si difficile : quelqu'un lui répondit qu'il parloit en jeune homme. L'Auteur, piqué de ce reproche, s'engagea à faire une intrigue de Comédie. Il y travailla quelques jours après, & en montra ce qu'il avoit fait à un ami, qui l'exhorta de continuer ; il finit la Piece & la confia au même ami, qui me la fit voir aussi à l'insçu de l'Auteur. Il me parut qu'elle pourroit faire plaisir, & j'ai cru ne devoir pas en priver le public.

ACTEURS.

DÉMOCRITE,	Pere de Philine.
PHILINE,	Fille de Démocrite.
TOINETTE,	Servante de Philine.
CLÉANDRE,	Amant de Philine.
CRISPIN,	Valet de Cléandre.
ARISTE,	Bourgeois campagnard.
Me. JACQUES,	Payſan ſuivant Ariſte.
LE CHEVALIER.	
LE FINANCIER.	
FRONTIN,	Fourbe employé par Criſpin.

LE

PERE PRUDENT

ET

ÉQUITABLE,

OU

CRISPIN L'HEUREUX FOURBE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DEMOCRITE, PHILINE, TOINETTE.

DÉMOCRITE.

JE veux être obéi : votre jeune cervelle,
Pour l'utile, aujourd'hui, choisit la bagatelle.
Cléandre, ce mignon, à vos yeux est charmant :
Mais il faut l'oublier, je vous le dis tout franc.

Vous rechignez, je crois, petite créature.
Ces morveuſes à peine ont-elles pris figure,
Qu'elles ſentent déjà ce que c'eſt que l'amour.
Hé bien donc ! vous ſerez mariée en ce jour.
Il s'offre trois partis ; un homme de Finance ;
Un jeune Chevalier, le plus noble de France ;
Et Ariſte, qui doit arriver aujourd'hui.
Je le ſouhaiterois, que vous fuſſiez à lui.
Il a de très-grands biens, il eſt près du village.
Il eſt vrai que l'on dit qu'il n'eſt pas de votre âge :
Mais qu'importe après tout ? La jeune de Faubon
En eſt-elle moins bien, pour avoir un barbon ?
Non : ſans aller plus loin, voyez votre couſine,
Avec ſon vieil époux ſans ceſſe elle badine,
Elle ſaute, elle rit, elle danſe toujours.
Ma fille, les voilà les plus charmans amours :
Nous verrons aujourd'hui ce que c'eſt que cet homme.
Pour les autres, je ſçais auſſi comme on les nomme :
Ils doivent, ſur le ſoir, me parler tous les deux.
Ma fille, en voilà trois ; choiſiſſez l'un d'entr'eux ;
Je le veux bien encor : mais oubliez Cléandre ;
C'eſt un colifichet qui voudroit nous ſurprendre,
Dont les biens embrouillés dans de très-grands procès,
Peut-être ne viendront qu'après votre décès.

PHILINE.

Si mon cœur....

DÉMOCRITE.

DEMOCRITE.

Taisez-vous ; je veux qu'on m'obéisse.
Vous suivez sottement votre amoureux caprice.
C'est faire votre bien que de vous résister,
Et je ne prétends point ici vous consulter.
Adieu.

SCENE II.

PHILINE, TOINETTE.

PHILINE.

Dis-moi, que faire après ce coup terrible ?
Tout autre que Cléandre, à mes yeux est horrible.
Quel malheur !

TOINETTE.

Il est vrai.

PHILINE.

Dans un tel embarras,
Plutôt que de choisir, je prendrois le trépas.

SCENE III.

PHILINE, TOINETTE, CLÉANDRE, CRISPIN.

CLÉANDRE.

N'Avez-vous pu, Madame, adoucir votre pere?
A nous unir tous deux, eſt-il toujours contraire?

PHILINE.

Oui, Cléandre.

CLÉANDRE.

À quoi donc vous déterminez-vous?

PHILINE.

A rien.

CLÉANDRE.

Je l'avoûrai, le compliment eſt doux.
Vous m'aimez cependant; au péril qui nous preſſe,
Quand je tremble d'effroi, rien ne vous intéreſſe.
Nous ſommes menacés du plus affreux malheur,
Sans alarme pourtant.....

PHILINE.

Doutez-vous que mon cœur,
Cher Cléandre, avec vous, ne partage vos craintes?
De nos communs chagrins je reſſens les atteintes,

Mais quel remede enfin y pourrai-je apporter?
Mon pere me contraint, puis-je lui résister?
De trois maris offerts, il faut que je choisisse,
Et ce choix à mon cœur est un cruel supplice.
Mais à quoi me résoudre, en cette extrémité,
Si de ces trois partis mon pere est entêté?
Qu'exigez-vous de moi?

CLÉANDRE.

A quoi bon vous le dire,
Philine, si l'amour n'a pu vous en instruire?
Il est des moyens sûrs, & quand on aime bien.....

PHILINE.

Arrêtez, je comprends : mais je n'en ferai rien.
Si mon amour m'est cher, ma vertu m'est plus chere;
Non, n'attendez de moi rien qui lui soit contraire.
Des ces moyens si sûrs ne me parlez jamais.

CLÉANDRE.

Quoi!

PHILINE.

Si vous m'en parlez, je vous fuis désormais.

CLÉANDRE.

Hé bien! fuyez ingrate, & riez de ma perte.
Votre injuste froideur, est enfin découverte.
N'attendez point de moi, de marques de douleur;
On ne perd presque rien à perdre un mauvais cœur;

Et ce ſeroit montrer une foibleſſe extrême,
Par de lâches tranſports, de prouver qu'on vous aime,
Vous qui n'avez pour moi qu'inſenſibilité.
Doit-on par des ſoupirs, payer la cruauté ?
C'en eſt fait, je vous laiſſe à votre indifférence ;
Je vais mettre, à vous fuir, mon unique conſtance ;
Et ſi vous m'accablez d'un ſi cruel deſtin,
Vous ne jouirez pas du moins de mon chagrin.

PHILINE.

Je ne vous retiens pas, devenez infidele ;
Donnez-moi tous les noms, d'ingrate & de cruelle ;
Je ne regrette point un amant tel que vous,
Puiſque de ma vertu vous n'êtes point jaloux.

CLÉANDRE.

Finiſſons là-deſſus ; quand on eſt ſans tendreſſe ;
On peut faire aiſément des leçons de ſageſſe,
Philine, & quand un cœur chérit comme le mien...
Mais quoi ! vous le vanter, ne ſerviroit de rien.
Je vous ai mille fois montré toute mon âme.
Et vous n'ignorez pas combien elle eut de flâme ;
Mon crime eſt d'avoir eu le cœur trop enflamé.
Vous m'aimeriez encor, ſi j'avois moins aimé.
Mais, duſſé-je, Philine, être accablé de haîne,
Je ſens que je ne puis renoncer à ma chaîne.
Adieu, Philine, adieu ; vous êtes ſans pitié,
Et je n'exciterois que votre inimitié.

Rien ne vous attendrit : quel cœur, qu'il eſt barbare !
Le mien, dans les ſoupirs, s'abandonne & s'égare.
Ha ! qu'il m'eût été doux de conſerver mes feux !
Plus content mille fois..... que je ſuis malheureux !
Adieu, chere Philine..... avant que je vous quitte...
(il va & revient.)
De quelques feints regrets du moins plaignez ma fuite.

PHILINE, *s'en allant auſſi & ſoupirant.*

Ah !

CLÉANDRE, *l'arrête.*

Mais où fuyez-vous ? arrêtez donc vos pas.
Je ſuis prêt d'obéir, eh ! ne me fuyez pas.

TOINETTE.

Votre pere pourroit, Madame, vous ſurprendre;
Vous ſçavez qu'il n'eſt pas fort prudent de l'attendre.
Finiſſez vos débats, & calmez le chagrin...

CRISPIN.

Oui, croyez-en, Madame, & Toinette & Criſpin;
Faites la paix tous deux.

TOINETTE.

Quoi ! toujours triſte mine !

CRISPIN.

Parbleu ! qu'avez-vous donc, Monſieur, qui vous chagrine ?
Je ſuis de vos amis, ouvrez-moi votre cœur.
A raconter ſa peine, on ſent de la douceur.

Chassez de votre esprit toute triste pensée :
Votre bourse, Monsieur, seroit-elle épuisée ?
C'est, il faut l'avouer, un destin bien fatal ;
Mais en revanche aussi, c'est un destin bannal.
Nombre de gens, atteints de la même foiblesse,
Dans leur triste gousset logent la sécheresse :
Mais Crispin fut toujours un généreux garçon ;
Je vous offre ma bourse, usez-en sans façon.

TOINETTE.

Ha ! que vous m'ennuyez ! pour finir vos alarmes,
C'est un fort bon moyen, que de verser des larmes !
Retournez au logis passer votre chagrin.

CRISPIN.

Et retournons au nôtre y prendre un doigt de vin.

TOINETTE.

Que vous êtes enfans !

CRISPIN.

Leur douloureux martyre,
En les faisant pleurer, me fait crever de rire.

TOINETTE.

Qu'un air triste & mourant vous sied bien à tous deux !

CRISPIN.

Qu'il est beau de pleurer, quand on est amoureux !

TOINETTE.

Hé bien ! finissez-vous ? toi, Crispin, tiens ton maître.

Hélas ! que vous avez de peine à vous connoître !

CRISPIN.

Ils ne se disent mot, Toinette ; sifflons-les.
On siffle bien aussi Messieurs les perroquets.

CLÉANDRE.

Promettez-moi, Philine, une vive tendresse.

PHILINE.

Je n'aurai pas de peine à tenir ma promesse.

CRISPIN.

Quel aimable jargon ! je me sens attendrir.
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

TOINETTE.

Hélas, beau cupidon, le douillet personnage !
Mais, Madame, en un mot, cessez ce badinage.
Votre pere viendra.

CLÉANDRE.

Non, il ne suffit pas
D'avoir pour le présent terminé nos débats.
Voyons encore ici quel biais l'on pourroit prendre ;
Pour nous unir enfin, ce qu'on peut entreprendre.

PHILINE, *à Toinette.*

De mon pere tu sçais quelle est l'intention.
Il m'offre trois partis, Ariste un vieux barbon,
L'autre est un Chevalier, l'autre homme de Finance;

Mais, Arifte ce vieux auroit la préférence.
Il a de très-grands biens, & mon pere aujourd'hui
Pourroit le préférer à tout autre parti.
Il arrive en ce jour.

TOINETTE.

Je le fçais, mais que faire ?
Je ne vois rien ici qui ne vous foit contraire.
Dans ta tête, Crifpin, cherche, invente un moyen.
Pour moi, je fuis à bout, & je ne trouve rien.
Remue un peu, Crifpin, ton imaginative.

CRISPIN.

En fait de tours d'efprit, la femelle eft plus vive.

TOINETTE.

Pour moi je doute fort qu'on puiffe rien trouver.

CRISPIN, *tout-à-coup en enthoufiame.*

Silence; par mes foins, je prétends vous fauver.

TOINETTE.

Dieux! quel enthoufiafme!

CRISPIN.

Alte là. Mon génie
Va, des fureurs du fort, affranchir votre vie.
Ne redoutez plus rien, je vais tarir vos pleurs,
Et vous allez, par moi, voir finir vos malheurs.
Oui, quoique le deftin vous livre ici la guerre,
Si Crifpin eft pour vous....

TOINETTE.

Quel bruit pour ne rien faire!

CRISPIN.

Osez-vous me troubler, dans l'état où je suis?
Si ma main.... mais plutôt rappellons nos esprits.
J'enfante....

TOINETTE.

Un avorton.

CRISPIN.

Le dessein d'une intrigue.

TOINETTE.

Hé! ne diroit-on pas qu'il médite une ligue?
Venons, venons au fait.

CRISPIN.

Enfin je l'ai trouvé.

TOINETTE.

Et votre enthousiasme est enfin achevé?

CRISPIN, *parlant à Philine.*

D'Ariste vous craignez la subite arrivée.

PHILINE.

Peut-être qu'à ce vieux je me verrois livrée.

CRISPIN. (*à Cléandre.*)

Vaines terreurs, chansons. Vous, vous êtes certain
De ne pouvoir jamais lui donner votre main.

CLÉANDRE.

Oui, vraiment,

CRISPIN.

Avec moi, tout ceci bagatelle.

CLÉANDRE.

Hé! que faire?

CRISPIN.

Ha! parbleu, ménagez ma cervelle.

TOINETTE.

Benêt!

CRISPIN.

Sans compliment, c'eſt dans cette journée,
Qu'Ariſte doit venir, pour tenter hymenée?

TOINETTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Du voyage il perdra tous les frais.
Je ſçaurai de ces lieux l'éloigner pour jamais.
Quand il ſera parti, je prendrai ſa figure.
D'un Campagnard groſſier imitant la poſture,
J'irai trouver ce pere; & vous verrez enfin,
Et quel tréſor je ſuis, & ce que vaut Criſpin.

TOINETTE.

Mais enfin, lui parti, cette homme de Finance,
De la Bourſiniere, eſt un rival d'importance.

CRISPIN.

Nous pourvoirons à tout.

TOINETTE.

Ce Chevalier charmant?....

CRISPIN.

Ce ſont de nos Cadets brouillés avec l'argent.
Chez les vieilles Beautés eſt leur bureau d'adreſſe.
Qu'il y cherche fortune.

TOINETTE.

Hé! oui, mais le temps preſſe.
Ne t'amuſe donc pas, Criſpin; il faut pourvoir
A chaſſer tous les trois, & même dès ce ſoir.
Ariſte étant parti, dis-nous par quelle adreſſe,
Des deux autres Meſſieurs.

CRISPIN.

J'ai des tours de ſoupleſſe;
Dont l'effet ſera ſûr... A propos j'ai beſoin
De quelque habit de femme,

CLÉANDRE.

Hé! bien, j'en aurai ſoin.
Va, je t'en donnerai.

CRISPIN.

Je connois certain drôle,
Que je dois employer, & qui joûra ſon rôle.

(Se tournant vers Cléandre & Philine, il dit :)
Vous, ne paroiſſez pas; & vous, ne craignez rien;
Tout doit vous réuſſir, cet oracle eſt certain.
Je ne m'éloigne pas. Avertis-moi, Toinette,
Si l'un des trois arrive, afin que je l'arrête.

CLÉANDRE

Adieu chere Philine.

PHILINE.

Adieu.

SCENE IV.

CLÉANDRE ET CRISPIN.

CLÉANDRE.

Mais dis, Criſpin;
Pour tromper Démocrite, es-tu bien aſſez fin ?

CRISPIN.

Repoſez-vous ſur moi, dormez en aſſurance,
Et méritez mes ſoins par votre confiance.
De ce que j'entreprends je ſors avec honneur;
Ou j'en ſors, pour le moins, toujours avec bonheur.

CLEANDRE.

Que tu me rends content! Si j'épouſe Philine,

Je te fonde, Crispin, une sûre cuisine.

CRISPIN.

Je sçavois autrefois quelques mots de latin:
Mais depuis qu'à vos pas m'attache le destin;
De tous les temps, celui que garde ma mémoire,
C'est le futur, soit dit sans taxer votre gloire.
Vous direz au futur: çà, tu seras payé;
Pour de présent, *caret*: vous l'avez oublié.

CLÉANDRE.

Va, tu ne perdras rien; ne te mets point en peine.

CRISPIN.

Quand vous vous marîrez j'aurai bien mon étrenne.
Sortons; mais quel seroit ce grand original?
Ma foi ce pourroit bien être notre animal.
Allez chez vous m'attendre.

SCENE V.

CRISPIN, ARISTE, Me. JACQUES *suivant Ariste.*

Me. JACQUES.

C'est là Monsieur, Ariste:
Et v'là bian la maison, je le sens à la piste;

Mais l'homme que voici nous inſtruira de ça.

CRISPIN, *s'entortillant le nez dans ſon manteau.*

Que cherchez-vous, Meſſieurs?

ARISTE.

Ne ſeroit-ce pas là

La maiſon d'un nommé le Seigneur Démocrite?

Me. JACQUES.

Je ſons partis tous deux pour lui rendre viſite.

CRISPIN.

Oui; que demandez-vous?

ARISTE.

J'arrive ici pour lui.

Me. JACQUES.

C'eſt que ce Démocrite avertit celui-ci
Qu'il lui bailloit ſa fille, & ça m'a fait envie.
Je venions aſſiſter à la çarimonie.
Je devons épouſer la fille de Jacquet,
Et je venions un peu voir comment ça ſe fait.

CRISPIN.

Eſt-ce Ariſte?

ARISTE.

C'eſt moi.

Me. JACQUES.

Velà ſa portraiture;
Tout comme l'a bâti notre mere Nature.

CRISPIN.

Moi, je ſuis Démocrite.

ARISTE.

Ha ! quel heureux haſard !
Démocrite, pardon, ſi j'arrive un peu tard.

CRISPIN.

Vous vous moquez de moi.

Me. JACQUES.

Velà donc le Biau-pere ?
Oh ! bian, piſque c'eſt vous, ſouffrez donc, ſans myſtere,
Que je vous dégauchiſſe un petit compliment,
En vous remarciſſant de votre traitement.

CRISPIN.

Vous me comblez d'honneur ; je voudrois que ma fille
Pût dans la ſuite, Ariſte, unir notre famille.
On nous a fait de vous un ſi ſage récit.

ARISTE.

Je ne mérite pas tout ce qu'on en a dit.

Me. JACQUES.

Palſangué ! qu'ils feront tous deux un biau carrage.
Je ne ſçais pas au vrai ſi la fille eſt bien ſage ;
Mais, margué ! je m'en doute.

CRISPIN.

Il ne me ſied pas bien
De la louer moi-même & d'en dire du bien.

Vous en pourrez juger, elle est très-vertueuse.

Me. JACQUES.

Biau-pere, dites-moi, n'est-elle pas rêveuse?

CRISPIN.

Monsieur sera content, s'il devient son époux.

ARISTE.

C'est, je l'ôse assurer, mon souhait le plus doux.
Et quoique dans ces lieux j'aye fait ma retraite....

Me. JACQUES, *vîte.*

C'est qu'en ville autrefois sa fortune étoit faite.
Il étoit emplouyé dans un très-grand emploi;
Mais on le recherchа de par Monsieur le Roi.
Il avoit un biau train, quelques farmiers venirent;
Ah! les méchants bourriaux! les farmiers le forcirent
A compter. Ils disiont que Monsieur avoit pris
Plus d'argent qu'il ne faut, & qu'il n'étoit permis;
Enfin, tout ci, tout ça, ces gens, pour son salaire,
Vouliont, se disoient-ils, lui faire pardre terre.
Ceti-ci prit la mouche, il leur plantit tout là,
Et de-ci les valets, & les cheviaux de-là;
Et Monsieur, bien fâché d'une telle avanie,
S'en venit dans les champs vivre en mélancoulie.

ARISTE.

Le fait est seulement, que, lassé du fracas,
Le séjour du village a pour moi plus d'appas.

Me. JACQUES, *appercevant Toinette à une fenêtre.*
Ha ! le friand minois que je vois qui regarde !

TOINETTE, *à la fenêtre.*

Hé ! qui ſont ces gens-là ?

Me. JACQUES.

L'aimable camarade !
Biau-pere ; c'eſt l'enfant dont vous voulez parler.

CRISPIN.

Il eſt vrai, c'eſt ma fille ; & je vais l'appeller.
Ma fille, deſcendez. *(Il fait ſigne à Toinette.)*

Me. JACQUES.

Morgué, qu'elle eſt gentille !

SCENE VI.

ARISTE, Me. JACQUES, CRISPIN, TOINETTE.

CRISPIN, *allant au devant de Toinette, & lui diſant bas.*

Fais ton rôle, entends-tu? Je te nomme ma fille,
Et cet homme eſt Ariſte. Approchez-vous de nous,
Ma fille, & ſaluez votre futur époux.

Me. JACQUES.

Jarnigué, la friponne! elle auroit ma tendresse.

ARISTE.

Je serois trop heureux, Monsieur, je le confesse.
Madame a des appas dont on est si charmé,
Qu'en la voyant d'abord on se sent enflâmé.

TOINETTE.

Est-il vrai, trouvez-vous que je sois bien aimable?
On ne voit, me dit-on, rien de plus agréable,
En gros je suis parfaite & charmante en détail.
Mes yeux sont tout de feu, mes levres de corail;
Le nez le plus friand, la taille la plus fine.
Mais mon esprit encor vaut bien mieux que ma mine.
Gageons que votre cœur ne tient pas d'un filet?
Fripon, vous soupirez, avouez-le tout net.
Il est tout interdit.

CRISPIN, *bas.*

Tu réponds à merveilles;
Courage sur ce ton.

Me. JACQUES.

Ça ravit mes oreilles.

ARISTE.

Que veut dire ceci, veut-elle badiner?
Cet air & ses discours ont droit de m'étonner;

TOINETTE.

Je vois que le pauvre homme a perdu la parole :
S'il devenoit muet, papa, je deviens folle.
Parlez-donc, cher amant, petit mari futur.
Sied-t-il bien aux amans d'avoir le cœur si dur ?
Allez, petit ingrat, vous méritez ma haîne.
Je ferai désormais la fiere & l'inhumaine.

ARISTE.

Je n'y comprends plus rien.

TOINETTE.

Tourne vers moi les yeux,
Et vois combien les miens sont tendres, amoureux.
Ha ! que pour toi déja j'ai conçu de tendresse !
O trop heureux mortel de m'avoir pour maitresse !

ARISTE.

Dans quel égarement....

TOINETTE.

Vous ne me dites mot !
Je vous croyois poli, mais vous n'êtes qu'un sot.
Moi, devenir sa femme ! ha ! ha ! quelle figure !
Marier un objet, chef-d'œuvre de nature,
Fi donc ! avec un singe aussi vilain que lui !

ARISTE, *bas*.

La guenon !

TOINETTE.

Cher papa, non, j'en mourrois d'ennui.
Je ſuis vous le ſçavez, ſujette à la migraine.
L'aſpect de ce magot la rendroit quotidienne.
Que je le hais déja ! je ne le puis ſouffrir.
S'il devient mon, époux ma vertu va finir ;
Je ne réponds de rien.

ARISTE.

Quelle étrange folie !

CRISPIN.

Son humeur eſt contraire à la mélancolie.

ARISTE.

'A l'autre !

CRISPIN.

Expliquez vous, ne vous plaît-elle pas ?

ARISTE.

Sans ſon extravagance elle auroit des appas.
Retirons-nous d'ici, laiſſons ces imbécilles ;
Ils auroient de l'argent à courir dans les villes.
Nous venons de bien loin pour ne voir que des foux.

Me. JACQUES.

'Adieu, biauté quinteuſe; adieu donc, ſans courroux.
La peſte les étouffe.

CRISPIN.

Mon humeur eſt mutine.

Point de bruit, s'il vous plaît, ou bien sur votre échine
J'apostrophe un *ergò*, qu'on nomme *in barbara*.

Me. JACQUES.

Ha ! morgué le biau nid que j'avions trouvé là !

SCENE VII.

CRISPIN, TOINETTE.

CRISPIN.

IL est congédié.

TOINETTE.

Grâces à mon adresse.

CRISPIN.

Je te trouve en effet digne de ma tendresse.

TOINETTE.

Est-il vrai, sieur Crispin ? ha ! vous vous ravalez.

CRISPIN.

Vous ne sçavez donc pas tout ce que vous valez ?

TOINETTE.

C'est trop se prodiguer.

CRISPIN.

Je ne puis m'en défendre.
Les grands-hommes souvent se plaisent à descendre.

TOINETTE.

Démocrite paroît ; adieu, songe au projet.

CRISPIN.

Ne t'embarrasse pas : vas, je sçais mon sujet.
Je me vais dire Ariste & trouver Démocrite ;
Et je sçaurai chasser les autres dans la suite,
Mais prends garde, l'un d'eux pourroit bien arriver,
Je ne m'écarte point, viens vîte me trouver.

TOINETTE.

Ils ne viendront qu'au soir rendre visite au pere.

CRISPIN.

Je pourrai donc les voir & terminer l'affaire.

SCENE VIII.

DÉMOCRITE, TOINETTE.

DÉMOCRITE.

Toinette !

TOINETTE.

Hé ! bien, Monsieur ?

DÉMOCRITE.

Puisque c'est aujourd'hui
Qu'Ariste doit venir, ayez soin que, pour lui,

L'on prépare un régal : ma fille est prévenue.

TOINETTE.

Je sçais fort bien, Monsieur, qu'elle attend sa venue

Mais pour être sa femme, il est un peu trop vieux.

DÉMOCRITE.

Il a plus de raison.

TOINETTE.

En sera-t-elle mieux?

La raison à son âge, est, ma foi, bagatelle;

Et la raison n'est pas le charme d'une belle

DÉMOCRITE

Mais elle doit suffire.

TOINETTE.

Oui, pour de vieux époux;

Mais les jeunes, Monsieur, n'en sont pas si jaloux.

Un peu moins de raison, plus de galanterie;

Et voilà ce qui fait le plaisir de la vie.

DÉMOCRITE.

C'en est fait, taisez-vous, je lui laisse le choix;

Qu'elle prenne celui qui lui plaira des trois.

TOINETTE.

Mais....

DÉMOCRITE.

Mais retirez-vous, & gardez le silence;

Parbleu, c'est bien à vous à taxer ma prudence!

SCENE IX.

DÉMOCRITE, *seul.*

EN effet, est-il rien de plus avantageux?
Quoi! je préfererois, pour je ne sçais quels feux,
Un jeune homme sans bien à trois partis sortables!
Que faire, sans le bien, de figures aimables?
S'il gagnoit son procès, cet amant si chéri,
En ce cas, il pourroit, devenir son mari:
Mais vuider des procès, c'est une mer à boire.

SCENE X.

DÉMOCRITE, LE CHEVALIER
de la Minardiniere.

LE CHEVALIER.

C'Est ici.

DÉMOCRITE, *ne voyant pas le Chevalier.*

C'est moi seul, enfin, que j'en veux croire.

LE CHEVALIER.

Le Seigneur Démocrite n'est-il pas logé là?

DÉMOCRITE.

Voulez-vous lui parler ?

LE CHEVALIER.

Oui, Monſieur.

DÉMOCRITE.

Levoilà.

LE CHEVALIER.

La rencontre eſt heureuſe, & ma joie eſt extrême ;
En arrivant d'abord, de vous trouver vous-même.
Philine eſt le ſujet qui m'amene vers vous.
Mon bonheur ſera grand, ſi je ſuis ſon époux.
Je ſuis le Chevalier de la Minardiniere.

DÉMOCRITE.

Ha! je comprends, Monſieur, & la choſe eſt fort claire;
Je ſuis inſtruit de tout, j'eſpérois de vous voir,
Comme on me l'avoit dit, aujourd'hui ſur le ſoir.

LE CHEVALIER.

Puis-je croire, Monſieur, que votre aimable fille
Voudra bien conſentir d'unir notre famille ?

DÉMOCRITE.

Je ſuis perſuadé que vous lui plairez fort.
Si vous ne lui plaiſiez, elle auroit un grand tort;
Mais comme vous avez preſſé votre viſite,
Et qu'on n'eſpéroit pas que vous vinſſiez ſi vîte,
Elle eſt chez un parent, même aſſez loin d'ici.

Si vous voulez, Monſieur, revenir aujourd'hui,
Vous vous verriez tous deux, & l'on prendroit meſure.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez ordonner, & c'eſt me faire injure,
Que de penſer, Monſieur, que je plaigne mes pas;
Et l'eſpoir qui me flatte a pour moi trop d'appas.
Je reviens ſur le ſoir.

SCENE XI.

DÉMOCRITE, *ſeul.*

JE fais avec prudence,
De ne l'avoir trompé par aucune aſſurance.
Il eſt bon de choiſir; j'en dois voir encor deux,
Et ma fille à ſon gré choiſira l'un d'entr'eux.
Ariſte & l'autre ici doivent bientôt ſe rendre,
Et j'aurai dans ce jour l'un des trois pour mon gendre.
Quelque mérite enfin qu'ait notre Chevalier,
Il faut attendre Ariſte, & notre Financier.
L'heure approche, & bientôt....

SCENE XII.

DÉMOCRITE, CRISPIN *contrefaisant Ariste.*

CRISPIN.

Morbleu de Démocrite!
Je pense qu'à mes yeux sa maison prend la fuite.
Depuis long-temps ici que je la cherche en vain,
J'aurois, je gage, bu dix chopines de vin.

DÉMOCRITE.

Quel ivrogne! parlez, auriez-vous quelque affaire
Avec lui?

CRISPIN.

Babillard, vous plaît-il de vous taire?
Vous interroge-t-on?

DÉMOCRITE.

Mais c'est moi qui le suis.

CRISPIN.

Ha! ha! je me reprends, si je me suis mépris.
Comment vous portez-vous? Je me porte à merveille,
Et je suis toujours frais, grâce au jus de la treille.

DÉMOCRITE.

Votre nom, s'il vous plaît?

CRISPIN.

Et mon ſurnom auſſi.
Je ſuis Antoine Ariſte, arrivé d'aujourd'hui,
Exprès pour épouſer votre fille, je penſe ;
Car le doute eſt fondé deſſus l'expérience.

DÉMOCRITE.

Vous êtes goguenard, je ſuis pourtant charmé
De vous voir.

CRISPIN.

Dites-moi, pourrai-je en être aimé ?
Voyons-la.

DÉMOCRITE.

Je le veux : qu'on appelle ma fille.

CRISPIN.

Je me promets de faire une grande famille ;
J'aime fort à peupler.

SCENE XIII.

DÉMOCRITE, CRISPIN, PHILINE.

DÉMOCRITE.

LA voilà.

CRISPIN.

Je la vois.
Mon humeur lui plaira, j'en juge à ſon miroir.

DÉMOCRITE.

Ma fille, c'eſt Ariſte.

CRISPIN.

Ho! ho! que de fontange!
Il faut quitter cela, ma mignonne, mon ange.

PHILINE.

Hé! pourquoi les quitter?

DÉMOCRITE.

Quelles ſont vos raiſons?

CRISPIN.

Oui, oui, parmi les bœufs, les vaches, les dindons,
Il vous fera beau voir de rubans toute ornée!

Dans huit jours, vous ſerez couleur de cheminée.
Tous mes biens ſont ruraux, il faut beaucoup de ſoin.
Tantôt, c'eſt au grenier, pour deſcendre du foin;
Veiller ſur les valets, leur préparer la ſoupe;
Filer tantôt du lin, & tantôt de l'étoupe;
A faute de valets, ſouvent laver les plats,
Eplucher la ſalade, & refaire les draps;
Se lever avant jour, en jupe, ou camiſolle;
Pour éveiller ſes gens, crier comme une folle.
Voilà, ma chere enfant, déſormais votre emploi;
Et de ce que je veux, faites-vous une loi.

PHILINE.

Dieux! quel original! je n'en veux point, mon pere.

DÉMOCRITE.

Ce ruſtique Bourgeois commence à me déplaire.

CRISPIN.

Ses ſouliers, pour les champs, ſont un peu trop mignons.
Dans une baſſe cour, des ſabots ſeront bons.

PHILINE.

Des ſabots!

DÉMOCRITE.

Des ſabots!

CRISPIN.

Oui, des ſabots, ma fille.
Sçachez qu'on en porta toujours dans ma famille,

Et j'ai même un coufin, à préfent Financier,
Qui jadis fans reproche étoit un fabotier.
Croyez-moi, vous ferez mille fois plus charmante,
Quand, au lieu de damas, habillée en fervante,
Et devenue enfin une groffe dondon,
De ma maifon des champs vous prendrez le timon.

DÉMOCRITE.

Le prenne qui voudra : mais je vous remercie.
Non, je n'en vis jamais de fi fot en ma vie.
Adieu, fieur campagnard; je vous donne un bon foir.
Pour ma fille jamais n'efpérez de l'avoir.
Laiffons-le.

CRISPIN.

Dieu vous garde. Oh! bien, qu'elle choififfe;
Qu'elle prenne un garçon, Normand, Breton, ou Suiffe;
Et que m'importe à moi?

SCENE XIV.

CRISPIN, *feul.*

Pour la fubtilité,
Je penfe qu'ici bas mon pareil n'eft pas né.
Que d'adreffe, morbleu! De Paris jufqu'à Rome,
On ne trouveroit pas un auffi galant-homme.

Oui, je ſuis, dans mon genre, un grand original;
Les autres, après moi, n'ont qu'un talent bannal.
En fait d'eſprit, de ton, les Anciens ont la gloire,
Qu'ils viennent avec moi diſputer la victoire,
Un modele pareil va tous les effacer.
Il eſt vrai que de ſoi c'eſt un peu trop penſer:
Mais quoi! je ne ments pas, & je me rends juſtice;
Un peu de vanité n'eſt pas un ſi grand vice.
Ce n'eſt pourtant pas tout: reſte deux, & partant
Il faut les écarter, le cas eſt important.
Ces deux autres Meſſieurs n'ont point vu Démocrite,
Aucun d'eux n'eſt venu pour lui rendre viſite.
Toinette m'en aſſûre; elle veille au logis:
Si quelqu'un arrivoit, elle en auroit avis.
Je connois nos rivaux: même par aventure,
A tous les deux, jadis, je ſervis de Mercure.
Je vais donc les trouver, & par de faux diſcours,
Pour jamais dans leurs cœurs éteindre leurs amours.
J'ai déjà prudemment prévenu certain drôle,
Qui d'un Faux Financier joûra fort bien le rôle.
Mais le voilà qui vient, notre vrai Financier.
Courage, il faut ici faire un tour du métier.
Il arrive à propos.

SCENE XV.

CRISPIN, LE FINANCIER.

LE FINANCIER, *arrivant sans voir Crispin.*

Oui, voilà sa demeure.
Sans doute je pourrai le trouver à cette heure.
Mais, est-ce toi, Crispin?

CRISPIN.

C'est votre serviteur.
Et quel hazard, Monsieur, ou plutôt quel bonheur
Fait qu'on vous trouve ici?

LE FINANCIER.

J'y fais un mariage.

CRISPIN.

Vous mariez quelqu'un dans ce petit village?

LE FINANCIER.

Connois-tu Démocrite?

CRISPIN.

Hé! je loge chez lui.

LE FINANCIER.

Quoi! tu loges chez lui? j'y viens moi-même aussi.

CRISPIN.

Hé ! qu'y faire ?

LE FINANCIER.

J'y viens pour épouser sa fille.

CRISPIN.

Quoi ! vous vous alliez avec cette famille !

LE FINANCIER.

Hé ! ne fais-je pas bien ?

CRISPIN.

Je suis de la maison,
Et je ne puis parler.

LE FINANCIRR.

Tu me donnes soupçon :
De grâce, explique-toi.

CRISPIN.

Je n'ôse vous rien dire.

LE FINANCIER.

Quoi ! tu me cacherois !

CRISPIN.

Je n'aime point à nuire.

LE FINANCIER.

Crispin, encore un coup.

CRISPIN.

Ha ! si l'on m'entendoit,

Je ſerois mort, Monſieur, & l'on m'aſſommeroit.

LE FINANCIER.

Quoi! Criſpin, autrefois qui fut à mon ſervice!...

CRISPIN.

Enfin vous voulez donc, Monſieur, que je périſſe?

LE FINANCIER.

Ne t'embarraſſe pas.

CRISPIN.

Gardez donc le ſecret.

Je ſuis perdu, Monſieur, ſi vous n'êtes diſcret.
Je tremble.

LE FINANCIER.

Parle donc.

CRISPIN.

Hé bien donc! cette fille,

Son pere & ſes parens & toute la famille,
Tombent d'un certain mal que je n'ôſe nommer.

LE FINANCIER.

Ha! Criſpin, quelle horreur! tu me fais friſſonner.
Je venois de ce pas rendre viſite au pere,
Et peut-être, ſans toi, j'euſſe fini l'affaire.
A préſent, c'en eſt fait, je ne veux plus le voir:
Je m'en retourne enfin à Paris dès ce ſoir.

CRISPIN.

Je m'enfuis, mais ſurtout gardez bien le ſilence.

LE FINANCIER.

Tiens.

CRISPIN.

Je n'exige point, Monsieur, de récompense.

LE FINANCIER.

Tiens donc.

CRISPIN.

Vous le voulez, il faut vous obéir.
Adieu, Monsieur, *motus* !

SCENE XVI.

LE FINANCIER, *seul.*

Qu'allois-je devenir ?
J'aurois, sans son avis, fait un beau mariage !
Elle m'eût apporté belle dot en partage !
Je serois bien fâché d'être époux à ce prix ;
Je ne suis point assez, de ses appas, épris.
Retirons-nous.... Pourtant un peu de bienséance,
A vrai dire, n'est pas de si grande importance.
Démocrite m'attend : avant que de quitter,
Il est bon de le voir & de me rétracter.

SCENE XVII.

LE FINANCIER, TOINETTE, DÉMOCRITE.

LE FINANCIER *frappe.*

TOINETTE, *à la porte.*

Que voulez-vous, Monsieur?

LE FINANCIER.

Le Seigneur Démocrite
Est-il là? je venois pour lui rendre visite.

TOINETTE.

Non.

DÉMOCRITE, *à une fenêtre.*

Qui frappe là-bas? A qui donc en veut-on?

LE FINANCIER *répond.*

Le Seigneur Démocrite est-il en sa maison?

DÉMOCRITE.

C'est moi; çà, je descends.

LE FINANCIER.

Vous vous trompiez, la Belle.

TOINETTE.

D'accord. (*à part.*) C'est bien en vain que je fais sentinelle.

Tout ceci va fort mal : les desseins de Crispin,
Autant qu'on peut juger, n'auront pas bonne fin.
Je ne m'en mêle plus.

SCENE XVIII.

LE FINANCIER, DÉMOCRITE.

LE FINANCIER.

J'Étois dans l'espérance
De pouvoir, avec vous, contracter alliance.
Un accident, Monsieur, m'oblige de partir :
J'ai cru de mon devoir de vous en avertir.

DÉMOCRITE.

Vous êtes donc Monsieur de la Boursiniere ?
Et quel malheur, Monsieur, quelle subite affaire
Peut en si peu de temps causer votre départ ?
A cet éloignement ma fille a-t-elle part ?

LE FINANCIER.

Non, Monsieur.

DÉMOCRITE.

Permettez pourtant que je soupçonne ;
Et dans l'étonnement qu'un tel départ me donne,
J'entrevois que peut-être ici quelque jaloux

Pourroit en ce moment vous éloigner de nous.
Vous ne répondez rien, avouez-moi la chose;
D'un changement si grand apprenez-moi la cause.
J'y suis intéressé; car si des envieux
Vous avoient fait, Monsieur, des rapports odieux...
Je ne vous retiens pas, mais daignez m'en instruire.
Il faut vous détromper.

LE FINANCIER.

Que pourrois-je vous dire?

DÉMOCRITE.

Non, non, il n'est plus temps de vouloir le celer.
Je vois trop ce que c'est, & vous pouvez parler.

LE FINANCIER.

N'avez-vous pas chez vous un valet que l'on nomme
Crispin?

DÉMOCRITE.

Moi? de ce nom je ne connois personne.

LE FINANCIER.

Le fourbe! il m'a trompé.

DÉMOCRITE.

Hé! bien donc? ce Crispin?

LE FINANCIER.

Il s'est dit de chez vous.

DÉMOCRITE.

Il ment; c'est un coquin.

LE FINANCIER.

Un mal affreux, dit-il, attaquoit votre fille,
Il en a dit autant de toute la famille.

DÉMOCRITE.

D'un rapport si mauvais je ne puis me fâcher.

LE FINANCIER.

Mais il faut le punir, & je vais le chercher.

DÉMOCRITE.

Allez, je vous attends.

LE FINANCIER.

Au reste, je vous prie,
Que je ne souffre point de cette calomnie.

DÉMOCRITE.

J'ai le cœur mieux placé.

SCENE XIX.

DÉMOCRITE, FRONTIN *arrive contrefaisant le Financier.*

DEMOCRITE, *sans le voir.*

Quelle méchanceté!
Qui peut être l'auteur de cette fausseté?

FRONTIN, *contrefaisant le Financier.*
Le rôle que Crispin ici me donne à faire
N'est pas des plus aisés, & veut bien du mystère.

DÉMOCRITE, *sans le voir.*

Souvent, sans le sçavoir, on a des ennemis
Cachés sous le beau nom de nos meilleurs amis.

FRONTIN.

Connoissez-vous ici le Seigneur Démocrite?
Je viens exprès ici pour lui rendre visite.

DÉMOCRITE.

C'est moi.

FRONTIN.

J'en suis ravi : ce que j'ai de crédit
Est à votre service.

DÉMOCRITE.

Eh ! mais, dans quel esprit
Me l'offrez-vous, à moi? Votre nom, que je sçache,
M'est inconnu ; qu'importe?..On diroit qu'il se fâche.
Est-on turc avec ceux que l'on ne connoît pas?
Je ne suis pas de ceux qui font tant de fracas.

FRONTIN.

En buvant tous les deux, nous sçaurons qui nous sommes.

DÉMOCRITE, *bas.*

Il est, je l'avoûrai, de ridicules hommes.

FRONTIN.

Je suis de vos amis, je vous dirai mon nom.

DÉMOCRITE.

Il ne s'agit ici de nom ni de surnom.

FRONTIN.

Vous êtes aujourd'hui d'une humeur chagrinante ;
Mon amitié pourtant n'est pas indifférente.

DÉMOCRITE.

Finissons, s'il vous plaît.

FRONTIN.

Je le veux : dites-moi,
Comment va votre enfant ? Elle est belle, ma foi ;
Je veux dès aujourd'hui lui donner sérenade.

DÉMOCRITE.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade ;
Que vous importe à vous ?

FRONTIN.

Je la connois fort bien ;
Elle est riche, papa : mais vous n'en dites rien ;
Il ne tiendra qu'à vous de terminer l'affaire.

DÉMOCRITE.

Je n'entends rien, Monsieur, à tout ce beau mystere.

FRONTIN.

Vous le dites.

DÉMOCRITE.

J'en jure.

FRONTIN.

Ha! point de jurement.
Je ne vous en crois pas même à votre serment.
Démocrite, entre nous, point tant de modestie.
Venons au fait.

DÉMOCRITE.

Monsieur, avez-vous fait partie
De vous moquer de moi?

FRONTIN.

Morbleu! point de détours.
Faites venir ici l'objet de mes amours.
La friponne! je crois qu'elle en sera bien-aise;
Et vous l'êtes aussi, papa; ne vous déplaise.
J'en suis ravi de même, & nous serons tous trois
En même temps, ici, plus contens que des Rois.
Sçavez-vous qui je suis?

DÉMOCRITE.

Il ne m'importe guere.

FRONTIN.

Ha! si vous le sçaviez, vous diriez le contraire.

DÉMOCRITE.

Moi!

FRONTIN.

Je gage que si. Je suis, pour abréger.....

DÉMOCRITE.

Je n'y prends nulle part, & ne veut point gager.

FRONTIN.

C'eſt qu'il a peur de perdre.

DÉMOCRITE.

Hé-bien ! ſoit : je me laſſe
De ce galimatias, expliquez-vous de grâce.

FRONTIN.

Je ſuis le Financier qui devois ſur le ſoir,
Pour ce que vous ſçavez, vous parler & vous voir;

DÉMOCRITE, *étonné.*

Quelle eſt donc cette énigme ?

FRONTIN.

Un peu de patience;
J'adoucirai bien-tôt votre aigre révérence.
J'ai mille francs, & plus, de revenu par jour :
Dites, avec cela peut-on faire l'amour ?
Grand nombre de chevaux, de laquais, d'équipages.
Quand je me marîrai, ma femme aura des Pages.
Voyez-vous cet habit ? il eſt bien ſomptueux,
Un autre avec cela feroit le glorieux.
Fi ! c'eſt un guenillon que je porte en campagne;
Vous croiriez ma maiſon un pays de cocagne.
Voulez-vous voir mon train ? il eſt fort près d'ici.

DÉMOCRITE.

Je m'y perds.

FRONTIN.

Ma livrée eſt magnifique auſſi.
Papa, ſçavez-vous bien qu'un excès de tendreſſe
Va rendre votre enfant de tant de biens maitreſſe ?
Vous avez, m'a-t-on dit, en rente vingt-mil francs.
Partagez-nous en dix, & nous ſerons contents.
Après cela, mourez pour nous laiſſer le reſte.
Dites, en vérité, puis-je être plus modeſte ?

DÉMOCRITE.

Non, je n'y connois rien. Monſieur le Financier,
Ou, qui que vous ſoyez, il faudroit vous lier ;
Je ne puis démêler, ſi c'eſt la fourberie,
Ou ſi ce n'eſt enfin que pure frénéſie
Qui vous conduit ici: mais n'y revenez plus.

FRONTIN.

Adieu, je mangerai tout ſeul mes revenus.
Vinſſiez-vous à préſent prier pour votre fille,
J'abandonne à jamais votre ingrate famille.

(Frontin ſort en riant.)

SCENE XX.

DÉMOCRITE, *seul.*

JE ne puis débrouiller tout ce galimatias,
Et tout ceci me met dans un grand embarras.

SCENE XXI.

DÉMOCRITE, CRISPIN.

CRISPIN.

N'Est-ce pas vous, Monsieur, qu'on nomme Démocrite?

DÉMOCRITE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes, dit-on, un homme de mérite;
Et j'espere, Monsieur, de votre probité,
Que vous écouterez mon infélicité:
Mais puis-je dans ces lieux me découvrir sans crainte?

DÉMOCRITE.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

O Ciel! ſois touché de ma plainte.
Vous me voyez, Monſieur, réduite au déſeſpoir,
Cauſé par un ingrat qui m'a ſçu décevoir.

DÉMOCRITE.

Dans un malheur ſi grand pourrois-je quelque choſe?

CRISPIN.

Oui, Monſieur; vous allez en apprendre la cauſe:
Mais la force me manque; &, dans un tel récit,
Mon cœur reſpire à peine, & ma douleur s'aigrit.

DÉMOCRITE.

Calmez les mouvements de votre âme agitée.

CRISPIN.

Helas! par les ſanglots ma voix eſt arrêtée:
Mais enfin, il eſt temps d'avouer mon malheur.
Daigne le juſte Ciel terminer ma douleur.
J'aime depuis long-temps un Chevalier parjure,
Qui ſçut de ſes ſerments déguiſer l'impoſture.
Le cruel! j'eus pitié de tous ſes feints tourments,
Helas! de ſon bonheur, je hâtai les moments.
Je l'épouſai, Monſieur: mais notre mariage,
A l'inſçu des parents, ſe fit dans un village;
Et croyant avoir mis ma conſcience en repos;
Je me livrai, Monſieur, pour comble de tous maux.
Il différa toujours de m'avouer pour femme.

Je répandis des pleurs pour attendrir ſon âme.
Ah ! daignez m'épargner un triſte ſouvenir,
Et ne remédions qu'aux maux de l'avenir.
Cet ingrat Chevalier épouſe votre fille !

DÉMOCRITE.

Quoi ! c'eſt celui qui veut entrer dans ma famille !

CRISPIN.

Lui-même ! vous voyez la noire trahiſon.

DÉMOCRITE.

Cette action eſt noire.

CRISPIN.

Hélas ! c'eſt un fripon.
Cet ingrat m'a ſéduite : hé ! monſieur, quel dommage
De tromper lâchement une fille à mon âge.

DÉMOCRITE.

Il vient bien à propos, nous pourrons lui parler.

CRISPIN *veut s'en aller.*

Non, non, je vais ſortir.

DÉMOCRITE.

Pourquoi vous en aller ?

CRISPIN.

Ha ! c'eſt un furieux.

DÉMOCRITE.

Tenez-vous donc derriere ;

Il ne vous verra pas.

CRISPIN.

J'ai peur.

DÉMOCRITE.

Laiſſez-moi faire.

SCENE XXII.

DÉMOCRITE, LE CHEVALIER, ET CRISPIN.

(Criſpin, pendant cette Scene fait tous les ſignes d'un homme qui veut s'en aller.)

LE CHEVALIER.

Je m'étois bien promis de ne plus vous revoir;
Et je devois partir de ces lieux dès ce ſoir;
Je veux pourtant encor rétracter ma parole,
Réſolu de ne point épouſer une folle.
Je ſuis fâché, Monſieur, de vous parler ſi franc:
Mais vous méritez bien un pareil compliment,
Puiſque vous me trompiez, ſans un avis fidèle.
Votre fille eſt fort riche, elle eſt jeune, elle eſt belle;
Mais les fréquents accès qui troublent ſon eſprit,
Ne ſont pas de mon goût.

DÉMOCRITE.

Hé ! qui vous l'a donc dit
Qu'elle eût de ces accès?

LE CHEVALIER.

J'ai promis de me taire.
Celui de qui je tiens cet avis salutaire,
Je le connois fort bien, & vous le connoissez;
Cet homme est de chez vous, c'est vous en dire assez.

DÉMOCRITE.

Cet homme a déja fait une autre menterie.
C'est un nommé Crispin, insigne en fourberie;
Je n'en sçais que le nom, il n'est point de chez moi.
Mais vous, n'avez-vous point engagé votre foi?
Vous êtes interdit! que prétendez-vous faire?
Vous marier deux fois?

LE CHEVALIER.

Quel est donc ce mystere

DÉMOCRITE.

Vous devriez rougir d'une telle action;
C'est du Ciel s'attirer la malédiction.
Et ne sçavez-vous pas que la poligamie
Est ici cas pendable, & qui coûte la vie.

LE CHEVALIER.

Moi! je suis marié! qui vous fait ce rapport?

DÉMOCRITE.

Oui, voilà mon auteur; regardez si j'ai tort.

LE CHEVALIER.

Hé bien!

DÉMOCRITE.

C'est votre femme.

LE CHEVALIER.

Ha! le plaisant visage,
Le ragoûtant objet, que j'avois en partage!
Mais je crois la connoître. Ha! parbleu, c'est Crispin
Lui-même.

DÉMOCRITE, *étonné.*

Ce fripon, cet insigne coquin?

LE CHEVALIER.

Malheureux! tu m'as dit que Philine étoit folle.
Réponds donc.

CRISPIN.

Ha, Monsieur! j'ai perdu la parole.

DÉMOCRITE.

Arrêtons ce maraud.

CRISPIN.

Oui, je suis un fripon:
Ayez pitié de moi.

LE CHEVALIER.

Mille coups de bâton,
Fourbe, vont te payer.

SCENE XXIII.

LE FINANCIER *arrive*; DÉMOCRITE, CRISPIN, LE CHEVALIER.

LE FINANCIER.

Ma peine est inutile;
Je crois que notre fourbe a regagné la ville;
Je n'ai pu le trouver.

DÉMOCRITE.

Regardez ce minois.
Le reconnoissez-vous?

LE FINANCIER.

Hé! c'est Crispin, je crois.

DÉMOCRITE.

C'est lui-même.

LE FINANCIER.

Voleur!

CRISPIN, *en tremblant.*

Ha! je suis prêt à rendre
L'argent que j'ai reçu.... vous me l'avez fait prendre.

DÉMOCRITE, *au Financier.*

Qui m'auroit envoyé tantôt certain fripon ?
Il s'est dit Financier, & prenoit votre nom.

LE FINANCIER.

Le mien !

DÉMOCRITE.

Oui ; le coquin ne disoit que sotises.

LE FINANCIER, *à Crispin.*

N'étoit-ce pas de toi qu'il les avoit apprises ?
Parle.

CRISPIN.

Vous l'avez dit : oui, j'ai fait tout le mal ;
Mais à mon crime, hélas ! mon regret est égal.

LE FINANCIER.

Ha ! Monsieur l'hypocrite !

SCENE XXIV.

LE CHEVALIER, LE FINANCIER, DÉMOCRITE, CRISPIN, ET ARISTE *suivi de Me. Jacques.*

ARISTE.

IL faut nous en inſtruire.

Me. JACQUES.

Pargué, ces biaux Meſſieurs pourront bien nous le dire.

ARISTE.

Démocrite, Meſſieurs, eſt-il connu de vous?

Me. JACQUES.

C'eſt que j'en ſçavons un qui s'eſt moqué de nous.
Velà Monſieur Ariſte.

DÉMOCRITE, *avec précipitation.*

Ariſte?

Me. JACQUES.

Oui, lui-même.

DEMOCRITE.

Mais cela ne ſe peut: ma ſurpriſe eſt extrême.

ARISTE.

C'eſt cependant mon nom.

Me. JACQUES.

J'étions venus tantôt
Pour le voir : mais j'avons trouvé queuque maraud,
Qui diſoit comme ça, qu'il étoit Démocrite.
Mais le drôle a bian mal payé notre viſite.
Il avoit avec lui queuque friponne itou,
Qui tournoit ſon eſprit tout ſens-deſſus-deſſous :
Alle faiſoit la folle, & ſe diſoit la fille
De ce biau Démocrite ; alle étoit bien habile.
Enfin ils ont tant fait, qu'Ariſte que-velà,
Qui venoit pour les voir, les a tous plantés là.
Cr, j'avons vu tantôt paſſer ce méchant drôle ;
J'ons tous deux en ce temps lâché queuque parole,
Montrant ce Démocrite. Hé ! bon, ce n'eſt pas li,
'A dit un payſan de ce village-ci.
Dame ! ça nous a fait ſoupçonner queuque choſe.
Monſieur, je ſons trompé, j'en avons une doſe,
Ai-je dit, moi. Pargué ! pour être plus certain,
Monſieur vient en tout ça ſçavoir encor la fin.

ARISTE.

La choſe eſt comme il dit.

DÉMOCRITE.

C'eſt encor ton ouvrage ?
Dis, coquin.

CRISPIN.

Il eſt vrai.

Me. JACQUES.

Quel eſt donc ce viſage?
C'eſt notre homme!

DÉMOCRITE, *à Ariſte.*

C'eſt lui; mais le fourbe a plus fait;
Il m'a trompé de même & vous a contrefait.

CRISPIN.

Hélas!

DÉMOCRITE.

Vous étiez trois qui demandiez ma fille,
Et qui vouliez, Meſſieurs, entrer dans ma famille.
Déjà ma fille aimoit, elle avoit fait ſon choix,
Et refuſoit toujours d'épouſer l'un des trois.
Je vous ménageai tous, dans la douce eſpérance,
Avec un de vous trois, d'entrer en alliance;
J'ignore les raiſons qui pouſſent ce coquin.

CRISPIN.

Je vais tout avouer; je m'appelle Criſpin:
Ecoutez-moi ſans bruit, quatre mots font l'affaire.

DÉMOCRITE *frappe.*

(Un Laquais paroît qui fait venir Philine.)

Qu'on appelle ma fille. A tout ce beau myſtere
A-t-elle quelque part?

CRISPIN.

Vous allez le ſçavoir.
Ces trois Meſſieurs devoient vous parler ſur le ſoir;
Et l'un des trois alloit devenir votre gendre.
Cléandre au déſeſpoir vouloit aller ſe pendre:
Il aime votre fille, il en eſt fort aimé.
Or étant ſon valet, dans cette extrémité,
Je m'offris ſur le champ de détourner l'orage;
Et Toinette avec moi joua ſon perſonnage.
De tout ce qui s'eſt fait, enfin, je ſuis l'Auteur;
Mais je me repens bien d'être né trop bon cœur:
Sans cela.....

DÉMOCRITE.

Franc coquin! (*Et à ſa fille qui entre.*)
Vous voilà donc, ma fille!
En fait de tours d'eſprit, vous êtes fort habile!
Mais votre habileté ne ſervira de rien:
Vous n'épouſerez point un jeune homme ſans bien.
Déterminez-vous donc.

PHILINE.

Mettez-vous à ma place,
Mon pere, & dites-moi ce qu'il faut que je faſſe.

DÉMOCRITE, *à Criſpin.*

Toi, fors d'ici, maraud, & n'y parois jamais.

CRISPIN, *s'en allant.*

Je puis dire avoir vu le bâton de bien près.

(Il dit le vers ſuivant à Cléandre qui entre.)

Vous venez à propos : quoi ! vous oſez paroître !

SCENE DERNIERE.

DÉMOCRITE, PHILINE, TOINETTE, CRISPIN, LE CHEVALIER, LE FINANCIER, ARISTE, Me. JACQUES.

CLÉANDRE.

De mon deſtin, Monſieur, je viens vous rendre maître.
Pardonnez aux effets d'un violent amour,
Et vous même dictez notre Arrêt en ce jour.
Je me ſuis, il eſt vrai, ſervi de ſtratagême;
Mais que ne fait-on pas pour avoir ce qu'on aime?
On m'enlevoit l'objet de mes plus tendres feux,
Et, pour tout avouer, nous nous aimons tous deux.
Vous connoiſſez, Monſieur, mon ſort & ma famille;
Mon procès eſt gagné, j'adore votre fille:
Prononcez; & s'il faut embraſſer vos genoux....

ARISTE.

De vos liens, pour moi, je ne ſuis point jaloux.

LE CHEVALIER.

A vos deſirs auſſi je ſuis prêt à ſouſcrire.

LE FINANCIER.

Je me départs de tout, je ne puis pas plus dire.

PHILINE.

Pardonnez-moi, mon pere; & mon cœur eſt tout près.
S'il faut à mon amant renoncer pour jamais.

CRISPIN.

Hélas! que de douceur!

TOINETTE.

Monſieur, ſoyez ſenſible.

DÉMOCRITE.

C'en eſt fait, & mon cœur ceſſe d'être inflexible.
Levez-vous, finiſſez tous vos remercîments:
Je ne ſépare plus de ſi tendres amants.
Ces Meſſieurs reſteront pour la cérémonie:
Soyez contents tous deux; votre peine eſt finie.

CRISPIN, *à Toinette.*

Finis la mienne auſſi, marions-nous tous deux.
Je ſuis preſſé, Toinette.

TOINETTE.

Es-tu bien amoureux?

CRISPIN.

Ha ! l'on ne vit jamais pareille impatience,
Et l'amour dans mon cœur épuiſe ſa puiſſance.
Objet de mes deſirs, ne va pas refuſer
Ton bonheur. Pour garant, reçois ce doux baiſer.

TOINETTE.

Y penſes-tu, Criſpin ? Quelle eſt donc ta folie ?
Que fais-tu ?

CRISPIN.

Je pelote en attendant partie.

CLÉANDRE.

Puiſque vous vous aimez, je veux vous marier.

CRISPIN.

Le veux-tu ?

TOINETTE.

J'y conſens.

CRISPIN.

Tu te fais bien prier !

FIN.

ANNIBAL,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES;

Représentée par les Comédiens ordinaires du Roi, le 16 Octobre 1720, & reprise le 27 Décembre 1747.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

LE ſort de cette Piece-ci a été biſarre : je la ſentois ſuſceptible d'une chûte totale ou d'un grand ſuccès : d'une chûte totale, parce que le ſujet en étoit ſingulier, & par conſéquent couroit riſque d'être très-mal reçu : d'un grand ſuccès, parce que, je voyois que ſi le ſujet étoit ſaiſi, il pouvoit faire beaucoup de plaiſir. Je me ſuis trompé pourtant ; & rien de tout cela n'eſt arrivé. La Piece n'a eu, à proprement parler, ni chûte ni ſuccès ; tout ſe réduit ſimplement à dire qu'elle n'a point plu. Je ne parle que de la premiere repréſentation ; car, après cela, elle a eu encore un autre ſort : ce n'a plus été la même Piece, tant elle a fait de plaiſir aux nouveaux ſpectateurs qui ſont venus la voir ; ils étoient dans la derniere ſurpriſe de ce qui lui étoit arrivé d'abord. Je n'ôſe rapporter les éloges qu'ils en faiſoient, & je n'exagere rien. Le public eſt garant de ce que je dis-là. Ce n'eſt pas-là tout ; quatre jours après qu'elle a paru à

Paris, on l'a jouée à la Cour. Il y a assurément de l'esprit & du goût dans ce pays-là ; & elle y plut encore au-delà de ce qu'il m'est permis de dire. Pourquoi le succès n'a-t-il pas été le même après? Dirai-je que les premiers spectateurs s'y connoissent mieux que les derniers ? Non ; cela ne seroit pas raisonnable. Je conclus seulement que cette différence d'opinions doit engager les uns & les autres à se méfier de leur jugement. Lorsque dans une affaire de goût un homme d'esprit en trouve plusieurs autres qui ne sont pas de son sentiment, cela doit l'inquiéter, ce me semble ; ou il a moins d'esprit qu'il ne pense : & voilà précisément ce qui se passe à l'égard de cette Piece. Je veux croire que ceux qui l'ont trouvée si bonne, se trompent peut-être ; & assurément c'est être bien modeste, d'autant plus qu'il s'en faut beaucoup que je la trouve mauvaise : mais je crois aussi que ceux qui la désapprouvent peuvent avoir tort ; & je demande qu'on la lise avec attention & sans égard à ce que l'on en a pensé d'abord, afin qu'on la juge équitablement.

ACTEURS.

PRUSIAS.

LAODICE, fille de Prusias.

ANNIBAL.

FLAMINIUS, Ambassadeur Romain.

HIÉRON, Confident de Prusias.

AMILCAR, Confident d'Annibal.

FLAVIUS, Confident de Flaminius.

EGINE, Confidente de Laodice.

La Scene est dans le Palais de Prusias.

ANNIBAL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAODICE, ÉGINE.

ÉGINE.

JE ne puis plus longtems vous taire mes allarmes,
Madame : de vos yeux j'ai vu couler des larmes.
Quel important ſujet a pû donc aujourd'hui
Verſer dans votre cœur la triſteſſe & l'ennui ?

LAODICE.

Sçais-tu quel eſt celui que Rome nous envoie ?

ÉGINE.

Flaminius.

LAODICE.

Pourquoi faut-il que je le voie ?
Sans lui j'allois, sans trouble, épouser Annibal.
O Rome ! que ton choix à mon cœur est fatal !
Écoute, je veux bien t'apprendre, chere Égine,
Des pleurs que je versois la secrette origine.
Trois ans se sont passés, depuis qu'en ces Etats
Le même Ambassadeur vint trouver Prusias.
Je n'avois jamais vu de Romain chez mon pere ;
Je pensois que d'un Roi l'auguste caractere,
L'élevoit au-dessus du reste des humains :
Mais je vis qu'il falloit excepter les Romains.
Je vis du moins mon pere, orné du diadême ;
Honorer ce Romain, le respecter lui-même ;
Et, s'il te faut ici dire la vérité,
Ce Romain n'en parut ni surpris ni flatté.
Cependant, ces respects & cette déférence
Blesserent en secret l'orgueil de ma naissance.
J'eus peine à voir un Roi qui me donna le jour,
Dépouillé de ses droits, courtisan dans sa Cour,
Et d'un front couronné perdant toute l'audace,
Devant Flaminius n'oser prendre sa place.
J'en rougis, & jetai sur ce hardi Romain,
Des regards qui marquoient un généreux dédain.

Mais, du destin, sans doute, un injuste caprice
Veut, devant les Romains, que tout orgueil fléchisse.
Mes dédaigneux regards rencontrerent les siens,
Et les siens, sans effort, confondirent les miens.
Jusques au fond du cœur je me sentis émue ;
Je ne pouvois ni fuir, ni soutenir sa vue.
Je perdis, sans regret, un impuissant courroux ;
Mon propre abaissement, Égine, me fut doux.
J'oubliai ces respects qui m'avoient offensée ;
Mon pere même alors sortit de ma pensée :
Je m'oubliai moi-même, & ne m'occupai plus
Qu'à voir, & n'ôser voir le seul Flaminius.
Égine, ce récit que j'ai honte de faire,
De tous mes mouvements t'explique le mystere.

ÉGINE.

De ce Romain si fier, qui fut votre vainqueur ;
Sans doute, à votre tour, vous surprîtes le cœur.

LAODICE.

J'ignore jusqu'ici si je touchai son âme :
J'examinai pourtant s'il partageoit ma flamme.
J'observai si ses yeux ne m'en apprendroient rien :
Mais je le voulois trop, pour m'en instruire bien.
Je le crus cependant ; & si, sur l'apparence,
Il est permis de prendre un peu de confiance,
Égine, il me sembla que, pendant son séjour,

Dans ſon ſilence même éclatoit ſon amour.
Mille indices preſſants me le faiſoient comprendre :
Quand je te les dirois, tu ne pourrois m'entendre.
Moi-même, que l'amour ſçut peut-être tromper,
Je les ſens, & ne puis te les développer.
Flaminius partit, Égine; & je veux croire
Qu'il ignora toujours ma honte, & ſa victoire.
Hélas ! pour revenir à ma tranquillité,
Que de maux à mon cœur n'en a-t-il pas coûté !
J'appellai vainement la raiſon à mon aide :
Elle irrite l'amour, loin d'y porter remede.
Quand, ſur ma folle ardeur, elle m'ouvroit les yeux,
En rougiſſant d'aimer, je n'en aimois que mieux.
Je ne me ſervis plus d'un ſecours inutile ;
J'attendis que le temps vînt me rendre tranquille :
Je le devins, Égine, & j'ai cru l'être enfin,
Quand j'ai ſçu le retour de ce même Romain.
Que ferai-je, dis-moi, ſi ce retour funeſte
D'un malheureux amour trouve en moi quelque reſte.
Quoi ! j'aimerois encore ! Ah ! puiſque je le crains,
Pourrois-je me flatter que mes feux ſont éteints ?
D'où naîtroient dans mon cœur de ſi promptes allarmes ?
Et ſi je n'aime plus, pourquoi verſer des larmes ?
Cependant, chere Égine, Annibal a ma foi ;
Et je ſuis deſtinée à vivre ſous ſa loi.
Sans amour, il eſt vrai, j'allois être aſſervie ;

Mais j'allois partager la gloire de sa vie.
Mon âme, que flattoit un partage si grand,
Se disoit qu'un Héros valoit bien un amant.
Hélas! si dans ce jour mon amour se ranime,
Je deviendrai bien moins épouse que victime.
N'importe, quelque sort qui m'attende aujourd'hui,
J'acheverai l'hymen qui doit m'unir à lui.
Et dût mon cœur brûler d'une ardeur éternelle;
Égine, il a ma foi; je lui serai fidele.

ÉGINE.

Madame, le voici.

SCENE II.

LAODICE, ANNIBAL, ÉGINE, AMILCAR.

ANNIBAL.

Puis-je, sans me flatter,
Espérer qu'un moment vous voudrez m'écouter?
Je ne viens point, trop fier de l'espoir qui m'engage,
De mes tristes soupirs vous présenter l'hommage.
C'est un secret qu'il faut renfermer dans son cœur,
Quand on n'a plus de grâce à vanter son ardeur.

Un ſoin qui me ſied mieux, mais moins cher à mon âme,
M'invite en ce moment à vous parler, Madame.
On attend dans ces lieux un Agent des Romains,
Et le Roi votre pere ignore ſes deſſeins:
Mais je crois les ſçavoir. Rome me perſécute.
Par moi, Rome autrefois ſe vit près de ſa chûte.
Ce qu'elle en reſſentit & de trouble & d'effroi
Dure encore, & lui tient les yeux ouverts ſur moi.
Son pouvoir eſt peu ſûr, tant qu'il reſpire un homme,
Qui peut apprendre aux Rois à marcher juſqu'à Rome.
A peine ils m'ont reçu, que ſa juſte frayeur
M'en écarte auſſi-tôt par un Ambaſſadeur.
Je puis porter trop loin le ſuccès de leurs armes;
Voilà ce qui nourrit ſes prudentes allarmes:
Et de l'Ambaſſadeur, peut-être, tout l'emploi,
Eſt de n'oublier rien pour m'éloigner du Roi.
Il va même eſſayer l'impérieux langage
Dont, à ſes Envoyés, Rome preſcrit l'uſage,
Et ce piége groſſier, que tend ſa vanité,
Souvent de plus d'un Roi ſurprit la fermeté.
Quoi qu'il en ſoit, enfin, trop aimable Princeſſe,
Vous poſſédez du Roi l'eſtime & la tendreſſe:
Et moi, qui vous connois, je puis avec honneur
En demander ici l'uſage en ma faveur.
Se ſouſtraire au bienfait d'une âme vertueuſe,
C'eſt ſoi-même ſouvent l'avoir peu généreuſe.

Annibal, destiné pour être votre époux,
N'aura point à rougir d'avoir compté sur vous :
Et votre cœur enfin est assez grand pour croire
Qu'il est de son devoir d'avoir soin de ma gloire.

LAODICE.

Oui, je la soutiendrai ; n'en doutez point, Seigneur
L'espoir que vous formez, rend justice à mon cœur.
L'inviolable foi que je vous ai donnée,
M'associe aux hazards de votre destinée.
Mais aujourd'hui, Seigneur, je n'en ferois pas moins,
Quand vous n'auriez point droit de demander mes soins,
Croyez à votre tour, que j'ai l'ame trop fiere,
Pour qu'Annibal en vain m'eût fait une priere.
Mais, Seigneur, Prusias, dont vous vous défiez,
Sera plus vertueux, que vous ne le croyez :
Et puisqu'avec ma foi vous reçûtes la sienne,
Vos intérêts n'ont pas besoin qu'on les soutienne.

ANNIBAL.

Non, je m'occupe ici de plus nobles projets,
Et ne vous parle point de mes seuls intérêts.
Mon nom m'honore assez, Madame ; & j'ôse dire
Qu'au plus avide orgueil ma gloire peut suffire.
Tout vaincu que je suis, je suis craint du vainqueur :
Le triomphe n'est pas plus beau que mon malheur.
Quand je serois réduit au plus obscur asyle,

J'y ſerois reſpectable, & j'y vivrois tranquille.
Si d'un Roi généreux les ſoins & l'amitié,
Le nœud dont avec vous je dois être lié,
N'avoient rempli mon cœur de la douce eſpérance
Que ce bras fera foi de ma reconnoiſſance;
Et que l'heureux époux, dont vous avez fait choix,
Sur de nouveaux ſujets, établiſſant vos loix,
Juſtifiera l'honneur que me fait Laodice,
En ſouffrant que ma main à la ſienne s'uniſſe;
Oui, je voudrois encor par des faits éclatants,
Réparer entre nous la diſtance des ans;
Et de tant de lauriers orner cette vieilleſſe,
Qu'elle effaçât l'éclat que donne la jeuneſſe.
Mais mon courage en vain médite ces deſſeins,
Madame, ſi le Roi ne réſiſte aux Romains,
Je ne vous dirai point que le Sénat, peut-être,
Deviendra par degrés ſon Tyran & ſon Maître;
Et, que ſi votre pere obéit aujourd'hui,
Ce Maître ordonnera de vous comme de lui:
Qu'on verra quelque jour ſa politique injuſte
Diſpoſer de la main d'une Princeſſe auguſte,
L'accorder quelquefois, la refuſer après,
Au gré de ſon caprice, ou de ſes intérêts;
Et d'un lâche allié trop payer le ſervice,
En lui livrant enfin la main de Laodice,

LAODICE.

Seigneur, quand Annibal arriva dans ces lieux,
Mon pere le reçut comme un présent des Dieux;
Et sans doute il connut quel étoit l'avantage
De pouvoir acquérir des droits sur son courage;
De se l'approprier en se liant à vous,
En vous donnant enfin le nom de mon époux.
Sans la guerre il auroit conclu notre hyménée;
Mais il n'est pas moins sûr, & j'y suis destinée.
Qu'Annibal juge donc, sur les desseins du Roi,
Si jamais les Romains disposeront de moi;
Si jamais leur Sénat peut à présent s'attendre,
Que de son fier pouvoir le Roi veuille dépendre.
Mais je vous laisse. Il vient. Vous pourrez avec lui
Juger si vous aurez besoin de mon appui.

SCENE III.

PRUSIAS, ANNIBAL, AMILCAR.

PRUSIAS.

ENfin, Flaminius va bientôt nous instruire
Des motifs importants qui peuvent le conduire.
Avant la fin du jour, Seigneur, nous l'allons voir;

Et déja je m'apprête à l'aller recevoir.

ANNIBAL.

Qu'entends-je ? Vous, Seigneur !

PRUSIAS.

D'où vient cette ſurpriſe ?
Je lui fais un honneur que l'uſage autoriſe :
J'imite mes pareils.

ANNIBAL.

Eh ! n'êtes-vous pas Roi ?

PRUSIAS.

Seigneur, ceux dont je parle ont même rang que moi.

ANNIBAL.

Eh quoi ! pour vos pareils voulez-vous reconnoître
Des hommes, par abus, appellés Rois ſans l'être ;
Des eſclaves de Rome, & dont la dignité
Eſt l'ouvrage inſolent de ſon autorité ;
Qui, du Trône héritiers, n'ôſent y prendre place,
Si Rome auparavant n'en a permis l'audace ;
Qui, ſur ce Trône aſſis, & le Sceptre à la main,
S'abaiſſent à l'aſpect d'un Citoyen Romain ;
Des Rois, qui, ſoupçonnés de déſobéiſſance,
Prouvent, à force d'or, leur honteuſe innocence ;
Et que d'un fier Sénat l'ordre ſouvent fatal
Expoſe en criminels devant ſon Tribunal ;
Mépriſés des Romains, autant que mépriſables ?

Voilà ceux qu'un Monarque appelle ses semblables!
Ces Rois dont le Sénat, sans armer des Soldats,
A de vils concurrents adjuge les Etats;
Ces Clients, en un mot, qu'il punit & protége,
Peuvent de ses Agents augmenter le cortége.
Mais vous, examinez, en voyant ce qu'ils sont;
Si vous devez encore imiter ce qu'ils font.

PRUSIAS.

Si ceux dont nous parlons vivent dans l'infamie;
S'ils livrent aux Romains & leur Sceptre & leur vie;
Ce lâche oubli du rang qu'ils ont reçu des Dieux,
Autant qu'à vous, Seigneur, me paroît odieux:
Mais donner au Sénat quelque marque d'estime,
Rendre à ses Envoyés un honneur légitime;
Je l'avoûrai, Seigneur, j'aurois peine à penser
Qu'à de honteux égards ce fût se rabaisser:
Je crois pouvoir enfin les imiter moi-même,
Et n'en garder pas moins les droits du rang suprême.

ANNIBAL.

Quoi! Seigneur, votre rang n'est pas sacrifié,
En courant au-devant des pas d'un Envoyé!
C'est montrer votre estime, en produire des marques
Que vous ne croyez pas indignes des Monarques!
L'ai-je bien entendu? De quel œil, dites-moi,
Voyez-vous le Sénat; & qu'est-ce donc qu'un Roi?

Quel diſcours ! Juſte Ciel ! de quelle fantaiſie
L'âme aujourd'hui des Rois eſt-elle donc ſaiſie ?
Et quel eſt donc enfin le charme ou le poiſon
Dont Rome ſemble avoir altéré leur raiſon ?
Cet orgueil, que leur cœur reſpire ſur le Trône,
Au ſeul nom de Romain, fuit & les abandonne :
Et d'un commun accord, ces Maîtres des Humains,
Sans s'en appercevoir, reſpectent les Romains !
O Rois ! & ce reſpect, vous l'appellez eſtime.
Je ne m'étonne plus, ſi Rome vous opprime.
Seigneur, connoiſſez-vous ; rompez l'enchantement
Qui vous fait un devoir de votre abaiſſement.
Vous régnez ; & ce n'eſt qu'un Agent qui s'avance.
Au Trône, votre place, attendez ſa préſence.
Sans vous embarraſſer s'il eſt Scythe ou Romain,
Laiſſez-le juſqu'à vous pourſuivre ſon chemin.
De quel droit le Sénat pourroit-il donc prétendre
Des reſpects qu'à vous-même il ne voudroit pas rendre ?
Mais que vous dis-je ? A Rome, à peine un Sénateur
Daigneroit d'un regard vous accorder l'honneur ;
Et, vous apperçevant dans une foule obſcure,
Vous feroit un accueil plus choquant qu'une injure.
De combien cependant êtes-vous au-deſſus
De chaque Sénateur ! . . .

PRUSIAS.

Seigneur, n'en parlons plus.

J'avois cru faire un pas d'une moindre importance:
Mais pendant qu'en ces lieux l'Ambaſſadeur s'avance;
Souffrez que je vous quitte, & qu'au moins aujourd'hui,
Des ſoins moins éclatants m'excuſent envers lui.

SCENE IV.

ANNIBAL, AMILCAR.

AMILCAR.

SEigneur, nous ſommes ſeuls: oſerois-je vous dire
Ce que le Ciel peut-être en ce moment m'inſpire?
Je connois peu le Roi; mais ſa timidité
Semble vous préſager quelque infidélité.
Non qu'à préſent ſon cœur manque pour vous de zele;
Sans doute, il a deſſein de vous être fidele:
Mais un Prince à qui Rome imprime du reſpect,
De peu de fermeté doit vous être ſuſpect.
Ces timides égards vous annoncent un homme
Aſſez foible, Seigneur, pour vous livrer à Rome.
Qui ſait ſi l'Envoyé qu'on attend aujourd'hui
Ne vient pas, de ſa part, vous demander à lui?

Pendant que de ces lieux la retraite eſt facile,
M'en croirez-vous? fuyez un dangereux aſyle;
Et ſans attendre ici.....

ANNIBAL.

Nomme-moi des Etats
Plus ſûrs pour Annibal que ceux de Pruſias.
Enſeigne-moi des Rois qui ne ſoient point timides;
Je les ai trouvé tous, ou lâches, ou perfides.

AMILCAR.

Il en ſeroit peut-être encor de généreux:
Mais une autre raiſon fait vos dégoûts pour eux;
Et ſi vous n'eſpériez d'épouſer Laodice,
Peut-être à quelqu'un deux rendriez-vous juſtice.
Vous voudrez-bien, Seigneur, excuſer un diſcours
Que me dicte mon zele, & le ſoin de vos jours.

ANNIBAL.

Crois-tu que l'intérêt d'une amoureuſe flamme
Dans cet égarement pût entraîner mon âme?
Penſes-tu que ce ſoit ſeulement de ce jour,
Que mon cœur ait appris à ſurmonter l'amour?
De ſes emportements j'ai ſauvé ma jeuneſſe:
J'en pourrai bien encor défendre ma vieilleſſe.

Nous tenterions en vain d'empêcher que nos cœurs
D'un amour imprévu ne ſentent les douceurs.
Ce ſont-là des hazards à qui l'âme eſt ſoumiſe,
Et dont on peut ſans honte éprouver la ſurpriſe :
Mais, quel qu'en ſoit l'attrait, ces douceurs ne ſont rien,
Et ne font de progrès qu'autant qu'on le veut bien.
Ce feu, dont on nous dit la violence extrême,
Ne brûle que le cœur qui l'allume lui-même.
Laodice eſt aimable, & je ne penſe pas
Qu'avec indifférence on pût voir ſes appas.
L'Hymen doit me donner une épouſe ſi belle :
Mais la Gloire, Amilcar, eſt plus aimable qu'elle ;
Et jamais Annibal ne pourra s'égarer
Juſqu'au trouble honteux d'ôſer les comparer.
Mais je ſuis las d'aller mendier un aſyle,
D'affliger mon orgueil d'un opprobre ſtérile.
Où conduire mes pas? Va, crois-moi, mon deſtin
Doit changer dans ces lieux, ou doit y prendre fin.
Pruſias ne peut plus m'abandonner ſans crime :
Il eſt foible, il eſt vrai ; mais il veut qu'on l'eſtime.
Je feins qu'il le mérite ; &, malgré ſa frayeur,
Sa vanité du moins lui tiendra lieu d'honneur.
S'il en croit les Romains, ſi le Ciel veut qu'il cede,
Des crimes de ſon cœur le mien fait le remede.
Sois tranquille, Amilcar ; & ne crains rien pour moi.

Mais sortons. Hâtons-nous de rejoindre le Roi ;
Ne l'abandonnons point. Il faut même sans cesse,
Par de nouveaux efforts, combattre sa foiblesse ;
L'irriter contre Rome : & mon unique soin
Est de me rendre ici son assidu témoin.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Le Roi ne paroît point; & j'ai peine à comprendre,
Seigneur, comment ce Prince ôse se faire attendre.
Et depuis quand les Rois font-ils si peu d'état
Des Ministres chargés des ordres du Sénat?
Malgré la dignité dont Rome vous honore,
Prusias, à vos vœux, ne s'offre point encore.

FLAMINIUS.

N'accuse point le Roi de ce superbe accueil;
Un Roi n'en peut avoir imaginé l'orgueil.
J'y reconnois l'audace, & les conseils d'un homme
Ennemi déclaré des respects dûs à Rome.
Le Roi de son devoir ne seroit point sorti:
C'est du seul Annibal que ce trait est parti.
Prusias, sur la foi des leçons qu'on lui donne,

Ne croit plus le respect d'usage sur le trône.
Annibal, de son rang exagérant l'honneur,
Seme avec la fierté la révolte en son cœur.
Quel que soit le succès qu'Annibal en attende,
Les Rois résistent peu, quand le Sénat commande.
Déja ce fugitif a dû s'appercevoir
Combien ses volontés ont sur eux de pouvoir.

FLAVIUS.

Seigneur, à ce discours, souffrez que je comprenne
Que vous ne venez pas pour le seul Artamene;
Et que la guerre enfin que lui fait Prusias,
Est le moindre intérêt qui guide ici vos pas.
En vous suivant, j'en ai soupçonné le mystere;
Mais, Seigneur, jusqu'ici j'ai cru devoir me taire.

FLAMINIUS.

Déja mon amitié te l'eût développé,
Sans les soins inquiets dont je suis occupé.
Je t'apprends donc qu'à Rome Annibal doit me suivre;
Et qu'en mes mains il faut que Prusias le livre.
Voilà quel est ici mon véritable emploi,
Sans d'autres intérêts qui ne touchent que moi.

FLAVIUS.

Quoi! vous?

FLAMINIUS.

Nous sommes seuls, nous pouvons ne rien feindre.

Annibal n'a que trop montré qu'il eſt à craindre.
Il fuit, il eſt vaincu ; mais vaincu par des coups
Que nous devons encor plus au hazard qu'à nous.
Et s'il n'eût autrefois ralenti ſon courage,
Rome étoit en danger d'obéir à Carthage.
Quoique vaincu, les Rois dont il cherche l'appui
Pourroient bien eſſayer de ſe ſervir de lui ;
Et, ſur ce qu'il a fait fondant leur eſpérance,
Avec moins de frayeur tenter l'indépendance :
Et Rome à les punir auroit un embarras,
Qu'il ſeroit imprudent de ne s'épargner pas.
Nos Aigles en un mot, trop fréquemment défaites
Par ce même ennemi, qui trouve des retraites,
Qui n'a jamais craint Rome, & qui même la voit
Seulement ce qu'elle eſt, & non ce qu'on la croit ;
Son audace, ſon nom & ſa haîne implacable ;
Tout, juſqu'à ſa défaite, eſt en lui formidable.
Et depuis quelque temps un bruit court parmi nous ;
Qu'il va de Laodice être bientôt l'époux.
Ce coup eſt important : Rome en eſt allarmée.
Pour le rompre elle a fait avancer ſon armée :
Elle exige Annibal ; &, malgré le mépris
Que pour les Rois tu ſais que le Sénat a pris ;
Son orgueil inquiet en fait un ſacrifice,
Et livre à mon eſpoir la main de Laodice.
Le Roi, flatté par-là, peut en oublier mieux

La valeur d'un dépôt trop suspect en ces lieux.
Pour effacer l'affront d'un pareil hyménée,
Si contraire à la loi que Rome s'est donnée,
Et, je te l'avoûrai, d'un hymen dont mon cœur
N'auroit peut-être pu sentir le déshonneur;
Cette Rome facile accorde à la Princesse
Le titre qui pouvoit excuser ma tendresse;
La fait Romaine enfin. Cependant ne crois pas
Qu'en faveur de mes feux, j'épargne Prusias.
Rome emprunte ma voix, & m'ordonne elle-même
D'user ici pour lui d'une rigueur extrême.
Il le faut en effet.

FLAVIUS.

Mais, depuis quand, Seigneur;
Brûlez-vous en secret d'une si tendre ardeur?
L'aimable Laodice a-t-elle fait connoître
Qu'elle-même à son tour?......

FLAMINIUS.

Prusias va paroître;
Cessons: mais souviens-toi que l'on doit ignorer
Ce que ma confiance ose te déclarer.

SCENE II.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS, FLAVIUS; *Suite du Roi.*

FLAMINIUS.

Rome, qui vous obſerve, & de qui la clémence
Vous a fait juſqu'ici grâce de ſa vengeance,
A commandé, Seigneur, que je vinſſe vers vous
Vous dire le danger où vous met ſon courroux.
Vos armes chaque jour, & ſur mer, & ſur terre,
Entre Artamene & vous renouvellent la guerre.
Rome la déſapprouve; & déja le Sénat
Vous en avoit, Seigneur, averti ſans éclat.
Un Romain, de ſa part, a du vous faire entendre
Quel parti là-deſſus vous feriez bien de prendre;
Qu'il ſouhaitoit enfin qu'on eût en pareil cas
Recours à ſa juſtice, & non à des combats.
Cet auguſte Sénat, qui peut parler en Maître,
Mais qui donne à regret des preuves qu'il peut l'être,
Crut que, vous épargnant des ordres rigoureux,
Vous n'attendriez pas qu'il vous dît, je le veux.
Il le dit aujourd'hui; c'eſt moi qui vous l'annonce,

100366

Vous allez vous juger en me faiſant réponſe.
Ainſi, quand le pardon vous eſt encor offert,
N'oubliez pas qu'un mot vous abſout, ou vous perd.
Pour écarter de vous tout deſſein téméraire,
Empruntez le ſecours d'un effroi ſalutaire.
Voyez en quel état Rome a mis tous ces Rois
Qui d'un coupable orgueil ont écouté la voix.
Préſentez à vos yeux cette foule de Princes
Dont les uns vagabonds, chaſſés de leurs Provinces;
Les autres gémiſſants, abandonnés aux fers,
De ſon devoir, Seigneur, inſtruiſent l'Univers.
Voilà, pour impoſer ſilence à votre audace,
Le ſpectacle qu'il faut que votre eſprit ſe faſſe.
Vous vaincrez Artamene, & vos heureux Deſtins
Vous mettront, je le veux, ſon ſceptre dans vos mains.
Mais quand vous le tiendrez ce ſceptre qui vous tente,
Qu'en ferez-vous, Seigneur, ſi Rome eſt mécontente?
Que ferez-vous du vôtre? & qui vous ſauvera
Des traits vengeurs dont Rome alors vous pourſuivra.
Reſtez en paix, régnez, gardez votre Couronne:
Le Sénat vous la laiſſe, ou plutôt vous la donne.
Obtenez ſa faveur, faites ce qu'il lui plaît;
Je ne vous connois point de plus grand intérêt.
Conſultez nos amis: ce qu'ils ont de puiſſance
N'eſt que le prix heureux de leur obéiſſance.
Quoi qu'il en ſoit enfin, que votre ambition

Reſpecte un Roi qui vit ſous ſa protection.

PRUSIAS.

Seigneur, quand le Sénat s'abſtiendroit d'un langage
Qui fait à tous les Rois un ſi ſenſible outrage ;
Que, ſans me conſeiller le ſecours de l'effroi,
Il diroit ſimplement ce qu'il attend de moi ;
Quand le Sénat, enfin, honoreroit lui-même
Ce front, qu'avec éclat diſtingue un Diadême ;
Croyez-moi, le Sénat & ſon Ambaſſadeur
N'en parleront tous deux qu'avec plus de grandeur.
Vous ne m'étonnez point, Seigneur, & la menace
Fait rarement trembler ceux qui ſont à ma place.
Un Roi, ſans s'allarmer d'un procédé ſi haut,
Refuſe, s'il le peut : accorde, s'il le faut.
C'eſt de ſes actions la raiſon qui décide,
Et l'outrage jamais ne le rend plus timide.
Artamene, avec moi, Seigneur, fit un traité
Qui, de ſa part encor, n'eſt pas exécuté :
Et quand je l'en preſſois, j'appris que ſon armée,
Pour venir me ſurprendre, étoit déja formée.
Son perfide deſſein alors m'étant connu,
J'ai raſſemblé la mienne, & je l'ai prévenu.
Le Sénat pourroit-il approuver l'injuſtice,
Et d'une lâcheté veut-il être complice ?
Son pouvoir n'eſt-il pas guidé par la raiſon ?

Vos Alliés ont-ils le droit de trahiſon ?
Et lorſque je ſuis près d'en être la victime,
M'en défendre, Seigneur, eſt ce commettre un crime ?

FLAMINIUS.

Pourquoi nous déguiſer ce que vous avez fait ?
A ce traité vous-même avez-vous ſatisfait ?
Et pourquoi d'Artamene accuſer la conduite,
Seigneur, ſi de la vôtre elle n'eſt que la ſuite ?
Vous avez fait la paix. Pourquoi dans vos États
Avez-vous conſervé, même accrû vos Soldats ?
Prétendiez-vous, malgré cette paix ſolemnelle,
Lui laiſſer ſoupçonner qu'elle étoit infidelle,
Et l'engager à prendre une précaution
Qui ſervît de prétexte à votre ambition ?
Mais le Sénat a vu votre coupable ruſe ;
Et ne recevra point une frivole excuſe.
Quels que ſoient vos motifs, je ne viens en ces lieux
Que pour vous avertir qu'ils lui ſont odieux.
Songez-y ; mais ſur-tout tâchez de vous défendre
Du poiſon des conſeils dont on veut vous ſurprendre.

ANNIBAL.

S'il écoute les miens, ou s'il prend les meilleurs,
Rome ira propoſer ſon eſclavage ailleurs.
Pruſias indigné pourſuivra la conquête
Qu'à lui livrer bien-tôt la Victoire s'apprête.

Ces conseils ne sont pas plus dangereux pour lui
Que pour ce fier Sénat qui l'insulte aujourd'hui.
Si le Roi contre lui veut en faire l'épreuve,
Moi, qui vous parle, moi, je m'engage à la preuve.

FLAMINIUS.

Le projet est hardi. Cependant votre état
Promet déja beaucoup en faveur du Sénat;
Et votre orgueil, réduit à chercher un asyle,
Fournit à Prusias un espoir bien fragile.

ANNIBAL.

Non, non, Flaminius; vous vous entendez mal
A vanter le Sénat aux dépens d'Annibal.
Cet état où je suis rappelle une matiere
Dont votre Rome auroit à rougir la premiere.
Ne vous souvient-il plus du tems où dans mes mains
La Victoire avoit mis le destin des Romains?
Retracez-vous ce temps où par moi l'Italie
D'épouvante, d'horreur & de sang fût remplie.
Laissons de vains discours, dont le faste menteur
De ma chûte aux Romains semble donner l'honneur.
Dites, Flaminius, quelle fut leur ressource.
Parlez, quelqu'un de vous arrêta-t-il ma course?
Sans l'imprudent repos que mon bras s'est permis,
Romains, vous n'auriez plus d'amis ni d'ennemis.
De ce peuple insolent, qui veut qu'on obéisse;

Le fer & l'esclavage alloient faire justice;
Et les Rois que soumet sa superbe amitié,
En verroient à présent le reste avec pitié.
O Rome! tes destins ont pris une autre face.
Ma lenteur, ou plutôt mon mépris te fit grâce.
Négligeant des progrès qui me sembloient trop sûrs,
Je laissai respirer ton peuple dans tes murs.
Il échappa depuis; & ma seule imprudence
Des Romains abbatus releva l'espérance.
Mais ces fiers Citoyens, que je n'accablai pas,
Ne sont point assez vains pour mépriser mon bras;
Et si Flaminius vouloit parler sans feindre,
Il diroit qu'on m'honore encor jusqu'à me craindre.
En effet, si le Roi profite du séjour
Que les Dieux ont permis que je fisse en sa Cour;
S'il ôse pour lui-même employer mon courage,
Je n'en demande pas à ces Dieux davantage.
Le Sénat, qui d'un autre est aujourd'hui l'appui,
Pourra voir arriver le danger jusqu'à lui.
Je sais me corriger; il sera difficile
De me réduire alors à chercher un asyle.

FLAMINIUS.

Ce qu'Annibal appelle imprudence & lenteur,
S'appelleroit effroi, s'il nous ouvroit son cœur.
Du moins, cette lenteur & cette négligence
Eurent avec l'effroi beaucoup de ressemblance;

Et l'aſpect de nos murs ſi remplis de Héros
Put bien vous conſeiller le parti du repos.
Vous vous corrigerez? & pourquoi dans l'Afrique
N'avez-vous donc pas mis tout votre art en pratique?
Seroit-ce qu'il manquoit à votre inſtruction
La honte d'être encor vaincu par Scipion?
Rome, il eſt vrai, vous vit gagner quelque victoire;
Et vous avez raiſon, quand vous en faites gloire.
Mais ce ſont vos exploits qui doivent effrayer
Tous les Rois dont l'audace oſera s'y fier.
Rome, vous le ſavez, en cent lieux de la terre
Avoit à ſoutenir le fardeau de la guerre.
L'Univers attentif crut la voir en danger,
Douta que ſes efforts puſſent l'en dégager.
L'Univers ſe trompoit. Le ciel, pour le convaincre
Qu'on ne devoit jamais eſpérer de la vaincre,
Voulut juſqu'à ſes murs vous ouvrir un chemin,
Pour qu'on la crût encor plus proche de ſa fin;
Et que la terre après, détrompée & ſurpriſe,
Apprît à l'avenir à nous être ſoumiſe.

ANNIBAL.

A tant de vains diſcours, je vois votre embarras;
Et ſi vous m'en croyez, vous ne pourſuivrez pas.
Rome alloit ſuccomber : ſon vainqueur la néglige;
Elle en a profité; voilà tout le prodige.
Tout le reſte eſt chimere, ou pure vanité,

Qui déshonore Rome, & toute ſa fierté.

FLAMINIUS.

Rome de vos mépris auroit tort de ſe plaindre :
Tout eſt indifférent de qui n'eſt plus à craindre.

ANNNIBAL.

Arrêtez, & ceſſez d'inſulter au malheur
D'un homme qu'autrefois Rome a vu ſon vainqueur;
Et quoique ſa fortune ait ſurmonté la mienne,
Les grands coups qu'Annibal a portés à la ſienne
Doivent du moins apprendre aux Romains généreux
Qu'il a bien mérité d'être reſpecté d'eux.
Je ſors; je ne pourrois m'empêcher de répondre
A des diſcours qu'il eſt trop aiſé de confondre.

SCENE III.

PRUSIAS, FLAMINIUS, HIÉRON.

FLAMINIUS.

SEigneur, il me paroît qu'il n'étoit pas beſoin
Que de notre entretien Annibal fût témoin,
Et vous pouviez, ſans lui, faire votre réponſe
Aux ordres que par moi le Sénat vous annonce.
J'en ai qui de ſi près touchent cet ennemi,
Que je n'ai pu, Seigneur, m'expliquer qu'à-demi.

PRUSIAS.

Lui ! vous me ſurprenez, Seigneur : de quelle crainte
Rome, qui vous envoie, eſt-elle donc atteinte ?

FLAMINIUS.

Rome ne le craint point, Seigneur ; mais ſa pitié
Travaille à vous ſauver de ſon inimitié.
Rome ne le craint point, vous dis-je ; mais l'audace
Ne lui plaît point dans ceux qui tiennent votre place.
Elle veut que les Rois ſoient ſoumis au devoir
Que leur a dès long-temps impoſé ſon pouvoir.
Ce devoir eſt, Seigneur, de n'oſer entreprendre
Ce qu'ils n'ignorent pas qu'elle pourroit défendre ;
De n'oublier jamais que ſes intentions
Doivent, à la rigueur, régler leurs actions ;
Et de ſe regarder comme dépoſitaires
D'un pouvoir qu'ils n'ont plus dès qu'ils ſont téméraires.
Voilà votre devoir, & vous l'obſervez mal,
Quand vous oſez chez vous recevoir Annibal.
Rome, qui tient ici ce ſévere langage,
N'a point deſſein, Seigneur, de vous faire un outrage ;
Et ſi les fiers avis offenſent votre cœur,
Vous pouvez lui répondre avec plus de hauteur.
Cette Rome s'explique en Maitreſſe du monde.
Si ſur un titre égal votre audace ſe fonde ;
Si vous êtes enfin à l'abri de ſes coups,

Vous pouvez lui parler, comme elle parle à vous.
Mais s'il eſt vrai, Seigneur, que vous dépendiez d'elle;
Si, lorſqu'elle voudra, votre trône chancelle;
Et, pour dire encor plus, ſi ce que Rome veut,
Cette Rome abſolue, en même temps le peut;
Que ſon droit ſoit injuſte, ou qu'il ſoit équitable,
Qu'importe? c'eſt aux Dieux que Rome en eſt comptable.
Le foible, s'il étoit le juge du plus fort,
Auroit toujours raiſon, & l'autre toujours tort.
Annibal eſt chez vous, Rome en eſt courroucée:
Pouvez-vous là-deſſus ignorer ſa penſée?
Eſt-ce donc imprudence? ou n'avez-vous point ſçu
Ce qu'elle envoya dire aux Rois qui l'ont reçu?

PRUSIAS.

Seigneur, de vos diſcours l'exceſſive licence
Semble vouloir ici tenter ma patience.
Je ſens des mouvements qui vous ſont des conſeils
De ne jamais chez eux mépriſer mes pareils.
Les Rois, dans le haut rang où le ciel les fait naître,
Ont ſouvent des vainqueurs & n'ont jamais de Maître.
Et, ſans en appeller à l'équité des Dieux,
Leur courroux peut juger de vos droits odieux.
J'honore le Sénat; mais, malgré ſa menace,
Je me diſpenſerai d'excuſer mon audace.
Je crois pouvoir enfin recevoir qui me plaît,
Et pouvoir ignorer quel eſt votre intérêt.

J'avoûrai cependant, puiſque Rome eſt puiſſante,
Qu'il eſt avantageux de la rendre contente.
Expliquez-vous, Seigneur; & voyons ſi je puis
Faire ce qu'elle exige, étant ce que je ſuis.
Mais retranchez ces mots d'ordre, de dépendance;
Qui ne m'invitent pas à plus d'obéiſſance.

FLAMINIUS.

Eh-bien,! daignez ſouffrir un avis important:
Je demande Annibal, & le Sénat l'attend.

PRUSIAS.

Annibal?

FLAMINIUS.

Oui, ma charge eſt de vous en inſtruire;
Mais, Seigneur, écoutez ce qui me reſte à dire.
Rome, pour Laodice, a fait choix d'un époux!
Et c'eſt un choix, Seigneur, avantageux pour vous.

PRUSIAS.

Lui nommer un époux! Je puis l'avoir promiſe.

FLAMINIUS.

En ce cas, du Sénat avouez l'entremiſe.
Après un tel aveu, je penſe qu'aucun Roi
Ne vous reprochera d'avoir manquer de foi.
Mais agréez, Seigneur, que l'aimable Princeſſe
Sache par moi que Rome à ſon ſort s'intéreſſe;
Que ſur ce même choix interrogeant ſon cœur,
Moi-même.....

PRUSIAS.

Vous pouvez l'en avertir, Seigneur.
J'admire ici les ſoins que Rome prend pour elle,
Et de ſon amitié l'entrepriſe eſt nouvelle!
Ma Fille en peut réſoudre, & je vais conſulter
Ce que pour Annibal je dois exécuter.

SCENE IV.

PRUSIAS, HIÉRON.

HIÉRON.

ROme de vos deſſeins eſt ſans doute informée.

PRUSIAS.

Et tu peux ajouter qu'elle en eſt allarmée.

HIÉRON.

Obſervez donc auſſi, Seigneur, que ſon courroux
En eſt en même temps plus terrible pour vous.

PRUSIAS.

Mais as-tu bien conçu quelle eſt la perfidie
Dont cette Rome veut que je ſouille ma vie?
Ce Guerrier qu'il faudroit lui livrer en ce jour
Ne ſouhaitoit de moi qu'un aſyle en ma Cour.

Ces

Ces ſermens que j'ai fait de lui donner ma fille,
De rendre ſa valeur l'appui de ma Famille,
De confondre à jamais ſon ſort avec le mien ;
Je ſuis l'auteur de tout, il ne demandoit rien.
Ce Héros, qui ſe fie à ces marques d'eſtime,
S'attend-il que mon cœur acheve par un crime?
Le Sénat qui travaille à ſéduire ce cœur,
En profitant du coup, il en auroit horreur.

HIERON.

Non : de trop de vertu votre eſprit le ſoupçonne ;
Et ce n'eſt pas ainſi que ce Sénat raiſonne.
Ne vous y trompez pas : ſa ſuperbe fierté
Vous preſſe d'un devoir, non d'une lâcheté.
Vous vous croiriez perfide ; il vous croiroit fidele,
Puiſque lui réſiſter, c'eſt ſe montrer rebelle.
D'ailleurs, cette action dont vous avez horreur,
Le péril du refus en ôte la noirceur.
Penſez-vous, en effet, que vous devez en croire
Les dangereux conſeils d'une fatale gloire?
Et ces Princes, Seigneur, ſont-ils donc généreux,
Qui le ſont en riſquant tout un peuple avec eux ;
Qui, ſacrifiant tout à l'affreuſe foibleſſe
D'accomplir ſans égard une injuſte promeſſe,
Egorgent par ſcrupule un monde de Sujets,
Et ne gardent leur foi qu'à force de forfaits?

PRUSIAS.

Ah ! lorſqu'à ce Héros j'ai promis Laodice,
J'ai cru qu'à mes Sujets c'étoit rendre un ſervice.
Tu ſçais que ſouvent Rome a contraint nos Etats
De ſervir ſes deſſeins, de fournir des Soldats:
J'ai donc cru qu'en donnant retraite à ce grand-homme,
Sa valeur gêneroit l'inſolence de Rome;
Que ce Guerrier chez moi pourroit l'épouvanter;
Que ce qu'elle en connoît m'en feroit reſpecter;
Je me trompois : & c'eſt ſon épouvante même
Qui me plonge aujourd'hui dans un péril extrême.
Mais n'importe, Hiéron : Rome a beau menacer;
A rompre mes ſerments rien ne doit me forcer;
Et du moins eſſayons ce qu'en cette occurrence
Peut produire pour moi la ferme réſiſtance.
La menace n'eſt rien, ce n'eſt pas ce qui nuit;
Mais, pour prendre un parti, voyons ce qui la ſuit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LAODICE, ÉGINE.

LAODICE.

OUi, ce Flaminius, dont je crus être aimée,
Et dont je me repents d'avoir été charmée,
Égine, il doit me voir, pour me faire accepter
Je ne sais quel époux qu'il vient me présenter.
L'ingrat! je le craignois; à présent, quand j'y pense,
Je ne sçais point encor si c'est indifférence;
Mais enfin le penchant qui me surprit pour lui
Me semble, grâce au Ciel, expirer aujourd'hui.

ÉGINE.

Quand il vous aimeroit, eh! quel espoir, Madame,
Oseroit en ce jour se permettre votre âme?
Il faudroit l'oublier.

LAODICE.

Hélas! depuis le jour

Que pour Flaminius je ſentis de l'amour,
Mon cœur tâcha du moins de ſe rendre le maître
De cet amour, qu'il plut au ſort d'y faire naître.
Mais d'un tel ennemi, penſes-tu que le cœur
Puiſſe avec fermeté vouloir être vainqueur?
Il croit qu'autant qu'il peut il combat, il s'efforce:
Mais il a peur de vaincre, & veut manquer de force;
Et ſouvent ſa défaite a pour lui tant d'appas,
Que, pour aimer ſans trouble, il feint de n'aimer pas.
Le cœur, à la faveur de ſa propre impoſture,
Se délivre du ſoin de guérir ſa bleſſure.
C'eſt ainſi que le mien nourriſſoit un amour
Qui s'accrût ſur la foi d'un apparent retour.
O d'un retour trompeur apparence flatteuſe!
Ce fut toi qui nourris une flamme honteuſe.
Mais que dis-je? ah! plutôt ne la rappellons plus;
Sans crainte & ſans eſpoir voyons Flaminius.

EGINE.

Contraignez-vous. Il vient.

SCENE II.

LAODICE, FLAMINIUS, ÉGINE.

FLAMINIUS, *à part.*

Quelle grâce nouvelle
A mes regards ſurpris la rend encor plus belle !
Madame, le Sénat, en m'envoyant au Roi,
N'a point à lui parler limité mon emploi.
Rome, à qui la vertu fut toujours reſpectable,
Envers vous aujourd'hui croit la ſienne comptable
D'un témoignage ardent, dont l'éclat mette au jour
Ce qu'elle a pour la vôtre & d'eſtime & d'amour.
Je n'ôſe ici mêler mes reſpects, ni mon zele,
Avec les ſentiments que j'explique pour elle.
Non; c'eſt Rome qui parle; &, malgré la grandeur;
Que me prête le nom de ſon Ambaſſadeur;
Quoiqu'enfin le Sénat n'ait conſacré ce titre
Qu'à s'annoncer des Rois & le juge & l'arbitre;
Il a crû que le ſoin d'honorer la vertu
Ornoit la dignité dont il m'a revêtu.
Madame, en ſa faveur, que votre âme indulgente
Faſſe grâce à l'époux que ſa main vous préſente.
Celui qu'il a choiſi.........

LAODICE.

Non, n'allez pas plus loin ;
Ne dites pas ſon nom : il n'en eſt pas beſoin.
Je dois beaucoup aux ſoins où le Sénat s'engage ;
Mais je n'ai pas, Seigneur, deſſein d'en faire uſage.
Cependant vous dirai-je ici mon ſentiment
Sur l'eſtime de Rome & ſon empreſſement ?
Par où, s'il ne s'y mêle un peu de politique,
Ai-je l'honneur de plaire à votre République ?
Mes paiſibles vertus ne valent pas, Seigneur,
Que le Sénat s'emporte à cet excès d'honneur.
Je n'aurois jamais cru qu'il vît comme un prodige
Des vertus, où mon rang, où mon ſexe m'oblige.
Quoi! le ciel, de ſes dons prodigue aux ſeuls Romains,
En prive-t-il le cœur du reſte des humains ?
Et nous a-t-il fait naître avec tant d'infortune,
Qu'il faille nous louer d'une vertu commune ?
Si tel eſt notre ſort, du moins épargnez-nous
L'honneur humiliant d'être admiré de vous.
Quoi qu'il en ſoit enfin, dans la peur d'être ingrate,
Je rends grâce au Sénat, & ſon zele me flatte.
Bien plus, Seigneur, je vois d'un œil reconnoiſſant
Le choix de cet Epoux dont il me fait préſent.
C'eſt en dire beaucoup ; une telle entrepriſe
De trop de liberté pourroit être repriſe :
Mais je me rends juſtice, & ne puis ſoupçonner

Qu'il ait de mon deſtin cru pouvoir ordonner.
Non; ſon zele a tout fait, & ce zele l'excuſe;
Mais, Seigneur, il en prend un eſpoir qui l'abuſe;
Et c'eſt trop, entre nous, préſumer des effets
Que produiront ſur moi ſes ſoins & ſes bienfaits;
S'il penſe que mon cœur, par un excès de joie,
Va ſe ſacrifier aux honneurs qu'il m'envoie.
Non; aux droits de mon rang ce cœur accoutumé
Eſt trop fait aux honneurs, pour en être charmé.
D'ailleurs, je deviendrois le partage d'un homme
Qui va, pour m'obtenir, me demander à Rome;
Ou qui, choiſi par elle, a le cœur aſſez bas
Pour n'oſer déclarer qu'il ne me choiſit pas;
Qui n'a ni mon aveu, ni celui de mon pere!
Non: il eſt, quel qu'il ſoit, indigne de me plaire.

FLAMINIUS.

Qui n'a point votre aveu, Madame! Ah! cet époux
Vous aime, & ne veut être agréé que de vous.
Quand les Dieux, le Sénat, & le Roi votre pere,
Hâteroient en ce jour une union ſi chère;
Si vous ne confirmiez leurs favorables vœux,
Il vous aimeroit trop pour vouloir être heureux.
Un feu moins généreux ſeroit-il votre ouvrage?
Penſez-vous qu'un Amant que Laodice engage,
Pût à tant de révolte encourager ſon cœur,

Qu'il voulût malgré vous uſurper ſon bonheur ?
Ah ! dans celui que Rome aujourd'hui vous préſente
Ne voyez qu'une ardeur timide, obéiſſante,
Fidelle, & qui, bravant l'injure des refus,
Durera ; mais, s'il faut, ne ſe produira plus.
Perdez donc les ſoupçons qui vous avoient aigrie.
Arbitre de l'amant dont vous êtes chérie,
Que le courroux, du moins, n'ait, dans ce même inſtant,
Nulle part dangereuſe à l'Arrét qu'il attend.
Je vous ai tû ſon nom ; mais mon récit peut-être,
Et le vif intérêt que j'ai laiſſé paroître,
Sans en expliquer plus, vous inſtruiſent aſſez.

LAODICE.

Quoi ! Seigneur, vous feriez.... Mais que dis-je ? ceſſez ;
Et n'éclairciſſez point ce que j'ignore encore.
J'entends qu'on me recherche, & que Rome m'honore.
Le reſte eſt un ſecret où je ne dois rien voir.

FLAMINIUS.

Vous m'entendez aſſez pour m'ôter tout eſpoir ;
Il faut vous l'avouer. Je vous ai trop aimée ;
Et, pour dire encor plus, toujours trop eſtimée,
Pour me laiſſer ſurprendre à la crédule erreur
De ſuppoſer quelqu'un digne de votre cœur.
Il eſt vrai qu'à nos vœux le ciel ſouvent propice
Pouvoit en ma faveur diſpoſer Laodice !

Mais après vos refus, qui ne m'ont point surpris,
Je ne m'attendois pas encore à des mépris;
Ni que vous feignissiez de ne point reconnoître
L'infortuné penchant que vous avez vu naître.

LAODICE.

Un pareil entretien a duré trop longtems,
Seigneur; je plains des feux si tendres, si constants:
Je voudrois que pour eux le sort plus favorable
Eût destiné mon cœur à leur être équitable.
Mais je ne puis, Seigneur; & des liens si doux,
Quand je les aimerois, ne sont point faits pour nous.
Oubliez-vous quel rang nous tenons l'un & l'autre?
Vous rougiriez du mien, je rougirois du vôtre.

FLAMINIUS.

Qu'entends-je! moi, Madame, oser m'estimer plus!
N'êtes-vous pas Romaine avec tant de vertus?
Ah! pourvu que ce cœur partageât ma tendresse.

LAODICE.

Non, Seigneur; c'est en vain que le vôtre m'en presse;
Et quand même l'amour nous uniroit tous deux....

FLAMINIUS.

Achevez; qui pourroit m'empêcher d'être heureux?
Vous auroit-on promise? Et le Roi votre pere
Auroit-il?....

LAODICE.

N'accusez nulle cause étrangere.
Je ne puis vous aimer, Seigneur, & vos soupçons
Ne doivent point ailleurs en chercher des raisons.

SCENE III.

FLAMINIUS, *seul.*

ENfin elle me fuit, & Rome méprisée
A permettre mes feux s'est en vain abaissée.
Et moi je l'aime encore après tant de refus;
Ou plutôt je sens bien que je l'aime encor plus.
Mais cependant, pourquoi s'est-elle interrompue?
Quel secret alloit-elle exposer à ma vue?
Et quand un même amour nous uniroit tous deux....
Où tendoit ce discours qu'elle a laissé douteux?
Auroit-on fait à Rome un rapport trop fidele?
Seroit-ce qu'Annibal est destiné pour elle;
Et que, sans cet hymen, je pourrois espérer?....
Mais à quel piége ici vais-je encor me livrer?
N'importe, instruisons-nous; le cœur plein de tendresse,
M'appartient-il d'oser combattre une foiblesse?
Le Roi vient; & je vois Annibal avec lui.
Sçachons ce que je puis en attendre aujourd'hui.

SCENE IV.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS.

PRUSIAS.

J'Ignorois qu'en ces lieux....

FLAMINIUS.

Non : avant que j'écoute,
Répondez-moi, de grâce, & tirez-moi d'un doute.
L'hymen de votre fille est aujourd'hui certain.
A quel heureux époux destinez-vous sa main ?

PRUSIAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

FLAMINIUS.

Est-ce donc un mystere ?

PRUSIAS.

Ce que vous exigez ne regarde qu'un pere.

FLAMINIUS.

Rome y prend intérêt, je vous l'ai déja dit ;
Et je crois qu'avec vous cet intérêt suffit.

PRUSIAS.

Quelqu'intérêt, Seigneur, que votre Rome y prenne,
Eſt-il juſte après tout que ſa bonté me gêne ?

FLAMINIUS.

Abrégeons ces diſcours. Répondez, Pruſias.
Quel eſt donc cet époux que vous ne nommez pas ?

PRUSIAS.

Plus d'un Prince, Seigneur, demande Laodice :
Mais qu'importe au Sénat que je l'en avertiſſe,
Puiſqu'avec aucun d'eux je ne ſuis engagé ?

ANNIBAL.

De qui dépendez-vous, pour être interrogé ?

FLAMINIUS.

Et vous qui répondez, inſtruiſez-moi de grâce ;
Eſt-ce à vous qu'on m'envoye ? Eſt-ce ici votre place ?
Qu'y faites-vous, enfin ?

ANNIBAL.

J'y viens défendre un Roi,
Dont le cœur généreux s'eſt ſignalé pour moi ;
D'un Roi, dont Annibal embraſſe la fortune ;
Et qu'avec trop d'excès votre orgueil importune.
Je bleſſe ici vos yeux, dites-vous ; je le croi :
Mais j'y ſuis à bon titre, & comme ami du Roi.
Si ce n'eſt pas aſſez pour y pouvoir paroître,
Je ſuis donc ſon miniſtre, & je le fais mon maître.

FLAMINIUS.

Dût-il de votre fille être bientôt l'époux,
Pourroit-il de ſon ſort ſe montrer plus jaloux?
Qu'en dites-vous, Seigneur?

PRUSIAS.

Il me marque ſon zele,
Et vous dit ce qu'inſpire une amitié fidelle.

ANNIBAL.

Inſtruiſez le Sénat, rendez-lui la frayeur
Que ſon Agent voudroit jetter dans votre cœur.
Déclarez avec qui votre foi vous engage.
J'en réponds, cet aveu vaudra bien un outrage.

FLAMINIUS.

Qui doit donc épouſer Laodice?

ANNIBAL.

C'eſt moi.

FLAMINIUS.

Annibal?

ANNIBAL.

Oui, c'eſt lui, qui défendra le Roi;
Et puiſque ſa bonté m'accorde Laodice,
Puiſque de ſa révolte Annibal eſt complice,
Le parti le meilleur pour Rome eſt déſormais
De laiſſer ce rebelle & ſon complice en paix.

(*à Prusias.*)

Seigneur, vous avez vu qu'il étoit néceſſaire
De finir par l'aveu que je viens de lui faire;
Et vous devez juger par ſon empreſſement,
Que Rome a des ſoupçons de notre engagement.
J'ôſe dire encor plus. L'intérêt d'Artamene
Ne ſert que de prétexte au motif qui l'amene;
Et ſans m'eſtimer trop, j'aſſurerai, Seigneur,
Que vous n'euſſiez point vu ſans moi d'Ambaſſadeur;
Que Rome craint de voir conclure un hyménée
Qui m'attache à jamais à votre deſtinée,
Qui me remet encor les armes à la main,
Qui de Rome peut-être expoſe le deſtin,
Qui contre elle du moins fait revivre un courage
Dont jamais ſon orgueil n'oublîra le ravage.
Cette Rome, il eſt vrai, ne parle point de moi;
Mais ſes précautions trahiſſent ſon effroi.
Oui, les ſoins qu'elle prend du ſort de Laodice,
D'un orgueil allarmé vous montrent l'artifice.
Son Sénat en bienfaits ſeroit moins libéral,
S'il ne s'agiſſoit pas d'écarter Annibal.
En vous développant ſa timide prudence,
Ce n'eſt pas que, ſaiſi de quelque défiance,
Je veuille encourager votre honneur étonné
A confirmer l'eſpoir que vous m'avez donné.
Non; je mériterois une amitié parjure,

Si j'ofois un moment vous faire cette injure.
Et que pourriez-vous craindre en gardant votre foi?
Eſt-ce d'être vaincu, de ceſſer d'être Roi?
Si vous n'exercez pas le droit du rang ſuprême,
Si vous portez des fers avec un diadême,
Et ſi de vos enfans vous ne diſpoſez pas,
Vous ne pouvez rien perdre, en perdant vos Etats.
Mais vous les défendrez: & j'ôſe encor vous dire,
Qu'un Prince à qui le Ciel a commis un Empire,
Pour qui cent-mille bras peuvent ſe réunir,
Doit braver les Romains, les vaincre, & les punir.

FLAMINIUS.

Annibal eſt vaincu; je laiſſe à ſa colere
Le foible amuſement d'une vaine chimere.
Epuiſez votre adreſſe à tromper Pruſias,
Preſſez; Rome commande, & ne diſpute pas;
Et ce n'eſt qu'en faiſant éclater ſa vengeance,
Qu'il lui ſied de donner des preuves de puiſſance.
Le refus d'obéir à ſes auguſtes loix
N'intéreſſe point Rome, & n'eſt fatal qu'aux Rois.
C'eſt donc à Pruſias, à qui ſeul il importe
De ſe rendre docile aux ordres que j'apporte.
Pourſuivez vos diſcours, je n'y répondrai rien.
Mais après laiſſez-nous un moment d'entretien.
Je vous cède l'honneur d'une vaine querelle,
Et je dois de mon temps un compte plus fidele.

ANNIBAL.

Oui, je vais m'éloigner: mais prouvez-lui, Seigneur,
Qu'il ne rend pas ici justice à votre cœur.

SCENE V.

FLAMINIUS, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

GArdez-vous d'écouter une audace frivole,
Par qui son désespoir follement se console.
Ne vous y trompez pas, Seigneur; Rome aujourd'hui
Vous demande Annibal, sans en vouloir à lui.
Elle avoit défendu qu'on lui donnât retraite;
Non, qu'elle eût, comme il dit, une frayeur secrette:
Mais il ne convient pas qu'aucun Roi parmi vous
Fasse grâce aux vaincus que proscrit son courroux.
Appaisez-la, Seigneur: une nombreuse armée,
Pour vous surprendre, a dû déjà s'être formée:
Elle attend vos refus pour fondre en vos Etats;
L'orgueilleux Annibal ne les sauvera pas.
Vous, de son désespoir instrument & ministre,
Qui n'en pénétrez pas le mystere sinistre;
Vous, qu'il abuse enfin; vous par qui son orgueil

Se cherche, en vous perdant, un éclatant écueil.
Vous périrez, Seigneur ; & bientôt Artamene,
Aidé de ſon côté des troupes qu'on lui mene,
Dépouillera ce front de ce bandeau Royal,
Confié ſans prudence aux fureurs d'Annibal.
Annonçant du Sénat la volonté ſuprême,
J'ai parlé juſqu'ici comme il parle lui-même;
J'ai dû de ſon langage obſerver la rigueur:
Je l'ai fait; mais jugez s'il en coûte à mon cœur.
Connoiſſez-le, Seigneur : Laodice m'eſt chere;
Il doit m'être bien dur de menacer ſon pere.
Oui, vous voyez l'Époux propoſé dans ce jour,
Et dont Rome n'a pas déſapprouvé l'amour.
Je ne vous dirai point ce que pourroit attendre
Un Roi qui choiſiroit Flaminius pour gendre.
Penſez-y; mon amour ne vous fait point de loi,
Et vous ne riſquez rien ne refuſant que moi.
Mon âme à vous ſervir n'en ſera pas moins prête:
Mais par reconnoiſſance épargnez votre tête.
Oui, malgré vos refus & malgré ma douleur,
Je vous promets les ſoins d'une éternelle ardeur.
A préſent trop frappé des malheurs que j'annonce,
Peut-être auriez-vous peine à me faire réponſe.
Songez-y; mais ſçachez qu'après cet entretien,
Je pars, ſi dans ce jour vous ne réſolvez rien.

SCENE VI.

PRUSIAS, *seul.*

IL aime Laodice ! Imprudente promesse ;
Ah ! sans toi, quel appui m'assuroit sa tendresse !
Dois-je vous immoler le sang de mes sujets,
Serments qui l'exposez, & que l'orgueil a faits ?
Toi, dont j'admirai trop la fortune passée,
Sçauras-tu vaincre mieux ceux qui l'ont renversée ?
Abbatu sous le faix de l'âge & du malheur,
Quel fruit esperes-tu d'une infirme valeur ?
Tristes réflexions, qu'il n'est plus temps de faire !
Quand je me suis perdu, la sagesse m'éclaire :
Sa lumiere importune, en ce fatal moment,
N'est plus une ressource, & n'est qu'un châtiment.
En vain s'ouvre à mes yeux un affreux précipice ;
Si je ne suis un traître, il faut que j'y périsse.
Oui, deux partis encore à mon choix sont offerts :
Je puis vivre en infâme, ou mourir dans les fers.
Choisis, mon cœur : mais quoi ! tu crains la servitude ?
Tu n'es déjà qu'un lâche à ton incertitude !
Mais ne puis-je, après tout, balancer sur le choix ?
Impitoyable honneur, examinons tes droits.
Annibal a ma foi ; faut-il que je la tienne,

BRANCH ... ASIATIC SOC...

Assuré de ma perte, & certain de la sienne ?
Quel projet insensé ! La raison & les dieux
Me font-ils un devoir d'un transport furieux ?
O ciel ! j'aurois peut-être, au gré d'une chimere,
Sacrifié mon peuple & conclu sa misere.
Non ; ridicule honneur, tu m'as en vain pressé :
Non ; ce peuple t'échappe, & ton charme a cessé.
Le parti que je prends, dût-il même être infâme,
Sujets, pour vous sauver j'en accepte le blâme.
Il faudra donc, grands dieux ! que mes serments soient vains ;
Et je vais donc livrer Annibal aux Romains,
L'exposer aux affronts que Rome lui destine !
Ah ! ne vaut-il pas mieux résoudre ma ruine ?
Que dis-je ? mon malheur est-il donc sans retour ?
Non ; de Flaminius sollicitons l'amour.
Mais Annibal revient, & son âme inquiette
Peut-être a pressenti ce que Rome projette.
Dissimulons.

SCENE VII.

PRUSIAS, ANNIBAL.

ANNIBAL.

J'Ai vu sortir l'Ambassadeur.
De quels ordres encor s'agissoit-il, Seigneur ?

Sans doute il aura fait des menaces nouvelles ?
Son Sénat......

PRUSIAS.

Il vouloit terminer vos querelles :
Mais il ne m'a tenu que les mêmes discours,
Dont vos longs différends interrompoient le cours.
Il demande la paix ; & m'a parlé sans cesse
De l'intérêt que Rome a pris à la Princesse.
Il la verra peut-être ; & je vais, de ce pas,
D'un pareil entretien prévenir l'embarras.

SCENE VIII.

ANNIBAL, *seul.*

IL fuit ; je l'ai surpris dans une inquiétude
Dont il ne me dit rien, qu'il cache avec étude.
Observons tout : la mort n'est pas ce que je crains.
Mais j'avois espéré de punir les Romains.
Le succès étoit sûr, si ce Prince timide
Prend mon expérience, ou ma haîne pour guide.
Rome, quoi qu'il en soit, j'attendrai que les dieux
Sur son sort & le mien s'expliquent encore mieux.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LAODICE, *seule.*

Quel agréable eſpoir vient me luire en ce jour !
Le Roi, de mon amant approuve donc l'amour !
Auteur de mes ſerments, il les romproit lui-même,
Et je pourrois ſans crime épouſer ce que j'aime.
Sans crime ! Ah ! c'en eſt un que d'avoir ſouhaité
Que mon Pere m'ordonne une infidélité.
Abjure tes ſouhaits, mon cœur ; qu'il te ſouvienne
Que c'eſt faire des vœux pour ſa honte & la mienne.
Mais, que vois-je ? Annibal !

SCENE II.

LAODICE, ANNIBAL.

ANNIBAL.

ENfin voici l'inſtant
Où tout ſemble annoncer qu'un outrage m'attend.
Un outrage, grands dieux ! A ce ſeul mot, Madame,
Souffrez qu'un juſte orgueil s'empare de mon âme.
Dans un pareil danger, il doit m'être permis,
Sans craindre d'être vain, d'expoſer qui je ſuis.
J'ai beſoin, en un mot, qu'ici votre mémoire
D'un malheureux guerrier ſe rappelle la gloire ;
Et qu'à ce ſouvenir votre cœur excité,
Redouble encor pour moi ſa générosité.
Je ne vous dirai plus de preſſer votre Pere
De tenir les ſerments qu'il a voulu me faire.
Ces ſerments me flattoient du bonheur d'être à vous ;
Voilà ce que mon cœur y trouvoit de plus doux.
Je vois que c'en eſt fait, & que Rome l'emporte ;
Mais j'ignore où s'étend le coup qu'elle me porte.
Inſtruiſez Annibal ; il n'a que vous ici,
Par qui de ſes projets il puiſſe être éclairci.
Des devoirs où pour moi votre foi vous oblige,

Un aveu qui me ſauve eſt tout ce que j'exige.
Songez que votre cœur eſt pour moi dans ces lieux
L'incorruptible ami que me laiſſent les dieux.
On vous offre un époux, ſans doute; mais j'ignore
Tout ce qu'à Pruſias, Rome demande encore.
Il craint de me parler; & je vois aujourd'hui
Que la foi qui le lie, eſt un fardeau pour lui.
Et, je vous l'avoûrai, mon courage s'étonne
Des deſſeins où l'effroi peut-être l'abandonne.
Sans quelque tendre eſpoir qui retarde ma main,
Sans Rome que je hais, j'aſſurois mon deſtin.
Parlez, ne craignez point que ma bouche trahiſſe
La faveur que ma gloire attend de Laodice.
Quel eſt donc cet époux que l'on vient vous offrir?
Puis-je vivre, ou faut-il me hâter de mourir?

LAODICE

Vivez, Seigneur, vivez; j'eſtime trop moi-même
Et la gloire & le cœur de ce Héros qui m'aime
Pour ne l'inſtruire pas. Si jamais dans ces lieux
Quelqu'un lui réſervoit un ſort injurieux.
Oui, puiſque c'eſt à moi que ce Héros ſe livre,
Et qu'enfin c'eſt pour lui que j'ai juré de vivre,
Vous devez être ſûr qu'un cœur tel que le mien
Prendra les ſentiments qui conviennent au ſien;
Et que, me conformant à votre grand courage,
Si vous deviez, Seigneur, eſſuyer un outrage,

Et que la ſeule mort pût vous en garantir,
Mes larmes couleroient pour vous en avertir.
Mais votre honneur ici n'aura pas beſoin d'elles.
Les dieux m'épargneront des larmes ſi cruelles.
Mon Pere eſt vertueux; & ſi le ſort jaloux
S'oppoſoit aux deſſeins qu'il a formés pour nous;
Si par de fiers Tyrans ſa vertu traverſée,
A faillir envers vous eſt aujourd'hui forcée,
Gardez-vous cependant de penſer que ſon cœur
Pût d'une trahiſon méditer la noirceur.

ANNIBAL.

Je vous entends. La main qui me fut accordée,
Pour un nouvel époux Rome l'a demandée.
Voilà quel eſt le ſoin que Rome prend de vous.
Mais, dites-moi, de grâce, aimez-vous cet époux?
Vous faites-vous pour moi la moindre violence?
Madame, honorez-moi de cette confidence.
Parlez-moi ſans détour; content d'être eſtimé,
Je me connois trop bien pour vouloir être aimé.

LAODICE.

C'eſt à vous cependant que je dois ma tendreſſe.

ANNIBAL.

Et moi, je la refuſe, adorable Princeſſe;
Et je n'exige point qu'un cœur ſi vertueux
S'immole, en rempliſſant un devoir rigoureux;

Que d'un ſi noble effort le prix ſoit un ſupplice.
Non, non; je vous dégage, & je me fais juſtice:
Et je rends à ce cœur, dont l'amour me fut dû,
Le pénible préſent que me fait ſa vertu.
Ce cœur eſt prévenu, je m'apperçois qu'il aime.
Qu'il ſuive ſon penchant, qu'il ſe donne lui-même.
Si je le méritois, & que l'offre du mien
Pût plaire à Laodice, & me valoir le ſien,
Je n'aurois conſacré mon courage & ma vie,
Qu'à m'acquérir ce bien que je lui ſacrifie.
Il n'eſt plus temps, Madame; & dans ce triſte jour
Je ſerois un ingrat d'en croire mon amour.
Je verrai Pruſias, réſolu de lui dire
Qu'aux deſirs du Sénat ſon effroi peut ſouſcrire:
Et je vais le preſſer d'éclaircir un ſoupçon
Que mon âme inquiette a pris avec raiſon.
Peut-être cependant ma crainte eſt-elle vaine?
Peut-être notre hymen eſt tout ce qui le gêne?
Quoi qu'il en ſoit enfin, je remets en vos mains
Un ſort livré peut-être aux fureurs des Romains.
Quand même je fuirois, la retraite eſt peu ſûre.
Fuir, c'eſt en pareil cas donner jour à l'injure;
C'eſt enhardir le crime: &, pour l'épouvanter,
Le parti le plus ſûr eſt de m'y préſenter.
Il ne m'importe plus d'être informé, Madame,
Du reſte des ſecrets que j'ai lus dans votre âme;

Et ce seroit ici fatiguer votre cœur,
Que de lui demander le nom de son vainqueur.
Non; vous m'avez tout dit en gardant le silence,
Et je n'ai pas besoin de cette confidence.
Je sors : si dans ces lieux on n'en veut qu'à mes jours,
Laissez mes ennemis en terminer le cours.
Ce malheur ne vaut pas que vous veniez me faire
Un trop pénible aveu des foiblesses d'un Pere.
S'il ne faut que mourir, il vaut mieux que mon bras
Cède à mes ennemis le soin de mon trépas;
Et, que de leur effroi victime glorieuse,
J'en assûre, en mourant, la mémoire honteuse;
Et qu'on sçache à jamais que Rome & son Sénat
Ont porté cet effroi jusqu'à l'assassinat.
Mais je vous quitte; on vient.

LAODICE.

Seigneur, le temps me presse.
Mais, quoique vous ayez pénétré ma foiblesse,
Vous m'estimez assez pour ne présumer pas
Qu'on puisse m'obtenir après votre trépas.

SCENE III.

LAODICE, FLAMINIUS.

LAODICE.

J'Ai cru trouver en vous une âme bienfaisante;
De mon estime ici remplirez-vous l'attente?

FLAMINIUS.

Oui; commandez, Madame. Oserois-je douter
De l'équité des loix que vous m'allez dicter?

LAODICE.

On vous a dit à qui ma main fut destinée?

FLAMINIUS.

Ah! de ce triste coup ma tendresse étonnée....

LAODICE.

Eh bien! le Roi jaloux de ramener la paix,
Dont trop long-temps la guerre a privé ses Sujets,
En faveur de son peuple a bien voulu se rendre
Aux desirs que par vous Rome lui fait entendre.
Notre hymen est rompu.

FLAMINIUS.

Ah! je rends grâce aux dieux;

Qui détournent le Roi d'un dessein odieux.
Annibal me suivra sans doute? Mais, Madame,
Le Roi ne fait-il rien en faveur de ma flâme?

LAODICE.

Oui, Seigneur, vous serez content à votre tour,
Si vous ne trahissez vous-même votre amour.

FLAMINIUS.

Moi, le trahir! ô ciel!

LAODICE.

Écoutez ce qui reste.
Votre emploi dans ces lieux à ma gloire est funeste.
Ce Héros qu'aujourd'hui vous demandez au Roi,
Songez, Flaminius, songez qu'il eut ma foi;
Que de sa sûreté cette foi fut le gage;
Que vous m'insulteriez, en lui faisant outrage.
Les droits qu'il eut sur moi sont transportés à vous;
Mais enfin ce guerrier dut être mon époux.
Il porte un caractere à mes yeux respectable,
Dont je lui vois toujours la marque ineffaçable.
Sauvez donc ce Héros; ma main est à ce prix.

FLAMINIUS.

Mais, songez-vous, Madame, à l'emploi que j'ai pris.
Pourquoi proposez-vous un crime à ma tendresse?
Est-ce de votre haîne une fatale adresse?
Cherchez-vous un refus, & votre cruauté

Veut-elle ici m'en faire une néceſſité?
Votre main eſt pour moi d'un prix ineſtimable.
Et vous me la donnez, ſi je deviens coupable!
Ah! vous ne m'offrez rien.

LAODICE.

Vous vous trompez, Seigneur;
Et j'en ai cru le don plus cher à votre cœur.
Mais à me refuſer quel motif vous engage?

FLAMINIUS.

Mon devoir.

LAODICE.

Suivez-vous un devoir ſi ſauvage,
Qui vous inſpire ici des ſentiments outrés,
Qu'un tyrannique orgueil ôſe rendre ſacrés?
Annibal, chargé d'ans, va terminer ſa vie.
S'il ne meurt outragé, Rome eſt-elle trahie?
Quel devoir!

FLAMINIUS.

Vous ſçavez la grandeur des Romains,
Et juſqu'où ſont portés leurs auguſtes deſtins.
De l'Univers entier & la crainte & l'hommage
Sont moins de leur valeur le formidable ouvrage,
Qu'un effet glorieux de l'amour du devoir,
Qui ſur Flaminius borne votre pouvoir.
Je pourrois tromper Rome; un rapport peu ſincere

En ſurprendroit ſans doute un ordre moins ſévere :
Mais je lui ravirois, ſi j'ôſois la trahir,
L'avantage important de ſe faire obéir.
Lui déguiſer des Rois & l'audace & l'offenſe,
C'eſt conjurer ſa perte & ſapper ſa puiſſance.
Rome doit ſa durée aux châtiments vengeurs
Des crimes révélés par ſes Ambaſſadeurs ;
Et par-là nos avis ſont la ſource féconde
De l'effroi que ſa foudre entretient dans le monde ;
Et lorſqu'elle pourſuit, ſur un Roi révolté,
Le mépris imprudent de ſon autorité,
La valeur ſeulement acheve la victoire,
Dont un rapport fidele a ménagé la gloire.
Nos auſteres vertus ont mérité des dieux......

LAODICE.

Ah ! les conſultez-vous, Romains ambitieux ?
Ces dieux, Flaminius, auroient ceſſé de l'être,
S'ils vouloient ce que veut le Sénat votre maître.
Son orgueil, ſes ſuccès ſur de malheureux Rois,
Voilà les dieux dont Rome emprunte tous ſes droits ;
Voilà les dieux cruels, à qui ce cœur auſtere
Immole ſon amour, un Héros, & mon Pere ;
Et pour qui l'on répond que l'offre de ma main
N'eſt pas un bien que puiſſe accepter un Romain.
Cependant cet hymen que votre cœur rejette,

Méritez-vous, ingrat, que le mien le regrette ?
Vous ne répondez rien !

FLAMINIUS.

C'eſt avec déſeſpoir
Que je vais m'acquitter de mon triſte devoir.
Né Romain, je gémis de ce noble avantage,
Qui force à des vertus d'un ſi cruel uſage.
Voyez l'égarement où m'emportent mes feux,
Je gémis d'être né pour être vertueux.
Je n'en ſuis pas confus. Ce que je ſacrifie
Excuſe mes regrets, ou plutôt les expie ;
Et ce ſeroit peut-être une férocité,
Que d'ôſer aſpirer à plus de fermeté.
Mais enfin, pardonnez à ce cœur qui vous aime,
Des refus dont il eſt ſi déchiré lui-même.
Ne rougiriez-vous pas de régner ſur un cœur
Qui vous aimeroit plus que ſa foi, ſon honneur ?

LAODICE.

Ah ! Seigneur, oubliez cet honneur chimérique,
Crime que d'un beau nom couvre la politique.
Songez qu'un ſentiment & plus juſte & plus doux,
D'un lien éternel va m'attacher à vous.
Ce n'eſt pas tout encor. Songez que votre amante
Va trouver avec vous cette union charmante,
Et que je ſouhaitois de vous avoir donné

Cet amour, dont le mien vous avoit ſoupçonné.
Vous devez aujourd'hui l'aveu de ma tendreſſe
Aux périls du Héros pour qui je m'intéreſſe :
Mais, Seigneur, qu'avec vous mon cœur s'eſt écarté
Des bornes de l'aveu qu'il avoit projetté !
N'importe ; plus je céde à l'amour qui m'inſpire,
Et plus ſur vous peut-être obtiendrai-je d'empire.
Me trompé-je, Seigneur ? Ai-je trop préſumé ?
Et vous aurois-je en vain ſi tendrement aimé ?
Vous ſoupirez ? grands dieux ! c'eſt vous qui dans nos âmes
Voulûtes allumer de mutuelles flâmes,
Contre mon propre amour en vain j'ai combattu ;
Juſtes dieux ! dans mon cœur vous l'avez défendu.
Qu'il ſoit donc un bienfait, & non pas un ſupplice.
Oui, Seigneur, qu'avec ſoin votre âme y réfléchiſſe.
Vous ne prévoyez pas, ſi vous me refuſez,
Juſqu'où vont les tourments où vous vous expoſez.
Vous ne ſentez encor que la perte éternelle
Du bonheur où l'amour aujourd'hui nous appelle ;
Mais l'état douloureux où vous laiſſez mon cœur,
Vous n'en connoiſſez pas le ſouvenir vengeur.

FLAMINIUS.

Quelle épreuve !

LAODICE.

Ah ! Seigneur, ma tendreſſe l'emporte !

FLAMINIUS.

FLAMINIUS.

Dieux! que ne peut-elle être aujourd'hui la plus forte !
Mais Rome......

LAODICE.

Ingrat ! cessez d'excuser vos refus.
Mon cœur vous garde un prix digne de vos vertus.

SCENE IV.

FLAMINIUS *seul.*

ELle fuit; je soupire, & mon âme abattue
A presque perdu Rome, & son devoir de vûe.
Vil Romain, homme né pour les soins amoureux,
Rome est donc le jouet de tes transports honteux !

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS.

FLAMINIUS.

Prince, vous feriez-vous flatté de l'efpérance
De pouvoir par l'amour vaincre ma réfiftance ?
Quand vous la combattez par des efforts fi vains ;
Sçavez-vous bien quel fang anime les Romains ?
Sçavez-vous que ce fang inftruit ceux qu'il anime,
Non à fuir, c'eft trop peu, mais à haïr le crime ;
Qu'à l'honneur de ce fang je n'ai point fatisfait,
S'il s'eft joint un foupir au refus que j'ai fait.
Ce font-là nos devoirs ; avec nous, dans la fuite ;
Sur ces inftructions réglez votre conduite.
A quoi donc à préfent êtes-vous réfolu ?
J'ai donné tout le temps que vous avez voulu
Pour juger du parti que vous aviez à prendre.
Mais quoi! fans Annibal ne pouvez-vous m'entendre ?

SCENE VI.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS.

ANNIBAL.

J'Interromps vos ſecrets; mais ne vous troublez pas.
Je ſors, & n'ai qu'un mot à dire à Pruſias.
Reſtez, de grâce; il m'eſt d'une importance extrême,
Que ce qu'il répondra, vous l'entendiez vous-même.

(*à Pruſias.*)

Laodice eſt à moi, ſi vous êtes jaloux
De tenir le ſerment que j'ai reçu de vous.
Mais enfin ce ſerment pèſe à votre courage,
Et je vois qu'il eſt temps que je vous en dégage.
Jamais je n'exigeai de vous cette faveur,
Et ſi vous aviez ſçu connoître votre cœur,
Sans doute vous n'auriez ôſé me la promettre;
Et ne rougiriez pas de vous la voir remettre.
Mais il vous reſte encore un autre engagement,
Qui doit m'importer plus que ce premier ſerment.
Vous jurâtes alors d'avoir ſoin de ma gloire;

Et quelque juſte orgueil m'aida même à vous croire ;
Puiſqu'après tout, Seigneur, pour tenir votre foi,
Je vis que vous n'aviez qu'à vous ſervir de moi.
Comment penſer d'ailleurs que vous ſeriez parjure ;
Vous, qu'Annibal pouvoit payer avec uſure ;
Vous qui, ſi le ſort même eût trahi votre appui,
Vous aſſuriez l'honneur de tomber avec lui ?
Vous me fuyez pourtant ; le Sénat vous menace ;
Et de vos procédés la raiſon m'embarraſſe.
Seigneur, je ſuis chez vous : y ſuis-je en ſûreté ?
Ou bien y dois-je craindre une infidélité ?

PRUSIAS.

Ici ? n'y craignez rien, Seigneur.

ANNIBAL.

Je me retire ;
C'en eſt aſſez ; voilà ce que j'avois à dire.

SCENE VII.

FLAMINIUS, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

CE que dans ce moment vous avez répondu;
M'apprend trop qu'il eſt temps.....

PRUSIAS.

J'ai dit ce que j'ai dû.
Arrêtez. Le Sénat n'aura point à ſe plaindre.

FLAMINIUS.

Eh! Comment Annibal n'a-t-il plus rien à craindre?
Que penſez-vous?

PRUSIAS.

Seigneur, je ne m'explique pas.
Mais vous ſerez bien-tôt content de Pruſias.
Vous devrez l'être, au moins.

SCENE VIII.

FLAMINIUS, *seul.*

Quel est donc ce mystere;
Dont à m'instruire ici sa prudence differe?
Quoi qu'il en soit, ô Rome! approuve que mon cœur
Souhaite que ce Prince échappe à son malheur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, HIÉRON.

PRUSIAS.

JE vais donc rétracter la foi que j'ai donnée;
Peut-être d'Annibal trancher la destinée!
Dieux! quel coup va frapper ce héros malheureux!

HIÉRON.

Non, Seigneur; Annibal a le cœur généreux.
Du courroux du Sénat la nouvelle est semée;
On sait que l'ennemi forme une double armée.
Le peuple épouvanté murmure, & ce héros
Doit, en se retirant, faire notre repos:
Et vous verrez, Seigneur, Flaminius souscrire
Aux doux tempéraments que le ciel vous inspire.

PRUSIAS.

Mais si l'Ambassadeur le poursuit, Hiéron?

HIÉRON.

Eh ! Seigneur, éloignez ce ſcrupuleux ſoupçon.
Des fautes du haſard êtes-vous reſponſable ?
Mais le voici.

PRUSIAS.

Grands dieux ! ſa préſence m'accable.
Je me ſens pénétré de honte & de douleur.

HIERON.

C'eſt la faute du ſort, & non de votre cœur.

SCENE II.

PRUSIAS, ANNIBAL, HIÉRON.

PRUSIAS.

ENfin voici le tems de rompre le ſilence.
Qui porte votre eſprit à tant de méfiance ?
Depuis que dans ces lieux vous êtes arrivé,
Seigneur, tous mes ſerments vous ont aſſez prouvé
L'amitié dont pour vous mon âme étoit remplie,
Et que je garderai le reſte de ma vie.
Mais un coup imprévu retarde les effets
De ces mêmes ſerments que mon cœur vous a faits.

De toutes parts ſur moi mes ennemis vont fondre ;
Le ſort même avec eux travaille à me confondre,
Et ſemble leur avoir indiqué le moment
Où leurs armes pourront triompher ſûrement.
Artamene eſt vaincu, ſa défaite eſt entiere.
Mais la gloire, Seigneur, en eſt ſi meurtriere ;
Tant de ſang fut verſé dans nos derniers combats ;
Que la victoire même affoiblit mes États.
A mes propres malheurs je ſerois peu ſenſible :
Mais de mon peuple entier la perte eſt infaillible.
Je ſuis ſon Roi ; les dieux, qui me l'ont confié,
Veulent qu'à ſes périls cède notre amitié.
De ces périls, Seigneur, vous ſeul êtes la cauſe.
Je ne vous dirai point ce que Rome propoſe.
Mon cœur en a frémi d'horreur & de courroux ;
Mais enfin nos Tyrans ſont plus puiſſants que nous.
Fuyez pour quelque temps, & conjurons l'orage :
Eſſayons ce moyen pour ralentir leur rage :
Attendons que le Ciel, plus propice à nos vœux ;
Nous mette en liberté de nous revoir tous deux.
Sans doute qu'à vos yeux Pruſias excuſable,
N'aura point........

ANNIBAL.

Oui, Seigneur, vous êtes pardonnable.
Pour ſurmonter l'effroi dont il eſt abbatu,
Sans doute votre cœur a fait ce qu'il a pu.

Si, malgré ſes efforts, tant d'épouvante y regne,
C'eſt de moi, non de vous, qu'il faut que je me plaigne.
J'ai tort; & j'aurois du prévoir que mon deſtin
Dépendroit avec vous de l'aſpect d'un Romain.
Mais je ſuis libre encore, & ma folle eſpérance
N'avoit pas mérité de vous tant d'indulgence.

PRUSIAS.

Seigneur, je le vois bien, trop coupable à vos yeux....

ANNIBAL.

Voilà ce que je puis vous répondre de mieux:
Mais voulez vous m'en croire? oublions l'un & l'autre
Ces ferments que mon cœur dut refuſer du vôtre.
Je me ſuis cru prudent, vous préſumiez de vous,
Et ces mêmes ferments dépoſent contre nous.
Ainſi n'y penſons plus. Si Rome vous menace;
Je pars, & ma retraite obtiendra votre grâce.
En violant les droits de l'hoſpitalité,
Vous allez du Sénat rappeller la bonté.

PRUSIAS.

Que ſur nos ennemis votre âme moins émue,
Avec attention daigne jetter la vue.

ANNIBAL.

Je changerai beaucoup, ſi quelque Légion,
Qui loin d'ici s'aſſemble avec confuſion;
Si quelques Eſcadrons déja mis en déroute,

Me paroissent jamais dignes qu'on les redoute.
Mais, Seigneur, finissons cet entretien fâcheux.
Nous voyons ces objets différemment tous deux.
Je pars; pour quelque temps cachez-en la nouvelle.

PRUSIAS.

Oui, Seigneur; mais un jour vous connoîtrez mon zele.

SCENE III.

ANNIBAL, *seul.*

TOn zele! homme sans cœur, esclave couronné!
A quels Rois l'Univers est-il abandonné!
Tu les charges de fers, ô Rome! &, je l'avoue,
Leur bassesse en effet mérite qu'on t'en loue.
Mais tu pars, Annibal. Imprudent! où vas-tu?
Cet infidele Roi ne t'a-t-il pas vendu?
Il n'en faut point douter, il médite ce crime;
Mais le lâche, qui craint les yeux de la victime
Qui n'ôse s'exposer à mes regards vengeurs,
M'écarte avec dessein de me livrer ailleurs.
Mais qui vient?

SCENE IV.

LAODICE, *avec un mouchoir dont elle essuie ses pleurs*; ANNIBAL.

ANNIBAL.

AH! c'est vous, généreuse Princesse.
Vous pleurez, votre cœur accomplit sa promesse.
Les voilà donc ces pleurs, mon unique secours,
Qui devoient m'avertir du péril que je cours!

LAODICE.

Oui, je vous rends enfin ce funeste service;
Mais de la trahison le Roi n'est point complice.
Fidele à votre gloire, il veut la garantir:
Et cependant, Seigneur, gardez-vous de partir.
Quelques avis certains m'ont découvert qu'un traître,
Qui pense qu'un forfait obligera son maître;
Qu'Hiéron en secret informe les Romains;
Qu'en un mot vous risquez de tomber en leurs mains.

ANNIBAL.

Je dois beaucoup aux dieux, ils m'ont comblé de gloire,
Et j'en laisse après moi l'éclatante mémoire.
Mais de tous leurs bienfaits le plus grand, le plus doux,

C'eſt ce dernier ſecours qu'ils me laiſſoient en vous.
Je vous aimois, Madame, & je vous aime encore,
Et je fais vanité d'un aveu qui m'honore.
Je ne pouvois jamais eſpérer de retour;
Mais votre cœur me donne autant que ſon amour.
Eh! que dis-je? l'amour vaut-il donc mon partage?
Non, ce cœur généreux m'a donné d'avantage.
J'ai pour moi ſa vertu, dont la fidélité
Voulut même immoler le feu qui l'a flatté.
Eh quoi! vous gémiſſez, vous répandez des larmes!
Ah! que pour mon orgueil vos regrets ont de charmes!
Que d'eſtime pour moi me découvrent vos pleurs!
Eſt-il pour Annibal de plus dignes faveurs?
Ceſſez pourtant, ceſſez d'en verſer, Laodice;
Que l'amour de ma gloire à préſent les tariſſe.
Puiſque la mort m'arrache aux injures du ſort;
Puiſque vous m'eſtimez, ne pleurez pas ma mort.

LAODICE.

Ah! Seigneur, cet aveu me glace d'épouvante.
Ne me préſentez point cette image ſanglante.
Sans doute que le Ciel m'a dérobé l'horreur
De ce funeſte ſoin que vous devoit mon cœur.
Si le terrible effet en eût frappé ma vue,
Ah! jamais juſqu'ici je ne ſerois venue.

ANNIBAL.

Non; je vous connois mieux, & vous vous faites tort.

LAODICE.

Mais, Seigneur, permettez que je fasse un effort,
Qu'auprès du Roi.....

ANNIBAL.

Madame, il seroit inutile;
Les moments me sont chers, je cours à mon asyle.

LAODICE.

A votre asyle! ô Ciel! Seigneur, où courez-vous?

ANNIBAL.

Mériter tous vos soins.

LAODICE.

Quelle honte pour nous!

ANNIBAL.

Je ne vous dis plus rien; la vertu, quand on l'aime,
Porte de nos bienfaits le salaire elle-même.
Mon admiration, mon respect, mon amour,
Voilà ce que je puis vous offrir en ce jour.
Mais vous les méritez. Je fuis, quelqu'un s'avance.
Adieu, chere Princesse.

SCENE V.

LAODICE, *seul.*

Ô Ciel ! quelle constance !
Tes devoirs tant vantés, Ministre des Romains,
Etoient donc d'outrager le plus grand des humains !
De quel indigne amant mon ame possédée,
Avec tant de plaisir, gardoit-elle l'idée ?

SCENE VI.

LAODICE, FLAMINIUS, FLAVIUS.

FLAMINIUS.

EH quoi ! vous me fuyez, Madame ?

LAODICE.

Laissez-moi.
Hâtez-vous d'achever votre barbare emploi.

Portez les derniers coups à l'honneur de mon pere.
Des dieux que vous bravez méritez la colere.
Mes pleurs vont les presser d'accorder à mon cœur
Le pardon d'un penchant qui doit leur faire horreur.

SCENE VII.

FLAMINIUS, FLAVIUS.

FLAMINIUS.

IL me seroit heureux de l'ignorer encore ;
Cet aveu d'un penchant que votre cœur abhorre.
Poursuivons mon dessein. Flavius, va sçavoir
Si, sans aucun témoin, Annibal veut me voir.

SCENE VIII.

FLAMINIUS, *seul.*

J'Ai ſatisfait aux ſoins que m'impoſoit ta cauſe;
Souffre ceux qu'à ſon tour la vertu me propoſe,
Rome ! Laiſſé mon cœur favoriſer ſes feux,
Quand ſans crime il peut être & tendre & généreux.
Je puis, ſans t'offenſer, prouver à Laodice,
Que, s'il m'eſt défendu de lui rendre un ſervice,
Senſible cependant à ſa juſte douleur,
Du ſoin de l'adoucir j'occupe encor mon cœur.
Annibal vient, ô Ciel ! Ce que je ſacrifie
Vaut bien qu'à me céder ta bonté le convie;
Le motif qui m'engage à le perſuader,
Eſt digne du ſuccès que j'ôſe demander.

SCENE IX.

ANNIBAL, FLAMINIUS.

FLAMINIUS.

SEigneur, puis-je eſpérer qu'oubliant l'un & l'autre
Tout ce qui peut aigrir mon eſprit & le vôtre,
Et que nous confiant, en hommes généreux,
L'eſtime qu'après tout nous méritons tous deux ;
Vous voudrez bien ici que je vous entretienne
D'un projet que pour vous vient de former la mienne.

ANNIBAL.

Seigneur, ſi votre eſtime a conçu ce projet,
Fût-il vain, je le tiens déjà pour un bienfait.

FLAMINIUS.

Ce que Rome en ces lieux m'a commandé de faire ;
Pour Annibal, peut-être, eſt encore un myſtere.
Seigneur, je viens ici vous demander au Roi ;
Vous n'en devez pas être irrité contre moi.
Tel étoit mon devoir ; je l'ai fait avec zele ;
Et vous m'approuverez d'avoir été fidele.
Pruſias, retenu par ſon engagement,
A cru qu'il ſuffiroit de votre éloignement.

Il a pensé que Rome en seroit satisfaite,
Et n'exigeroit rien après votre retraite.
Je pouvois l'accepter, & vous ne doutez pas
Qu'il ne me fût aisé d'envoyer sur vos pas;
D'autant plus qu'Hiéron, aux Romains de ma suite,
Promet de révéler le jour de votre fuite.
Mais, Seigneur, le Sénat veut bien moins vous avoir,
Qu'il ne veut que le Roi fasse ici son devoir:
Et l'Univers jaloux, de qui l'œil nous contemple,
De sa soumission auroit perdu l'exemple.
J'ai donc refusé tout, & Prusias alors,
Après avoir tenté d'inutiles efforts,
Pour me donner enfin sa réponse précise,
Ne m'a plus demandé qu'une heure de remise.
Seigneur, je suis certain du parti qu'il prendra;
Et ce Prince, en un mot, vous abandonnera.
S'il demande du tems, ce n'est pas qu'il hésite;
Mais de son embarras il se fait un mérite.
Il croit que vous serez content de sa vertu,
Quand vous çaurez combien il aura combattu.
Et vous, que jusques-là le destin persécute,
Tombez, mais d'un Héros ménagez-vous la chûte.
Vous l'êtes, Annibal, & l'aveu m'en est doux.
Pratiquez les vertus, que ce nom veut de vous.
Ici voudriez-vous attendre violence?
Non, non; qu'une superbe & pleine confiance,

Digne de l'ennemi que vous vous êtes fait,
Que vous honorerez par ce généreux trait,
Vous invitant à fuir des retraites peu sûres,
Où vous deviez, Seigneur, présager vos injures;
Vous guide jusqu'à Rome, & vous jette en des bras
Plus fideles pour vous que ceux de Prusias.
Voilà, Seigneur, voilà la chûte la plus fiere
Que puisse se choisir votre audace guerriere.
A votre place enfin, voilà le seul écueil
Où, même en se brisant, se maintient votre orgueil.
N'hésitez point, venez; achevez de connoître
Ces vainqueurs que déja vous estimez, peut-être.
Puisqu'autrefois, Seigneur, vous les avez vaincus;
C'est pour vous honorer une raison de plus.
Montrez-leur Annibal; qu'il vienne les convaincre;
Qu'un si noble vaincu mérita de les vaincre.
Partons sans différer, venez les rendre tous
D'une action si noble admirateurs jaloux.

ANNIBAL.

Oui, le parti sans doute est glorieux à prendre;
Et c'est avec plaisir que je viens de l'entendre.
Il m'oblige. Annibal porte en effet un cœur
Capable de donner ces marques de grandeur;
Et je crois vos Romains, même après ma défaite;
Dignes que de leurs murs je fisse ma retraite.
Il ne me restoit plus, persécuté du sort,

D'autre asyle à choisir que Rome ou que la mort.
Mais enfin c'en est fait, j'ai cru que la derniere
Avec assez d'honneur finissoit ma carriere.
Le secours du poison.....

FLAMINIUS.

Je l'avois pressenti.
Du Héros désarmé c'est le dernier parti.
Ah! souffrez qu'un Romain, dont l'estime est sincere
Regrette ici l'honneur que vous pouviez nous faire.
Le Roi s'avance, ô Ciel! sa fille en pleurs le suit.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

PRUSIAS, *à Annibal.*

SEigneur, seroit-il vrai ce qu'Amilcar nous dit?

ANNIBAL.

Prusias; car enfin je ne crois pas qu'un homme
Lâche assez pour n'ôser désobéir à Rome,
Infidele à son rang, à sa parole, à moi,
Espere qu'Annibal daigne en lui voir un Roi;
Prusias, pensez-vous que ma mort vous délivre
Des hasards qu'avec moi vous avez craint de suivre?

Quand même vous m'euſſiez remis entre ſes mains,
Quel fruit en pouviez-vous attendre des Romains?
La paix? Vous vous trompiez. Rome va vous apprendre
Qu'il faut la mériter pour ôſer y prétendre.
Non, non; de l'épouvante eſclave déclaré,
A des malheurs ſans fin vous vous êtes livré.
Que je vous plains! Je meurs, & ne perds que la vie.

(à la Princeſſe.)

Du plus grand des malheurs vous l'avez garantie,
Et j'expire honoré des ſoins de la vertu.
Adieu chere Princeſſe.

LAODICE, *à Flaminius.*

Enfin Rome a vaincu.
Il meurt, & vous avez conſommé l'injuſtice,
Barbare! & vous oſiez demander Laodice!

FLAMINIUS.

Malgré tout le courroux qui trouble votre cœur,
Plus équitable un jour, vous plaindrez mon malheur.
Quoique de vos refus ma tendreſſe ſoupire,
Ils ont droit de paroître, & je dois y ſouſcrire.
Hélas! un doux eſpoir m'amena dans ces lieux;
Je ne ſuis point coupable, & j'en ſors odieux.

FIN.

LE
DÉNOUEMENT
IMPRÉVU;
COMÉDIE,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 10 Décembre 1724.

ACTEURS.

Monſieur ARGANTE.

Mademoiſelle ARGANTE, Fille de Monſieur Argante.

DORANTE, } Amants de Mademoiſelle Argante.
ÉRASTE, }

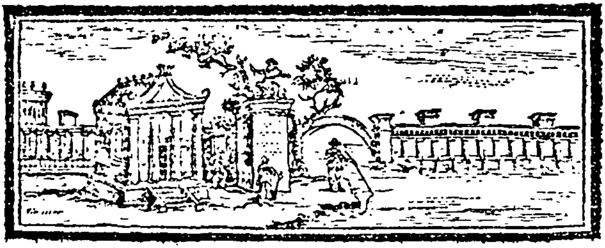
Me PIERRE, Fermier de Mademoiſelle Argante.

LISETTE, Suivante de Mademoiſelle Argante.

CRISPIN, Valet d'Éraſte.

UN DOMESTIQUE de M. Argante.

La Scene eſt à



LE

DÉNOUEMENT IMPRÉVÛ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, Me PIERRE.

DORANTE, *d'un air désolé.*

JE ſuis au déſeſpoir, mon pauvre Me Pierre ; je ne ſçais que devenir.

Me PIERRE.

Eh ! marguenne, arrêtez-vous donc ! Voute lamentation me corrompt toute ma balle hi-meur.

DORANTE.

Que veux-tu ? J'aime Mademoiſelle Argante plus qu'on n'a jamais aimé ; je me vois à la veille de la perdre, & tu ne veux pas que je m'afflige ?

Me PIERRE.

En ſçait bian qu'il faut par fois s'affliger ; mais faut y aller pus bellement que ça ; car moi, j'aime itou Liſette, voyez-vous ! en dit que ſti-là qui veut épouſer Mademoiſelle Argante, a un valet ; ſi le Maître épouſe noute Demoiſelle, il l'emmenera à ſon châtiau ; Liſette ſuivra, la velà emballée pour le voyage, & c'eſt autant de pardu pour moi que ce ballot-là ; ce guiable de valet en fera ſon proufit. Je vois tout ça fixiblement clair : ſtanpandant, je me tians l'eſprit farme, je bataille contre le chagrin, je me dis que tout ça n'eſt rian, que ça n'arrivera pas ; mais morgué, quand je vous entends geindre, ça me gâte le courage. Je me dis : Piarre, tu ne prends point de ſouci, mon ami, & c'eſt que tu t'engeoles ; ſi tu faiſois bian, tu en prenrois : j'en prends donc. Tenez, tout en parlant de chouſe & d'autre, velà-t-il pas qu'il me prend envie de pleurer ? & c'eſt vous qui en êtes cauſe.

DORANTE.

Hélas ! mon enfant, rien n'eſt plus ſûr que notre malheur ; l'époux qu'on deſtine à Mademoiſelle Argante doit arriver aujourd'hui, & c'en eſt fait ; Monſieur Argante, pour marier ſa fille, ne voudra pas ſeulement attendre qu'il ſoit de retour à Paris.

Me PIERRE.

Ç'en eſt donc fait ? queu piquié que noute vie, Monſieur Dorante ! Mais pourquoi eſt-ce que Monſieur Argante, noute Maître, ne veut pas vous bailler ſa fille ? Vous avez une bonne métairie ici, vous êtes un joli garçon, une bonne pâte d'homme, d'une belle & bonne profeſſion ; vous plaidez pour le monde. Il eſt bian vrai qu'ous n'êtes pas chanceux, vous pardez vos cauſes ; mais que faire à ça ? Un autre les gagne ; tant pis pour ſti-ci, tant mieux pour ſti-là ; tant pis & tant mieux font aller le monde : à cauſe de ça faut-il refuſer ſa fille aux gens ? Eſt-ce que le futur eſt plus riche que vous ?

DORANTE.

Non ; mais il eſt gentilhomme, & je ne le ſuis pas.

Me PIERRE.

Pargué, je vous trouve pourtant fort gentil, moi.

DORANTE.

Tu ne m'entends point. Je veux dire qu'il n'y a point de noblesse dans ma famille.

Me PIERRE.

Eh bien ! boutez-y-en; ça est-il si char pour s'en faire faute ?

DORANTE.

Ce n'est point cela; il faut être d'un sang noble.

Me PIERRE.

D'un sang noble ? Queu guiable d'invention, d'avoir fait comme ça du sang de deux façons, pendant qu'il viant du même russiau !

DORANTE.

Laissons cet article-là; j'ai besoin de toi. Je n'oserois voir Mademoiselle Argante aussi souvent que je le voudrois, & tu me feras plaisir de la prier, de ma part, de consentir à l'expédient que je lui ai donné.

Me PIERRE.

Oh ! vartigué, laissez-moi faire ; je parlerons au pere itou : il n'a qu'à venir avec son sang noble, comme je vous le rembarerai ! Je nous traitons

tous deux ſans çarimonie; jé ſuis ſon Farmier; & en cette qualité, j'ons le parvilége de l'aſſiſter de mes avis; je ſis accouteumé à ça: il me conte ſes affaires, je le gouvarne, je le réprimande: il eſt bavard & têtu; moi je ſis roide & prudent: je li dis; il faut que ça ſoit, le bon-ſens le veut: là-deſſus il ſe démene, il hoche la tête; il ſe fâche, je m'emporte; il me repart, je li repars: tais-toi, non, morgué: morgué ſi, morgué non; & pis il jure, & pis je li rends; ça li établit une bonne opinion de mon çarviau, qui l'empêche d'aller à l'encontre de mes volontés, & il a raiſon de m'obéir; car, en vérité, je ſis fort judicieux de mon naturel, ſans que ça paroiſſe: ainſi je varrons ce qu'il en ſera.

DORANTE.

Si tu me rends ſervice là-dedans, Maître Pierre, & que Mademoiſelle Argante n'épouſe pas l'homme en queſtion, je te promets d'honneur cinquante piſtoles en te mariant avec Liſette.

Me PIERRE.

Monſieur Dorante, vous avez du ſang noble; c'eſt moi qui vous le dis; ça ſe connoît aux piſtoles que vous me pourmettez, & ça ſe prouvera tout-à-fait, quand je les recevrons.

DORANTE.

La preuve t'en est sûre; mais n'oublie pas de presser Mademoiselle Argante sur ce que je t'ai dit.

Me PIERRE.

Tatiguienne! dormez en repos, & n'en pardez pas un coup de dent: si alle bronchoit, je li revaudrois. Sa bonne femme de mere, alle est défunte, & cette fille-ci qu'alle a eue, alle est par conséquent la fille de Monsieur Argante, n'est-ce pas?

DORANTE.

Sans doute.

Me PIERRE.

Sans doute. Je le veux bian itou, je n'empêche rian, je sis tout bon accord. Si je voulions souffler une petite bredouille dans l'oreille du papa, il varroit que Mademoiselle Argante est la fille de sa mere; mais velà tout.

DORANTE.

Cela n'aboutit à rien, songe seulement à ce que je te promets.

Me PIERRE.

Oui: je songerons toujours à cinquante pisto-

les; mais touchez-moi un petit mot de l'expédient qu'ous dites.

DORANTE.

Il est bisarre, je l'avoue; mais c'est l'unique ressource qui nous reste. Je voudrois donc que, pour dégoûter le futur, elle affectât une sorte de maladie, un dérangement, comme qui diroit des vapeurs.

Me PIERRE.

Dites à la franquette qu'ous voudriais qu'alle fît la folle. Velà bián de quoi! Ça ne coûte rian aux femmes: par bonheur alles ont un esprit d'un marveilleux acabit pour ça; & Mademoiselle Argante nous fournira de la folie tant que j'en voudrons; son çarviau la met à même. Mais velà son pere: ôtez-vous de par ici; tantôt je vous rendrons réponse.

SCENE II.

M. ARGANTE, Me PIERRE.

M. ARGANTE.

Avec qui étois-tu là ?

Me PIERRE.

Eh voire ! J'étois avec queuqu'un.

M. ARGANTE.

Eh ! qui est-il ce quelqu'un ?

Me PIERRE.

Aga donc ! Il faut bian que ce soit une parsonne.

M. ARGANTE.

Mais je veux sçavoir qui c'étoit ; car je me doute que c'est Dorante.

Me PIERRE.

Oh bian ! cette doutance-là, prenez que c'est une çartitude ; vous ni pardrez rian.

M. ARGANTE.

Que vient-il faire ici ?

Me PIERRE.

M'y voir.

M. ARGANTE.

Je lui ai pourtant dit, qu'il me feroit plaisir de ne plus venir chez moi.

Me PIERRE.

Et si ce n'est pas son envie de vous faire plaisir, est-ce que les volontés ne sont pas libres?

M. ARGANTE.

Non; elles ne le sont pas; car je lui défendrai d'y venir davantage.

Me PIERRE.

Bon; je li défendrai! Il vous dira qu'il ne dépend de parsonne.

M. ARGANTE.

Mais vous dépendez de moi, vous autres; & je vous défends de le voir & de lui parler.

Me PIERRE.

Quand je serons aveugles & muets, je serons voute commission, Monsieur Argante.

M. ARGANTE.

Il faut toujours que tu raisonnes.

Me PIERRE.

Que voulez-vous? J'ons une langue, & je m'en sars; tant que je l'aurai, je m'en sarvirai; vous me

chicannez avec la voute, peut-être que je vous lantarne avec la mienne.

M. ARGANTE.

Ah! je vous chicanne! C'eſt-à-dire, Maître Pierre, que vous n'êtes pas content de ce que j'ai congédié Dorante?

Me PIERRE.

Je n'approuve rian que de bon, moi.

M. ARGANTE.

Je vous dis! il faudra que je diſpoſe de ma fille à ſa fantaiſie!

Me PIERRE.

Acoutez, peut-être que la raiſon le voudroit: mais voute avis eſt bian pus raiſonnable que le ſian.

M. ARGANTE.

Comment donc? Eſt-ce que je ne la marie pas à un honnête-homme?

Me PIERRE.

Bon! le velà bian avancé d'être honnête-homme! il n'y a que les couquins qui ne ſont pas honnêtes gens.

M. ARGANTE.

Tais-toi, je ne ſuis pas raiſonnable de t'écouter; laiſſe-moi en repos, & va-t-en dire aux muſi-

ciens que j'ai fait venir de Paris, qu'ils se tiennent près pour ce soir.

Me PIERRE.

Qu'est-ce qu'ous en voulez faire de leur musicle?

M. ARGANTE.

Ce qu'il me plaît.

Me PIERRE.

Est-ce qu'ous voulez danser la bourée avec ces violonoux? Ça n'est pas parmis à un maître de maison.

M. ARGANTE.

Ah! tu m'impatientes.

Me PIERRE.

Parguenne, & vous itou: tenez, j'use trop mon esprit après vous. Par la mardi! voute Farme & tous les animaux qui en dépendont, me baillont moins de peine à gouvarner que vous tout seul; par ainsi, prenez un autre Farmier: je varrons un peu ce qu'il en fera, quand vous ne serez pus à ma charge.

M. ARGANTE.

Fort bien! me quitter tout d'un coup dans l'embarras où je suis, & le jour même que je marie ma

fille; vous prenez bien votre temps, après toutes les bontés que j'ai eues pour vous!

M^e^ PIERRE.

Voirement, des bontés! Si je comptions ensemble, vous m'en deveriez pus de deux douzaines; mais gardez-les, & grand bian vous fasse.

M. ARGANTE.

Mais enfin, pourquoi me quitter?

M^e^ PIERRE.

C'est que mes bonnes qualités sont entarrées avec vous; c'est qu'ous voulez marier voute fille à voute tête, en lieu de la marier à la mienne; & drès qu'ous ne voulez pas me complaire en ça, drès que ma raison ne vous sart de rian, & qu'ous prétendez être le maître par-dessus moi qui sis prudent; drès qu'ous allez toujours voute chemin maugré que je vous retienne par la bride, je pards mon temps chez vous.

M. ARGANTE.

Me retenir par la bride! Belle façon de s'exprimer!

M^e^ PIERRE.

C'est une petite similitude qui viant fort à propos.

M. ARGANTE.

C'eſt ma fille qui vous fait parler, je le vois bien; mais il n'en ſera pourtant que ce que j'ai réſolu; elle épouſera aujourd'hui celui que j'attends. Je lui fais un grand tort en vérité de lui donner un homme pour le moins auſſi riche que ce fainéant de Dorante, & qui avec cela eſt Gentilhomme!

Me PIERRE.

Ah! nous y velà donc, à la Gentilhommerie! Eh fy! noute Monſieur, ça eſt vilain à voute âge, de bailler comme ça dans la bagatelle; en vous amuſe comme un enfant avec un joujou. Jamais je n'endurerai ça, voyez-vous! Monſieur Dorante eſt amoureux de voute fille, alle eſt amoureuſe de li, il faut qu'ils voyont le bout de ça. Hiar encore, ſous le barciau de noute jardin je les entendois: (*à part.*) ſarvons-li d'une bourde:) Ma mie, ce li diſoit-il, voute pere veut donc vous bailler un autre homme que moi? Eh! vraiment oui, ce faiſoit-elle. Eh! que dites-vous de ça? ce faiſoit il: Eh! qu'en pourrois-je dire? ce faiſoit-elle. Mais ſi vous m'aimez bian, vous lui dirais qu'ous ne le voulez pas. Hélas! mon grand ami, je lui ai tant dit! Mais bref, à la parfin que ferez-vous?

Eh ! je n'en ſçais rian ? J'en mourrai, ce dit il. Et moi itou, ce dit-elle... Quoi ! je mourrons donc ? Voute pere eſt bian tarrible !... Que voulez-vous ? comme on me l'a baillé, je l'ai prins....

M. ARGANTE, *en colère & s'en allant.*

L'impertinente, avec ſon amant ! & toi encore plus impertinent de me rapporter de pareils diſcours ; mais mon gendre va venir, & nous verrons qui ſera le maître.

SCENE III.

Mademoiſelle ARGANTE, LISETTE, Me PIERRE.

Mademoiſelle ARGANTE.

Il me ſemble que mon pere ſort fâché d'avec toi. De quoi parliez-vous ?

Me PIERRE.

De voute noce avec le fils de ce Gentilhomme.

LISETTE.

Eh bien ?

Me PIERRE.

Eh bian ? Je ne ſçais qui l'a enhardi ; mais il n'eſt

pas ſi timide que de couteume avec moi: il m'a bravement injurié & baillé le ſobriquet d'impartinent, & m'a enchargé de dire à Mademoiſelle Argante qu'alle eſt une ſotte; & piſque la velà, je li fais ma commiſſion.

LISETTE, *à Mademoiſelle Argante.*

Là-deſſus, à quoi vous déterminez-vous?

Mademoiſelle ARGANTE.

Je ne ſçais; mais je ſuis au déſeſpoir de me voir en danger d'épouſer un homme que je n'ai jamais vu; & ſeulement parce qu'il eſt le fils de l'ami de mon pere.

M^e PIERRE.

Tenez, tenez, il n'y a point de détarmination à ça. J'avons arrêté, Monſieur Dorante & moi, ce qu'ous devez faire, & velà c'en que c'eſt. Il faut qu'ous deveniais folle; ça eſt conclu entre nous; il n'y a pus à dire non: faut parachever. Allons, avancez-nous, en attendant, queuque petit échantillon d'extravagance pour voir comment ça fait: en dit que les vapeurs ſont bonnes pour ça, montrez-m'en une.

Mademoiſelle ARGANTE.

Oh! laiſſe-moi, je n'ai point envie de rire.

LISETTE.

Va, ne t'embarrasse pas ; nous autres femmes, pour faire les folles, avons-nous besoin d'étudier notre rôle ?

Me PIERRE.

Non : je sçavons bian vos facultés ; mais n'amporte, il s'agit d'avoir l'esprit pus torné que de couteume. Lisette, sarmone la un peu là-dessus, & songe toujours à noute amiquié : ça ne fait que croître & embellir cheux moi, quand je te regarde.

LISETTE.

Je t'en fais mes compliments.

Me PIERRE.

Adieu ; noute Maître est sorti, je pense. Je vas, si je puis, avec Monsieur Dorante.

SCENE IV.

Mademoiselle ARGANTE, LISETTE.

LISETTE.

Çà, faites vos réflexions. Consentez-vous à ce qu'on vous propose? ...

Mademoiselle ARGANTE.

Je ne sçaurois m'y résoudre. Jouer un rôle de folle! Cela est bien laid.

LISETTE.

Eh! mort de ma vie! trouvez-moi quelqu'un qui ne joue pas ce rôle-là dans le monde? Qu'est-ce que c'est que la société entre nous autres honnêtes-gens, s'il vous plaît? N'est-ce pas une assemblée de fous paisibles qui rient de se voir faire, & qui pourtant s'accordent? Eh bien! mettez-vous pour quelques instants de la coterie des fous revêches, & nous dirons nous autres; la tête lui a tourné.

Mademoiselle ARGANTE.

Tu as beau dire; cela me répugne.

LISETTE.

Je crois qu'effectivement vous avez raiſon. Il vaut mieux que vous épouſiez ce jeune ruſtre que nous attendons. Que de repos vous allez avoir à ſa campagne ! Plus de toilette, plus de miroir, plus de boëte à mouches; cela ne rapporte rien. Ce n'eſt pas comme à Paris, où il faut tous les matins recommencer ſon viſage, & le travailler ſur nouveaux frais. C'eſt un embarras que tout cela; & on ne l'a pas à la campagne : il n'y a là que de bons gros cœurs, qui ſont francs, ſans façon, & de bon appétit. La maniere de les prendre eſt très-aiſée ; une face large, maſſive, en fait l'affaire; & en moins d'un an vous aurez toutes ces mignardiſes convenables.

Mademoiſelle ARGANTE.

Voilà de fort jolies mignardiſes !

LISETTE.

J'oubliois le meilleur. Vous aurez par fois des galants houbereaux, qui viendront vous rendre hommage, qui boiront du vin pur à votre ſanté; mais avec des contorſions !... Vous irez vous promener avec eux, la petite canne à la main, le manteau trouſſé de peur des crottes : ils vous aideront à ſauter le foſſé, vous diront que vous

êtes adroite, remplie de charmes & d'eſprit, avec tout plein d'équivoques ſpirituelles, qui brocheront ſur le tout. Qu'en dites-vous ? Prenez votre parti, ſinon je recommence, & je vous nomme tous les animaux de votre Ferme, juſqu'à votre mari.

Mademoiſelle ARGANTE.

Ah! le vilain homme!

LISETTE.

Allons, vîte, choiſiſſez de quel genre de folie vous voulez le dégoûter ; il va venir, comme vous ſçavez, & vous aimez Dorante, ſans doute?

Mademoiſelle ARGANTE.

Mais oui, je l'aime ; car je ne connois que lui depuis quatre ans.

LISETTE.

Mais oui, je l'aime. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un amour qui commence par mais, & qui finit par car?

Mademoiſelle ARGANTE.

Je m'explique comme je ſens. Il y a ſi longtemps que nous nous voyons ; c'eſt toujours la même perſonne, les mêmes ſentiments ; cela ne pique pas beaucoup : mais au bout du compte, c'eſt un bon garçon ; je l'aime quelquefois plus,

quelquefois moins, quelquefois point du tout; c'eſt ſuivant: quand il y a long-temps que je ne l'ai vu, je le trouve bien aimable; quand je le vois tous les jours, il m'ennuie un peu; mais cela ſe paſſe & je m'y accoutume: s'il y avoit un peu plus de mouvement dans mon cœur, cela ne gâteroit rien pourtant.

LISETTE.

Mais n'y a-t-il pas un peu d'inconſtance là-dedans?

Mademoiſelle ARGANTE.

Peut-être bien; mais on ne met rien dans ſon cœur; on y prend ce qu'on y trouve.

LISETTE.

Chemin faiſant, je rencontre de certains viſages qui me remuent, & celui de Pierrot ne me remue point; n'êtes-vous pas comme moi?

Mademoiſelle ARGANTE.

Voilà où j'en ſuis. Il y a des phyſionomies qui font que Dorante me devient ſi inſipide! Et malheureuſement dans ce moment-là, il a la fureur de m'aimer plus qu'à l'ordinaire: moi, je voudrois qu'il ne me dît rien; mais les hommes ſçavent-ils ſe gouverner avec nous? Ils ſont ſi mal-adroits! Ils viennent quelquefois vous accabler d'un tas

de ſentiments langoureux, qui ne ſont que vous affadir le cœur : on n'ôſeroit leur dire : allez-vous-en, laiſſez-moi en repos; vous vous perdez. Ce ſeroit même une charité que de leur dire cela; mais point, il faut les écouter, n'en pouvoir plus, étouffer, mourir d'ennui & de ſatiété pour eux : le beau profit qu'ils font là ! Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un homme toujours tendre, toujours diſant : Je vous adore ; toujours vous regardant avec paſſion ; toujours exigeant que vous le regardiez de même ? Le moyen de ſoutenir cela ? Peut-on ſans ceſſe dire, je vous aime ? On en a quelquefois envie, & on le dit; après cela l'envie ſe paſſe, il faut attendre qu'elle revienne.

LISETTE.

Mais enfin, épouſerez-vous le Campagnard ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Non ; je ne ſçaurois ſouffrir la campagne, & j'aime mieux Dorante, qui ne quittera jamais Paris. Après tout, il ne m'ennuie pas toujours, & je ſerois fâchée de le perdre.

LISETTE.

Je vois Pierrot qui revient bien intrigué.

SCENE V.

Mademoiselle ARGANTE, LISETTE, M^e PIERRE.

LISETTE.

Où est Dorante ?

M^e PIERRE.

Hélas ! il est en chemin pour venir ici ; & moi, Mademoiselle Argante, je vians pour vous dire que ce garçon-là n'a pas encore trois jours à vivre.

Mademoiselle ARGANTE.

Comment donc ?

M^e PIERRE.

Oui, & s'il m'en veut croire, il fera son testament drès ce soir ; car s'il alloit trapasser sans le dire au Tabellion, j'aimerois autant qu'il ne mourût pas : ce ne seroit pas la peine, & ça me fâcheroit trop ; en lieu que, s'il me laissoit queuque chouse, ça feroit que je me lamenterois plus agriablement sur li.

LISETTE.

Dis donc ce qui lui eſt arrivé.

Mademoiſelle ARGANTE.

Eſt-il malade, empoiſonné, bleſſé ? Parle.

Me PIERRE.

Attendez que je prenne vigueur ; car moi qui veux hériter de li, je ſis ſi découragé, ſi déconfit, que je ſis d'avis itou de coucher mes darnieres volontés ſur de l'écriture, afin de laiſſer mes nippes à Liſette.

LISETTE.

Allons, allons, nigaud, avec ton teſtament & tes nippes : il n'y a rien que je haïſſe tant, que des dernieres volontés.

Mademoiſelle ARGANTE.

Eh ! ne l'interromps pas. J'attends qu'il nous diſe l'état où eſt Dorante.

Me PIERRE.

Ah ! le pauvre homme ! la diète le pardra.

LISETTE.

Eh ! depuis quand fait-il diéte ?

Me PIERRE.

De ce matin.

LISETTE.

Peſte du benêt !

M^e^ PIERRE.

Tenez, le velà. Voyez queu mine il a! Comme il eſt blafard!

SCENE VI.

Mademoiſelle ARGANTE, DORANTE, LISETTE, M^e^ PIERRE.

DORANTE, *d'un air affligé.*

JE ſuis au déſeſpoir, Madame; votre Fermier m'a fait un récit qui m'a fait trembler. Il dit que vous refuſez de me conſerver votre main, & que vous ne voulez pas en venir à la ſeule reſſource qui nous reſte.

Mademoiſelle ARGANTE.

Eh bien! remettez-vous, j'extravaguerai; la comédie va commencer; êtes-vous content?

M^e^ PIERRE.

Alle extravaguera, Monſieur Dorante, alle extravaguera. Queu plaiſir! Je varrons la comédie; alle fera la Poulichinelle. Queu contentement! Je rirons comme des fous. Il faut extravaguer tretous au moins.

DORANTE.

DORANTE.

Vous me rendez la vie, Madame; mais, de grâce, l'amour seul a-t-il part à ce que vous allez faire?

Mademoiselle ARGANTE.

Eh! ne sçavez-vous pas bien que je vous aime, quoique j'oublie quelquefois de vous le dire?

DORANTE.

Eh! pourquoi l'oubliez-vous?

Mademoiselle ARGANTE.

C'est que cela est fini, je n'y songe plus.

LISETTE.

Eh! oui; cela va sans dire: retirons-nous; je crois que votre pere est revenu, vous pouvez l'attendre: mais il n'est pas à propos qu'il nous voye, nous autres.

DORANTE.

Adieu; Madame; songez que mon bonheur dépend de vous.

Mademoiselle ARGANTE.

J'y penserai, j'y penserai; allez-vous-en. (*seule.*) Nous verrons un peu ce que dira mon pere, quand il me verra folle. Je crois qu'il va faire de belles exclamations! Heureusement, sur le sujet dont il s'agit, il m'a déja vu dans quelques écarts, & je

crois que la chose ira bien; car il s'agit d'une malice, & je suis femme : c'est de quoi réussir. Le voilà, prenons une contenance qui prépare les voies.

SCENE VII.

M. ARGANTE; Mademoiselle ARGANTE, *battant la mesure avec son pied.*

M. ARGANTE.

Que faites-vous là, Mademoiselle?

Mademoiselle ARGANTE.

Rien.

M. ARGANTE.

Rien? Belle occupation!

Mademoiselle ARGANTE.

Je vous défie pourtant de critiquer rien.

M. ARGANTE.

Quelle étourdie! Comme vous voilà faite!

Mademoiselle ARGANTE.

Faite au tour, à ce qu'on dit.

M. ARGANTE.

Hé! je crois que vous plaisantez?

Mademoiselle ARGANTE.

Non: je ſuis de mauvaiſe humeur; car je n'ai pu jouer du clavecin ce matin.

M. ARGANTE.

Laiſſez-là votre clavecin; mon gendre arrive, & vous ne devez pas le recevoir dans un ajuſtement auſſi négligé.

Mademoiſelle ARGANTE.

Ah! laiſſez-moi faire; le négligé va au cœur.... Si j'étois ajuſtée, on ne verroit que ma parure; dans mon négligé, on ne verra que moi, & on n'y perdra rien.

M. ARGANTE.

Oh! oh! que ſignifie donc ce diſcours-là?

Mademoiſelle ARGANTE.

Vous hauſſez les épaules, vous ne me croyez pas: je vous convaincrai, papa.

M. ARGANTE.

Je n'y comprends rien. Ma fille?

Mademoiſelle ARGANTE.

Me voilà, mon pere.

M. ARGANTE.

Avez-vous deſſein de me jouer?

Mademoiselle ARGANTE.

Qu'avez-vous donc ! Vous m'appellez, je vous réponds ; vous vous fâchez, je vous laisse faire. De quoi s'agit-il ? expliquez-vous. Je suis là, vous me voyez, je vous entends, que vous plaît-il ?

M. ARGANTE.

En vérité, sçais-tu bien que, si on t'écoutoit, on te prendroit pour une folle ?

Mademoiselle ARGANTE.

Eh ! eh ! eh !....

M. ARGANTE.

Eh ! eh ! il n'est pas question d'en rire, cela est vrai.

Mademoiselle ARGANTE.

J'en pleurerai, si vous le jugez à propos. Je croyois qu'il en falloit rire, je suis dans la bonne-foi.

M. ARGANTE.

Non : il faut m'écouter.

Mademoiselle ARGANTE, *le salue.*

C'est bien de l'honneur à moi, mon pere.

M. ARGANTE.

Qu'on a de peine avec les enfans !

Mademoiselle ARGANTE.

Eh ! vous ne vous vantez de rien ; mais je crois que vous n'en avez pas mal donné à mon grand-pere : vous étiez bien semillant.

M. ARGANTE.

Taiſez-vous, petite fille.

Mademoiſelle ARGANTE.

Les petites filles n'obéiſſent point, mon pere; & puiſque j'en ſuis une, je ferai ma charge, & me gouvernerai, s'il vous plaît, ſuivant l'épithète que vous me donnez.

M. ARGANTE.

La patience m'échappera.

Mademoiſelle ARGANTE.

Calmez-vous, je me tais: voilà l'agrément qu'il y a d'avoir affaire à une perſonne raiſonnable!

M. ARGANTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, ni où elle prend tant d'impertinences: quoi qu'il en ſoit, finiſſons; je n'ai qu'un mot à vous dire: préparez-vous à recevoir celui qui vient ici vous épouſer.

Mademoiſelle ARGANTE.

Ce diſcours-là me fait reſſouvenir d'une chanſon qui dit: *Préparons-nous à la Fête nouvelle.*

M. ARGANTE, *étonné long-temps.*

J'attends que vous ayez achevé votre chanſon.

Mademoiſelle ARGANTE.

Oh ! voilà qui eſt fait ; ce n'étoit qu'une citation que je voulois faire.

M. ARGANTE.

Vous ſortez du reſpect que vous me devez, ma fille.

Mademoiſelle ARGANTE.

Seroit-il poſſible ! moi, ſortir du reſpect ! il me ſemble qu'en effet je dis des choſes extraordinaires ; je crois que je viens de chanter : remettez-moi, mon pere, où en étions-nous ? Je me retrouve : vous m'avez propoſé, il y a quelques jours un mariage qui m'a bouleverſé la tête à force d'y penſer : tout rompu qu'il eſt, je n'en ſçaurois revenir, & il faut que j'en pleure.

M. ARGANTE.

Oh ! oh ! cela feroit-il de bonne-foi, ma fille ? D'où vient tant de répugnance pour un mariage qui t'eſt avantageux ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Eh ! me le propoſeriez-vous ; s'il n'étoit pas avantageux ?

M. ARGANTE.

Je fais le tout pour ton bien.

Mademoiſelle ARGANTE, *pleurant.*

Et cependant je vous paye d'ingratitude.

M. ARGANTE.

Va, je te le pardonne; c'eſt un petit travers qui t'a pris.

Mademoiſelle ARGANTE.

Continuez, allez votre train, mon pere: continuez, n'écoutez pas mes dégoûts, tenez ferme, point de quartier: courage, dites: je veux; grondez, menacez, puniſſez, ne m'abandonnez pas dans l'état où je ſuis, je vous charge de tout ce qui m'arrivera.

M. ARGANTE, *attendri.*

Va, mon enfant, je ſuis content de tes diſpoſitions, & tu peux t'en fier à moi; je te donne à un homme avec qui tu ſeras heureuſe, & la campagne au bout du compte a ſes charmes auſſi-bien que la ville.

Mademoiſelle ARGANTE.

Par ma foi, vous avez raiſon.

M. ARGANTE.

Par ma foi! de quel terme te ſers-tu là? je ne te l'ai jamais entendu dire, & je ſerois fâché que tu t'en ſerviſſes devant mon gendre futur.

Mademoiſelle ARGANTE.

Ma foi, je l'ai cru bon, parce que c'eſt votre mot favori.

M. ARGANTE.

Il ne ſied point dans la bouche d'une fille.

Mademoiſelle ARGANTE.

Je ne le dirai plus; mais revenons; contez-moi un peu ce que c'eſt que votre gendre; n'eſt-ce pas cet homme des champs?

M. ARGANTE.

Encore! Eſt-il queſtion d'un autre?

Mademoiſelle ARGANTE.

Je m'imagine qu'il accourt à nous comme un Satyre.

M. ARGANTE.

Oh! je n'y ſçaurois tenir. Vous êtes une impertinente, il vous épouſera, je le veux, & vous obéirez.

Mademoiſelle ARGANTE.

Doucement, mon pere; diſcutons froidement les choſes. Vous aimez la raiſon, j'en ai de la plus rare.

M. ARGANTE.

Je vous montrerai que je ſuis votre pere.

Mademoiſelle ARGANTE.

Je n'en ai jamais douté, je vous diſpenſe de la preuve, tranquilliſez-vous. Vous me direz peut-être que je n'ai que vingt ans, & que vous en ayez

soixante. Soit, vous êtes plus vieux que moi; je ne chicanne point là-dessus; j'aurai votre âge un jour; car nous vieillissons tous dans notre famille. Ecoutez-moi, je me sers d'une supposition. Je suis Monsieur Argante, & vous êtes ma fille. Vous êtes jeune, étourdie, vive, charmante comme moi. Et moi, je suis grave, sérieux, triste & sombre comme vous.

M. ARGANTE.

Où suis-je? & qu'est-ce que c'est que cela?

Mademoiselle ARGANTE.

Je vous ai donné des maîtres de clavecin, vous avez un gosier de rossignol, vous dansez comme à l'Opéra: vous avez du goût, de la *délicatesse*; moi du souci & de l'avarice: vous lisez des Romans, des Historiettes & des contes de Fées; moi des Edits, des Registres & des Mémoires. Qu'arrive-t-il? Un vilain Faune, un Ours mal leché sort de sa taniere, se présente à moi, & vous demande en mariage. Vous croyez que je vais lui crier, va-t-en. Point du tout. Je caresse la créature maussade, je lui fais des compliments, & je lui accorde ma fille. L'accord fait, je viens vous trouver, & nous avons là-dessus une conversation ensemble assez curieuse. La voici. Je vous dis:

ma fille? Que vous plaît-il, mon pere? me répondez-vous (car vous êtes civile & bien élevée.) Je vous marie, ma fille. A qui donc, mon pere? A un honnête magot, un habitant des Forêts. Un magot, mon pere! Je n'en veux point. Me prenez-vous pour une guenuche? Je chante, j'ai des appas, & je n'aurois qu'un magot, qu'un sauvage? Eh fi donc! Mais il est Gentilhomme. Eh bien! qu'on lui coupe le cou. Ma fille, je veux que vous le preniez. Mon pere, je ne suis point de cet avis-là. Oh! oh, friponne! ne suis-je pas le maître? A cette épithète de friponne, vous prenez votre sérieux; vous vous armez de fermeté, & vous me dites: vous êtes le maître, *distinguo* : pour les choses raisonnables, oui; pour celles qui ne le sont pas, non. On ne force point les cœurs. Loi établie. Vous voulez forcer le mien; vous transgressez la Loi. J'ai de la vertu, je la veux garder. Si j'épousois votre magot, que deviendroit-elle? Je n'en sçais rien.

M. ARGANTE.

Vous mériteriez que je vous misse dans un Couvent. Je pénetre vos desseins à présent, fille ingrate; & vous vous imaginez que je serai la dupe de vos artifices! Mais si tantôt j'ai lieu de me plaindre de votre conduite, vous vous en repentirez

toute votre vie. Voilà ma réponſe ; retirez-vous.

Mademoiſelle ARGANTE, *le ſaluant.*

Donnez-moi le temps de vous faire la révérence, comme vous me l'auriez faite, ſi vous aviez été à ma place.

M. ARGANTE.

Marchez, vous dis-je.

SCENE VIII.

M. ARGANTE, CRISPIN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, il y a là-bas un valet qui demande à parler après vous.

M. ARGANTE.

Qu'il entre.

CRISPIN *paroît.*

Monſieur, je viens de dix lieues d'ici, vous dire que je ſuis votre ſerviteur.

M. ARGANTE.

Çela n'en valoit pas la peine.

CRISPIN.

Oh ! je vous fais excuse ! Vous d'un côté, & Mademoiselle votre fille d'un autre, vous méritez fort bien vos dix lieues ; ce n'est que chacun cinq.

M. ARGANTE.

Qu'appellez-vous, ma fille ? Quelle part a-t-elle à cela ?

CRISPIN.

Ventrebleu ! quelle part, Monsieur ! Sa part est meilleure que la nôtre ; car nous venons pour l'épouser.

M. ARGANTE.

Pour l'épouser !

CRISPIN.

Oui. Le Seigneur Éraste mon maître l'épousera pour femme, & moi pour maitresse.

M. ARGANTE.

Ah ! ah ! tu appartiens à Éraste ? Tu es apparemment le garçon plaisant dont il m'a parlé ?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être son associé. C'est lui qui ordonne, c'est moi qui exécute.

M. ARGANTE.

Je t'entends. Eh! où eſt-il donc? eſt-ce qu'il n'eſt pas venu?

CRISPIN.

Oh! que ſi, Monſieur; mais par galanterie il a jugé à propos de ſe faire précéder par une eſpece d'ambaſſade; il m'a donné même quelques petits intérêts à traiter avec vous.

M. ARGANTE.

De quoi s'agit-il donc?

CRISPIN.

N'y a-t-il perſonne qui nous écoute?

M. ARGANTE.

Tu le vois bien.

CRISPIN.

C'eſt que... N'y a-t-il point de femmes dans la chambre prochaine?

M. ARGANTE.

Quand il y en auroit, peuvent-elles nous entendre?

CRISPIN.

Vertuchou, Monſieur! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que l'oreille d'une femme. Cette oreille-là, voyez-vous! d'une demi-lieue entend ce qu'on dit, & d'un quart de lieue ce qu'on va dire.

M. ARGANTE.

Oh bien ! je n'ai ici que des femmes ſourdes. Parle.

CRISPIN.

Oh ! la ſurdité leve tout ſcrupule; & cela étant, je vous dirai ſans façon que Monſieur Éraſte va venir; mais qu'il vous prie de ne point dire à ſa future que c'eſt lui, parce qu'il ſe fait un petit ragoût de la voir ſous le nom ſeulement d'un ami dudit Monſieur Éraſte : ainſi ce n'eſt point lui qui va venir, & c'eſt pourtant lui, mais lui ſous la figure d'un autre que lui. Ce que je dis là n'eſt-il pas obſcur?

M. ARGANTE.

Pas mal ; mais je te comprends, & je veux bien lui donner cette ſatisfaction-là ; qu'il vienne.

CRISPIN.

Je crois que le voilà: c'eſt lui-même. A préſent je vais chercher mes balots & les ſiens : mais, de grâce, avant que de partir, ſouffrez, Monſieur, que je vous recommande mon cœur : il eſt ſans condition, daignez lui en trouver une.

M. ARGANTE.

Va, va, nous verrons.

SCENE IX.

M. ARGANTE, ÉRASTE, Me PIERRE, LISETTE.

M. ARGANTE.

JE vous attendois ici avec impatience, mon cher enfant.

ÉRASTE.

Je m'y rends avec un grand plaisir, Monsieur. Crispin vous aura sans doute dit ce que je souhaite que vous m'accordiez.

M. ARGANTE.

Oui, je le sçais, & j'y consens; mais pourquoi cette façon?

ÉRASTE.

Monsieur, tout le monde me dit que Mademoiselle Argante est charmante, & tout le monde apparemment ne se trompe pas; ainsi quand je demande à la voir sous cet habit-ci, ce n'est pas pour vérifier si ce que l'on m'a dit est vrai: mais peut-être, en m'épousant, ne fait-elle que vous obéir; céla m'inquiète; & je ne viens sous un

autre nom l'aſsûrer de mes reſpects, que pour tâcher d'entrevoir ce qu'elle penſe de notre mariage.

M. ARGANTE.

Hé-bien! je vais la chercher.

ÉRASTE.

Eh! de grâce, n'y allez point; je ne pourrois m'empêcher de ſoupçonner que vous l'auriez avertie. J'ai trouvé là-bas des ouvriers qui demandent à vous parler, ſi vous vouliez bien vous y rendre pour quelque temps.

M. ARGANTE.

Mais....

ÉRASTE.

Je vous en ſupplie.

M. ARGANTE, *à part.*

Je ne ſçaurois croire que ma fille ôſe m'offenſer juſqu'à certain point. (*à Eraſte.*) Je me rends.

ÉRASTE.

Il me ſuffira que vous diſiez à un domeſtique qu'un de mes amis qui m'a précédé, ſouhaiteroit avoir l'honneur de lui parler.

M. ARGANTE.

Hola! Pierrot, Liſette!

Me PIERRE & *Lisette paroissent tous deux.*

Qu'est-ce qu'ous nous voulez donc?

M. ARGANTE.

Que quelqu'un de vous deux aille dire à ma fille, que voici un des amis d'Éraste, & qu'elle descende.

Me PIERRE.

Ça ne se peut pas, alle a mal à son estomach & à sa tête.

LISETTE.

Oui, Monsieur; elle repose.

ÉRASTE.

Je vous assûre que je n'ai qu'un mot à lui dire.

Me PIERRE, *à part.*

Hélas! comme il est douçoureux.

M. ARGANTE.

Je viens de la quitter, & je veux qu'elle descende. Allez-y, Lisette. (*à Me Pierre*) Et toi, va-t-en. (*à Eraste.*) Je vous laisse pour vous satisfaire.

(*Il sort.*)

ÉRASTE.

Je vous ai une véritable obligation. (*seul*) Ce commencement me paroît triste. J'ai bien peur

que Mademoiselle Argante ne se donne pas de bon cœur.

SCENE X.

ÉRASTE, Me PIERRE.

Me PIERRE, *revenant & regardant.*

(*à part.*) (*haut.*)

LE sieur Argante n'y est plus. Avec voute parmission, Monsieur l'ami de Monsieur le futur, en attendant que noute demoiselle se requinque, agriez ma convarsation pour vous aider à passer un petit bout de temps.

ÉRASTE.

Oui-dà, tu me parois amusant.

Me PIERRE.

Je ne sons pas tout-à-fait bête; le monde prend par fois de mes petits avis, & s'en trouve biau.

ÉRASTE.

Je n'en doute pas.

Me PIERRE, *riant.*

Tenez, vous avez une Philosomie de bonne

apparence : j'estime qu'ous êtes un bon compere : velà ma pensée, parmettez ma liberté.

ÉRASTE.

Tu me fais plaisir.

Me PIERRE.

De queu vacation êtes-vous avec cet habit noir? Est-ce Praticien ou Médecin? Tâtez-vous le poux ou bian la bourse? Dépêchez-vous le corps ou les bians?

ÉRASTE.

Je guéris du mal qu'on n'a pas.

Me PIERRE.

Vous êtes donc Médecin? Tant mieux pour vous, tant pis pour les autres; & moi je sis le Farmier d'ici, & ce n'est tant pis pour parsonne.

ÉRASTE.

Comment! mais tu as de l'esprit. Tu dis qu'on te consulte. Parbleu, dans l'occasion je te consulterois volontiers aussi.

Me PIERRE.

Consultez-moi, pour voir, sur Monsieur Eraste.

ÉRASTE.

Que veux-tu que je dise? Il épouse la fille de Monsieur Argante.

Me PIERRE.

Acoutez : êtes-vous bian ſon ami à cet épouſeux de fille?

ÉRASTE.

Mais je ne ſuis pas toujours fort content de lui dans le fond, & ſouvent il m'ennuie.

Me PIERRE.

Fi! c'eſt de la malice à lui.

ÉRASTE.

J'ai idée qu'on ne l'épouſera pas d'un trop bon cœur ici, & c'eſt bien fait.

Me PIERRE.

Tout franc; je ne voulons point de ce butord-là : laiſſez venir le nigaud ; je li gardons des rats.

ÉRASTE.

Qu'appelles-tu des rats?

Me PIERRE.

C'eſt que la fille de cians a eu l'aviſement de devenir ratiere : alle a mis par exprès ſon eſprit ſens-deſſus-deſſous, ſens-devant-darriere, à celle fin, quand il la varra, qu'il s'en retorne avec ſon ſac & ſes quilles.

ÉRASTE.

C'eſt-à-dire, qu'elle feindra d'être folle?

Me PIERRE.

Velà c'en que c'eſt : & ſi, malgré la folie, il la prend pour femme, n'y aura pus de rats ; mais ce qu'en mettra en lieu & place, les vaura bian.

ÉRASTE.

Sans difficulté.

Me PIERRE.

Stapendant la fille eſt ſage ; mais quand on a bouté ſon amiquié ailleurs, & qu'en a un mari en avarſion, ſage tant qu'ous vourez, il faut que ſageſſe dégarpiſſe, & pis après toute voute médeçaine ne garira pas Monſieur Éraſte du mal qui li ſera fait. Le pauvre niais ! Mais adieu ; veci voute ratiere qui viant, ça va bian vous divartir.

SCENE XI.

Mademoiselle ARGANTE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

AH ! l'aimable perſonne ! Pourquoi l'ai-je vue, puiſque je la dois perdre ?

Mademoiſelle ARGANTE, *à part, en entrant.*

Voilà un joli homme ! Si Éraſte lui reſſembloit, je ne ferois pas la folle.

ÉRASTE, *à part.*

Feignons d'ignorer ſes diſpoſitions. (*à Mlle Argante.*) Mademoiſelle, Éraſte m'a chargé d'une commiſſion dont je ne ſçaurois que le louer. Vous ſçavez qu'on vous a deſtinés l'un à l'autre ; mais il ne veut jouir du bonheur qu'on lui aſſûre, qu'autant que votre cœur y ſouſcrira : c'eſt un reſpect que le ſien vous doit, & que vous méritez plus que perſonne : daignez donc, Madame, me confier ce que vous penſez là-deſſus, afin qu'il ſe conforme à vos volontés,

Mademoiselle ARGANTE.

Ce que je penſe, Monſieur, ce que je penſe?

ÉRASTE.

Oui, Madame.

Mademoiselle ARGANTE.

Je n'en ſçais rien, je vous jure; & malheureuſement j'ai réſolu de n'y penſer que dans deux ans, parce que je veux me repoſer. Dites-lui qu'il ait la bonté d'attendre : dans deux ans je lui rendrai réponſe, s'il ne m'arrive point d'accident.

ÉRASTE.

Vous lui donnez un terme bien long.

Mademoiselle ARGANTE.

Hélas! je me trompois, c'eſt dans quatre ans que je voulois dire. Qu'il ne s'impatiente pas au moins; car je lui veux du bien, pourvu qu'il ſe tienne tranquille: s'il étoit preſſé, je lui en donnerois pour un ſiècle. Qu'il me ménage, & qu'il ſoit docile, entendez-vous, Monſieur? Ne manquez pas auſſi de l'aſſurer de mon eſtime. Sçait-il aimer? a-t-il des ſentiments, de la figure? eſt-il grand? eſt-il petit? On dit qu'il eſt chaſſeur; mais ſçait-il l'Hiſtoire? Il verroit que la chaſſe eſt dangereuſe. Actéon y périt pour avoir trou-

blé le repos de Diane. Hélas ! si l'on troubloit le mien, je ne sçaurois que mourir. Mais à propos d'Éraste, me ferez-vous son portrait ? J'en suis curieuse.

ÉRASTE, *triste & soupirant.*

Ce n'est pas la peine, Madame ; il me ressemble trait pour trait.

Mademoiselle ARGANTE, *le regardant.*

Il vous ressemble ! Bon cela, Monsieur.

ÉRASTE.

Ma commission est faite, Madame ; je sçais vos sentiments, dispensez-vous du désordre d'esprit que vous affectez ; un cœur comme le vôtre doit être libre, & mon ami sera au désespoir de l'extrémité où la crainte d'être à lui vous a réduite. On ne sçauroit désapprouver le parti que vous avez pris ; l'autorité d'un pere ne vous a laissé que cette ressource, & tout est permis pour se sauver du danger où vous étiez : mais c'en est fait ; livrez-vous au penchant qui vous est cher, & pardonnez à mon ami les frayeurs qu'il vous a données ; je vais l'en punir en lui disant ce qu'il perd.

(Il veut s'en aller.)

Mademoiselle ARGANTE, *à part.*

Oh, oh ! c'eſt aſſurément là Éraſte. (*Elle le rappelle.*) Monſieur ?

ERASTE.

Avez-vous quelque choſe à m'ordonner, Madame ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Vous m'embarraſſez. N'avez-vous que cela à me dire ? Voyez ; je vous écouterai volontiers, je n'ai plus de peur, vous m'avez raſſurée.

ÉRASTE.

Il me ſemble que je n'ai plus rien à dire après ce je viens d'entendre.

Mademoiſelle ARGANTE.

Je ne devois dire ce que je penſe ſur Éraſte que dans un certain temps ; &, ſi vous voulez, j'abrégerai le terme.

ÉRASTE.

Vous me haïſſez trop.

Mademoiſelle ARGANTE.

Mais pourquoi en êtes-vous ſi fâché ?

ÉRASTE.

C'eſt que je prends part à ce qui le regarde.

Mademoiſelle ARGANTE.

Eſt-il vrai qu'il vous reſſemble ?

ÉRASTE.

Il n'eſt que trop vrai.

Mademoiſelle ARGANTE.

Conſolez-vous donc.

ERASTE.

Eh! d'où vient me conſolerois-je, Madame? Daignez m'expliquer ce diſcours.

Mademoiſelle ARGANTE.

Comment vous l'expliquer? .... Dites à Éraſte que je l'attends, ſi vous n'avez pas beſoin de ſortir pour cela.

ÉRASTE.

Il n'eſt pas bien loin.

Mademoiſelle ARGANTE.

Je le crois de même.

ÉRASTE.

Que d'amour il aura pour vous, Madame, s'il ôſe ſe flatter d'être bien reçu!

Mademoiſelle ARGANTE.

Ne tardez pas plus long-temps à voir ce qu'il en ſera!

ERASTE.

Puis-je eſpérer que vous me ferez grâce?

Mademoiſelle ARGANTE.

J'en ai peut-être trop dit: mais vous ſerez mon époux. Que ne vous ai-je connu plutôt?

ÉRASTE.

Avec quel chagrin ne m'en retournois-je pas!

Mademoiſelle ARGANTE.

Eſt-il poſſible que je vous ai haï? A quoi ſongiez-vous, de ne pas vous montrer?

ÉRASTE.

Au milieu de mon bonheur il me reſte une inquiétude.

Mademoiſelle ARGANTE.

Dites ce que c'eſt, & vous ne l'aurez plus.

ÉRASTE.

Vous vous gardiez, dit-on, pour un autre que moi.

Mademoiſelle ARGANTE.

Vous demeurez à la campagne, & je ne l'aimois pas avant que je vous euſſe connu. Il y a quatre ans que je connois Dorante; l'habitude de le voir me l'avoit rendu plus ſupportable que les autres hommes; il me convenoit, il aſpiroit à m'épouſer, & dans tout ce que j'ai fait, je me gardois moins à lui, que je ne me ſauvois du

malheur imaginaire d'être à vous : voilà tout, êtes-vous content ?

ÉRASTE, *à genoux.*

Je vous adore ; & puiſque vous haïſſez la campagne, je ne ſçaurois plus la ſouffrir.

SCENE DERNIERE.

M. ARGANTE, Mademoiſelle ARGANTE, ÉRASTE, Me PIERRE.

M. ARGANTE, *à Me Pierre.*

OH, oh ! ils ſont, ce me ſemble, d'aſſez bonne intelligence.

Me PIERRE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ça ? Ils ſe diſont des douceurs.

M. ARGANTE.

Eh bien ! ma fille, connois-tu Monſieur ?

Mademoiselle ARGANTE.

Oui, mon pere.

M. ARGANTE.

Et tu es contente?

Mademoiselle ARGANTE.

Oui, mon pere.

M. ARGANTE.

Je suis charmé. Ne songeons donc plus qu'à nous réjouir; & que, pour marquer notre joie, nos musiciens viennent ici commencer la fête.

Me PIERRE.

Voilà qui va fort bian. Vous êtes contente. Voute pere, voute amant; tout ça est content; mais de tous ces biaux contentements-là, moi & Monsieur Dorante, je n'y avons ni part, ni portion.

M. ARGANTE.

Laissez là Dorante.

Mademoiselle ARGANTE.

Si vous vouliez lui parler, mon pere; on lui doit un peu d'égard, & cela me tireroit d'embarras avec lui.

Me PIERRE.

Il m'avoit pourmis cinquante pistoles, si vous

deveniais ſa femme : baillez-m'en tant ſeulement ſoixante, & je li ferai vos excuſes. Je ne vous ſurfais pas.

ÉRASTE.

Je te les donne de bon cœur, moi.

Me PIERRE.

C'eſt marché fait : chantez & danſez à voute aiſe, à cette heure ; je n'y mets pus d'empêchement.

FIN.

L'ISLE
DE LA RAISON,
OU
LES PETITS HOMMES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 20 Septembre 1727.

PRÈFACE.

PRÉFACE.

J'AI eu tort de donner cette Comédie-ci au Théâtre. Elle n'étoit pas bonne à être repréſentée ; & le public lui a fait juſtice en la condamnant. Point d'intrigue, peu d'action, peu d'intérêt ; ce ſujet, tel que je l'avois conçu, n'étoit point ſuſceptible de tout cela : il étoit d'ailleurs trop ſingulier ; & c'eſt ſa ſingularité qui m'a trompé : elle amuſoit mon imagination. J'allois vîte en faiſant la Piece, parce que je la faiſois aiſément.

Quand elle a été faite, ceux à qui je l'ai lue, ceux qui l'ont lue eux-mêmes, tous gens d'eſprit, ne finiſſoient point de la louer. Le beau, l'agréable, tout s'y trouvoit, diſoient-ils. Jamais, peut-être, lecture de piece n'a tant fait rire. Je ne me fiois pourtant point à cela : l'ouvrage m'avoit trop peu coûté pour l'eſtimer tant : j'en connoiſſois tous les défauts que je viens de dire : &, dans le détail, je voyois bien des choſes qui auroient pu être mieux ; mais, telles qu'elles étoient, je les trouvois bien. Et, quand la repréſentation auroit abattu la moitié du plaiſir qu'elles faiſoient dans la lecture, ç'auroit toujours été un grand ſuccès.

Mais tout cela a changé ſur le Théâtre. Ces *Petits Hommes*, qui devenoient fictivement grands, n'ont point pris. Les yeux ne ſe ſont point plu à cela, & dès-lors on a ſenti que cela ſe répétoit toujours. Le dégoût eſt venu, & voilà la piece perdue.

Si on n'avoit fait que la lire, peut-être en auroit-on penſé autrement : & par un ſimple motif de curioſité, je voudrois trouver quelqu'un qui n'en eût point entendu parler, & qui m'en dît ſon ſentiment après l'avoir lue : elle feroit pourtant autrement qu'elle n'eſt, ſi je n'avois point ſongé à la faire jouer.

Je l'ai fait imprimer le lendemain de la repréſentation, parce que mes amis, plus fâchés que moi de ſa chûte, me l'ont conſeillé d'une maniere ſi preſſante, que je crois qu'un refus les auroit choqués : ç'auroit été mépriſer leur avis que de le rejetter.

Au reſte, je n'en ai rien retranché, pas même les endroits que l'on en a blâmés dans le rôle du Payſan, parce que je ne les ſçavois pas ; & à préſent que je les ſçais, j'avouerai franchement que je ne ſens point ce qu'ils ont de mauvais en eux-mêmes. Je comprends ſeulement que le dégoût qu'on a eu pour le reſte les a gâtés, ſans

compter qu'ils étoient dans la bouche d'un Acteur, dont le jeu, naturellement fin & délié, ne s'ajustoit peut-être point à ce qu'ils ont de rustique.

Quelques personnes ont cru que dans mon Prologue j'attaquois la Comédie du *François à Londres*. Je me contente de dire que je n'y ai point pensé, & que cela n'est point de mon caractere. La maniere dont j'ai jusqu'ici traité les matieres du bel-esprit, est bien éloignée de ces petites bassesses-là ; ainsi ce n'est pas un reproche dont je me disculpe, c'est une injure dont je me plains.

Acteurs du Prologue.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

LE CONSEILLER.

LA COMTESSE.

L'ACTEUR.

La Scene est dans les foyers de la Comédie Françoise.

PROLOGUE

DE

L'ISLE DE LA RAISON,

OU

LES PETITS HOMMES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *tenant le Chevalier par la main.*

PARBLEU, Chevalier, je ſuis charmé de te trouver ici; nous cauſerons enſemble, en attendant que la Comédie commence.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur, Marquis.

LE MARQUIS.

La piece que nous allons voir eſt ſans doute tirée de *Gulliver* ?

LE CHEVALIER.

Je l'ignore. Sur quoi le préſumes-tu ?

LE MARQUIS.

Parbleu, cela s'appelle *Les Petits hommes ;* & apparemment que ce ſont les Petits Hommes du livre anglois.

LE CHEVALIER.

Mais ! il ne faut avoir vu qu'un nain, pour avoir l'idée des Petits Hommes, ſans le ſecours de ſon livre.

LE MARQUIS, *avec précipation.*

Quoi ! ſérieuſement, tu crois qu'il n'y eſt pas queſtion de *Gulliver ?*

LE CHEVALIER.

Eh ! que nous importe ?

LE MARQUIS.

Ce qu'il m'importe ? C'eſt que, s'il ne s'en agiſſoit, je m'en irois tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER, *riant.*

Ecoute. Il eſt très-douteux qu'il s'en agiſſe ;

& franchement, à ta place, je ne voudrois point du tout m'exposer à ce doute-là : je ne m'y fierois pas, car cela est très-désagréable, & je partirois sur le champ.

LE MARQUIS.

Tu plaisantes. Tu le prends sur un ton de railleur. Mais en un mot, l'Auteur, sur cette idée-là, m'a accoutumé à des choses pensées, instructives; &, si on ne l'a pas suivi, nous n'aurons rien de tout cela.

LE CHEVALIER, *raillant.*

Peut-être bien; d'autant plus qu'en général (& toute Comédie à part) nous autres François nous ne pensons pas, nous n'avons pas ce talent-là.

LE MARQUIS.

Eh! mais nous pensons.... si tu le veux.

LE CHEVALIER.

Tu ne le veux donc pas trop, toi?

LE MARQUIS.

Ma foi, crois-moi, ce n'est pas-là notre fort: pour de l'esprit, nous en avons à ne savoir qu'en faire; nous en mettons par-tout; mais de jugement, de réflexion, de flegme, de sagesse, en un mot, de cela, (*montrant son front*) n'en parlons plus, mon cher Chevalier; glissons là-dessus:

on ne nous en donne gueres ; &, entre nous, on n'a pas tout le tort.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! je t'admire, mon cher Marquis, avec l'air mortifié dont tu parois finir ta période : mais tu ne m'effrayes point ; tu n'es qu'un hypocrite : & je sçais bien que ce n'est que par vanité que tu soupires sur nous.

LE MARQUIS.

Ah ! par vanité, celui-là est impayable.

LE CHEVALIER.

Oui, vanité pure. Comment donc ! Malpeste ! il faut avoir bien du jugement, pour sentir que nous n'en avons point. N'est-ce pas là la réflexion que tu veux qu'on fasse ? Je le gage sur ta conscience.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! parbleu, Chevalier, ta pensée est pourtant plaisante. Sçais-tu bien que j'ai envie de dire qu'elle est vraie ?

LE CHEVALIER.

Très-vraie ; &, par-dessus le marché, c'est qu'il n'y a rien de si raisonnable que l'aveu que tu en fais. Je t'accuse d'être vain, tu en conviens ; tu badines de ta propre vanité : il n'y a peut-être

que le Francois au monde capable de cela.

LE MARQUIS.

Ma foi, cela ne me coûte rien, & tu as raiſon; un étranger ſe fâcheroit: & je vois bien que nous ſommes naturellement philoſophes.

LE CHEVALIER

Ainſi, ſi nous n'avons rien de ſenſé dans cette piece-ci, ce ne ſera pas à l'eſprit de la nation qu'il faudra s'en prendre.

LE MARQUIS.

Ce ſera au ſeul François qui l'aura fait.

LE CHEVALIER.

Ah! nous voilà d'accord; &, pour achever de te prouver notre raiſon, va-t-en, par exemple, chez une autre nation lui expoſer ſes ridicules, & y donner hautement la préférence à la tienne; elle ne ſera pas aſſez forte pour ſoutenir cela, on te jettera par les fenêtres. Ici tu verras tout un peuple rire, battre des mains, applaudir à un ſpectacle où on ſe moque de lui, en le mettant bien au-deſſous d'une autre nation qu'on lui compare. L'étranger qu'on y loue, n'y rit pas de ſi bon cœur que lui; & cela eſt charmant.

LE MARQUIS.

Effectivement cela nous fait honneur; c'eſt que notre orgueil entend raillerie.

LE CHEVALIER.

Il eſt moins neuf que celui des autres. Dans de certains pays ſont-ils ſavans : leur ſcience les charge; ils ne s'y font jamais, ils en ſont tout entrepris. Sont-ils ſages : c'eſt avec une auſtérité qui rebute de leur ſageſſe. Sont-ils fous; ce qu'on appelle étourdis & badins, leur badinage n'eſt pas de commerce; il y a quelque choſe de rude, de violent, d'étranger à la véritable joie; leur raiſon eſt ſans complaiſance, il lui manque cette douceur que nous avons, & qui invite ceux qui ne ſont pas raiſonnables à le devenir : chez eux, tout eſt ſérieux, tout y eſt grave, tout y eſt pris à la lettre : on diroit qu'il n'y a pas encore aſſez longtems qu'ils ſont enſemble; les autres hommes ne ſont pas encore leurs freres, ils les regardent comme d'autres créatures. Voient-ils d'autres mœurs que les leurs : cela les fâche. Et nous, tout cela nous amuſe, tout eſt bien venu parmi nous; nous ſommes les originaires de tout pays : chez nous le fou y divertit le ſage, le ſage y corrige le fou ſans le rebuter. Il n'y a rien ici d'important, rien de grave, que ce qui mérite

de l'être. Nous ſommes les hommes du monde qui avons le plus compté avec l'Humanité. L'Etranger nous dit-il nos défauts : nous en convenons, nous l'aidons à les trouver : nous lui en apprenons qu'il ne ſçait pas ; nous nous critiquons même par galanterie pour lui, ou par égard à ſa foibleſſe. Parle-t-il des talents : ſon pays en a plus que le nôtre ; il rebute nos livres, & nous admirons les ſiens. Manque-t-il ici aux égards qu'il nous doit : nous l'en accablons, en l'excuſant. Nous ne ſommes plus chez nous, quand il y eſt ; il faut preſque échapper à ſes yeux, quand nous ſommes chez lui. Toute notre indulgence, tous nos éloges, toutes nos admirations, toute notre juſtice, eſt pour l'Etranger : enfin notre amour-propre n'en veut qu'à notre nation ; celui de tous les Etrangers n'en veut qu'à nous, & le nôtre ne favoriſe qu'eux.

LE MARQUIS.

Viens, bon citoyen, viens que je t'embraſſe. Morbleu ! le titre excepté, je ſerois fâché à cette heure, que dans la Comédie que nous allons voir, ont eût pris l'idée de *Gulliver* ; je partirois, ſi cela étoit. Mais en voilà aſſez. Saluons la Comteſſe qui arrive avec tous ſes agréments.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE CONSEILLER.

LA COMTESSE.

AH ! vous voilà, Marquis ! Bon jour, Chevalier ; êtes-vous venu avec ces Dames ?

LE MARQUIS.

Non, Madame ; & nous n'avons fait que nous rencontrer tous deux.

LA COMTESSE.

J'ai préféré la Comédie à la promenade où l'on vouloit m'emmener ; & Monſieur a bien voulu me tenir compagnie. Je ſuis curieuſe de toutes les nouveautés : comment appelle-t-on celle qu'on va jouer ?

LE CHEVALIER.

Les Petits Hommes, Madame.

LA COMTESSE.

Les Petits Hommes ! Ah ! le vilain titre !

Qu'eſt-ce que c'eſt que des Petits Hommes ? Que peut-on faire de cela ?

LE MARQUIS.

Toutes les Dames diſent que cela ne promet rien.

LA COMTESSE.

Aſſurément, le titre eſt rebutant ; qu'en dites-vous, Monſieur le Conſeiller ?

LE CONSEILLER.

Les Petits Hommes, Madame ! Eh ! oui-dà ! Pourquoi non ? Je trouve cela plaiſant. Ce ſera peut-être comme dans *Gulliver* ; ils ſont ſi jolis ! Il y a là un grand homme qui les met dans ſa poche, ou ſur le bout du doigt, & qui en porte cinquante ou ſoixante ſur lui ; cela me réjouiroit fort.

LE MARQUIS, *riant.*

Il ſera difficile de vous donner ce plaiſir-là. Mais voilà un Acteur qui paſſe, demandons-lui ce que c'eſt.

SCENE III.

TOUS LES ACTEURS.

LA COMTESSE, *à l'Acteur.*

MONSIEUR ! Monſieur ! Voulez-vous bien nous dire ce que c'eſt que vos Petits Hommes ? Où les avez-vous pris ?

L'ACTEUR.

Dans la fiction, Madame.

LE CONSEILLER.

Je me ſuis bien douté qu'ils n'étoient pas réellement petits.

L'ACTEUR.

Cela ne ſe pouvoit, Monſieur, à moins que d'aller dans l'Iſle où on les trouve.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'eſt pas la peine ; les nôtres ſont fort bons pour figurer en petit ; la taille n'y fera rien pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu ! tous les jours on voit des nains qui

ont ſix pieds de haut. Et d'ailleurs, ne ſuppoſe-t-on pas ſur le Théâtre qu'un homme ou une femme deviennent inviſibles par le moyen d'une ceinture.

L'ACTEUR.

Et ici on ſuppoſe, pour quelque tems ſeulement, qu'il y a des hommes plus petits que d'autres.

LA COMTESSE.

Mais, comment fonder cela ?

LE MARQUIS.

Vous deviez changer votre titre à cauſe des Dames.

L'ACTEUR.

Nous ne voulions pas vous tromper ; nous vous diſons ce que c'eſt, & vous êtes venus ſur l'affiche qui vous promet de Petits Hommes : d'ailleurs, nous avons mis auſſi l'*Iſle de la Raiſon*.

LA COMTESSE.

L'Iſle de la Raiſon ! Hum ! ce n'eſt pas là le ſéjour de la joie.

L'ACTEUR.

Madame, vous allez voir de quoi il s'agit. Si

cette Comédie peut vous faire quelque plaisir, ce seroit vous l'ôter que de vous en faire le détail : nous vous prions seulement de vouloir bien vous y prêter. On va commencer dans un moment.

LE MARQUIS.

Allons donc prendre nos places. Pour moi, je verrai vos Hommes tout aussi petits qu'il vous plaira.

Fin du Prologue.

L'ISLE

L'ISLE DE LA RAISON,

O U

LES PETITS HOMMES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

ACTEURS.

LE GOUVERNEUR.

PARMENÈS, Fils du Gouverneur.

FLORIS, Fille du Gouverneur.

BLECTRUE, Conseiller du Gouverneur.

UN INSULAIRE.

UNE INSULAIRE.

MÉGISTE, Domestique Insulaire.

SUITE du Gouverneur.

LE COURTISAN.

LA COMTESSE, Sœur du Courtisan.

FONTIGNAC, *Gascon*, Secrétaire du Courtisan.

SPINETTE, Suivante de la Comtesse.

LE POETE.

LE PHILOSOPHE.

LE MÉDECIN.

LE PAYSAN Blaise.

La Scene est dans l'Isle de la Raison.

L'ISLE DE LA RAISON, OU LES PETITS HOMMES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN INSULAIRE, LES HUIT EUROPÉENS.

L'INSULAIRE.

TENEZ, petites créatures ; mettez-vous là en attendant que le Gouverneur vienne vous voir:

vous n'êtes plus à moi ; je vous ai donnés à lui. Adieu, je vous reverrai encore avant que de m'en retourner chez moi.

SCENE II.

LES HUIT EUROPÉENS, *consternés.*

BLAISE.

Morgué, que nous velà jolis garçons !

LE POETE.

Que signifie tout cela ? quel sort que le nôtre !

LA COMTESSE.

Mais, Messieurs, depuis six mois que nous avons été pris par cet Insulaire qui vient de nous mettre ici, que vous est-il arrivé ? car il nous avoit séparés, quoique nous fussions dans la même maison. Vous a-t-il regardés comme des créatures raisonnables, comme des hommes ?

TOUS, *soupirant.*

Ah !

LA COMTESSE.

J'entends cette réponse-là.

BLAISE.

Quant à ce qui eſt de moi, noute geoulier, ſa femme & ſes enfans, ils me regardiont tous ni plus ni moins comme un animal. Ils m'appelliont notre ami quatre pattes ; ils preniont mes mains pour des pattes de devant, & mes pieds pour celles de darriere.

FONTIGNAC, *Gaſcon.*

Ils ont eſſayé dé mé nourrir dé graine.

LA COMTESSE.

Ils ne me prenoient point non plus pour une fille.

BLAISE.

Ah ! c'eſt la faute de la rareté.

FONTIGNAC.

Oui-dà, lé douté là-deſſus eſt pardonnavle.

LE COURTISAN.

Pour moi j'ai été entre les mains de deux Inſulaires qui vouloient d'abord m'apprendre à parler comme on le fait aux perroquets.

FONTIGNAC.

Ils ont commencé auſſi par mé ſiffler, moi.

BLAISE.

Vous a-t-on à tretous appris la langue du pays ?

TOUS.

Oui.

BLAISE.

Bon: tout le monde a donc épélé ici ? Mais morgué ! n'avons-je plus rian à nous dire? Là, tâtez-vous, camarades ; tâtez-vous itou, Mademoiselle.

LA COMTESSE.

Quoi ?

BLAISE.

N'y a-t-il rian à redire après vous ? N'y a-t-il rian de changé à voute affaire ?

LE PHILOSOPHE.

Pourquoi nous dites-vous cela ?

BLAISE.

Avant que j'abordiſſions ici, comment étois-je fait ? N'étois-je pas gros comme un tonniau, & droit comme une parche ?

SPINETTE.

Vous avez raiſon.

BLAISE.

Eh bian ! n'y a plus ni tonniau, ni parche; tout ça a pris congé de ma parſonne.

LE MÉDECIN.

C'eſt-à-dire?

BLAISE.

C'eſt-à-dire que moi qu'on appelloit le grand Blaiſe, moi qui vous parle, il n'y a plus de nouvelles de moi, je ne ſçavons pas ce que je ſis devenu; je ne trouve pus dans mon pourpoint qu'un petit reſte de moi, qu'un petit criquet qui ne tiant pas pus de place qu'un éparlan.

TOUS.

Eh!

BLAISE.

Je me ſens d'un rappetiſſement, d'une corpuſculence ſi chiche; je ſis ſi diminué, ſi chû, que je prenrois de bon cœur une lantarne pour me charcher. Je vois bian que vous êtes applatis itou; mais me voyez-vous comme je vous vois, vous autres?

FONTIGNAC.

Tu l'as dit, paubre éperlan. Et dé moi, que t'en ſemvle?

BLAISE.

Vous? vous êtes de la taille d'un gougeon.

FONTIGNAC.

Mé boilà.

LE COURTISAN.

Et moi, Fontignac, ſuis-je auſſi petit qu'il me paroît que je le ſuis devenu?

FONTIGNAC.

Monſieur, bous êtes mon maître, hommé dé cour, & grand Seigneur; bous mé demandez cé qué bous êtes; mais jé né bous bois pas; mettez-bous dans un microſcope.

LE PHILOSOPHE.

Je ne ſçaurois croire que notre petiteſſe ſoit réelle: il faut que l'air de ce pays-ci ait fait une révolution dans nos organes, & qu'il ſoit arrivé quelque accident à notre rétine, en vertu duquel nous nous croyons petits.

LE COURTISAN.

La mort vaudroit mieux que l'état où nous ſommes.

BLAISE.

Ah! ma foi, ma parſonne eſt bian diminuée; mais j'aime encore mieux le petit morciau qui m'en reſte, que de n'en avoir rian du tout: mais tenez, velà apparemment le Gouvarneu d'ici qui nous lorgne avec une lunette.

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, SON FILS, SA FILLE, BLECTRUE, L'INSULAIRE, MÉGISTE, SUITE DU GOUVERNEUR, LES HUIT EUROPÉENS.

L'INSULAIRE.

Les voilà, Seigneur.

LE GOUVERNEUR, *de loin, avec une lunette d'approche.*

Vous me montrez-là quelque chofe de bien extraordinaire: il n'y a affurément rien de pareil dans le monde. Quelle petiteffe! & cependant ces petits animaux ont parfaitement la figure d'homme, & même à-peu-près nos geftes, & notre façon de regarder. En vérité, puifque vous me les donnez, je les accepte avec plaifir. Approchons.

PARMENÈS, *fe faififfant de la Comteffe.*

Mon pere, je me charge de cette petite femelle-ci; car je la crois telle.

FLORIS, *prenant le Courtisan.*

En voilà un que je serois bien-aise d'avoir aussi : je crois que c'est un petit mâle.

LE COURTISAN.

Madame, n'abusez point de l'état où je suis.

FLORIS.

Ah ! mon pere, je crois qu'il me répond; mais il n'a qu'un petit filet de voix.

L'INSULAIRE.

Vraiment, ils parlent ; ils ont des pensées, & je leur ait fait apprendre notre langue.

FLORIS.

Que cela va me divertir ! Ah ! mon petit mignon, que vous êtes aimable !

PARMENÈS.

Et ma petite femelle, me dira-t-elle quelque chose ?

LA COMTESSE.

Vous me paroissez généreux, Seigneur ; secourez-moi ; indiquez-moi, si vous le pouvez, de quoi reprendre ma figure naturelle.

PARMENÈS.

Ma sœur, ma femelle vaut bien votre mâle.

FLORIS.

Oh ! j'aime mieux mon mâle que tout le reſte ; mais ne mordent-ils pas, au moins ?

BLAISE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

FLORIS.

En voilà un qui rit de ce que je dis.

BLAISE.

Morgué ! je ne ris pourtant que du bout des dents.

LE GOUVERNEUR.

Et les autres ?

LE PHILOSOPHE.

Les autres ſont indignés du peu d'égard qu'on a ici pour des créatures raiſonnables.

FONTIGNAC, *avec feu.*

Sire, repréſentez-bous lé mieux fait dé botré Royaume. Boilà cé qué jé ſuis, ſans mé ſoucier qui mé gâte la taille.

BLAISE.

Vartigué ! Monſieu le Gouvarneu, ou bian Monſieu le Roi, je ne ſçavons lequeul c'eſt ; & vous, Mademoiſelle ſa fille, & Monſieu ſon garçon : il n'y a qu'un mot qui ſarve. Venez me voir avaler ma pitance, vous varrez s'il y a d'homme

qui débride mieux; je ne ſis pas pus haut que chopaine: mais morgué! dans cette chopaine vous vous y varrez tenir pinte.

LE GOUVERNEUR.

Il me ſemble qu'ils ſe fâchent: allons qu'on les remette en cage, qu'on leur donne à manger; cela les adoucira peut-être.

LE COURTISAN, *à Floris, en lui baiſant la main.*

Aimable Dame, ne m'abandonnez pas dans mon malheur.

FLORIS.

Eh! voyez donc, mon Pere, comme il me baiſe la main! Non, mon petit rat; vous ſerez à moi, & j'aurai ſoin de vous. En vérité, il me fait pitié!

LE PHILOSOPHE, *ſoupirant.*

Ah!

BLAISE.

Jarnicoton, queu train!

SCENE IV.

LES INSULAIRES.

LE GOUVERNEUR.

VOILA, par exemple, de ces choses qui passent toute vraisemblance. Nos histoires n'ont-elles jamais parlé de ces animaux-là?

BLECTRUE.

Seigneur, je me rappelle un fait; c'est que j'ai lu dans les Registres de l'État, qu'il y a près de deux-cents ans qu'on en prit de semblables à ceux-là; ils sont dépeints de même. On crut que c'étoient des animaux, & cependant c'étoient des hommes: car il est dit qu'ils devinrent aussi grands que nous, & qu'on voyoit croître leur taille à vue d'œil, à mesure qu'ils goûtoient notre raison & nos idées.

LE GOUVERNEUR.

Que me dites-vous-là, qu'ils goûtoient notre raison & nos idées? Etoit-ce à cause qu'ils étoient petits de raison, que les dieux vouloient qu'ils parussent petits de corps?

BLECTRUE.

Peut-être bien.

LE GOUVERNEUR.

Leur petiteſſe n'étoit donc que l'effet d'un charme, ou bien qu'une punition des égarements & de la dégradation de leur âme ?

BLECTRUE.

Je le croirois volontiers.

PARMENÈS.

D'autant qu'ils parlent, qu'ils répondent & qu'ils marchent comme nous.

LE GOUVERNEUR.

A l'égard de marcher, nous avons des ſinges qui en font autant. Il eſt vrai qu'ils parlent & qu'ils répondent à ce qu'on leur dit: mais nous ne ſçavons pas juſqu'où l'inſtinct des animaux peut aller.

FLORIS.

S'ils devenoient grands, ce que je ne crois pas, mon petit mâle ſeroit charmant. Ce ſont les plus jolis petits traits du monde; rien de ſi fin que ſa petite taille.

PARMENÈS.

Vous n'avez pas remarqué les grâces de ma femelle.

LE GOUVERNEUR.

Quoi qu'il en ſoit, n'ayons rien à nous reprocher. Si leur petiteſſe n'eſt qu'un charme, eſſayons de le diſſiper, en les rendant raiſonnables: c'eſt toujours faire une bonne action que de tenter d'en faire une. Blectrue, c'eſt vous à qui je les confie. Je vous charge du ſoin de les éclairer; n'y perdez point de temps; interrogez-les; voyez ce qu'ils ſont, & ce qu'ils faiſoient; tâchez de rétablir leur âme dans ſa dignité, de retrouver quelques traces de ſa grandeur. Si cela ne réuſſit pas, nous aurons du moins fait notre devoir; & ſi ce ne ſont que des animaux, qu'on les garde à cauſe de leur figure ſemblable à la nôtre. En les voyant faits comme nous, nous en ſentirons encore mieux le prix de la raiſon, puiſqu'elle ſeule fait la différence de la bête à l'homme.

FLORIS.

Et nous reprendrons nos petites marionnettes, s'il n'y a point d'eſpérance qu'elles changent.

BLECTRUE.

Seigneur, dès ce moment je vais travailler à l'emploi que vous me donnez.

SCENE V.

BLECTRUE, MÉGISTE.

BLECTRUE.

MÉGISTE, je vous prie de dire qu'on me les amene ici.

SCENE VI.

BLECTRUE, *seul.*

HÉLAS! je n'ai pas grande espérance; ils se querellent, ils se fâchent même les uns contre les autres. On dit qu'il y en a deux tantôt qui ont voulu se battre; & cela ne ressemble point à l'homme.

SCENE VII.

BLECTRUE, MÉGISTÉ, SUITE, LES HUIT EUROPÉENS.

BLECTRUE.

JOLIES petites marmottes, écoutez-moi ; nous ſoupçonnons que vous êtes des hommes.

BLAISE.

Voyez ! la belle nouvelle qu'il nous apprend-là !

FONTIGNAC.

Allez, Monſieur ; paſſez à la certitude ; je bous la garantis.

BLECTRUE.

Soit.

LE PHILOSOPHE.

En doutant que nous ſoyons des hommes, vous nous faites douter ſi vous en êtes.

BLECTRUE.

Point de colere, vous y êtes ſujet : ce ſont des mouvements de quadrupede que je n'aime point à vous voir.

LE PHILOSOPHE.

Nous, quadrupedes !

LA COMTESSE.

Quelle humiliation !

FONTIGNAC.

Sandis ! fortune espiegle, tu mé houspillé rudement.

BLAISE.

Parla sangué ! vous qui parlez, sçavez-vous bian que, si vous êtes noute prouchain, que c'est tout le bout du monde ?

SPINETTE.

Maudit pays !

BLECTRUE.

Doucement, petits singes ; appaisez-vous, je ne demande qu'à sortir d'erreur ; & le parti que je vais prendre pour cela, c'est de vous entretenir chacun en particulier, & je vais vous laisser un moment ensemble pour vous y déterminer : calmez-vous, nous ne vous voulons que du bien : si vous êtes des hommes, tâchez de devenir raisonnables : on dit que c'est pour vous le moyen de devenir grands.

SCENE VIII.

LES HUIT EUROPÉENS.

FONTIGNAC.

QUÉ beut donc dire cé vouffon, avec fon *debénez raifonnavle?* Peut-on débénir ce que l'on eft? S'il né falloit qué dé la raifon pour être grand dé taillé, jé pafferois le chéné en hauteur.

BLAISE.

Bon, bon! vous prenez bian voute temps pour des gafconnades! penfons à noute affaire.

LE POETE.

Pour moi, je crois que c'eft un pays de magie, où notre naufrage nous a fait aborder.

LE PHILOSOPHE.

Un pays de magie! idée poëtique que cela, Monfieur le Poëte; car vous m'avez dit que vous l'étiez.

LE POETE.

Ma foi, Monfieur de la Philofophie; car vous

m'avez dit que vous l'aimiez, une idée de Poëte vaut bien une vision de Philosophe.

BLAISE.

Morgué! si je ne m'y mets, velà de la fourmi qui se va battre: paix donc là, grenaille.

FONTIGNAC.

Eh! Messieurs, un peu dé concordé dans l'état présent de nos affaires.

BLAISE.

Jarnigué, acoutez-moi; il me viant en pensément queuque chose de bon sur les paroles de de sti-là qui nous a boutés ici. Les gens de ce pays l'appellont l'Isle de la Raison, n'est-ce pas? Il faut donc que les habitants s'appelaint les Raisonnables; car en France il n'y a que des François, en Allemagne des Allemands, & à Passy des gens de Passy, & pas un raisonnable parmi ça: ce n'est que des François, des Allemands, des gens de Passy. Les Raisonnables; ils sont dans l'Isle de la Raison; ça va tout seul.

LE PHILOSOPHE.

Eh! finis, mon ami, finis; tu nous ennuies.

BLAISE.

Eh, bian! vous avez le temps de vous ennuyer; patience. Je dis donc que j'ai entendu dire par

le Seigneur de noute village, qui étoit un ſonge-creux, que ceux-là qui n'étiont pas raiſonnables, deveniont bian petits en la préſence de ceux là qui étiont raiſonnables. Je ne voyions goute à ſon idée en ce temps-là: mais morgué! en véci la véréfication dans ce pays. Je ne ſommes que des François, des Gaſcons, ou autre choſe; je nous trouvons avec des Raiſonnables, & velà ce qui nous rapetiſſe la taille.

LE POETE.

Comme ſi les François n'étoient pas raiſonnables.

BLAISE.

Eh! morgué, non: ils ne ſont que des François; ils ne pourront pas être nés natifs de deux pays.

FONTIGNAC.

Cadédis, pour moi, jé troubé l'imagination eſſélenté; il faut que cet hommé ſoit dé racé gaſconne, en bérité; & j'adopte ſa penſée: ſauf lé reſpect que jé dois à tous, jé prendrai ſeulement la liverté dé purger ſon diſcours dé la brouiſſaillé qui s'y troube. Jé dis donc qué plus jé vous regardé, & plus jé mé fortifie dans l'idée dé cé ruſtré; notre petiteſſé, ſandis, n'eſt pas

uniformé; rémarquez, Messieurs, qu'elle va par échélons.

BLAISE.

Toujours en dévalant, toujours de pis en pis.

LE PHILOSOPHE.

Eh! laissons de pareilles chimeres.

BLAISE.

Eh! morgué, laissez-li bailler du large à ma pensée.

FONTIGNAC.

Jé bous parlois d'échélons: eh! pourquoi ces échélons, cadédis?

BLAISE.

C'est peut-être parce qu'il y en a de plus fous les uns que les autres.

FONTIGNAC.

Cet homme dit d'or; jé pensé qué c'est lé dégré dé folie qui réglé la chose; & qu'ainsi né soit, régardez cé paysan; ce n'est qu'un rustre.

BLAISE.

Eh! là, là, n'appuyez pas si farme.

FONTIGNAC.

Et cépendant cé rustre, il est lé plus grand dé nous tous.

BLAISE.

Oui, je ſis le plus ſage de la bande.

FONTIGNAC.

Non pas lé plus ſage, mais lé moins frappé dé folie, & jé né m'en étonné pas; lé champ dé vataillé de l'extrabagancé, boyez-bous! c'eſt lé grand monde, & cé payſan né lé connoît pas, la folie né l'attrapé qué dé loin; & boilà ce qui lui rend ici la taillé un peu plus longué.

BLAISE.

La foulie vous bleſſe tout-à-fait, vous autres; alle ne fait que m'égratigner, moi: ſtapandant, voyez que j'ai bon air avec mes égratignures.

FONTIGNAC.

En ſuibant lé dégré, j'arribe après lui, moi, plus petit qué lui, mais plus grand qué les autres. Jé né m'en étonné pas non plus; dans lé monde, jé né ſuis qué ſuvalterne, & jé n'ai jamais eu lé moyen d'être auſſi fou qué les autres.

BLAISE.

Oh! à voir voute taille, vous avez eu des moyens de reſte.

FONTIGNAC.

Jé continue ma rondé, & Spinette mé ſuit.

BLAISE.

En éfét, la chambriere n'eſt pas ſi petiote que la maitreſſe; faut bian qu'alle ne ſoit pas ſi folle.

FONTIGNAC.

Ellé né bient pourtant qu'après nous, & c'eſt qué la raiſon des femmes eſt toujours un peu plus dévilé qué la nôtre.

SPINETTE.

A quelque impertinence près, tout cela me paroîtroit aſſez naturel.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je le trouve pitoyable.

BLAISE.

Morgué! tenez, Philoſophe, vous qui parlez, voute taille eſt la plus malingre de toutes.

FONTIGNAC.

Oui, c'eſt la plus inappercebavle, cellé qui rampé lé plus; & la raiſon en eſt vonne. Monſieur lé Philoſophe nous a dit dans lé baiſſeau, qu'il aboit quitté la France, dé peur dé loger à la vaſtille.

BLAISE.

Vous n'êtes pas chanceux en aubarges.

FONTIGNAC.

Et qu'actuellément il s'enfuyoit pour un pétit

libre dé ſciencé; dé pétits mots hardis; dé pétits ſentiments; & franchément tant dé pétiteſſes pourroient vien nous aboir produit lé pétit hommé à qui jé parlé. Bénons à Monſieur le Poëte.

BLAISE.

Il eſt, morgué ! bian écrâſé.

LE POETE.

Je n'ai pourtant rien à reprocher à ma raiſon.

FONTIGNAC.

Des gens dé botré métier, cépendant lé bon-ſens n'en eſt pas célébré ; n'abez-bous pas dit qué bous étiez en boyagé pour uné épigrammé ?

LE POETE.

Cela eſt vrai. Je l'avois fait contre un homme puiſſant qui m'aimoit aſſez ; & qui s'eſt ſcandaliſé mal-à-propos d'un pur jeu d'eſprit.

BLAISE.

Pauvre faiſeux de vars ! il y a comme ça des gens de mauvaiſe himeur qui n'aimont pas qu'on les vilipende.

FONTIGNAC, *à la Comteſſe*.

A bous lé dez, Madame.

LA COMTESSE.

Taiſez-vous, vos raiſonnements ne me plaiſent pas.

BLAISE.

Il n'y a qu'à la voir pour juger du paquet. Et noute Médecin?

FONTIGNAC.

Jé l'ouvliois; dé la profeſſion dont il eſt, ſa critique eſt toute faite.

LE MÉDECIN.

Bon ! vous nous faites-là de beaux contes !

FONTIGNAC, *parlant du Courtiſan.*

Jé n'interrogé pas Monſieur, dé qui jé ſuis le Sécrétaire dépuis dix ans, & qué lé hazard a fait naître en France, quoiqué de famille eſpagnolé; il alloit bicéroi dans les Indes abec Madamé ſa ſœur, & Spinetté cette agréavlé fillé dé qui jé ſuis tomvé épris dans lé boyage.

LE COURTISAN.

Je ne crois pas, Monſieur de Fontignac, que vous m'ayez vu faire des folies.

FONTIGNAC.

Monſieur, lé reſpect mé fermé la vouche, & jé bous renboye à botré taille.

BLAISE.

En effet, faut que vous ayez de maîtres vartigos dans voute tête.

FONTIGNAC.

Paix, ſilencé; boilà notre hommé qui rébient.

SCENE IX.

BLECTRUE, UN DOMESTIQUE, LES HUIT EUROPÉENS.

BLECTRUE.

ALLONS, mes petits amis; lequel de vous veut lier le premier converſation avec moi?

LE POETE.

C'eſt moi; je ſerai bien-aiſe de ſavoir ce dont il s'agit.

BLAISE.

Morgué! je voulois venir, moi; je viandrai donc après?

BLECTRUE.

Allons, ſoit; qu'on remene les autres.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je ne veux plus paroître; je ſuis las de toutes ces façons.

BLECTRUE.

J'ai toujours remarqué que ce petit animal-là a plus de férocité que les autres ; qu'on le mette à part, de peur qu'il ne les gâte.

SCENE X.

BLECTRUE, LE POETE.

BLECTRUE.

Allons, causons ensemble; j'ai bonne opinion de vous, puisque vous avez déja eu l'instinct d'apprendre notre langue.

LE POETE.

Seigneur Blectrue, laissons-là l'instinct, il n'est fait que pour les bêtes; il est vrai que nous sommes petits.

BLECTRUE.

Oh! extrêmement.

LE POETE.

Ou du moins vous nous croyez tels, & nous aussi: mais cette petitesse réelle ou fausse ne nous est venue que depuis que nous avons mis le pied sur vos terres,

BLECTRUE.

En êtes-vous bien sûr ? (*à part.*) Cela ressembleroit à l'article dont il est fait mention dans nos registres.

LE POETE.

Je vous dis la vérité.

BLECTRUE, *l'embrassant.*

Petit bon-homme, veuille le ciel que vous ne vous trompiez pas, & que ce soit mon semblable que j'embrasse dans une créature pourtant si méconnoissable. Vous me pénétrez de compassion pour vous. Quoi! vous seriez un homme ?

LE POETE.

Hélas! oui.

BLECTRUE.

Eh! qui vous a donc mis dans l'état où vous êtes ?

LE POETE.

Je n'en sais, ma foi, rien.

BLECTRUE.

Ne seroit-ce pas que vous seriez déchu de la grandeur d'une créature raisonnable ? Ne porteriez-vous pas la peine de vos égarements ?

LE POETE.

Mais, Seigneur Blectrue, je ne les connois

pas. Ne feroit-ce pas plutôt un coup de magie ?

BLECTRUE.

Je n'y connois point d'autre magie que vos foibleſſes.

LE POETE.

Croyez-vous, mon cher ami ?

BLECTRUE.

N'en doutez point, mon cher : j'ai des raiſons pour vous dire cela, & je me ſens ſaiſi de joie, puiſque vous commencez à le ſoupçonner vous-même. Je crois vous reconnoître à travers le déguiſement humiliant où vous êtes : oui, la petiteſſe de votre corps n'eſt qu'une figure de la petiteſſe de votre âme.

LE POETE.

Eh bien ! Seigneur Blectrue, charitable inſulaire ! conduiſez-moi, je me remets entre vos mains ; voyez ce qu'il faut que je faſſe. Hélas ! je ſçais que l'homme eſt bien peu de choſe.

BLECTRUE.

C'eſt le diſciple des dieux, quand il eſt raiſonnable ; c'eſt le compagnon des bêtes, quand il ne l'eſt point.

LE POETE.

Cependant, quand j'y ſonge, où ſont mes folies ?

BLECTRUE.

Ah! vous retombez en arriere.

LE POETE.

Je ne ſçaurois me voir définir le compagnon des bêtes.

BLECTRUE.

Je ne dis pas encore que ma définition vous convienne; mais voyons: que faiſiez-vous dans le pays dont vous êtes?

LE POETE.

Vous n'avez point dans votre langue de mot pour définir ce que j'étois.

BLECTRUE.

Tant pis. Vous étiez donc quelque choſe de bien étrange?

LE POETE.

Non, quelque choſe de très-honorable; j'étois homme d'eſprit & bon Poëte.

BLECTRUE.

Poëte! eſt-ce comme qui diroit marchand?

LE POETE.

Non; des vers ne ſont pas une marchandiſe, & on ne peut pas appeller un Poëte un marchand de vers. Tenez, je m'amuſois dans mon pays à des

ouvrages d'esprit, dont le but étoit, tantôt de faire rire, tantôt de faire pleurer les autres.

BLECTRUE.

Des ouvrages qui font pleurer ! cela est bien bisarre.

LE POETE.

On appelle cela des Tragédies que l'on récite en dialogues, où il y a des Héros si tendres, qui ont tour-à-tour des transports de vertu & de passion si merveilleux; de nobles coupables qui ont une fierté si étonnante, dont les crimes ont quelque chose de si grand, & les reproches qu'ils s'en font sont si magnanimes ; des hommes enfin qui ont de si respectables foiblesses, qui se tuent quelquefois d'une maniere si admirable & si auguste, qu'on ne sçauroit les voir sans en avoir l'âme émue & pleurer de plaisir. Vous ne me répondez rien.

BLECTRUE, *surpris, l'examine sérieusement.*

Voilà qui est fini, je n'espere plus rien; votre espece me devient plus problématique que jamais. Quel pot-pourri de crimes admirables, de vertus coupables & de foiblesses augustes ! il faut que leur raison ne soit qu'un coq-à-l'âne. Continuez.

LE

LE POETE.

Et puis, il y a des Comédies où je représentois les vices & les ridicules des hommes.

BLECTRUE.

Ah! je leur pardonne de pleurer là.

LE POETE.

Point du tout; cela les faisoit rire.

BLECTRUE.

Hem?

LE POETE.

Je vous dis qu'ils rioient.

BLECTRUE.

Pleurer où l'on doit rire, & rire où l'on doit pleurer! les monstrueuses créatures!

LE POETE, *à part.*

Ce qu'il dit là est assez plaisant.

BLECTRUE.

Et pourquoi faisiez-vous ces ouvrages?

LE POETE.

Pour être loué, & admiré même, si vous voulez.

BLECTRUE.

Vous aimiez donc bien la louange?

LE POETE.

Eh! mais, c'est une chose très-gracieuse.

BLECTRUE.

J'aurois cru qu'on ne la méritoit plus, quand on l'aimoit tant.

LE POETE.

Ce que vous dites là peut se penser.

BLECTRUE.

Et quand on vous admiroit, & que vous croyiez en être digne, alliez-vous dire aux autres : je suis un homme admirable ?

LE POETE.

Non, vraiment ; cela ne se dit point : j'aurois été ridicule.

BLECTRUE.

Ah ! j'entends. Vous cachiez que vous étiez un ridicule, & vous ne l'étiez qu'*incognitò*.

LE POETE.

Attendez donc, expliquons-nous ; comment l'entendez-vous ? je n'aurois donc été qu'un sot, à votre compte ?

BLECTRUE.

Un sot admiré ; dans l'éclaircissement voilà tout ce qu'on y trouve.

LE POETE, *étonné*.

Il sembleroit qu'il dit vrai.

BLECTRUE.

N'êtes-vous pas de mon ſentiment? voyez-vous cela comme moi?

LE POETE.

Oui, aſſez; & en même temps je ſens un mouvement intérieur que je ne puis expliquer.

BLECTRUE.

Je crois voir auſſi quelque changement à votre taille. Courage, petit homme; ouvrez les yeux.

LE POETE.

Souffrez que je me retire; je veux réfléchir tout ſeul ſur moi-même: il y a effectivement quelque choſe d'extraordinaire qui ſe paſſe en moi.

BLECTRUE.

Allez, mon fils, allez; faites de ſérieuſes réfléxions ſur vous; tâchez de vous mettre au fait de toute votre ſottiſe. Ce n'eſt pas là tout ſans doute; & nous nous reverrons, s'il le faut.

SCENE XI.

BLECTRUE.

JE ſuis charmé, mes eſpérances renaiſſent; il faut voir les autres. Y a-t-il quelqu'un?

SCENE XII.

BLECTRUE, MÉGISTE.

BLECTRUE.

FAITES-MOI voir la plus grande de ces petites créatures.

MÉGISTE.

Vous ſçavez qu'on les a toutes miſes chacune dans une cage. Amenerai-je celle que vous demandez dans la ſienne?

BLECTRUE.

Eh! bien, amenez-la comme elle eſt.

SCENE XIII.

BLECTRUE.

JE veux voir pourquoi elle n'eſt pas ſi petite que les autres; cela pourra encore m'apprendre quelque choſe ſur leur eſpece. Quelle joie de les voir ſemblables à nous !

SCENE XIV.

BLECTRUE, MÉGISTE, SUITE; BLAISE, *en cage.*

BLAISE.

PARLÈZ donc, noute ami Bleƈtrue: eh! morgué, eſt-ce qu'on nous prend pour des oiſiaux? avons-je de la pleume pour nous tenir en cage? Je ſis là comme une volaille qu'on va mener vendre à la vallée. Mettez-moi donc plutôt dindon de baſſe-cour.

BLECTRUE.

Ne tient-il qu'à vous ouvrir votre cage pour vous rendre content? tenez, la voilà ouverte.

LE PAYSAN.

Ah! pargué, faut que vous radotiez, vous autres, pour nous enfarmer. Allons, de quoi s'agit-il?

BLECTRUE.

Vous n'êtes, dit-on, devenus petits qu'en entrant dans notre Isle. Cela est-il vrai?

BLAISE.

Tenez, velà l'histoire de noute taille. Dès le premier pas ici, je me sis apparçu dévaler jusqu'à la ceinture; & pis, en faisant l'autre pas, je n'allois pus qu'à ma jambe; & pis je me sis trouvé à la cheville du pied.

BLECTRUE.

Sur ce pied-là il faut que vous sçachiez une chose.

BLAISE.

Deux, si vous voulez.

BLECTRUE.

Il y a deux siecles qu'on prit ici de petites créatures comme vous autres.

BLAISE.

Voulez-vous gager que je sommes dans leur cage ?

BLECTRUE.

On les traita comme vous; car ils n'étoient pas plus grands; mais ensuite ils devinrent tout aussi grands que nous.

BLAISE.

Eh ! morgué, depuis six mois j'épions pour en avoir autant. Apprenez-moi le secret qu'il faut pour ça. Pargué, si jamais voute chemin s'adonne jusqu'à Passy, vous varrez un brave homme; je trinquerons d'importance. Dites-moi ce qu'il faut faire.

BLECTRUE.

Mon petit mignon, je vous l'ai déja dit; rien que devenir raisonnable.

BLAISE.

Quoi ! cette marmaille guarit par-là ?

BLECTRUE.

Oui. Apparemment qu'elle ne l'étoit pas; & sans doute vous êtes de même?

BLAISE.

Eh ! palsangué, velà donc mon compte de tantôt avec les échelons du Gascon; velà ce que c'est;

vous avez raiſon, je ne ſis pas raiſonnable.

BLECTRUE.

Que cet aveu-là me fait plaiſir! Mon petit ami, vous êtes dans le bon chemin; pourſuivez.

BLAISE.

Non, morgué! je n'ons pas de raiſon, c'eſt ma penſée. Je ne ſis qu'un nigaud, qu'un butord; & je le ſoutianrons dans le carrefour à ſon de trompe, afin d'en être pus confus; car morgué! ça eſt honteux.

BLECTRUE.

Fort bien. Vous penſez à merveille. Ne vous laſſez point.

BLAISE.

Oui, ça va fort bian. Mais parlez donc: cette taille ne pouſſe point.

BLECTRUE.

Prenez garde; l'aveu que vous faites de manquer de raiſon, n'eſt peut-être pas comme il faut: peut-être ne le faites-vous que dans la ſeule vue de rattraper votre figure?

BLAISE.

Eh! vraiment non.

BLECTRUE.

Ce n'eſt pas aſſez. Ce ne doit pas être là votre objet.

BLAISE.

Pargué! il en vaut pourtant bian la peine.

BLECTRUE.

Eh! mon cher enfant, ne ſouhaitez la raiſon que pour la raiſon même. Réfléchiſſez ſur vos folies pour en guérir; ſoyez-en honteux de bonne-foi: c'eſt de quoi il s'agit apparemment.

BLAISE.

Morgué! me velà bian embarraſſé. Si je ſçavions écrire, je vous griffonnerions un petit mémoire de mes fredaines; ça feroit plutôt fait. Encore ma raiſon & mon impartinance ſont ſi embarraſſées l'une dans l'autre, que tout ça fait un balot où je ne connois pus rian. Traitons ça par demande & par réponſe.

BLECTRUE.

Je ne ſçaurois; car je n'ai preſque point l'idée de ce que vous êtes. Mais repaſſez cela vous-même, & excitez-vous à aimer la raiſon.

BLAISE.

Ah! jarnigué, c'eſt une balle choſe, ſi alle n'étoit pas ſi difficile.

BLECTRUE.

Voyez la douceur & la tranquillité qui regnent parmi nous ; n'en êtes-vous pas touché ?

BLAISE.

Ça est vrai, vous m'y faites penser. Vous avez des faces d'une bonté, des physionomies si innocentes, des cœurs si gaillards . . .

BLECTRUE.

C'est l'effet de la raison.

BLAISE.

C'est l'effet de la raison ? Faut qu'alle soit d'un grand rapport ! Ça me ravit d'amiquié pour alle. Allons, mon ami, je ne vous quitte pus. Me velà honteux, me velà enchanté, me velà comme il faut. Baillez-moi cette raison, & gardez ma taille. Oui, mon ami, un homme de six pieds ne vaut pas une marionnette raisonnable ; c'est mon darnier mot & ma darniere parole. Eh ! tenez, tout en vous contant ça, velà que je sis en transport. Ah ! morgué, regardez-moi bian ? lorgnez-moi, je crois que je hausse. Je ne sis pus à la cheville de voute pied, j'attrape voute jarretiere.

BLECTRUE.

O Ciel ! quel prodige ! ceci est sensible.

BLAISE.

Ah! jarniguoi, velà que ça reſte là.

BLECTRUE.

Courage. Vous n'aimez pas plutôt la raiſon, que vous en êtes récompenſé.

BLAISE, *étonné & hors d'haleine.*

Ça eſt vrai; j'en ſis tout ſtupéfait: mais faut bian que je ne l'aime pas encore autant qu'alle en eſt daigne; ou bian, c'eſt que je ne mérite pas qu'alle acheve ma délivrance. Acoutez-moi. Je vous dirai que je ſis premierement un ivrogne: parſonne n'a ſiroté d'auſſi bon appétit que moi. J'ons ſi ſouvent pardu la raiſon, que je m'étonne qu'alle puiſſe me retrouver alle-même.

BLECTRUE.

Ah! que j'ai de joie! Ce ſont des hommes, voilà qui eſt fini. Achevez, mon cher ſemblable, achevez; encore une ſecouſſe.

BLAISE.

Hélas! j'avons un tas de fautes qui eſt trop grand pour en venir à bout: mais, quant à ce qui eſt de cette ivrognerie, j'ons toujours fricaſſé tout mon argent pour alle: & pis, mon ami, quand je vendions nos danrées, combian de chalands

n'ons-je pas fourbés, ſans parmettre aux gens de me fourber itou; ça eſt bian malin !

BLECTRUE.

A merveille.

BLAISE.

Et le compere Mathurin, què n'ons-je pas fait pour mettre ſa femme à mal ? Par bonheur qu'alle a toujours été rude-âniere envars moi; ce qui fait que je l'en remarcie: mais, dans la raiſon, pourquoi vouloir ſe ragoûter de l'honneur d'un compere, quand on ne voudroit pas qu'il eût appétit du nôtre ?

BLECTRUE.

Comme il change à vue d'œil !

BLAISE.

Hélas ! oui, ma taille s'avance ; & c'eſt bian de la grâce que la raiſon me fait ; car je ſis un pauvre homme. Tenez, mon ami ; j'avois un quarquier de vaigne avec un quarquier de pré, je vivions ſans ennui avec ma ſarpe & mon labourage ; le Capitaine Duflot viant là-deſſus, qui me dit comme ça : Blaiſe, veux-tu me ſarvir dans mon vaiſſiau ? Veux-tu venir gagner de l'argent ? Ne velà-t-il pas mes oreilles qui ſe dreſſont à ce mot d'*argent*, comme les oreilles

d'une bourrique ? Velà-t-il pas que je quitte, ſauf votre reſpect, bétail, amis, parens ? Ne vas-je pas m'enfarmer dans cette baraque de planches ? & pis le tems ſe fâche, velà un orage, l'iau gâte nos vivres ; il n'y a pus ni pâte ni faraine. Eh ! qu'eſt-ce que c'eſt que ça ? En pleure, en crie, en jure, en meurt de faim ; la baraque enfonce, les poiſſons mangeont Monſieur Duflot, qui les auroit bian mangés li-même. Je nous ſauvons une demi-douzaine. Je rappetiſſons en arrivant. Velà tout l'argent que me vaut mon équipée. Mais morgué ! j'ons fait connoiſſance avec cette raiſon ; & j'aime mieux ça que toute la boutique d'un orfévre. Tenez, tenez, ami Blectrue, conſidérez ; vélà encore une crûe qui me prend : on diroit d'un agioteux ; je devians grand tout d'un coup : me velà comme j'étois !

BLECTRUE, *l'embraſſant.*

Vous ne ſçauriez croire avec qu'elle joie je vois votre changement.

BLAISE.

Vartigué ! que je vas me moquer de mes camarades ! que je vas être glorieux ! que je vas me quarrer ?

BLECTRUE.

Ah ! que dites-vous là, mon cher ? Quel sentiment de bête ! Vous redevenez petit.

BLAISE.

Eh ! morgué, ça est vrai ; me velà rechûté, je raccourcis. A moi ! à moi ! Je me repents. Je demande pardon. Je fais vœu d'être humble. Jamais pus de vanité, jamais.... Ah ! .... Ah ! Ah ! Ah !... Je retorne !

BLECTRUE.

N'y revenez plus.

BLAISE.

Le bon secret que l'humilité pour être grand ! Qu'est-ce qui diroit ça ? Que je vous embrasse, camarade. Mon pere m'a fait, & vous m'avez refait.

BLECTRUE.

Ménagez-vous donc bien désormais.

BLAISE.

Oh ! morgué, de l'humilité, vous dis-je. Comme cette gloire mange la taille ! Oh ! je n'en dépenserai pus en suffisance.

BLECTRUE.

Il me tarde d'aller porter cette bonne nouvelle-là au Roi.

BLAISE.

Mais, dites-moi, j'ons piquié de mes pauvres camarades ; je prends de la charité pour eux. Ils valont mieux que moi : je ſuis le pire de tous ; faut les ſecourir : & tantôt, ſi vous voulez, je leur ferai entendre raiſon. Drès qu'ils me varront, ma préſence les ſarmonnera ; faut qu'ils deviennent ſouples, & qu'ils reſtient tout parclus d'étonnement.

BLECTRUE.

Vous raiſonnez fort bien.

BLAISE.

Vrament ! grand marci à vous.

BLECTRUE.

Vous vaudrez mieux qu'un autre pour les inſtruire ; vous ſortez du même monde, & vous aurez des lumieres que je n'ai point.

BLAISE.

Oh ! que vous n'avez point ! ça vous plaît à dire. C'eſt vous qui êtes le ſoleil ; & je ne ſis pas tant ſeulement la leune auprès de vous, moi : mais je ferons de mon mieux, à moins qu'ils ne me rebutiont à cauſe de ma chétive condition.

BLECTRUE.

Comment, chétive condition ! Vous m'avez dit que vous étiez un laboureur.

BLAISE.

Et c'eſt à cauſe de ça.

BLECTRUE.

Et ils vous mépriſeroient ! O raiſon humaine, peut-on t'avoir abandonnée juſques-là ! Eh bien ! tirons parti de leur démence ſur votre chapitre ; qu'ils ſoient humiliés de vous voir plus raiſonnable qu'eux, vous dont ils font ſi peu de cas.

BLAISE.

Et qui ne ſçait ni B ni A. Morgué ! faudroit ſe mettre à genoux pour acouter voute bon-ſens. Mais je penſe que velà un de nos camarades qui viant.

SCENE XV.

BLECTRUE, MÉGISTE, BLAISE, FONTIGNAC.

MÉGISTE.

Seigneur Bleƈtrue, en voilà un qui veut abſolument vous parler.

SCENE XVI.

BLECTRUE, BLAISE, FONTIGNAC.

FONTIGNAC.

Sandis ! maiſtré Vlaiſé, n'ai-jé pas la verlue ? Eſtés-bous l'éperlan dé tantôt ?

BLAISE.

Oui, frere ; velà le poulet qui viant de ſortir de ſa coquille.

BLECTRUE.

Il ne tiendra qu'à vous qu'il vous en arrive autant, petit bon-homme.

FONTIGNAC.

Eh ! cadédis, jé m'en murs ; & jé bénois en consultation là-dessus.

BLECTRUE.

Tenez, il en sçait le moyen, lui ; & je vous laisse ensemble.

SCENE XVII.

FONTIGNAC, BLAISE.

FONTIGNAC.

Allons, mon ami, jé rémets lé pétit goujon entré bos mains ; jé bous en récommandé la métamorphosé.

BLAISE.

Il n'y a rian de si aisié. Boutez de la raison lã-dedans ; & pis, zeste, tout le corps arrive.

FONTIGNAC.

Comment, dé la raison ! Tantôt, nous avons donc déviné justé ?

BLAISE.

Oui, j'avions mis le nez dessus. Il n'y a qu'à être bian persuadé qu'ous êtes une bête, & déclarer en quoi.

FONTIGNAC.

Uné bête ? Ne pourroit-on changer l'épithété ? Ce n'est pas que j'y répugné.

BLAISE.

Nenni, morgué ! c'est la plus belle pensée qu'ous aurez de voute vie.

FONTIGNAC.

Écoutez-moi, galant-hommé; n'est-cé pas ses imperfétions qu'il faut réconnoîtré ?

BLAISE.

Fort bian.

FONTIGNAC.

Eh donc ! la vétisé n'est pas dé mon lot. Cé n'est pas là qué gist mon mal : c'étoit lé bôtré ; chacun a le sien. Jé né prétends pourtant pas mé ménager ; car jé né m'estimé plus ; mais, dans la réflétion, jé mé troubé moins imvécilé qu'impertinent, moins sot qué fat.

BLAISE.

Bon, Morgué ! c'est ce que je voulons dire :

ça va grand train. Il baille appétit de s'accuser, ce garçon-là. Est-ce là tout ?

FONTIGNAC.

Non, non : mettez qué jé suis mentur.

BLAISE.

Sans doute, puisqu'ous êtes gascon ; mais est-ce par couteume, ou par occasion ?

FONTIGNAC.

Entré nous tout mé sert d'occasion ; ainsi comptez pour habitudé.

BLAISE.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Un homme qui ment, c'est comme un homme qui a pardu la parole.

FONTIGNAC.

Comment ça se fait-il ? car jé suis mentur & vavillard en même temps.

BLAISE.

N'importe : maugré qu'ous soyez bavard, mon dire est vrai ; c'est que sti-là qui ment, ne dit jamais la parole qu'il faut ; & c'est comme s'il ne sonnoit mot.

FONTIGNAC.

Jé né hais pas cétté pensée, elle est fantasqué.

BLAISE.

Revenons à vos miseres. Retornez vos poches ; montrez-moi le fond du sac.

FONTIGNAC.

Jé mé réproché d'avoir été empoisonnur.

BLAISE, *se reculant.*

Oh! pour de sti-là, il me faut du conseil ; car faura peut-être vous étouffer pour vous guarir, voyez-vous ! & je sis obligé d'en avartir les habitants.

FONTIGNAC.

Cé n'est point lé corps qué j'empoisonnois, jé faisois mieux.

BLAISE.

C'est peut-être les rivieres?

FONTIGNAC.

Non. Pis qué tout céla.

BLAISE.

Eh! morgué, parlez vîte.

FONTIGNAC.

C'est l'esprit des hommés qué jé corrompois, jé lés rendois abuglés ; en un mot, j'étois un flatteur.

BLAISE.

Ah! patience ; car d'abord voute poison avoit

bian mauvaiſe meine; mais ça eſt épouvantable, & je ſis tout eſcandaliſé.

FONTIGNAC.

Jé mé déteſté. Imaginez-bous qué du ridiculé dé mon maître, il y en a plus dé moitié dé ma façon.

BLAISE.

Faut bien ſoupirer de cette affaire-là.

FONTIGNAC.

J'en reſpiré à peine.

BLAISE.

Vous allez donc hauſſer?

FONTIGNAC.

Jé n'en douté pas à cé qué jé ſens. Suibez-moi, je veux qué lé prodigé éclaté aux yeux dé Spineté & de mon maîtré. N'attendons pas. Courons, jé ſuis preſſé.

BLAISE.

Allons vîte; & faiſons que tous nos camarades aient leur compte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE.

(Ils entrent comme se caressant.)

FONTIGNAC, *à Blaise.*

BIENS donc, qué jé t'emvrasse encoré, mon cher ami, mon intimé Vlaisé. Je suis pressé d'uné réconnoissancé qui duréra tout autant qué moi : en un mot, jé té dois ma raison & lé rétour dé ma figuré.

SPINETTE.

Pour moi, Fontignac, je ne te haïssois pas : mais j'avoue qu'aujourd'hui mon cœur est bien disposé pour toi ; je te dois autant que tu dois à Blaise.

FONTIGNAC.

Les biens mé pleubent donc dé tous côtés ?

BLAISE.

Pargué ! jons bian de la ſatisfaction de tout ça ; j'ons guari Monſieu de Fontignac, & pis Monſieu de Fontignac vous a guarie ; & par ainſi de guariſon en guariſon, je me porte bian, il ſe porte bian, vous vous portez bian ; & velà trois malades qui ſont devenus médecins ; car vous êtes itou médeceine envars les autres, Mademoiſelle Spinette ?

SPINETTE.

Hélas ! je ne demande pas mieux que de leur rendre ſervice.

FONTIGNAC.

Ah ! jé lé crois ; chez quiconqué a dé la raiſon, lé prochain affligé n'a qué fairé dé récommandation.

BLAISE.

Ça eſt admirable ! Comme on deviant honnêtes gens avec cette raiſon !

FONTIGNAC.

Jé mé ſens uné douceur, uné ſuabité dans l'âmé.

BLAISE.

Et la mienne eſt ſi bian repoſée !

SPINETTE.

La raiſon eſt un ſi grand tréſor !

BLAISE.

Morgué! ne la pardez pas, vous; ça est bian casuel entre les mains d'une fille.

SPINETTE.

Je vous suis bien obligée de l'avertissement.

BLAISE.

Alle me charme, Monsieur de Fontignac; alle a de la modestie; alle est aussi raisonnable que nous autres hommes.

FONTIGNAC.

Jé m'estimerois bien fortuné de l'être autant qu'ellé.

BLAISE.

Encore! un Gascon de modeste! oh! queu convarsion! Allons, vous êtes purgé à fond.

SCENE II.

MÉGISTE, FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE, LE MÉDECIN.

MÉGISTE.

Messieurs, voilà un de vos camarades qui m'a demandé en grâce de vous l'amener pour vous voir.

BLAISE.

Eh! où est-il donc?

FONTIGNAC.

Jé né l'apperçois pas non plus.

LE MÉDECIN.

Me voilà.

BLAISE.

Ah! je voyois queuque chose qui se remuoit là; mais je ne sçavois pas ce que c'étoit. Je pense que c'est noute Médecin.

LE MÉDECIN.

Lui-même.

SPINETTE.

Allons, mes amis, il faut tâcher de le tirer d'affaire.

LE MÉDECIN.

Eh ! Mademoiſelle, je ne demande pas mieux; car en vérité c'eſt quelque choſe de bien affreux que de reſter comme je ſuis, moi qui ai du bien, qui ſuis riche & eſtimé dans mon pays.

FONTIGNAC.

Né comptez pas l'eſtimé dé ces foux.

LE MÉDECIN.

Mais faudra-t-il que je demeure éloigné de chez moi, pauvre & ſans avoir de quoi vivre?

BLAISE.

Taiſez-vous donc, gourmand. Eſt-ce que la pitance vous manque ici?

LE MÉDECIN.

Non; mais mon bien que deviendra-t-il?

BLAISE.

Queu pauvreté avec ſon bian ! c'eſt comme un enfant qui crie après ſa poupée. Tenez, un pourpoint, des vivres & de la raiſon, quand un homme a ça, le velà garni pour ſon été & pour ſon hyvar ; le velà fourré comme un manchon. Vous varrez, vous varrez.

SPINETTE.

Dites-lui ce qu'il faut qu'il fasse pour redevenir comme il étoit.

BLAISE.

Voulez-vous que ce soit moi qui le traite?

FONTIGNAC.

Sans douté; l'honnur bous appartient; bous êtes lé doyen dé tous.

BLAISE.

Eh! morgué, pus d'honneur, je n'en voulons pus tâter; & je sçais bian que je ne sis qu'un pauvre réchappé des petites-maisons.

FONTIGNAC.

Rémettons donc cet estropié d'esprit entré les mains dé Mademoisellé Spinetté.

SPINETTE.

Moi, Messieurs! c'est à moi à me taire où vous êtes.

LE MÉDECIN.

Eh! mes amis, voilà des compliments bien longs pour un homme qui souffre.

BLAISE.

Oh dame! il faut que l'humilité marche entre nous; je nous mettons bas pour rester haut. Ça vous passe, mon mignon; & j'allons, puisque

ma compagnée l'ordonne, vous apprendre à devenir grand garçon & le tu auten de voute petitesse : mais je vas être brutal, je vous en avartis ; faut que j'assomme voute rapetissement avec des injures : demandez putôt aux camarades ?

FONTIGNAC.

Oui, botré santé en dépend.

LE MÉDECIN.

Quoi ! tout votre secret est de me dire des injures ? Je n'en veux point.

BLAISE.

Oh bian ! gardez donc vos quatre pattes.

SPINETTE.

Mais essayez, petit homme, essayez.

LE MÉDECIN.

Des injures à un Docteur de la Faculté !

BLAISE.

Il n'y a ni Docteur ni doctraine ; quand vous seriez Apothicaire.

LE MÉDECIN.

Voyons donc ce que c'est.

FONTIGNAC.

Bon, jé bous félicité du parti que bous prénez. Madémoisellé Spinetté, laissons fairé maître Vlaisé, & l'écoutons.

BLAISE.

Premierement, faut commencer par vous dire qu'ous êtes un sot d'être Médecin.

LE MÉDECIN.

Voilà un paysan bien hardi.

BLAISE.

Hardi! je ne sis pas entre vos mains. Dites-moi, sans vous fâcher, étiez-vous en ménage, aviez-vous femme là-bas?

LE MÉDECIN.

Non, je suis veuf; ma femme est morte à vingt-cinq ans d'une fluxion de poitrine.

BLAISE.

Maugré la doctraine de la Faculté?

LE MÉDECIN.

Il ne me fut pas possible de la réchapper.

BLAISE.

Avez-vous des enfants?

LE MÉDECIN.

Non.

BLAISE.

Ni en bian, ni en mal?

LE MÉDECIN.

Non, vous dis-je. J'en avois trois; & ils sont morts de la petite vérole, il y a quatre ans.

BLAISE.

Peſte ſoit du Docteur ! & de quoi guariſſiez-vous donc le monde ?

LE MÉDECIN.

Vous avez beau dire, j'étois plus couru qu'un autre.

BLAISE.

C'eſt que c'étoit pour la darniere fois qu'on couroit. Eh ! ne dites vous pas qu'ous êtes riche ?

LE MÉDECIN.

Sans doute.

BLAISE.

Eh ! mais morgué, piſque vous n'avez pas beſoin de gagner voute vie en tuant le monde, vous avez donc tort d'être Médecin. Encore eſt-ce quand c'eſt la pauvreté qui oblige à tuer les gens ; mais quand en eſt riche, ce n'eſt pas la peine ; & je continue toujours à dire qu'ous êtes un ſot, & que, ſi vous voulez grandir, faut laiſſer les gens mourir tout ſeuls.

LE MÉDECIN.

Mais enfin....

FONTIGNAC.

Cadédis ! bous né tuez pas mieux qu'il raiſonne.

SPINETTE.

Assurément.

LE MÉDECIN, *en colere.*

Ah ! je m'en vais. Ces animaux - là se moquent de moi.

SPINETTE.

Il n'a pas laissé que d'être frappé ; il y reviendra.

SCENE III.

BLECTRUE, FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE.

FONTIGNAC.

AH ! boilà l'honnêté-hommé dé qui nous sont bénus les prémiers rayons dé lumiere. Bénez, Monsieur Blectrue, approchez de bos enfans, & récébez-les entré bos vras.

BLAISE.

Oh ! je lui ai déjà rendu mes grâces.

BLECTRUE.

Et moi, je les rends aux Dieux de l'état où vous êtes. Il ne s'agit plus que de vos camarades.

BLAISE.

BLAISE.

Je venons d'en rater un tout-à-l'heure; & les autres ſont bian opiniâtres, ſur-tout le Courtiſan & le Philoſophe.

SPINETTE.

Pour moi j'eſpere que je ferai entendre raiſon à ma maitreſſe, & que nous demeurerons tous ici; car on y eſt ſi bien !..

BLECTRUE.

Je me propoſois de vous le perſuader, mes enfants; dans votre pays vous retomberiez peut-être.

BLAISE.

Pargué ! noute çarvelle feroit biantôt fondue. La raiſon dans le pays des folies, c'eſt comme une pelote de neige au ſoleil. Mais à propos de ſoleil, dites-moi, papa Bleƈtrue : tantôt en paſſant, j'ons rencontré une jeune poulette du pays tout-à-fait gentille, ma foi; qui m'a pris la main, & qui m'a dit, vous velà donc grand? Ça vous va fort bian : je vous en fais mon compliment : & pis, en diſant ça, les yeux li trottoient ſur moi, falloit voir; & pis, mon biau garçon, regardez moi; parmettez que je vous aime. Ah ! Mademoiſelle, vous vous gauſſez, ai-je repris; ce n'eſt pas moi qui baille les parviléges, c'eſt moi qui les de-

mande; & pis vous êtes venu, & j'en avons resté là. Qu'est-ce que ça signifie?

BLECTRUE.

Cela signifie qu'elle vous aime, & qu'elle vous en faisoit la déclaration.

BLAISE.

Une déclaration d'amour à ma parsonne! & n'y a-t-il pas de mal à ça?

BLECTRUE.

Nullement. Comment donc! c'est la loi du pays qui veut qu'on en use ainsi.

BLAISE.

Allons, allons, vous êtes un gausseux.

SPINETTE.

Monsieur Blectrue aime à rire.

BLECTRUE.

Non certes, je parle sérieusement.

FONTIGNAC.

Mais dans lé fond, en Francé céla commencé à s'étavlir.

BLECTRUE.

Vous voudriez que les hommes attaquassent les femmes, & la sagesse des femmes y résisteroit-elle?

FONTIGNAC.

D'ordinaire effectibément ellé n'eſt pas robuſté.

BLAISE.

Morgué! ça eſt vrai, on ne voit par-tout que des ſageſſes à la renvarſe.

BLECTRUE.

Que deviendra la foibleſſe, ſi la force l'attaque?

BLAISE.

Adieu la voiture.

BLECTRUE.

Que deviendra l'amour, ſi c'eſt le ſexe le moins fort que vous chargez du ſoin d'en ſurmonter les fougues? Quoi! vous mettrez la ſédution du côté des hommes, & la néceſſité de la vaincre du côté des femmes? Et ſi elles y ſuccombent, qu'avez-vous à leur dire? C'eſt vous en ce cas qu'il faut déshonorer, & non pas elles. Quelles étranges loix que les vôtres en fait d'amour! Allez, mes enfants, ce n'eſt pas la raiſon, c'eſt le vice qui les a faites; il a bien entendu ſes intérêts. Dans un pays où l'on a reglé que les femmes réſiſteroient aux hommes, on a voulu que la vertu n'y ſervît qu'à ragoûter les paſſions, & non pas à les ſoumettre.

BLAISE.

Morgué ! les femmes n'ont qu'à venir, ma force les attend de pied farme. Alles varront si je ne voulons de la vartu que pour rire.

SPINETTE.

Je vous avoue que j'aurai bien de la peine à m'accoutumer à vos usages, quoique sensés.

BLECTRUE.

Tant-pis ; je vous regarde comme retombée.

SPINETTE.

Hélas ! Monsieur, actuellement j'en ai peur.

BLAISE.

Eh ! morgué, faites donc vîte. Venez à repentance ; velà voute taille qui s'en va.

SPINETTE.

Oui, je me rends ; je ferai tout ce qu'on voudra ; & pour preuve de mon obéissance, tenez, Fontignac, je vous prie de m'aimer, je vous en prie sérieusement.

FONTIGNAC

Bous êtes vien pressanté.

SPINETTE.

Je sens que vous avez raison, Monsieur Blectrue ; & je vous promets de me conformer à vos loix. Ce que je viens d'éprouver en ce moment,

me donne encore plus de respect pour elles. Allons, ma maitresse gémit; permettez que je travaille à la tirer d'affaire; je veux lui parler.

BLAISE.

Laissez-moi vous aider itou.

BLECTRUE.

Je vais de ce pas dire qu'on vous l'amene.

FONTIGNAC.

Et moi, dé mon côté, jé bais comvattré les bertiges dé mon maîtré.

SCENE IV.

BLAISE, SPINETTE.

BLAISE.

Tatigué ! Mademoiselle Spinette, qu'en dites-vous? Il y a de belles maxaimes en ce pays-ci! Cet amour qu'il faut qu'on nous fasse, à nous autres hommes; qu'il y a de prudence à ça!

SPINETTE.

Tout me charme ici.

BLAISE.

Morgué! tenez, velà ſte fille qui m'a tantôt cajolé, qui viant à nous.

SCENE V.

SPINETTE, BLAISE, UNE INSULAIRE.

L'INSULAIRE.

AH! mon beau garçon, je vous retrouve; & vous, Mademoiſelle, je ſuis bien ravie de vous voir comme vous êtes.

BLAISE.

J'en ſis fort ravie auſſi. Quant à l'égard du biau garçon, il n'y a point de ça ici.

L'INSULAIRE.

Pour moi, vous me paroiſſez tel.

BLAISE, *à Spinette.*

Vous voyez bian qu'alle me conte la fleurette. Mais, Mademoiſelle, parlez-moi; dans queulle intention eſt-ce que vous me dites que je ſis biau? Je ſis d'avis de ſçavoir ça. Eſt-ce que je vous plais?

L'INSULAIRE.

Aſſurément.

BLAISE, *à Spinette.*

Souvenez-vous bian que je n'y ſçaurois que faire. Je ſis bian ſévere, eſt-ce pas?

L'INSULAIRE.

Eh quoi! me trouvez-vous ſi déſagréable?

BLAISE, *à part.*

Vous? non... Si fait, ſi fait. C'eſt que je rêve. Morgué! queu dommage de rudoyer ça!

SPINETTE.

Maître Blaiſe, la conquête d'une ſi jolie fille mérite pourtant votre attention.

BLAISE.

Oh! mais il faut que ça vianne; ça n'eſt pas encore bian mûr, & je varrons pendant qu'alle m'aimera; qu'alle aille ſon train.

L'INSULAIRE.

Aimer toute ſeule eſt bien triſte!

BLAISE.

Ma ſageſſe n'a pas encore réſolu que ça ſoit pas divartiſſant.

L'INSULAIRE.

Voici, je penſe, quelqu'un de vos camarades

qui vient ; je me retire ſans rien attendre de votre cœur.

BLAISE.

Là, là, ma mie, vous revianrez. Ne vous découragez pas, entendez-vous ?

L'INSULAIRE.

Paſſe pour cela.

BLAISE.

Adieu, adieu. J'avons affaire. Vous gagnez trop de tarrein, & j'en ai honte. Adieu.

SCENE VI.

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE.

EH bien ! que me veut-on ? O ciel ! que vois-je ? par quel enchantement avez-vous repris votre figure naturelle ? Je tombe dans un déſeſpoir dont je ne ſuis plus la maitreſſe.

BLAISE.

Allons, ma petiote damoiſelle, tout belle-

ment, tout bellement. Il ne s'agit ici que d'un petit raccomodage de çarviau.

SPINETTE.

Vous ſçavez, Madame, que tantôt Fontignac & ce Payſan croyoient que nous n'étions petits, que parce que nous manquions de raiſon ; & ils croyoient juſte : cela s'eſt vérifié.

LA COMTESSE.

Quelles chimeres ! eſt-ce que je ſuis folle !

BLAISE.

Eh oui ! morgué, velà c'en que c'eſt.

LA COMTESSE.

Moi, j'ai perdu l'eſprit ! A quelle extrémité ſuis-je réduite !

BLAISE.

Par exemple, j'ons bian avoué que j'étois un ivrogne, moi.

SPINETTE.

Ce n'eſt que par l'aveu de mes folies que j'ai rattrapé ma raiſon.

BLAISE.

Bon, bon, attrapé ! Faut qu'alle oublie ſa figure. Velà un biau chiffon pour tant courir après ! qu'alle pleure ſa raiſon tornée, velà tout.

SPINETTE.

Fontignac a eu autant de peine à me persuader, que j'en ai après vous, ma chere maitresse; mais je me suis rendue.

BLAISE.

Pendant qu'un manant comme moi porte l'état d'une criature raisonnable, voulez-vous toujours garder voute état d'animal, une damoiselle de la Cour?

SPINETTE.

Ne lui parlez plus de cette malheureuse Cour.

LA COMTESSE.

Mes larmes m'empêchent de parler.

BLAISE.

Velà qui est bel & bon; mais il n'y a que voute folie qui en varse, voute raison n'en baille pas une goutte; & ça n'avance rian.

SPINETTE.

Cela est vrai.

BLAISE.

Ne vous fâchez pas, ce n'est que par charité que je vous méprisons.

LA COMTESSE, *à Spinette.*

Mais de grâce, apprenez-moi mes folies?

SPINETTE.

Eh ! Madame, un peu de réflexion. Ne ſçavez-vous pas que vous êtes jeune, belle, & fille de condition ? Citez-moi une tête de fille qui ait tenu contre ces trois qualités-là ; citez m'en une.

BLAISE.

Cette jeuneſſe, alle eſt une girouette. Cette qualité rend glorieuſe.

SPINETTE.

Et la beauté ?

BLAISE.

Ça fait les femmes ſi ſottes !

LA COMTESSE.

A votre compte, Spinette, je ſuis donc une étourdie, une ſotte & une glorieuſe ?

SPINETTE.

Madame, vous comptez ſi bien, que ce n'eſt pas la peine que je m'en mêle.

BLAISE.

Ce n'eſt pas pour des preunes qu'ous êtes ſi petite. Vous voyez bian qu'en vous a baillé de la marchandiſe pour voute argent.

LA COMTESSE.

De l'orgueil, de la ſottiſe & de l'étourderie !

BLAISE.

Oui, ruminez, mâchez bien ça en vous même; à celle fin que ça vous sarve de médeçaine.

LA COMTESSE.

Enfin, Spinette, je veux croire que tout ceci est de bonne-foi; mais je ne vois rien en moi qui ressemble à ce que vous dites.

BLAISE.

Morgué! pourtant je vous approchons la lantarne assez près du nez. Parlons-li un peu de cette coquetterie. Dans ce vaissiau alle avoit la maine d'en avoir une bonne tapée.

SPINETTE.

Aidez-vous, Madame; songez, par exemple, à ce que c'est qu'une toilette.

BLAISE.

Attendez. Une toilette; n'est-ce pas une table qui est si bian dressée, avec tant de brimborions; où il y a des flambiaux, de petits bahuts d'argent & une couvarture sur un miroir?

SPINETTE.

C'est cela même.

BLAISE.

Oh! la dame de cheux nous avoit la pareille.

SPINETTE.

Vous ſouvenez-vous, ma chere maitreſſe, de cette quantité d'outils, pour votre viſage, qui étoit ſur la vôtre ?

BLAISE.

Des outils pour ſon viſage ! Eſt-ce que ſa mere ne li avoit pas baillé un viſage tout fait.

SPINETTE.

Bon ! eſt-ce que le viſage d'une coquette eſt jamais fini ? Tous les jours on y travaille. Il faut concerter les mines, ajuſter des œillades. N'eſt-il pas vrai, qu'à votre miroir un jour un regard doux vous a coûté plus de trois heures à attraper ? Encore n'en attrapâtes-vous que la moitié de ce que vous en vouliez ; car, quoique ce fût un regard doux, il s'agiſſoit auſſi d'y mêler quelque choſe de fier : il falloit qu'un quart de fierté y tempérât trois quarts de douceur ; cela n'eſt pas aiſé. Tantôt le fier prenoit trop ſur le doux ; tantôt le doux étouffoit le fier. On n'a pas la balance à la main ; je vous voyois faire, & je ne vous regardois que trop. N'allois-je pas répéter toutes vos contorſions ? Il falloit me voir avec mes yeux chercher des doſes de feu, de langueur, d'étourderie, & de

nobleſſe dans mes regards. J'en poſſédois plus d'un mille qui étoient autant de coups de piſtolet, moi qui n'avois étudié que ſous vous. Vous en aviez un qui étoit vif & mourant qui a penſé me faire perdre l'eſprit : il faut qu'il m'ait coûté plus de ſix mois de ma vie, ſans compter un torticolis que je me donnai pour le ſuivre.

LA COMTESSE, *ſoupirant.*

Ah !

BLAISE.

Queu tas de balivarnes ! Velà une tarrible condition que d'être les yeux d'une coquette !

SPINETTE.

Et notre ajuſtement & l'architecture de notre tête, ſur-tout en France où Madame a demeuré ; & le choix des rubans ? Mettrai-je celui-là ? non, il me rend le viſage dur. Eſſayons de celui-ci ; je crois qu'il me rembrunit. Voyons le jaune, il me pâlit ; le blanc, il m'affadit le teint. Que mettra-t-on donc ? Les couleurs ſont ſi bornées, toutes variées qu'elles ſont ! La coquetterie reſte dans la diſette ; elle n'a pas ſeulement ſon néceſſaire avec elle. Cependant on eſſaye, on ôte, on remet, on change, on ſe fâche, les bras tombent de fatigue, il n'y a plus que

la vanité qui les ſoutient. Enfin on acheve : voilà cette tête en état : voilà les yeux armés. L'étourdi à qui tant de grâces ſont deſtinées, arrivera tantôt. Eſt-ce qu'on l'aime ? non. Mais toutes les femmes tirent deſſus, & toutes le manquent. Ah ! le beau coup, ſi on pouvoit l'attraper !

BLAISE.

Mais de cette maniere-là, vous autres femmes dans le monde qui tirez ſur les gens, je comprends qu'ous êtes comme des fuſils.

SPINETTE.

A-peu-près, mon pauvre Blaiſe.

LA COMTESSE.

Ah Ciel !

BLAISE.

Elle ſe lamente. C'eſt la raiſon qui bataille avec la folie.

SPINETTE.

Ne vous troublez point, Madame ; c'eſt un cœur tout à vous qui vous parle. Malheureuſement je n'ai point de mémoire, & je ne me reſſouviens pas de la moitié de vos folies. Orgueil ſur le chapitre de la naiſſance. Qui ſont-ils ces gens-là ? de quelle maiſon ? & cette petite bourgeoiſe qui fait comparaiſon avec moi ? Et puis

cette bonté ſuperbe avec laquelle on ſalue des inférieurs; cet air altier avec lequel on prend ſa place; cette évaluation de ce que l'on eſt, & de ce que les autres ne ſont pas. Reconduira-t-on celle-ci ? Ne fera-t-on que ſaluer celle-là ? Sans compter cette rancune contre tous les jolis viſages que l'on va détruiſant d'un ton nonchalant & diſtrait. Combien en avez-vous trouvé de bourſoufflés, parce qu'ils étoient gras ? Vous n'accordiez que la peau ſur les os à celui qui étoit maigre. Il y avoit un nez ſur celui-ci qui l'empêchoit d'être ſpirituel. Des yeux étoient-ils fiers; ils devenoient hagards. Étoient-ils doux; les voilà bêtes. Étoient-ils vifs; les voilà foux. A vingt-cinq ans, on approchoit de ſa quarantaine. Une petite femme avoit-elle des grâces; ah, la bamboche! Etoit-elle grande & bien faite; ah! la géante, elle auroit pu ſe montrer à la foire. Ajoutez à cela cette fineſſe avec laquelle on prend le parti d'une femme ſur des médiſances que l'on augmente en les combattant, qu'on ne fait ſemblant d'arrêter que pour les faire courir, & qu'on développe ſi bien, qu'on ne ſçauroit plus les détruire

LA COMTESSE.

Arrête, Spinette; arrête, je te prie.

BLAISE.

BLAISE.

Pargué! velà une histoire bian récriative & pitoyable en même temps. Queu bouffon que ce grand monde! Queu drôle de perfide! Faudroit, morgué! le montrer sur le pont-neuf comme la curiosité. Je voudrois bian retenir ce pot-pourri. Toutes sortes d'acabits de rubans, du vard, du gris, du jaune, qui n'ont pas d'amiquié pour une face; une coquetterie qui n'a pas de quoi vivre avec des couleurs; des bras qui s'impatientont; & pis de la vanité qui leur dit, courage; & pis du doux dans un regard, qui se détrempe avec du fiar; & pis une balance pour peser cette marchandise. Qu'est-ce que c'est que tout ça?

SPINETTE.

Achevez, Maître Blaise; cela vaut mieux que tout ce que j'ai dit.

BLAISE.

Pargué! je veux bian. Tenez, un tiers d'œillade avec un autre quart; un visage qu'il faut remonter comme un horloge; un étourdi qui viant voir ce visage; des femmes qui vont à la chasse après cet étourdi, pour tirer dessus; & pis de la poudre & du plomb dans l'œil. Des naissances qui demandont la maison des gens; des bour-

geoiſes de comparaiſon ſogrenue; des faces jouſ-flues qui ont de la bourſouffure avec du gras; un arpent de taille qu'on baille à celle-ci pour un quartier qu'on ôte à celle-là; de l'eſprit qui ne ſçauroit compatir avec un nez, & de la médiſance de bon cœur. Y en a-t-il encore? Car je veux tout avoir, pour lui montrer quand alle ſera guarie; ça la fera rire.

SPINETTE.

Madame, aſſurément ce portrait-là a de quoi rappeller la raiſon.

LA COMTESSE, *confuſe.*

Spinette, il me déſille les yeux; il faut ſe rendre: j'ai vécu comme une folle. Soutiens-moi; je ne ſçais ce que je deviens.

BLAISE.

Ah! Spinette, ma mie, velà qui eſt fait, la marionnette eſt partie; velà le pus biau jet qui ſe fera jamais.

SPINETTE.

Ah! ma chere maitreſſe, que je ſuis contente!

LA COMTESSE.

Que je t'ai d'obligation, Blaiſe; & à toi auſſi, Spinette!

BLAISE.

Morgué ! que j'ons de joie ! pus de petitesse ; je l'ons tuée toute roide.

LA COMTESSE.

Ah ! mes enfants, ce qu'il y a de plus doux pour moi dans tout cela, c'est le jugement sain & raisonnable que je porte actuellement des choses. Que la raison est délicieuse !

SPINETTE.

Je vous l'avois promis : &, si vous m'en croyez, nous resterons ici. Il ne faut plus nous exposer ; les rechûtes chez nous autres femmes, sont bien plus faciles que chez les hommes.

BLAISE.

Comment, une femme ! Alle est toujours à moitié tombée. Une femme marche toujours sur la glace.

LA COMTESSE.

Ne craignez rien ; j'ai retrouvé la raison ici ; je n'en sortirai jamais. Que pourrois-je avoir qui la valût ?

BLAISE.

Rian que des guenilles. Premierement, il y a ici le fils du Gouvarneu, qui est un garçon bian torné.

LA COMTESSE.

Très-aimable ; & je l'ai remarqué.

SPINETTE.

Il ne vous sera pas difficile d'en être aimée.

BLAISE.

Tenez, il viant ici avec sa sœur.

SCENE VII.

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE, PARMENÈS, FLORIS.

FLORIS.

Que vois-je ? Ah, mon frere ! la jolie personne !

BLAISE.

C'est pourtant cette bamboche de tantôt.

SPINETTE.

C'est ma Maitresse, cette petite femelle que Monsieur avoit retenue.

PARMENÈS.

Quoi ! vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, Seigneur, c'eſt moi-même ſur qui la raiſon a repris ſon empire.

FLORIS.

Et mon petit mâle ?

BLAISE.

On travaille à li faire ſa taille à ſti-là: le gaſcon eſt après, à ce qu'il nous a dit.

FLORIS, *à la Comteſſe.*

Je voudrois bien qu'il eût le même bonheur. Et vous, Madame, l'état où vous étiez nous cachoit une charmante figure. Je vous demande votre amitié.

LA COMTESSE.

J'allois vous demander la vôtre, Madame, avec un aſyle éternel en ce pays-ci.

FLORIS.

Vous ne pouvez, ma chere amie, nous faire un plus grand plaiſir; & ſi la modeſtie permettoit à mon frere de s'expliquer là-deſſus, je crois qu'il en marqueroit autant de joie que moi.

PARMENÈS.

Doucement, ma ſœur.

LA COMTESSE.

Non, Prince ; votre joie peut paroître, elle ne risquera point de déplaire.

BLAISE.

Eh! morgué, à propos : ce n'est pas comme ça qu'il faut répondre; c'est à li à tenir sa morgue, & non pas à vous. C'est les hommes qui font les pimbeches ici, & non pas les femmes. Amenez voute amour, il varra ce qu'il en fera.

LA COMTESSE.

Comment! je ne l'entends pas.

SPINETTE.

Madame, c'est que cela a changé de main. Dans notre pays on nous assiége; c'est nous qui assiégeons ici, parce que la place en est mieux défendue.

BLAISE.

L'homme ici, c'est le garde-fou de la femme.

LA COMTESSE.

La pratique de cet usage-là m'est bien neuve; mais j'y ai pensé plus d'une fois en ma vie, quand j'ai vu les hommes se vanter des foiblesses des femmes.

FLORIS.

Ainsi, ma chere amie, si vous aimez, mon

frere, ne faites point de façon de lui en parler.

SPINETTE.

Oui, oui, cela eſt extrêmement juſte.

LA COMTESSE.

Cela m'embarraſſe un peu.

SPINETTE.

Prenez garde; j'ai penſé retomber avec ces petites façons-là.

LA COMTESSE.

Comme vous voudrez.

FLORIS.

Mon frere, Madame eſt inſtruite de nos uſages, & elle a un ſecret à vous confier. Souvenez-vous qu'elle eſt étrangere, & qu'elle mérite plus d'égards qu'une autre. Pour moi qui ne veux ſçavoir les ſecrets de perſonne, je vous laiſſe.

BLAISE.

Je ſis diſcret itou, moi.

SPINETTE.

Et moi auſſi, & je ſors.

BLAISE.

Allons voir ſi voute petit mâle de tantôt eſt bian avancé.

FLORIS, *à la Comtesse.*

Je le souhaite beaucoup. Adieu, chere belle-sœur.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, PARMENES.

PARMENÈS.

JE suis charmé, Madame, des noms caressants que ma sœur vous donne, & de l'amitié qui commence si bien entre vous deux.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien vu de si aimable qu'elle, &...., toute sa famille lui ressemble.

PARMENÈS.

Nous vous sommes obligés de ce sentiment; mais vous avez, dit-on, un secret à me confier.

LA COMTESSE *soupire.*

Eh! oui.

PARMENÈS.

De quoi s'agit-il, Madame? seroit-ce quelque

ſervice que je pourrois vous rendre ? Il n'y a perſonne ici qui ne s'empreſſe à vous être utile.

LA COMTESSE.

Vous avez bien de la bonté.

PARMENÈS.

Parlez hardiment, Madame.

LA COMTESSE.

Les loix de mon pays ſont bien différentes des vôtres.

PARMENÈS.

Sans doute que les nôtres vous paroiſſent préférables ?

LA COMTESSE.

Je ſuis pénétrée de leur ſageſſe ; mais....

PARMENÈS.

Quoi ! Madame, achevez.

LA COMTESSE.

J'étois accoutumée aux miennes, & l'on perd difficilement de mauvaiſes habitudes.

PARMENÈS.

Dès que la raiſon les condamne, on ne ſçauroit y renoncer trop tôt.

LA COMTESSE.

Cela eſt vrai, & perſonne ne m'engageroit plus vîte à y renoncer que vous.

PARMENES.

Voyons; puis-je vous y aider? Je me prête autant que je puis à cette difficulté qui vous reſte encore.

LA COMTESSE.

Vous la nommez bien; elle eſt vraiment difficulté. Mais, Prince, ne penſez-vous rien, vous même?

PARMENÈS.

Nous autres hommes ici, nous ne diſons point ce que nous penſons.

LA COMTESSE.

Faites pourtant réflexion que je ſuis étrangere, comme on vous l'a dit. Il y a des choſes ſur leſquelles je puis n'être pas encore bien affermie.

PARMENÈS.

Eh! quelles ſont-elles? Donnez-m'en ſeulement l'idée; aidez-moi à ſçavoir ce que c'eſt.

LA COMTESSE.

Si j'avois de l'inclination pour quelqu'un, par exemple?

PARMENÈS.

Eh bien! cela n'eſt pas défendu: l'amour eſt un ſentiment naturel & néceſſaire; il n'y a que les vivacités qu'il en faut régler.

LA COMTESSE.

Mais cette inclination, on m'a dit qu'il faudroit que je l'avouaſſe à celui pour qui je l'aurois.

PARMENÈS.

Nous ne vivons pas autrement ici; continuez, Madame. Avez-vous du penchant pour quelqu'un?

LA COMTESSE.

Oui, Prince.

PARMENES.

Il y a toute apparence qu'on n'y ſera pas inſenſible.

LA COMTESSE.

Me le promettez-vous?

PARMENÈS.

On ne ſçauroit répondre que de ſoi.

LA COMTESSE.

Je le ſçais bien.

PARMENÈS.

Et j'ignore pour qui votre penchant se déclare.

LA COMTESSE.

Vous voyez bien que ce n'est pas pour un autre. Ah!

PARMENÈS.

Cessez de rougir, Madame; vous m'aimez & je vous aime. Que la franchise de mon aveu dissipe la peine que vous a fait le vôtre.

LA COMTESSE.

Vous êtes aussi généreux qu'aimable.

PARMENÈS.

Et vous, aussi aimée que vous êtes digne de l'être. Je vous réponds d'avance du plaisir que vous ferez à mon pere, quand vous lui déclarerez vos sentiments. Rien ne lui sera plus précieux que l'état où vous êtes, & que la durée de cet état par votre séjour ici. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, Madame. Vous & les vôtres, vous m'appellez Prince; & je me suis fait expliquer ce que ce mot-là signifie; ne vous en servez plus. Nous ne connoissons point ce titre-là ici; mon nom est Parmenès; & l'on ne m'en donne

point d'autre. On a bien de la peine à détruire l'orgueil en le combattant. Que deviendroit-il, si on le flattoit? il seroit la source de tous les maux. Sur-tout que le Ciel en préserve ceux qui sont établis pour commander, eux qui doivent avoir plus de vertus que les autres, parce qu'il n'y a point de justice contre leurs défauts.

SCENE IX.

PARMENÈS, LA COMTESSE, FONTIGNAC.

FONTIGNAC.

AH! Madame, jé bous réconnois; mes yeux rétroubent cé qu'il y aboit dé plus charmant dans lé monde. Boilà la prémieré fois dé ma bie qué j'ai bu la veauté & la raison ensemvle. Permettez, Seigneur, qué j'emmené Madamé; l'esprit dé son freré fait le mutin, il régimvé; sa folie est ténacé, & j'ai vésoin de troupes auxiliaires.

PARMENÈS.

Allez, Madame; n'épargnez rien pour le tirer d'affaire.

FONTIGNAC.

Il y aura dé la vésogné après lui; car c'est un écerbelé dé courtisan.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, FLORIS, LE COURTISAN, FONTIGNAC, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE, *au Courtiſan.*

OUI, mon frere, rendez-vous aux exemples qui vous frappent; vous nous voyez tous rétablis dans l'état où nous étions; cela ne doit-il pas vous perſuader? Moi qui vous parle, voyez ce que je ſuis aujourd'hui; reconnoiſſez-vous votre ſœur à l'aveu franc qu'elle a fait de ſes folies? M'auriez-vous cru capable de ce courage-là? Pouvez-vous vous empêcher de l'eſtimer, & ne me l'enviez-vous pas vous-même.

BLAISE.

Eh, morgué! il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour nous admirer, ſans compter que velà Ma-

demoiſelle qui eſt la propre fille du Gouvarneu, & qui n'attend que la revenue de voute parſonne pour vous entretenir de vos biaux yeux : ce qui vous ſera bian agriable à entendre.

FLORIS.

Oui; donnez-moi la joie de vous voir, comme je m'imagine que vous ſerez. Sortez de cet état indigne de vous, où vous êtes comme enſeveli.

FONTIGNAC.

Si bous ſçabiez lé plaiſir qui bous attend dans lé plus profond dé bous-même!

BLAISE.

Velà noute Médecin de guari; il en embraſſe tout le monde; il eſt ſi joyeux, qu'il a penſé étouffer un paſſant. Quand eſt-ce donc que vous nous étoufferez itou? Il n'y a pus que vous d'oſtiné; avec ce faiſeur de vars, qui eſt rechûté; & ce petit glorieux de philoſophe, qui eſt trop ſot pour s'amender, & qui raiſonne comme une cruche.

LA COMTESSE.

Allons, mon frere, n'héſitez plus; je vous en conjure.

SPINETTE.

Il en faut venir là, Monſieur. Il n'y a pas moyen de faire autrement.

LE

LE COURTISAN.

Quelle ſituation !

BLAISE.

Que faire à ça ? Quand j'y ſonge, que voute ſœur a biah pu endurer l'avanie que je li avons faite ; la vélà pour le dire ; demandez-li ſi je l'avons marchandée, & tout ce qu'alle a ſupporté dans ſon pauvre eſprit, & les bêtiſes dont je l'avons blâmée ; demandez-li le houſpillage.

FLORIS.

Eh bien ! nous en croirez-vous ?

LE COURTISAN.

Ah ! Madame, quel évenement ! Je vous demande en grâce de vouloir bien me laiſſer un moment avec Fontignac.

LA COMTESSE.

Oui, mon frere, nous allons vous quitter ; mais au nom de notre amitié ne réſiſtez plus.

FONTIGNAC, *à Blaiſe, à part.*

Vlaiſé, né bous éloignez pas, pour mé prêter main-forté, ſi j'en ai véſoin.

BLAISE.

Non, je roderons à l'entour d'ici.

SCENE II.

LE COURTISAN, FONTIGNAC.

LE COURTISAN.

JE t'avoue, Fontignac, que je me ſens ébranlé.

FONTIGNAC.

Jé lé crois ; la raiſon & bous, dans lé fond, bous n'êtes vrouillés qué fauté dé bous entendré.

LE COURTISAN.

Eſt-il vrai que ma ſœur eſt convenue de toutes les folies dont elle parle ?

FONTIGNAC.

L'hiſtoiré rapporté qu'elle en a fait l'abeu d'uné manieré exemplairé, en bérité.

LE COURTISAN.

Elle qui étoit ſi glorieuſe, comment a-t-elle ſouffert cette confuſion-là ?

FONTIGNAC.

On dit en effet qué ſon amé d'avord étoit en trabail. Grand nomvré d'exclamations. Où en ſuis-jé ? On rougiſſoit. Il eſt bénu des larmes, un peu dé découragément, dé petites coleres

vrochant sur lé tout. La banité défendoit lé logis ; mais enfin la raison l'a serrée dé si près, qu'elle l'a, comme on dit, jettée par les fenêtres ; & jé régardé déjà la bôtré commé sautée.

LE COURTISAN.

Mais, dis-moi, de quoi tu veux que je convienne ; car voilà mon embarras.

FONTIGNAC.

Jé bous fais excusé ; bous êtes fourni ; botré embarras né peut bénir qué dé l'avondancé du sujet.

LE COURTISAN.

Moi, je ne me connois point de ces foiblesses, de ces extravagances dont on peut rougir ; je ne m'en connois point.

FONTIGNAC.

Eh vien ! jé bous mettrai en pays dé connoissancé.

LE COURTISAN.

Vous plaisantez, sans doute, Fontignac ?

FONTIGNAC.

Moi, plaisanter dans lé ministéré qué j'éxercé, quand il s'agit dé guérir un abeuglé ! Bous n'y pensez pas.

LE COURTISAN.

Où est-il donc, cet aveugle ?

FONTIGNAC.

Monſieur, avrégeons ; la bie eſt courté, parlons d'affairé.

LE COURTISAN.

Ah ! tu m'inquiètes. Que vas-tu me dire ? Je n'aime pas les critiques.

FONTIGNAC.

Jé bous prends ſur lé fait. Actuellément, bous préludez par uné pétiteſſé. Il en eſt dé bous, commé dé ces bâſes trop pleins ; on né peut les rémuer qu'ils né répandent.

LE COURTISAN.

Voudriez-vous bien me dire qu'elle eſt cette foibleſſe, par laquelle je prélude ?

FONTIGNAC.

C'eſt la peur que bous abez qué jé né bous épeluché. N'abez-bous jamais bu d'enfant entré les vras dé ſa nourricé ? Connoiſſez-bous le hochet dont elle agité les grélots pour réjouir lé poupon abecqué la chanſonnetté ? Qué bous reſſemvlez vien à ce poupon, bous autres grands ſeignurs ! Regardez ceux qui bous approchent, ils ont tous lé hochet à la main ; il faut qué lé grélot joue, & qué la chanſonnetté marché. Bous mé régardez ? Qué penſez-bous ?

LE COURTISAN.

Que vous oubliez entierement à qui vous parlez.

FONTIGNAC.

Eh ! cadédis, quittez la vabette ; il est vien tems qué bous soyez sébré.

LE COURTISAN.

Voilà un faquin que je ne reconnois pas. Où est donc le respect que tu me dois ?

FONTIGNAC.

Le respect qué bous démandez, boyez-bous ! c'est lé sécouement du grélot ; mais j'ai perdu lé hochet.

LE COURTISAN.

Misérable !

FONTIGNAC.

Plus dé quartier, sandis. Quand un hommé à lé vras disloqué, né faut-il pas lé rémettré ? Céla s'en ba-t-il sans doulur ? & né ba-t-on pas son train ? Ce n'est pas lé vras à bous, c'est la têté qu'il faut bous rémettré ; têté dé courtisan, cadédis, qué jé bous garantis aussi disloquée à sa façon, qu'aucun vras lé peut êtré. Bous criérez : mais jé bous aime, & jé bous abertis qué jé suis sourd.

LE COURTISAN.

Si j'en crois ma colere.....

FONTIGNAC.

Eh ! çadédis, qu'en feriez-bous ? Lé mouchéron à préſent bous comvattroit à forcé égalé.

LE COURTISAN.

Retirez-vous, inſolent que vous êtes ; retirez-vous.

FONTIGNAC.

Pour lé moins entamons lé ſujet.

LE COURTISAN.

Laiſſez-moi, vous dis-je ; mon plus grand malheur eſt de vous voir ici.

SCENE III.

LE COURTISAN, FONTIGNAC, BLAISE.

BLAISE.

QUEU tintamarre eſt-ce que j'entends-là ? En diroit d'un papillon qui bourdonne. Qu'avez-vous donc qui vous fâche ?

LE COURTISAN.

C'eſt ce coquin que tu vois qui vient de me dire tout ce qu'il y a de plus injurieux au monde.

(*Fontignac & Blaiſe ſe font des mines d'intelligence.*)

BLAISE.

Qui, li ?

FONTIGNAC.

Hélas ! maîtré Vlaiſé, bous ſçabez lé deſſein qué j'abois. Monſieur a cru qué jé l'abois piqué, quand jé né faiſois encoré qu'approcher ma lancetté pour lui tirer lé maubais ſang qué bous lui connoiſſez.

BLAISE.

C'eſt qu'ous êtes un mal-adroit ; il a bian fait de retirer le bras.

LE COURTISAN.

La vue de cet imprudent-là m'indigne.

BLAISE.

Jarnigué ! & moi itou. Il li appartient bian de fâcher un mignard comme ça, à cauſe qu'il n'eſt qu'un petit bout d'homme. Eh bian ! qu'eſt-ce ? Moyennant la raiſon il devianra grand.

LE COURTISAN.

Eh ! je t'aſſûre que ce n'eſt pas la raiſon qui me manque.

BLAISE.

Eh ! morgué, quand alle vous manqueroit, j'en avons pour tous deux, moi : ne vous embarraſſez pas.

LE COURTISAN.

Quoi qu'il en ſoit, je te ſuis obligé de vouloir bien prendre mon parti.

BLAISE.

Tenez, il m'eſt obligé, ce dit-il. Y a-t-il rian de ſi honnête ? Il n'eſt déjà pus ſi glorieux, comme dans ce vaiſſiau où il ne me regardoit pas. Morgué ! ça me va au cœur ; allons, qu'en

ſe mette à genoux tout-à-l'heure pour li demander pardon, & qu'en ſe baiſſe bian bas pour être à ſon niviau.

LE COURTISAN.

Qu'il ne m'approche pas.

BLAISE, *à Fontignac.*

Mais malheureux ! que li avez-vous donc dit, pour le rendre ſi rancunier ?

FONTIGNAC.

Il né m'a pas donné lé tems, bous dis-jé. Quand bous êtes vénu, jé né faiſois qué péloter ; jé lé préparois.

BLAISE, *au Courtiſan.*

Faut que j'accommode ça moi-même ; mais comme je ne ſçavons pas voute vie, je le requiens tant ſeulement pour m'en bailler la copie. Vous le voulez bian ? Je manierons ça tout doucettement, à celle fin que ça ne vous apporte gueres de confuſion. Allons, Monſieur de Fontignac ; s'il y a des bêtiſes dans ſon hiſtoire, qu'en les raconte bian honnêtement. Où en étiez-vous ?

LE COURTISAN.

Je ne ſçaurois ſouffrir qu'il parle davantage.

BLAISE.

Je ne prétends pas qu'il vous parle à vous ; car il n'en eſt pas digne ; ce ſera à moi qu'il parlera à l'écart.

FONTIGNAC.

J'allois tomver ſur les emprunts dé Monſieur.

LE COURTISAN.

Et que t'importent mes emprunts, dis?

BLAISE, *au Courtiſan.*

Ne faites donc ſemblant de rian. (*à Fontignac.*) Vous rapportez des emprunts: qu'eſt-ce qué ça fait, pourvu qu'en rende?

FONTIGNAC.

Sans doute ; mais il étoit trop généreux pour payer ſes dettes.

BLAISE.

Tenez, ſt'étourdi qui reproche aux gens d'être généreux ! (*au Courtiſan.*) Stapendant je n'entends pas bian cet acabit de générosité-là ; alle a la philoſomie un peu friponne.

LE COURTISAN.

Je ne ſçais ce qu'il veut dire.

FONTIGNAC.

Jé m'expliqué, c'eſt qué Monſieur aboit lé cœur grand.

BLAISE.

Le cœur grand ! Eſt-ce que tout y tenoit, le bian de ſon prochain & le ſian ?

FONTIGNAC.

Tout juſté. Les grandes âmes donnent tout, & né reſtituent rien ; & la novleſſé dé la ſienne étouffoit ſa juſticé.

BLAISE, *au Courtiſan.*

Eh ! j'aimerois mieux que ce fut la juſtice qui eût étouffé la nobleſſe.

FONTIGNAC.

D'autant plus qué cetté novleſſe eſt cauſé qué l'on raflé la tavlé dé ſes créanciers, pour entrétenir la magnificencé dé la ſienné.

BLAISE, *au Courtiſan.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette avaleuſe de magnificence ? Ça reſſemble à un brochet dans un étang. Vous n'avez pas été ſi méchamment goulu que ça, peut-être ?

LE COURTISAN, *triſte.*

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter cet inconvénient-là.

BLAISE.

Hum ! vous varrez qu'ous aurez grugé queuque poiſſon.

FONTIGNAC.

Là-vas si bous l'abiez bu caresser tout lé monde, & berviager des compliments, promettré tout, & né ténir rien !

LE COURTISAN.

J'entends tout ce qu'il dit.

BLAISE.

C'est qu'il parle trop haut. Il me chuchotte qu'ous étiez un donneur de galbanum ; mais il ne sçait pas qu'ous l'entendez.

FONTIGNAC.

Qué dites-bous dé ces gens qui n'ont qué des mensonges sur lé bisagé ?

BLAISE, *au Courtisan.*

Morgué ! jé vous en prie, ne portez pus comme ça des bourdes sur la face.

FONTIGNAC.

Des gens, dont les yeux ont pris l'arrangement dé diré à tout lé mondé, jé bous aimé.

BLAISE, *au Courtisan.*

Ça est-il vrai, que vos yeux ont arrangé de vendre du noir ?

FONTIGNAC.

Des gens enfin qui, tout en emvrassant lé su-

valterné, né lé boyent ſeulément pas. Ce ſont des careſſes machinales, des vras à reſſort qui d'eux-mêmes biennent à bous ſans ſçaboir cé qu'ils font.

BLAISE, *au Courtiſan.*

Ah! ça me fâche. Il dit que vos bras ont un reſſort avec lequeul ils embraſſont les gens ſans le faire exprès. Caſſez-moi ce reſſort-là; en diroit d'un torne-broche, quand il eſt monté.

FONTIGNAC.

Cé ſont des paroles qui leur tomvent dé la vouché; des ritournelles, dont cépendant l'inférieur ba ſé bantant, & qui lui donnent lé plaiſir d'en débénir plus ſot qu'à l'ordinaire.

BLAISE.

Voilà de ſottes gens que ces ſots-là! Qu'en dites-vous? A-t-il raiſon?

LE COURTISAN.

Que veux-tu que je lui réponde, dès qu'il a perdu tout reſpect pour un homme de ma condition?

BLAISE.

Morgué! Monſieur de Fontignac, ne badinez pas ſur la condition.

FONTIGNAC.

Jé né parlé qué dé l'homme, & non pas du rang.

BLAISE.

Ah! ça est honnête, & vous devez être content de la différence; car velà, par exemple, un animal chargé de vivres : eh ! bian, les vivres sont bons, je serois bian fâché d'en médire : mais de sti-là qui les porte, il n'y a pas de mal à dire que c'est un animal; n'est-ce pas?

FONTIGNAC.

Si Monsieur lé permettoit, jé finirois par lé récit dé son amitié pour ses égaux.

BLAISE, *au Courtisan.*

De l'amiquié? oui-dà, baillez-li cette libarté-là; ça vous ravigotera.

FONTIGNAC.

Un jour bous bous troubiez abec un dé ces Messieurs. Jé bous entendois bous entréfriponner tous deux. Rien dé plus affétueux qué bos témoignages d'amitié réciproqué. Jé tâchai dé réténir bos paroles, & j'en traduisis un pétit lambeau. Sandis, lui disiez-bous, jé n'estime à la Cour personne autant qué bous, je m'en fais fort, jé lé dis par-tout, bous débez lé saboir;

cadédis, j'aimé l'honnur, & bous en abez. Dé ces discours en boici la tradution : Maudit concurrent dé ma fortuné, jé té connois, tu né baux rien, tu mé perdrois si tu poubois mé perdre, & tu penses qué j'en férois dé mêmé. Tu n'as pas tort; mais né le crois pas, s'il est possivlé. Laissé-toi duper à mes expressions. Jé mé trabaillé pour en trouber qui té persuadent, & jé mé montré persuadé des tiennes. Allons, tâché dé mé croire imvécille, afin dé lé débénir à ton tour; donné-moi ta main, qué la mienné la serré. Ah ! sandis, qué jé t'aimé ! Régardé mon bisage & touté la tendressé dont jé lé frélaté. Pensé qué jé t'affectionne, afin dé né mé plus craindré. Dé gracé, maudit fourvé, un peu de crédulité pour ma mascaradé. Permets qué jé t'endorme, afin que je t'en égorgé plus à mon aisé.

BLAISE.

Tout ça ne vouloit donc dire qu'un coup de coutiau ? Vous avez donc le cœur bian traîtreux, vous autres !

LE COURTISAN.

Aujourd'hui il dit du mal de moi; autrefois il faisoit mon éloge.

FONTIGNAC.

Ah ! le fourvé qué j'étois, Monsieur; jé les ai

plurés ces éloges, je les ai plurés: lé coquin bous louoit, & né bous en eſtimoit pas dabantagé.

BLAISE.

Ça eſt vrai; il m'a dit qu'il vous attrapoit comme un innocent.

FONTIGNAC.

Jé bous verçois, bous dis-jé. Jé bous boyois affamé dé dupéries, vous en démandiez à tout lé mondé; donnez-m'en, donnez-m'en. Jé bous en donnois, jé boüs en gonflois, j'étois à mêmé: la fiction mé fourniſſoit mes matieres; c'étoit lé moyen dé n'en pas manquer.

LE COURTISAN.

Ah! que viens-je d'entendre?

FONTIGNAC, *à Blaiſe.*

Cet emvarras qui lé prend, féroit-il l'abantcourur de la ſageſſé?

BLAISE.

Faut ſçavoir ça. (*au Courtiſan.*) Voulez-vous à ſt'heure qu'il vous demande pardon? Êtes-vous aſſez robuſte pour ça?

LE COURTISAN.

Non, il n'eſt plus néceſſaire. Je ne le trouve plus coupable.

BLAISE.

BLAISE.

Tout de bon ? (*à Fontignac.*) Chut, ne dites mot ; regardez aller ſa taille, alle court la poſte. Ah ! encore un chiquet ; courage ! Que ces courtiſans ont de peine à s'amender ! Bon, le vlà à point. V'là le niviau. (*Il le meſure avec lui.*)

LE COURTISAN, *qui a rêvé, leur tend la main à tous deux.*

Fontignac ; & toi, mon ami Blaiſe, je vous remercie tous deux.

BLAISE.

Oh, oh ! vous vous amendiez donc en tapinois ? Morgué ! vous revenez de loin !

FONTIGNAC.

Sandis ; j'en ſuis tout extaſié ; il faut qué jé bous quitté, pour en porter la noubelle à la fillé du Goubernur.

BLAISE, *à Fontignac.*

C'eſt bian dit, courez toujours. (*au Courtiſan.*) Alle vous aimera comme une folle.

SCENE IV.

LE COURTISAN, BLAISE, BLECTRUE, LE POETE, LE PHILOSOPHE.

BLECTRUE.

ARRÊTE! arrête!

(*Le Courtisan se saisit du Philosophe, & Blaise du Poëte.*)

BLAISE.

D'où viant donc ce tapage-là?

BLECTRUE.

C'est une chose qui mérite une véritable compassion. Il faut que les dieux soient bien ennemis de ces deux petites créatures-là; car ils ne veulent rien faire pour elles.

LE COURTISAN, *au Philosophe.*

Quoi! vous, Monsieur le Philosophe; vous, plus incapable que nous de devenir raisonnable, pendant qu'un homme de cour, peut-être de tous les hommes le plus frappé d'illusion & de

folie, retrouvé la raison ! Un Philosophe plus égaré qu'un Courtisan ! Qu'est-ce que c'est donc qu'une science où l'on puise plus de corruption que dans le commerce du plus grand monde ?

LE PHILOSOPHE.

Monsieur, je sçais le cas qu'un Courtisan en peut faire ; mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de cet impertinent-là qui a l'audace de faire des vers où il me satyrise.

BLECTRUE.

Si vous appellez cela des vers, il en a fait contre nous tous en forme de requête, qu'il adressoit au Gouverneur, en lui demandant sa liberté ; & j'y étois moi-même accommodé, on ne peut pas mieux.

BLAISE.

Misérable petit faiseur de varmine ! C'est un var qui en fait d'autres : mais, morgué ! que vous avois-je fait pour nous mettre dans une requête qui nous blâme ?

LE POETE.

Moi, je ne vous veux point de mal.

LE COURTISAN.

Pourquoi donc nous en faites-vous ?

LE POETE.

Point du tout; ce font des idées qui viennent & qui font plaifantes; il faut que cela forte; cela fe fait tout feul. Je n'ai fait que les écrire, & cela auroit diverti le Gouverneur; un peu à vos dépens, à la vérité: mais c'eft ce qui en fait tout le fel; & à caufe que j'ai mis quelque épithete un peu maligne contre le Philofophe, cela l'a mis en colere. Voulez-vous que je vous en dife quelques morceaux? Ils font heureux.

LE PHILOSOPHE.

Poëte infolent!

LE POETE, *fe débattant entre les mains du Courtifan.*

Il faut que mon Épigramme foit bonne, car il eft bien piqué.

LE COURTISAN.

Faire des vers en cet état-là! cela n'eft pas concevable.

BLAISE.

Faut que ce foit un acabit d'efprit enragé.

LE COURTISAN.

Ils fe battront, fi on les lâche.

BLECTRUE.

Vraiment! je fuis arrivé comme ils fe battoient;

j'ai voulu les prendre & ils se sont enfuis : mais je vais les séparer & les remettre entre les mains de quelqu'un qui les gardera pour toujours. Tout ce qu'on peut faire d'eux, c'est de les nourrir, puisque ce sont des hommes ; car il n'est pas permis de les étouffer. Donnez-les moi, que je les confie à un autre.

LE PHILOSOPHE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Nous enfermer ! je ne le veux point.

BLAISE.

Tenez, ne v'là-t-il pas un homme bian peigné pour dire, je veux !

LE PHILOSOPHE.

Ah ! tu parles, toi, manant. Comment t'es-tu guéri ?

BLAISE.

En devenant sage. (*aux autres.*) Laissez-nous un peu dire.

LE PHILOSOPHE.

Et qu'est-ce que c'est que cette sagesse ?

BLAISE.

C'est de n'être pas fou.

LE PHILOSOPHE.

Mais je ne suis pas fou, moi ; & je ne guéris pourtant pas.

LE POETE.

Ni ne guériras.

BLAISE, *au Poëte.*

Taísez vous, petit sarpent. (*au Philosophe.*) Vous dites que vous n'êtes pas fou, pauvre rêveux : qu'en sçavez-vous, si vous ne l'êtes pas ; quand un homme est fou, en sçait-il queuque chose ?

BLECTRUE.

Fort bien.

LE PHILOSOPHE.

Fort mal ; car ce manant est donc fou aussi.

BLAISE.

Et pourquoi ça ?

LE PHILOSOPHE.

C'est que tu ne crois pas l'être.

BLAISE.

Eh bian, morgué ! me v'là pris ; il a si bian ravaudé ça que je n'y connois pus rian ; j'ons peur qu'il ne me gâte.

LE COURTISAN.

Crois-moi, ne te joue point à lui ; ces gens-là sont dangerëux.

BLAISE.

C'est pis que la peste. Emmenez ce marchand

de çarvelle, & fourrez-moi ça aux petites-maisons, ou bien aux incurables.

LE PHILOSOPHE.

Comment, on me fera violence !

BLECTRUE.

Allons, suivez-moi tous deux.

LE POETE.

Un Poëte aux petites-maisons !

BLAISE.

Eh ! pargué, c'est vous mener cheux vous.

BLECTRUE.

Plus de raisonnement ; il faut qu'on vienne.

BLAISE.

Ça fait compassion. (*au Courtisan, à part.*) Tenez-vous grave, car j'apperçois la demoiselle d'ici qui vous contemple. Souvenez-vous de voute gloire ; & aimez-la bian fiarement.

SCENE V.

FLORIS, LE COURTISAN, BLAISE.

FLORIS.

Enfin, le ciel a donc exaucé nos vœux.

LE COURTISAN.

Vous le voyez, Madame.

BLAISE.

Ah! c'étoit biau à voir!

FLORIS.

Que vous êtes aimable de cette façon-là!

LE COURTISAN.

Je ſuis raiſonnable, & ce bien-là eſt ſans prix; mais après cela rien ne me flatte tant dans mon aventure que le plaiſir de pouvoir vous offrir mon cœur.

BLAISE.

Ah! nous y v'là avec ſon cœur qu'il va bailler.... Apprenez-li un peu ſon devoir de criauté.

LE COURTISAN.

De quoi ris-tu donc?

BLAISE.

De rian, de rian; vous en aurez avis. Dites, Madame; je m'arrête ici pour voir comment ça f'ra.

FLORIS.

Vous m'offrez votre cœur; & c'est à moi à vous offrir le mien.

LE COURTISAN.

Je me rappelle en effet d'avoir entendu parler ma sœur dans ce sens-là. Mais en vérité, Madame, j'aurois bien honte de suivre vos loix là-dessus. Quand elles ont été faites, vous n'y étiez pas; si on vous avoit vue, on les auroit changées.

BLAISE.

Tarare! on en auroit vu mille comme alle, que çà n'auroit rian fait. Guarissez de cette autre infirmité-là.

FLORIS.

Je vous conjure, par toute la tendresse que je sens pour vous, de ne me plus tenir ce langage-là.

BLAISE.

Ça nous ravale trop: je sommes ici la force, & v'là la foiblesse.

FLORIS.

Souvenez-vous que vous êtes un homme, &

qu'il n'y auroit rien de ſi indécent qu'un abandon ſi ſubit à vos mouvements. Votre cœur ne doit point ſe donner ; c'eſt bien aſſez qu'il ſe laiſſe ſurprendre. Je vous inſtruis contre moi, je vous apprends à me réſiſter ; mais en même temps à mériter ma tendreſſe & mon eſtime. Ménagez-moi donc l'honneur de vous vaincre ; que votre amour ſoit le prix du mien, & non pas un pur don de votre foibleſſe : n'aviliſſez point votre cœur par l'impatience qu'il auroit de ſe rendre ; &, pour vous achever l'idée de ce que vous devez être, n'oubliez pas qu'en nous aimant tous deux, vous devenez, s'il eſt poſſible, encore plus comptable de ma vertu que je ne le ſuis moi-même.

BLAISE.

Pargué ! v'là des loix qui connoiſſont bian la femme, car ils ne s'y fiont gueres.

LE COURTISAN.

Il faut donc ſe rendre à ce qui vous plaît, Madame ?

FLORIS.

Oui, ſi vous voulez que je vous aime.

LE COURTISAN, *avec tranſport.*

Si je le veux, Madame ? mon bonheur....

FLORIS.

Arrêtez, de grâce ! je ſens que je vous mépriſerois.

BLAISE.

Tout bellement ; tenez voute amour à deux mains ; vous allez comme une brouette.

FLORIS.

Vous me forcerez à vous quitter.

LE COURTISAN.

J'en ſerois bien fâché.

BLAISE.

Que ne dites-vous que vous en ſeriez bien-aiſe ?

LE COURTISAN.

Je ne ſçaurois parler comme cela.

FLORIS.

Vous ne ſçauriez donc vous vaincre ? Adieu ; je vous quitte ; mon penchant ne ſeroit plus raiſonnable.

BLAISE.

Ne v'là-t-il pas encore une taille qui va dégringoler ?

LE COURTISAN, *à Floris, qui s'en va.*

Madame, écoutez-moi : quoique vous vous en alliez, vous voyez bien que je ne vous arrête

point; & assurément vous devez, ce me semble, être contente de mon indifférence. Quand même vous vous en iriez tout-à-fait, j'aurois le courage de ne vous point rappeller.

FLORIS.

Cette indifférence-là ne me rebute point; mais je ne veux point la fatiguer à présent, & je me retire.

SCENE VI.

LE COURTISAN, BLAISE.

LE COURTISAN, *soupirant.*

AH!

BLAISE.

Ne bougez pas; consarvez voute dignité humaine; aussi-bian je vous tians par le pourpoint.

LE COURTISAN.

Mais, mon cher Blaise, elle est pourtant partie?

BLAISE.

Qu'alle soit; alle a d'aussi bonnes jambes pour revenir que pour s'en aller.

LE COURTISAN.

Si tu sçavois combien je l'aime!

BLAISE.

Ah! je vous parmets de me conter ça à moi, & il n'y a point de mal à l'aimer en cachette; ça est honnête, & mêmement ils disont ici, que pus on aime sans le dire, & pu ça est biau; car on souffre beaucoup; & c'est cettte souffrance-là qui est daigne de nous, disont-ils. Cheux nous les femmes de bian ne font pas autre chose. N'avons-je pas une maitresse itou, moi; une jolie fille qui me poursuit avec des civilités & de petits mots qui sont si friands? Mais, morgué! je me tians coi. Je vous la rabroue, faut voir! Alle n'aura la consolation de me gagner que tantôt. Morgué! tenez, je l'apparçois qui viant à moi. Je vas tout à st'heure vous enseigner un bon exemple; je sis pourtant affollé d'alle. Stapendant, regardez-moi mener ça. Voyez la suffisance de mon comportement. Boutez-vous là, sans mot dire.

SCENE VII.

LE COURTISAN, BLAISE, FONTIGNAC, L'INSULAIRE.

FONTIGNAC, *au Courtisan.*

PERMETTEZ, Monsieur, qué jé parlé à Vlaisé & lui présenté uné réquête, dont boici lé sujet. (*En montrant l'Insulaire.*)

BLAISE.

Ah, ah ! Monsieur de Fontignac, vous êtes un fin marle; vous voulez me prenre sans vard. Eh ! bian, le sujet de voute requête, à quoi prétend-il ?

FONTIGNAC.

D'abord à botré cur, ensuite à botré main.

L'INSULAIRE.

Voilà ce que c'est.

BLAISE.

C'est coucher bien gros tout d'une fois. Voilà bian des affaires. Traite-t-on du cœur d'un homme comme de sti-là d'une femme ? Faut bian d'autres çarimonies.

FONTIGNAC.

Jé mé ſuis pourtant fait fort dé botré conſentément.

L'INSULAIRE.

J'ai compté ſur l'amitié que vous avez pour Fontignac.

BLAISE.

Oui ; mais voute compte n'eſt pas le mian : j'avons une autre Aruſmitique.

FONTIGNAC.

Ne bous en défendez point. Il eſt temps qué botré modeſtie cédé la bictoire. Jé ſçais qu'ellé vous plaît, cetté tendré & charmanté fillé.

BLAISE.

Eh ! mais en vérité, taiſez-vous donc, vous n'y ſongez pas. Il me viant des rougeurs, que je ne ſçais où les mettre.

L'INSULAIRE.

Mon deſſein n'eſt pas de vous faire de la peine : & s'il eſt vrai que vous ne puiſſiez avoir du retour.....

BLAISE.

Je ne dis pas ça.

FONTIGNAC.

Achébons donc. Qué tant dé mérité bous touché.

BLAISE, *au Courtisan.*

En avez-vous assez vu? Ça commence à me rendre las. Je vas signer la requête.

LE COURTISAN.

Finis.

FONTIGNAC.

L'ami Vlaisé, j'entends qué Monsieur bous encouragé.

BLAISE, *à l'Insulaire.*

Morgué! il n'y a donc pu de répi; ous êtes bian pressée, ma Mie!

L'INSULAIRE.

N'est-ce pas assez disputer?

BLAISE.

Eh bian! Ce cœur, puisque vous le voulez tant, ous avez bian fait de le prenre; car, jarnicoton! je ne vous l'aurois pas baillé.

L'INSULAIRE.

Me voilà contente.

BLAISE, *voyant Floris.*

Tant mieux. Mais ne causons pus; v'là une autre amoureuse qui viant. (*Au Courtisan.*) Préparez-li une bonne moue, & regardez-moi-la par-dessus les épaules.

SCENE

SCENE VIII.

LE COURTISAN, BLAISE, FONTIGNAC, L'INSULAIRE, FLORIS.

FLORIS.

JE reviens. Je n'étois ſortie que pour vous éprouver ; & vous n'avez que trop bien ſoutenu cette épreuve. Votre indifférence même commence à m'alarmer.

(*Le Courtiſan la regarde ſans rien dire.*)

BLAISE, *à Floris.*

Vous n'êtes pas encore ſi malade.

FLORIS.

Faites-moi la grâce de me répondre.

LE COURTISAN.

J'aurois peur de finir vos alarmes que je ne hais point.

BLAISE.

Ça eſt bon ; ça tire honnêtement à ſa fin.

FLORIS.

Mes alarmes que vous ne haïssez point ? Expliquez-vous plus clairement.

(*Le Courtisan la regarde sans répondre.*)

BLAISE.

Morgué ! velà des yeux bian clairs.

FLORIS.

Ils me disent que vous m'aimez.

BLAISE.

C'est qu'ils disent ce qu'ils sçavent.

FONTIGNAC.

Cé sont des échos.

FLORIS.

Les en avouez-vous ?

LE COURTISAN.

Vous le voyez bien.

BLAISE.

Ça est donc baclé ?

FLORIS.

Oui, cela est fait : en voilà assez ; & je me charge du reste auprès de mon pere.

FONTIGNAC.

Bous n'irez pas lé chercher ; car il entré.

SCENE DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, PARMENÈS, FLORIS, L'INSULAIRE, LE COURTISAN, LA COMTESSE, FONTIGNAC, SPINETTE, LE PAYSAN.

LA COMTESSE.

OUI, Seigneur, mettez le comble à vos bienfaits : je vous ai mille obligations ; joignez-y encore la grâce de m'accorder votre fils.

LE GOUVERNEUR.

Vous lui faites honneur, & je suis charmé que vous l'aimiez.

LA COMTESSE.

Tendrement.

BLAISE.

En riroit bian dans noute pays de voir ça.

LE GOUVERNEUR.

Mais c'est pourtant à vous à décider, mon fils. Aimez-vous Madame ?

PARMENÈS, *honteusement.*

Oui, mon pere.

FLORIS.

J'ai besoin de la même grâce, mon pere ; & je demande Alvarès.

LE GOUVERNEUR.

Je consens à tout. (*En montrant Spinette.*) Et cette jolie fille ?

BLAISE.

Je vais faire son compte. (*A Fontignac.*) Vous m'avez tantôt présenté une requête, Fontignac ; je vous la rends toute brandie pour noute amie Spinette. Que dites-vous à ça ?

FONTIGNAC.

Jé rougis sous lé chapeau.

BLAISE.

Ça veut dire, tope. Où est donc le Notaire pour tous ces mariages, & pour écrire le contrat ?

LE GOUVERNEUR.

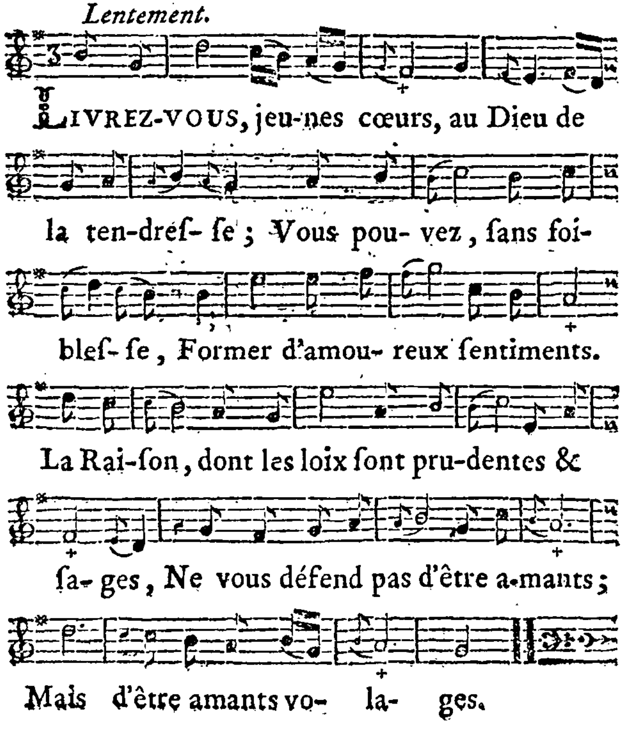
Nous n'en avons point d'autre ici que la présence de ceux devant qui on se marie. Quand on a de la raison, toutes les conventions sont faites. Puissent les Dieux vous combler de leurs faveurs ! Quelques-uns de vos camarades languissent encore dans leur malheur ; je vous exhorte à ne

rien oublier pour les en tirer. L'ufage le plus digne qu'on puiffe faire de fon bonheur, c'eft de s'en fervir à l'avantage des autres. Que des fêtes à préfent annoncent la joie que nous avons de vous voir devenus raifonnables.

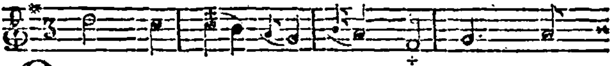
Fin du troifieme Acte.

DIVERTISSEMENT.

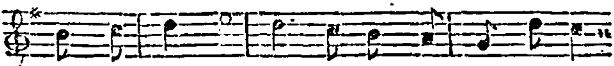
AIR.



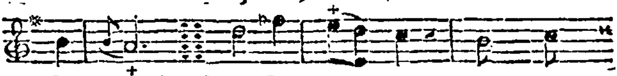
MENUET.



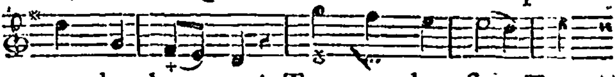
QUEL plai- ſir de voir l'A-mour, Dans



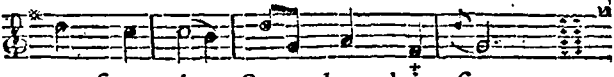
cet heu-reux ſé-jour, A la Rai- ſon fai-re



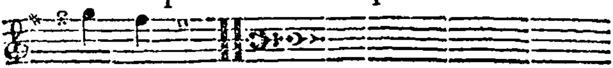
ſa, cour ! Que ſes ar-mes Ont pour



nous de char-mes ! Tous nos de- ſirs, Tous

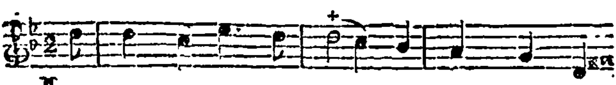


nos ſou- pirs Sont des plai- ſirs.

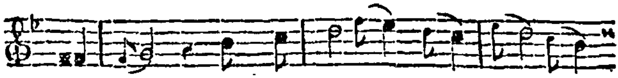


Tous nos, &c.

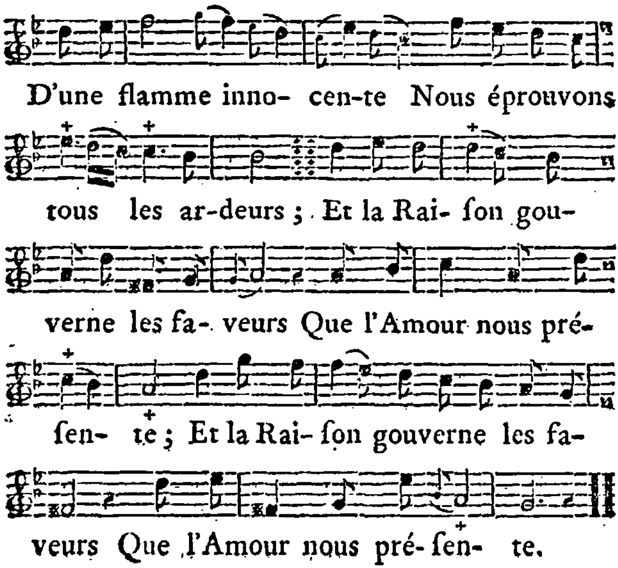
AIR.



JAMAIS aucun re- gret ne vient troubler

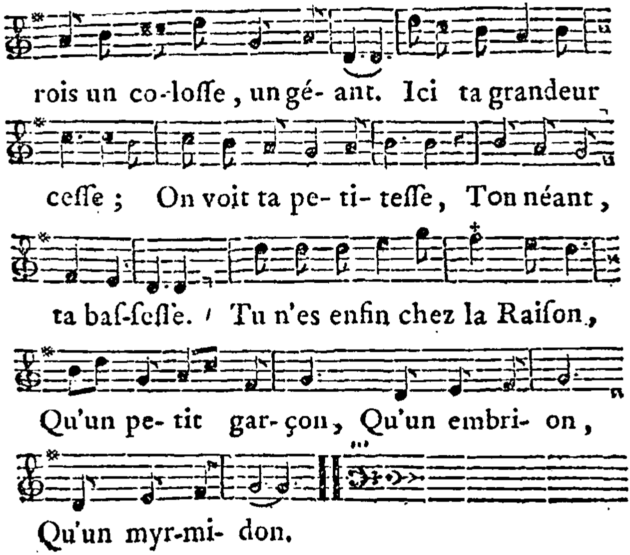


nos cœurs. Dans cette iſ-le char-man-te,


D'une flamme inno- cen-te Nous éprouvons
tous les ar-deurs ; Et la Rai- ſon gou-
verne les fa- veurs Que l'Amour nous pré-
ſen- te ; Et la Rai- ſon gouverne les fa-
veurs Que l'Amour nous pré- ſen- te.

VAUDEVILLE.

TOI qui fais l'Important, Ta ſu- perbe ap-
pa ren- ce, Tes grands airs, ta dé- pen- ſe,
Sédui-ſent un peuple ignorant : Tu lui pa-



Philoſophe arrogant,
Qui te moques ſans ceſſe
De l'humaine foibleſſe,
Tu t'applaudis d'en être exempt:
Dans l'univers tu te crois un géant.
Par la moindre diſgrâce,
Ton courage ſe paſſe,
Ta fermeté ſe laſſe.
Tu n'es plus, avec ta raiſon,
Qu'un petit garçon.

Qu'un embrion,
Qu'un myrmidon.

Mortel indifférent,
Qui ſans ceſſe déclames
Contre les douces flammes
Que fait ſentir le tendre enfant,
Auprès de lui tu te crois un géant.
Qu'un bel œil ſe préſente,
Sa douceur ſéduiſante
Rend ta force impuiſſante.
Tu n'es plus, contre Cupidon,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un myrmidon.

Qu'un nain ſoit opulent,
Malgré ſon air groteſque,
Et ſa taille burleſque,
Grâce à Plutus, il paroît grand :
L'or & l'argent de lui font un géant.
Mais, ſans leur aſſiſtance,
La plus belle preſtance
Perd ſon crédit en France ;

Et l'on n'eſt, quand Plutus dit non,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un myrmidon.

Que tu ſemblois ardent,
Mari, quand tu pris femme !
De l'excès de ta flamme
Tu lui parlois à chaque inſtant :
Avant l'hymen, tu te croyois géant.
Six mois de mariage
De ce hardi langage
T'ont fait perdre l'uſage.
Tu n'es plus, pauvre fanfaron,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un myrmidon.

UN PAYSAN.

Il n'y a pas longtems
Que j'avois la barlue.
Ma foi, j'étois bian grue !
Chez vous, Meſſieurs les courtiſans,
Je croyois voir les plus grands des géants.
Aujourd'hui la lunette

Que la raiſon me prête,
Rend ma viſiere nette.
Je vois dans toutes vos façons,
De petits garçons,
Des embrions,
Des myrmidons.

AU PARTERRE.

Partiſans du bon-ſens,
Vous dont l'heureux génie
Fut formé par Thalie,
Nous en croirons vos jugements.
Chez vous, des nains ne ſont point des géants.
Si notre Comédie
Par vous eſt applaudie;
Nous craindrons peu l'envie.
Vous contiendrez, par vos leçons,
Les petits garçons,
Les embrions,
Les myrmidons.

FIN.

LA SECONDE
SURPRISE
DE
L'AMOUR,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, au mois de Décembre 1727.

ACTEURS.

LA MARQUISE, Veuve.

LE CHEVALIER.

LE COMTE.

LISETTE, Suivante de la Marquise.

LUBIN, Valet du Chevalier.

M. HORTENSIUS, Pédant.

LA SECONDE
SURPRISE
DE
L'AMOUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

(La Marquise entre tristement sur la Scène. Lisette la suit sans qu'elle le sçache.)

LA MARQUISE, *s'arrêtant & soupirant.*

AH !

LISETTE, *derriere elle.*

Ah !

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que j'entends-là ? Ah ! c'eſt vous ?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE

De quoi ſoupirez-vous ?

LISETTE.

Moi ? de rien ; vous ſoupirez : je prends cela pour une parole, & je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien ; mais qui eſt-ce qui vous a dit de me ſuivre ?

LISETTE.

Qui me l'a dit, Madame ? Vous m'appellez ; je viens ; vous marchez, je vous ſuis : j'attends le reſte.

LA MARQUISE.

Je vous ai appellée, moi !

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez, retournez-vous-en ; je n'ai pas beſoin de vous.

LISETTE.

LISETTE.

Retournez-vous-en ! les personnes affligées ne doivent point rester seules, Madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires ; laissez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plaît.

LISETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là ; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah ! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi ! il faut bien se servir de sa raison dans la vie, & ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zele est fort bien entendu ; pour m'empêcher d'être triste, il me met en colere.

LISETTE.

Eh bien ! cela distrait toujours un peu :

il vaut mieux quereller que ſoupirer.

LA MARQUISE.

Eh ! laiſſez-moi ; je dois ſoupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous ? Oh ! vous ne paierez jamais cette dette-là ; vous êtes trop jeune, elle ne ſçauroit être ſérieuſe.

LA MARQUISE.

Eh ! ce que je dis-là n'eſt que trop vrai ; il n'y a plus de conſolation pour moi, il n'y en a plus. Après deux ans de l'amour le plus tendre, épouſer ce que l'on aime, ce qu'il y avoit de plus aimable au monde ; l'épouſer & le perdre un mois après !

LISETTE.

Un mois ! C'eſt toujours autant de pris. Je connois une Dame qui n'a gardé ſon mari que deux jours ; c'eſt cela qui eſt piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu ! Vous me faites trembler ; eſt-ce que tous les hommes ſont morts ?

LA MARQUISE.

Eh ! que m'importe qu'il reste des hommes ?

LISETTE.

Ah ! Madame, que dites-vous là ? Que le Ciel les conserve ; ne méprisons jamais nos ressources.

LA MARQUISE.

Mes ressources ! A moi, qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur ! moi qui ne vis presque plus que par un effort de raison !

LISETTE.

Comment donc ! par un effort de raison ! Voilà une pensée qui n'est pas de ce monde : mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant !

LA MARQUISE.

Je vous prie, Lisette, point de plaisanterie ; vous me divertissez quelquefois : mais je ne suis pas à présent en situation de vous écouter.

LISETTE.

Ah ! çà, Madame, sérieusement, je vous trouve le meilleur visage du monde. Voyez ce que c'est ! quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas si belle ; la peine de vivre vous donne un air plus vif & plus mutin dans les yeux, &

je vous conſeille de batailler toujours contre la vie, cela vous réuſſit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE

Que vous êtes folle ! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi, en rêvant que vous ne dormiez point ? car vous avez le teint bien repoſé : mais vous êtes un peu trop négligée, & je ſuis d'avis de vous arranger un peu la tête. La Brie, qu'on apporte ici la Toilette de Madame.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que tu vas faire ? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point ! vous refuſez le Miroir ! un Miroir, Madame ! ſçavez-vous bien que vous me faites peur ; cela ſeroit ſérieux, pour le coup, & nous allons voir cela. Il ne ſera pas dit que vous ſerez charmante impunément : il faut que vous le voyiez, & que cela vous conſole, & qu'il vous plaiſe de vivre.

(*On apporte la Toilette.*)

(*Elle prend un ſiége.*)

Allons, Madame, mettez-vous là : que je

vous ajuſte. Tenez, le Sçavant que vous avez pris chez vous, ne vous lira point de livre ſi conſolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh ! tu m'ennuies : qu'ai-je beſoin d'être mieux que je ne ſuis ? Je ne veux voir perſonne.

LISETTE.

De grâce, un petit coup-d'œil ſur la glace, un ſeul petit coup-d'œil ; quand vous ne le donneriez que de côté : tâtez-en ſeulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulois bien me laiſſer en repos.

LISETTE.

Quoi ! votre amour-propre ne dit plus mot, & vous n'êtes pas à l'extrémité ! cela n'eſt pas naturel, & vous trichez ; faut-il vous parler franchement ? Je vous diſois que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire : mais la vérité eſt que vous êtes très-changée ; & je voulois vous attendrir un peu pour un viſage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai que je ſuis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la Toilette ?

La Brie, remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus ni d'agrément, ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la Toilette s'en va; je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable!

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc; car il faut bien que je me débarrasse de toi.

LISETTE.

Ah! je respire, vous voilà sauvée: allons, courage, Madame.

(*On rapporte le miroir.*)

LA MARQUISE.

Donne le miroir; tu as raison, je suis bien abattue.

LISETTE, *lui donnant le miroir.*

Ne seroit-ce pas un meurtre que de laisser dépérir ce teint-là, qui n'est que lys & que roses, quand on en a soin? Rangez-moi ces cheveux

qui ſont épars, & qui vous cachent les yeux. Ah ! les fripons, comme ils ont encore l'œillade aſſaſſine ! ils m'auroient déjà brûlé, ſi j'étois de leur compétence : ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, *rendant le miroir.*

Tu rêves; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui, battus ! Ce ſont de bons hypocrites. Que l'ennemi vienne, il verra beau jeu. Mais voici, je penſe, un Domeſtique de Monſieur le Chevalier. C'eſt ce Valet de campagne ſi naïf, qui vous a tant divertie il y a quelques jours.

LA MARQUISE.

Que me veut ſon Maître ? Je ne vois perſonne.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCENE II.

LUBIN, LA MARQUISE, LISETTE.

LUBIN.

MADAME, pardonnez l'embarras....

LISETTE.

Abrège, abrège, il t'appartient bien d'embarraſſer Madame!

LUBIN.

Il vous appartient bien de m'interrompre, ma mie! eſt-ce qu'il ne m'eſt pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.

Finis; de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Il s'agit, Madame, que Monſieur le Chevalier m'a dit....ce que votre Femme-de-chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original!

LUBIN.

Cela eſt vrai; mais quand la colere me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc ſçavoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh ! ce n'eſt pas la peine, Madame; & je m'en reſſouviens à cette heure. C'eſt que nous arrivâmes hier tous deux à Paris, Monſieur le Chevalier, & moi; & que nous en partons demain pour n'y revenir jamais; ce qui fait que Monſieur le Chevalier vous mande que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après-dînée, & qu'il ne vous aſſûre point des ſes reſpects, ſinon ce matin, ſi cela ne vous déplaiſoit pas, pour vous dire adieu, à cauſe de l'incommodité de ſes embarras.

LISETTE.

Tout ce galimatias-là ſignifie que Monſieur le Chevalier ſouhaiteroit vous voir à préſent.

LA MARQUISE.

Sçais-tu ce qu'il a à me dire ? Car je ſuis dans l'affliction.

LUBIN, *d'un ton triſte, & à la fin pleurant.*

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'en-

tretenir un quart-d'heure. Pour ce qui eſt d'affliction, ne vous embaraſſez pas, Madame : il ne nuira pas à la vôtre : au contraire ; car il eſt encore plus triſte que vous, & moi auſſi : nous faiſons compaſſion à tout le monde.

LISETTE.

Mais, en effet, je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh ! vous ne voyez rien, je pleure bien autrement quand je ſuis ſeul ; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton Maître qu'il peut venir, & que je l'attends ; & vous, Liſette, quand Monſieur Hortenſius ſera revenu, qu'il vienne ſur le champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter.

(Elle ſoupire en s'en allant.)

Ah !

SCENE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

LA voilà qui ſoupire, & c'eſt toi qui en es cauſe, butord que tu es; nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas, n'ont qu'à les laiſſer. Ils ont fait plaiſir à Madame: & Monſieur le Chevalier l'accommodera bien autrement; car il ſoupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien: dis-lui de cacher ſa douleur, je ne t'arrête que pour cela; ma Maitreſſe n'en a déjà que trop, & je veux tâcher de l'en guérir: entends-tu?

LUBIN.

Pardi! tu cries aſſez haut.

LISETTE.

Tu es bien bruſque. Eh! de quoi pleurez-vous donc tous deux? peut-on le ſçavoir?

LUBIN.

Ma foi, de rien : moi, je pleure parce que je le veux bien ; car si je voulois, je serois gaillard.

LISETTE.

Le plaisant garçon !

LUBIN.

Oui, mon Maître soupire, parce qu'il a perdu une Maitresse ; & comme je suis le meilleur cœur du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser : de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.

LISETTE, *rit.*

Ah, ah, ah, ah.

LUBIN, *en riant.*

Eh, eh, eh. Tu en ris? J'en ris quelquefois de même, mais rarement ; car cela me dérange. J'ai pourtant perdu aussi une Maitresse, moi ; mais comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours sans en être plus triste.

(*Il rit.*) Eh, eh, eh.

LISETTE.

Il me divertit. Adieu ; fais ta commission, & ne manque pas d'avertir Monsieur le Chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, *riant.*

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc! tu me lorgnes, je pense?

LUBIN.

Oui-dà, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que si... veux-tu voir?

LISETTE.

Va-t'en; ton Maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain: retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raison; & ce n'est pas la peine d'en dire davantage: adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bon jour, l'ami.

SCENE IV.

LISETTE, *seule.*

CE bouffon-là est amusant : mais voici Monsieur Hortensius aussi chargé de livres qu'une Bibliotheque. Que cet homme-là m'ennuie avec sa doctrine ignorante ! quelle fantaisie a Madame, d'avoir pris ce personnage-là chez elle pour la conduire dans ses lectures, & amuser sa douleur ! Que les femmes du monde ont de travers !

SCENE V.

HORTENSIUS, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR Hortensius, Madame m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je serai ponctuel à obéir, Mademoiselle Lisette;

& Madame la Marquiſe ne pouvoit charger de ſes ordres perſonne qui me les rendît plus dignes de ma prompte obéiſſance.

LISETTE.

Ah ! le joli tour de phrâſe ! comment ! vous me ſaluez de la période la plus galante qui ſe puiſſe, & l'on ſent bien qu'elle part d'un homme qui ſçait ſa Rhétorique.

HORTENSIUS.

La Rhétorique que je ſçais là-deſſus, Mademoiſelle, ce ſont vos beaux yeux qui me l'ont appriſe.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites-là eſt merveilleux ! Je ne ſçavois pas que mes beaux yeux enſeignaſſent la Rhétorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de ſoutenir thèſe, Mademoiſelle ; & pour eſſai de ma ſcience, je vais, ſi vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi ! Je ne ſçais ce que c'eſt, je ne veux point tâter de cela : adieu,

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit Syllogifme; je vous affûre qu'il eft concluant.

LISETTE.

Un Syllogifme! eh! que voulez-vous que je faffe de cela?

HORTENSIUS

Écoutez. On doit fon cœur à ceux qui vous donnent le leur: je vous donne le mien: *ergò*, vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Eft-ce là tout? Oh! je fçais la Rhétorique auffi, moi. Tenez: on ne doit fon cœur qu'à ceux qui le prennent: affurément vous ne prenez pas le mien: *ergò*, vous ne l'aurez pas. Bon jour.

HORTENSIUS, *l'arrêtant.*

La raifon répond....

LISETTE.

Oh! pour la raifon je ne m'en mêle point; les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, Monfieur Hortenfius; que le Ciel vous béniffe, vous, votre thèfe & votre Syllogifme.

HORTENSIUS.

J'avois pourtant fait de petits vers latins fur vos beautés.

LISETTE.

LISETTE.

Eh ! mais ; Monſieur Hortenſius, mes beautés n'entendent que le François.

HORTENSIUS.

On peut vous les traduire.

LISETTE.

Achevez donc, car j'ai hâte.

HORTENSIUS.

Je crois les avoir ſerrés dans un livre.

(Pendant qu'il cherche, Liſette voit venir la Marquiſe, & dit :)

LISETTE.

Voilà Madame, laiſſons-le chercher ſon papier. *(Elle ſe retire.)*

HORTENSIUS, *comme en feuilletant.*

Je vous y donne le nom d'Hélene, de la maniere du monde la plus Poëtique, & j'ai pris la liberté de m'appeller le Pâris de l'aventure : les voilà, cela eſt galant.

SCENE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire, avec cette aventure où vous vous appellez Pâris. A qui parliez-vous ? Voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'eſt un trait de l'Hiſtoire des Grecs, dont Mademoiſelle Liſette me demandoit l'explication.

LA MARQUISE.

Elle eſt bien curieuſe, & vous bien complaiſant ! Où ſont les livres que vous m'avez achetés, Monſieur ?

HORTENSIUS.

Je les tiens, Madame, tous bien conditionnés, & d'un prix fort raiſonnable; ſouhaitez-vous les voir ?

LA MARQUISE.

Montrez. (*Un Laquais vient.*) Voici Monſieur le Chevalier, Madame.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (*à Hortenſius.*) Portez-les chez moi, nous les verrons tantôt.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE vous demande pardon, Madame, d'une viſite, ſans doute, importune; ſur-tout dans la ſituation où je ſçais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah ! votre viſite ne m'eſt point importune, je la reçois avec plaiſir; puis-je vous rendre quelque ſervice? de quoi s'agit-il ? Vous me paroiſſez bien triſte.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, Madame, un homme au déſeſpoir, & qui va ſe confiner dans le fond de ſa Province, pour y finir une v e qui lui eſt à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous-là ! Vous m'inquiétez ; que vous eſt-il donc arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus ſenſible, le plus irréparable; j'ai perdu Angélique, & je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc! Eſt-ce qu'elle eſt morte?

LE CHEVALIER.

C'eſt la même choſe pour moi. Vous ſçavez où elle s'étoit retirée depuis huit mois pour ſe ſouſtraire au mariage où ſon pere vouloit la contraindre; nous eſpérions tous deux que ſa retraite fléchiroit le pere: il a continué de la perſécuter; & laſſe, apparemment, de ſes perſécutions; accoutumée à notre abſence; déſeſpérant, ſans doute, de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, & s'eſt liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre. Il y a deux mois que la choſe eſt faite. Je la vis la veille, je lui parlai, je me déſeſpérai; & ma déſolation, mes prieres, mon amour, tout m'a été inutile. J'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu; il a fallu m'en arracher, je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrois mourir, & je ne ſçais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il ſemble dans le monde que les afflictions ne ſoient faites que pour les honnêtes-gens.

LE CHEVALIER.

Je devrois retenir ma douleur, Madame; vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu; j'aime à voir un cœur eſtimable; car cela eſt ſi rare, hélas! Il n'y a plus de mœurs, plus de ſentiment dans le monde. Moi, qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis ſix mois; vous paſſerez auſſi pour un homme extraordinaire; il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, & vous êtes le ſeul qui rendrez juſtice à mes pleurs. Vous me reſſemblez: vous êtes né ſenſible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, Madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée; mais venons au reſte: que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique ; elle me l'a défendu ; & je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête-homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une lettre que je ne sçaurois lui faire tenir, & qu'elle ne recevroit point de ma part ; vous allez incessamment à votre campagne qui est voisine du lieu où elle est ; faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même. La lire est la seule grâce que je lui demande : & si, à mon tour, Madame, je pouvois jamais vous obliger....

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Eh ! qui est-ce qui en doute ? Dès que vous êtes capable d'une vraie tendresse, vous êtes né généreux, cela s'en va sans dire ; je sais à présent votre caractere comme le mien ; les bons cœurs se ressemblent, Chevalier : mais la Lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne sçais ce que je fais dans le trouble où je suis : puisqu'elle ne l'est point, lisez-la, Ma-

dame, vous en jugerez mieux combien je ſuis à plaindre : nous cauſerons plus long-temps enſemble, & je ſens que votre converſation me ſoulage.

LA MARQUISE.

Tenez, ſans compliment, depuis ſix mois je n'ai eu de moment ſupportable que celui-ci ; & la raiſon de cela, c'eſt qu'on aime à ſoupirer avec ceux qui vous entendent : liſons la Lettre.

(Elle lit.)...

J'avois deſſein de vous revoir encore, Angélique ; mais j'ai ſongé que je vous déſobligerois, & je m'en abſtiens : après tout, qu'aurois-je été chercher ? Je ne ſçaurois le dire ; tout ce que je ſçais, c'eſt que je vous ai perdue, que je voudrois vous parler pour redoubler la douleur de ma perte, pour m'en pénétrer juſqu'à mourir.

LA MARQUISE, *répétant les derniers mots, & s'interrompant.*

Pour m'en pénétrer juſqu'à mourir ! Mais cela eſt étonnant ; ce que vous dites-là, Chevalier, je l'ai penſé mot pour mot dans mon affliction ; peut-on ſe rencontrer juſques-là ! En vérité, vous me donnez bien de l'eſtime pour vous ! Achevons.

(Elle relit.)

Mais c'est fait, & je ne vous écris que pour vous demander pardon de ce qui m'échappa contre vous à notre derniere entrevue. Vous me quittiez pour jamais, Angélique; j'étois au désespoir, & dans ce moment-là, je vous aimois trop pour vous rendre justice : mes reproches vous coûterent des larmes, je ne voulois pas les voir; je voulois que vous fussiez coupable, & que vous crussiez l'être; & j'avoue que j'offensois la vertu même. Adieu, Angélique; ma tendresse ne finira qu'avec ma vie, & je renonce à tout engagement. J'ai voulu que vous fussiez contente de mon cœur, afin que l'estime que vous aurez pour lui, excuse la tendresse dont vous m'honorâtes.

LA MARQUISE, *après avoir lu, & rendant la Lettre.*

Allez, Chevalier, avec cette façon-là de sentir, vous n'êtes point à plaindre; quelle Lettre! Autrefois le Marquis m'en écrivit une à-peu-près de même : je croyois qu'il n'y avoit que lui au monde qui en fût capable; vous étiez son ami, & je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous sçavez combien son amitié m'étoit chere.

LA MARQUISE.

Il ne la donnoit qu'à ceux qui la méritoient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me feroit d'un grand secours, s'il vivoit encore !

LA MARQUISE, *pleurant.*

Sur ce pied-là, nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui furvivrai pas longtems.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier : vivez pour me donner la fatisfaction de voir fon ami le regretter avec moi. A la place de fon amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle fera ma reffource ; je prendrai la liberté de vous écrire, vous voudrez bien me répondre, & c'eft une efpérance confolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, Chevalier, je fouhaiterois que vous reftaffiez ; il n'y a qu'avec vous que ma douleur fe verroit libre.

LE CHEVALIER.

Si je reſtois, je romprois avec tout le monde, & ne voudrois voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais effectivement, faites-vous bien de partir? Conſultez-vous : il me ſemble qu'il vous ſera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai que je pourrois vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui; je vous plaindrois, du moins; & vous me plaindriez auſſi : cela rend la douleur plus ſupportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

Nous ſommes voiſins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maiſon, puiſque le même Jardin nous eſt commun.

LA MARQUISE.

Nous ſommes affligés, nous penſons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous ſera d'un grand ſecours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette reſſource-là dans les afflictions, vous en conviendrez. Aimez-vous la lecture?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien; j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le ſoin de ma Bibliotheque. Je n'ai pas la vanité de devenir ſavante, mais je ſuis bien-aiſe de m'occuper. Il me lit tous les jours quelque choſe, nos lectures ſont ſérieuſes, raiſonnables; il y met un ordre qui m'inſtruit en m'amuſant: voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt fini, Madame: vous me déterminez; c'eſt un bonheur pour moi que de vous avoir vue; je me ſens déjà plus tranquille. Allons, je ne partirai point, j'ai des Livres auſſi en aſſez grande quantité, celui qui a ſoin des vôtres les mettra tout enſemble; & je vais appeller mon Valet pour changer les ordres que je lui ai donnés. Que je vous ai d'obligation! peut-être que vous me ſauvez la raiſon; mon déſeſpoir ſe calme. Vous avez dans l'eſprit une douceur qui m'étoit néceſſaire,

& qui me gagne. Vous avez renoncé à l'amour & moi aussi ; & vôtre amitié me tiendra lieu de tout, si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement, je m'y crois presqu'obligée, pour vous dédommager de celle du Marquis. Allez, Chevalier, faites vîte vos affaires ; je vais, de mon côté, donner quelqu'ordre aussi ; nous nous reverrons tantôt. (*à part.*) En vérité, ce garçon-là a un fond de probité qui me charme.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER, *seul un moment.*

VOILA vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée. Que cette femme-là a de mérite ! je ne la connoissois pas encore. Quelle solidité d'esprit ! quelle bonté de cœur ! C'est un caractere à-peu-près comme celui d'Angélique, & ce sont des trésors que ces caracteres-là. Oui, je la préfere à tous les amis du monde. (*Il appelle Lubin.*) Lubin ! il me semble que je le vois dans le jardin.

SCENE IX.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LUBIN, *répond derriere le Théâtre.*

MONSIEUR... (*Il arrive très-triste.*) Que vous plaît-il, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc, avec cet air triste?

LUBIN.

Hélas! Monsieur, quand je suis à rien faire, je m'attriste à cause de votre Maitresse, & un peu à cause de la mienne. Je suis fâché de ce que nous partons; si nous restions; je serois fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point, ainsi ne fais rien de ce que je t'avois ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point!

LE CHEVALIER.

Non; j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, Monſieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde ; je ne pourrai donc plus voir perſonne ?

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toi ; rends-moi mes lettres.

LUBIN.

Ce n'eſt pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt plus néceſſaire, puiſque je reſte ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien ; c'eſt donc encore autant de perdu que ces lettres-là ? Mais, Monſieur, qui eſt-ce qui vous empêche de partir ? eſt-ce Madame la Marquiſe ?

LE CHEVALIER.

Oui

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maiſon ?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer ?

LUBIN.

Ah ! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc !

LUBIN.

Vos maisons se communiquent ; de l'une on entre dans l'autre. Je n'ai plus ma Maitresse ; Madame la Marquise a une femme-de-Chambre toute agréable : de chez vous, j'irai chez elle ; crac, me voilà infidele tout..de plain pied, & cela m'afflige. Pauvre Marton ! faudra-t-il que je t'oublie ?

LE CHEVALIER.

Tu serois un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah ! pour cela, oui ; cela sera bien vilain ; mais cela ne manquera pas d'arriver : car j'y sens déjà du plaisir, & cela me met au désespoir. Encore si vous aviez la bonté de montrer l'exemple..... Tenez, la voilà qui vient, Lisette.

SCENE X.

LISETTE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LUBIN.

LE COMTE.

J'ALLOIS chez vous, Chevalier ; & j'ai sçu de Lisette que vous étiez ici : elle m'a dit votre affliction, & je vous assûre que j'y prends beaucoup de part ; il faut tâcher de se dissiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas aisé, Monsieur le Comte.

LUBIN, *faisant un sanglot.*

Eh !

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé, à ce pauvre garçon ?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne parts point, comme je l'avois résolu.

LUBIN,

LUBIN, *riant.*

Et pourtant je suis bien-aise de rester, à cause de Lisette.

LISETTE.

Cela est galant : mais, Monsieur le Chevalier, venons à ce qui nous amene, Monsieur le Comte & moi. J'étois sous le berceau pendant votre conversation avec Madame la Marquise ; & j'en ai entendu une partie sans le vouloir. Votre voyage est rompu ; ma Maitresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse ; & la conformité de vos sentiments fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma Maitresse, plus que je ne sçaurois vous le dire ; & je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler, qu'elle soupire & pleure toujours. A la fin elle n'y résistera pas. N'entretenez point sa douleur, tâchez même de la tirer de sa mélancolie. Voilà Monsieur le Comte qui l'aime, vous le connoissez, il est de vos amis. Madame la Marquise n'a point de répugnance à le voir ; ce seroit un mariage qui conviendroit. Je tâche de le faire réussir ; aidez-nous de votre côté, Monsieur le Chevalier ; rendez ce service à votre ami ; servez ma Maitresse elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Lisette, ne me dites-vous pas que Madame la Marquise voit le Comte sans répugnance ?

LE COMTE.

Mais, sans répugnance : cela veut dire qu'elle me souffre ; voilà tout.

LISETTE.

Et qu'elle reçoit vos visites.

LE CHEVALIER.

Fort bien ; mais s'apperçoit-elle que vous l'aimez ?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LISETTE.

De temps en temps, de mon côté, je glisse de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais vraiment, ces petits mots-là doivent faire un grand effet, & vous êtes entre de bonnes mains, Monsieur le Comte. Et que vous dit la Marquise ? Vous répond-t-elle d'une façon qui promette quelque chose ?

LE COMTE.

Jusqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur ! Sérieusement ?

LE COMTE.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Mais sur ce pied-là, vous n'avez donc pas besoin de moi ?

LE COMTE.

C'est conclure d'une maniere qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien : on voit votre amour, on le souffre ; on y fait accueil, apparemment qu'on s'y plaît ; & je gâterois peut-être tout, si je m'en mêlois : cela va tout seul.

LISETTE.

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE.

J'en suis aussi surpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma, foi, Monsieur le Comte, je faisois tout pour le mieux ; mais puisque vous le voulez, je parlerai, il en arrivera ce qu'il pourra : vous le voulez ; malgré mes bonnes raisons, je suis votre serviteur & votre ami.

LE COMTE.

Non, Monsieur; je vous suis bien obligé, & vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu, Lisette, ne m'oubliez pas; puisque Madame la Marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

Faites entendre raison aux gens; voilà ce qui en arrive. Assurément, cela est original : il me quitte aussi froidement que s'il quittoit un rival.

LUBIN.

Eh bien! tout coup vaille, il ne faut jurer de rien dans la vie, cela dépend des fantaisies. Fournissez-vous toujours! & vive les provisions : n'est-ce pas, Lisette?

LISETTE.

Oserois-je, Monsieur le Chevalier, vous parler à cœur ouvert?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiſelle Angélique eſt perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le ſçais que trop.

LISETTE.

Madame la Marquiſe eſt riche, jeune & belle.

LUBIN.

C'ela eſt friand.

LE CHEVALIER.

Après?

LISETTE.

Eh bien! Monſieur le Chevalier, tantôt vous l' avez vu ſoupirer de ſes afflictions: n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grâce à ſoupirer? Je crois que vous m'entendez.

LUBIN.

Courage, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous; qu'eſt-ce que cela ſignifie? que j'ai de l'inclination pour elle?

LISETTE.

Pourquoi non. Je le voudrois de tout mon cœur. Dans l'état où je vois ma Maitreſſe, que m'importe

par qui elle en ſorte, pourvu qu'elle épouſe un honnête-homme ?

LUBIN.

C'eſt ma foi bien dit, il faut être honnête-homme pour l'épouſer ; il n'y a que les malhonnêtes gens qui ne l'épouſeront point.

LE CHEVALIER, *froidement.*

Finiſſons, je vous prie, Liſette.

LISETTE.

Eh bien ! Monſieur, ſur ce pied-là, que n'allez-vous vous enſevelir dans quelque ſolitude où l'on ne vous voie point. Si vous ſçaviez combien aujourd'hui votre phyſionomie eſt bonne à porter dans un déſert, vous auriez le plaiſir de n'y trouver rien de ſi triſte qu'elle. Tenez, Monſieur ; l'ennui, la langueur, la déſolation, le déſeſpoir, avec un air ſauvage brochant ſur le tout ; voilà le noir tableau que repréſente actuellement votre viſage ; & je ſoutiens que la vue en peut rendre malade, & qu'il y a conſcience à la promener par le monde. Ce n'eſt pas-là tout, quand vous parlez aux gens, c'eſt du ton d'un homme qui va rendre les derniers ſoupirs : ce ſont des paroles qui traînent, qui vous engourdiſſent, qui ont un poiſon froid qui glace l'âme, & dont je ſens que la mienne eſt gelée ; je

n'en peux plus, & cela doit vous faire compaſſion. Je ne vous blâme pas; vous avez perdu votre Maitreſſe; vous vous êtes voué aux langueurs, vous avez fait vœu d'en mourir: c'eſt fort bien fait; cela édifiera le monde; on parlera de vous dans l'Hiſtoire, vous ſerez excellent à être cité ; mais vous ne valez rien à être vu. Ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin.

LE CHEVALIER.

Liſette, je pardonne au zele que vous avez pour votre Maitreſſe; mais votre diſcours ne me plaît point.

LUBIN.

Il eſt incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage eſt rompu; on ne change pas à tout moment de réſolution, & je ne partirai point. A l'égard de Monſieur le Comte, je parlerai en ſa faveur à votre Maitreſſe; & s'il eſt vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes viſites ne ſeront pas fréquentes, & ma triſteſſe ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Que pourrois-je vous dire davantage?

LISETTE.

Adieu, Monsieur; je suis votre servante.

SCENE XII.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *sérieux quelque tems.*

TOUT ce que j'entends-là me rend la perte d'Angélique encore plus sensible.

LUBIN.

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER, *comme en se promenant.*

Je m'attendois à trouver quelque consolation dans la Marquise; sa généreuse résolution de ne plus aimer me la rendoit respectable : & la voilà qui va se remarier, à la bonne heure. Je la distinguois, & ce n'est qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

LE CHEVALIER.

Ah! chere Angélique, s'il y a quelque chose

au monde qui puiſſe me conſoler, c'eſt de ſentir combien vous êtes au-deſſus de votre ſexe, c'eſt de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN.

Ah ! Marton, Marton ! je t'oubliois d'un grand courage : mais mon Maître ne veut pas que j'acheve. Je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, & que le ciel m'aſſiſte !...

LE CHEVALIER, *ſe promenant.*

Je me ſens plus que jamais accablé de ma douleur. ...

LUBIN.

Liſette m'avoit un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi ; je ne verrai que tantôt la Marquiſe; je n'ai plus que faire ici, ſi elle ſe marie. Suis-je en état de voir des Fêtes ? En vérité, la Marquiſe y ſonge-t-elle ? & qu'eſt devenue la mémoire de ſon mari ?

LUBIN.

Ah ! Monſieur, qu'eſt-ce que vous voulez qu'elle faſſe d'une mémoire ?

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en ſoit, je lui ai dit que je ſerois

apporter mes livres, & l'honnêteté veut que je tienne parole. Va me chercher celui qui a soin des siens. Ne seroit-ce pas lui qui entre.

SCENE XIII.

HORTENSIUS, LUBIN, LE CHEVALIER.

HORTENSIUS.

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur; je m'appelle Hortensius. Madame la Marquise, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, & à qui j'enseigne tour-à-tour les Belles-Lettres, la Morale & la Philosophie, sans préjudice des autres Sciences que je pourrois lui enseigner encore, m'a fait entendre, Monsieur, le desir que vous avez de me montrer vos livres, lesquels témoigneront, sans doute, l'excellence de votre bon goût; partant, Monsieur, que vous plaît-il qu'il en soit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma Bibliotheque, Monsieur; & vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCENE XIV.

LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

EH bien! mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, Monſieur le Doëteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortenſius, Hortenſius; ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reſte comme il eſt, je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS.

Je le crois, mais que voulez-vous? (*à part.*) Il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la Morale & la Philoſophie à la Marquiſe?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

'A quoi cela ſert-il, ces choſes-là?

HORTENSIUS.

'A purger l'âme de toutes ſes paſſions.

LUBIN.

Tant mieux; faites-moi prendre un doigt de cette médecine-là, contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Eſt-ce que vous avez du chagrin?

LUBIN.

Tant que j'en mourrois, ſans le bon appétit qui me ſauve.

HORTENSIUS.

Vous avez-là un puiſſant antidote: je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin eſt toujours inutile, parce qu'il ne remédie à rien; & que la raiſon doit être notre regle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raiſon, je la ſais par

cœur, celle-là; purgez-moi plutôt avec de la Morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, & de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament: servez-moi de la Philosophie.

HORTENSIUS.

Ce seroit à-peu-près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les Belles-Lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendroient pas; mais quel est votre chagrin?

LUBIN.

C'est l'amour.

HORTENSIUS.

Oh! la Philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui! mais quand il est pris, que veut-elle qu'on en fasse?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce; qu'on le laiſſe là.

LUBIN.

Qu'on le laiſſe là! Et s'il ne s'y tient pas? car il court après vous.

HORTENSIUS.

Il faut fuir de toutes ſes forces.

LUBIN.

Bon! quand on a de l'amour, eſt-ce qu'on a des jambes? la Philoſophie en fournit donc?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellents conſeils.

LUBIN.

Des conſeils! ah! le triſte équipage pour gagner pays.

HORTENSIUS.

Ecoutez, voulez-vous un remede infaillible; vous pleurez une Maitreſſe, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh! morbleu, que ne parlez-vous? voilà qui eſt bon, cela: gageons que c'eſt avec cette Mo-

rale-là que vous traitez la Marquise, qui va se marier avec Monsieur le Comte.

HORTENSIUS, *étonné.*

Elle va se marier, dites-vous?

LUBIN.

Assurément; & si nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préférence, car Lisette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites?

LUBIN.

A telles enseignes que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer, parce que nous sommes tristes, & que vous êtes un peu Pédant, à ce qu'elle dit, & qu'il faut que la Marquise se tienne en joie.

HORTENSIUS, *à part.*

Benè, benè. Je te rends grâces, ô Fortune! de m'avoir instruit de cela; je me trouve bien ici, ce mariage m'en chasseroit: mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmotez-vous-là dans vos dents, Docteur?

HORTENSIUS.

Rien: allons toujours chercher les Livres; car le temps presse.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUBIN, HORTENSIUS.

LUBIN, *chargé d'une manne de livres, & s'asseyant dessus.*

AH! je n'aurois jamais cru que la Science fût si pesante.

HORTENSIUS.

Belle bagatelle! J'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous!

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Vous êtes donc le Libraire & la Boutique tout à la fois? Et qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon eſprit.

LUBIN.

Il me ſemble que cette nourriture-là ne lui profite point; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connoiſſez point; mais repoſez-vous un moment : vous viendrez me trouver après dans la Bibliotheque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toujours devant.

SCENE II.

LUBIN, LISETTE.

LUBIN, *un moment ſeul & aſſis.*

AH! pauvre Lubin! J'ai bien du tourment dans le cœur; je ne ſçais plus à préſent ſi c'eſt Marton que j'aime, ou ſi c'eſt Liſette : je crois pourtant que c'eſt Liſette.... à moins que ce ne ſoit Marton.

(Lisette arrive avec quelques Laquais qui portent des siéges).

LISETTE.

Apportez, apportez-en encore un ou deux, & mettez-les là.

LUBIN, *assis.*

Bon jour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de Madame, car le Docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture! Quand verrai-je finir toutes ces folies-là? Va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la Morale & de la Philosophie; ils disent que cela purge l'âme. J'en ai pris une petite dose: mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne sais ce que tu viens me conter; laisse-moi en repos, va-t-en.

LUBIN.

Eh pardi ! ce n'eſt donc pas pour moi que tu faiſois apporter des ſiéges ?

LISETTE.

Le butord ! c'eſt pour Madame, qui va venir ici.

LUBIN.

Voudrois-tu, en paſſant, prendre la peine de t'aſſeoir un moment, Mademoiſelle ? Je t'en prie, j'aurois quelque choſe à te communiquer.

LISETTE.

Eh bien ! que me veux-tu, Monſieur ?

LUBIN.

Je te dirai, Liſette, que je viens de regarder ce qui ſe paſſe dans mon cœur, & je te confie que j'ai vu la figure de Marton qui en délogeoit, & la tienne qui demandoit à ſe nicher dedans ; je lui ai dit que je t'en parlerois ; elle attend : veux-tu que je la laiſſe entrer ?

LISETTE.

Non, Lubin ; je te conſeille de la renvoyer : car, dis-moi, que ferois-tu ? A quoi cela aboutiroit-il ? A quoi nous ſerviroit de nous aimer ?

LUBIN.

Ah ! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux perſonnes.

LISETTE.

Non, te dis-je : ton Maître ne veut point s'actacher à ma Maitreſſe; & ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de reſter avec le Chevalier.

LUBIN.

Cela eſt vrai; j'oubliois que j'avois une fortune qui eſt d'avis que je ne te regarde pas : cependant ſi tu me trouvois à ton gré, c'eſt dommage que tu n'aies pas la ſatisfaction de m'aimer à ton aiſe; c'eſt un haſard qui ne ſe trouve pas toujours. Serois-tu d'avis que j'en touchaſſe un petit mot à la Marquiſe? Elle a de l'amitié pour le Chevalier, le Chevalier en a pour elle; ils pourroient fort bien ſe faire l'amitié de s'épouſer par amour, & notre affaire iroit tout de ſuite.

LISETTE.

Tais-toi, voici Madame.

LUBIN.

Laiſſe-moi faire.

SCENE III.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LA MARQUISE.

Lisette, allez dire là-bas qu'on ne laiſſe entrer perſonne : je crois que voilà l'heure de notre lecture ; il faudroit avertir le Chevalier. Ah ! te voilà, Lubin ! où eſt ton Maître ?

LUBIN.

Je crois, Madame, qu'il eſt allé ſoupirer chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, Madame ; & j'aurai auſſi pour moi une petite bagatelle à vous propoſer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela ſe doit.

LA MARQUISE.

Eh ! de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Oh ! presque de rien ; nous parlerons de cela tantôt ; quand j'aurai fait votre commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service, si je le puis.

SCENE IV.

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *nonchalamment.*

EH bien ! Monsieur, vous n'aimez donc pas les livres du Chevalier ?

HORTENSIUS.

Non, Madame ; le choix ne m'en paroît pas docte. Dans dix tômes, pas la moindre citation de nos Auteurs grecs ou latins lesquels, quand on compose, doivent fournir tout le suc d'un Ouvrage : en un mot, ce ne sont que des livres modernes, remplis de phrâses spirituelles : ce n'est que de l'esprit, toujours de l'esprit ; petitesse qui choque le sens-commun.

LA MARQUISE, *nonchalante.*

Mais de l'esprit ! Est-ce que les Anciens n'en avoient pas ?

HORTENSIUS.

Ah! Madame, *distinguo*; ils en avoient d'une maniere... Oh! d'une maniere que je trouve admirable.

LA MARQUISE.

Expliquez-moi cette maniere.

HORTENSIUS.

Je ne sçais pas trop bien quelle image employer pour cet effet; car c'est par les images que les anciens peignoient les choses. Voici comme parle un auteur, dont j'ai retenu les paroles. Représentez-vous, dit-il, une femme coquette: *Primò*, son habit est en pretintailles; au lieu de grâces, je lui vois des mouches; au lieu de visage, elle a des mines; elle n'agit point, elle gesticule; elle ne regarde point, elle lorgne; elle ne marche pas, elle voltige; elle ne plaît point, elle séduit; elle n'occupe point, elle amuse; on la croit belle, & moi je la tiens ridicule: & c'est à cette impertinente femme que ressemble l'esprit d'à présent, dit l'Auteur.

LA MARQUISE.

J'entends bien.

HORTENSIUS.

L'esprit des Anciens, au contraire, continue-t-il,

ah ! c'eſt une beauté ſi mâle, que, pour démêler qu'elle eſt belle, il faut ſe douter qu'elle l'eſt ; ſimple dans ſes façons, on ne diroit pas qu'elle ait vu le monde : mais ayez ſeulement le courage de vouloir l'aimer, & vous parviendrez à la trouver charmante.

LA MARQUISE.

En voilà aſſez, je vous comprends : nous ſommes plus affectés, & les Anciens plus groſſiers.

HORTENSIUS.

Que le ciel m'en garde, Madame : jamais Hortenſius...

LA MARQUISE.

Changeons de diſcours. Que nous lirez-vous aujourd'hui ?

HORTENSIUS.

Je m'étois propoſé de vous lire un peu du Traité de la patience ; chapitre premier, du veuvage.

LA MARQUISE.

Oh ! prenez autre choſe ; rien ne me donne moins de patience que les Traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites eſt probable,

LA MARQUISE.

J'aime aſſez l'éloge de l'Amitié, nous en lirons quelque choſe.

HORTENSIUS.

Je vous ſupplierai de m'en diſpenſer, Madame; ce n'eſt pas la peine, pour le peu de temps que nous avons à reſter enſemble, puiſque vous vous mariez avec Monſieur le Comte.

LA MARQUISE.

Moi!

HORTENSIUS.

Oui, Madame; au moyen duquel mariage, je deviens à préſent un ſerviteur ſuperflu, ſemblable à ces troupes qu'on entretient pendant la guerre, & que l'on caſſe à la paix. Je combattois vos paſſions, vous vous accommodez avec elles; & je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez-là de jolis diſcours, avec vos paſſions! il eſt vrai que vous êtes aſſez propre à leur faire peur; mais je n'ai que faire de vous pour les combattre. Des paſſions avec qui je m'accommode! en vérité, vous êtes burleſque. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc?

HORTENSIUS.

De Mademoiſelle Liſette, qui l'a dit à Lubin.

lequel me l'a rapporté, avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulseroit d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais qu'est-ce que cela signifie? Le Chevalier croira que je suis folle : & je veux sçavoir ce qu'il a répondu; ne me cachez rien, parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne sçais rien là-dessus que de très-vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien instructif! voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je pense donc que Lisette ne disoit à Monsieur le Chevalier que vous épousiez Monsieur le Comte....

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de sçavoir si ledit Chevalier ne voudroit pas vous rechercher lui-même, & se substituer au lieu & place dudit Comte; & même il appert par le récit dudit Lubin, que ladite Lisette vous a offerte audit Chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple de ces faits incroyables. C'eſt promener la main d'une femme, & dire aux gens, la voulez-vous? Ah, ah! je m'imagine voir le Chevalier reculer de dix pas à la propoſition, n'eſt-il pas vrai?

HOTENSIUS.

Je cherche ſa réponſe littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point; vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'hiſtoire rapporte qu'il s'eſt d'abord écrié dans ſa ſurpriſe, & qu'enſuite il a refuſé la choſe.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvoit la retrancher, ce me ſemble: elle me paroît très-imprudente & très-impolie. J'en approuve l'eſprit; s'il penſoit autrement, je ne le verrois de ma vie; mais ſe récrier devant des domeſtiques, m'expoſer à leur raillerie, ah! c'en eſt un peu trop, il n'y a point de ſituation qui diſpenſe d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique eſt judicieuſe.

LA MARQUISE.

Oh ! je vous aſſûre que je mettrai ordre à cela. Comment donc ! Cela m'attaque directement, cela va preſque au mépris. Oh ! Monſieur le Chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez ; mais que je n'en ſouffre pas, s'il vous plaît ! Je ne veux point me marier ; mais je ne veux pas qu'on me refuſe.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites eſt ſans faute. (*à part.*) Ceci va bon train pour moi....... Mais, Madame, que deviendrai-je ? Puis-je reſter ici ? N'ai-je rien à craindre ?

LA MARQUISE.

Allez, Monſieur, je vous retiens pour cent ans. Vous n'avez ici ni Comte, ni Chevalier à craindre ; c'eſt moi qui vous en aſſûre, & qui vous protege : prenez votre livre, & liſons ; je n'attends perſonne. (*Hortenſius tire un livre.*)

SCENE V.

LUBIN *arrive*; HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LUBIN.

MADAME, Monſieur le Chevalier finit un embarras avec un homme; il va venir, & il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va; quand il viendra nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à préſent, Madame, j'aurois l'honneur de cauſer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien! que veux-tu? Acheve.

LUBIN.

Oh! mais, je n'oſerois; vous me paroiſſez en colere.

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Moi, de la colere! Ai-je cet air-là, Monſieur?

HORTENSIUS.

La paix regne ſur votre viſage.

LUBIN.

C'eſt donc que cette paix y regne d'un air fâché?

LA MARQUISE.

Finis, finis.

LUBIN.

C'eſt que vous ſçaurez, Madame, que Liſette trouve ma perſonne aſſez agréable; la ſienne me revient aſſez: & ce feroit un marché fait, ſi, par une bonté qui nous rendroit la vie, Madame qui eſt à marier, vouloit bien prendre un peu d'amour pour mon Maître qui a du mérite, & qui, dans cette occaſion, ſe comporteroit à l'avenant.

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Ah! écoutons; voilà qui ſe rapporte aſſez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle auſſi de Monſieur le Comte, & les Comtes ſont d'honnêtes-gens; je les conſidere beaucoup: mais ſi j'étois femme, je ne voudrois que des Chevaliers pour mon mari. Vive un Cadet dans le ménage!

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit. Tu as raison, Lubin; mais malheureusement, dit-on, ton Maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas, & je lui en ai fait la réprimande avec Lisette: mais si vous commenciez, cela le mettroit en train.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Hé bien! Monsieur, qu'en dites-vous? Sentez-vous là-dedans le personnage que je joue; la sottise du Chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec sagacité.

LUBIN.

Oh! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément; mais, dans l'occurrence, un honnête-homme se reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Hélas! Madame, je serois bien fâché de vous déplaire; je vous demande seulement d'y faire réflexion.

SCENE

SCENE VI.

LISETTE *arrive.* Les Acteurs précédents.

LISETTE.

JE viens de donner vos ordres, Madame : on dira là-bas que vous n'y êtes pas ; & un moment après....

LA MARQUISE.

Cela suffit : il s'agit d'autre chose, à présent : approche ; (*à Lubin.*) & toi, reste ici, je te prie.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette cérémonie ?

LUBIN, *à Lisette, bas.*

Tu vas entendre parler de ma besogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le Comte ; quand le terminerez-vous, Lisette ?

LISETTE, *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Ecoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc; quand le terminerez-vous?

(*Hortenſius rit.*)

LISETTE, *le contrefaiſant.*

Eh, eh, eh. Pourquoi me demandez-vous cela, Madame?

LA MARQUISE.

C'eſt que j'apprends que vous me marîrez avec Monſieur le Comte, au défaut du Chevalier, à qui vous m'avez propoſée, & qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec ſon valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour ſon Maître, dans l'eſpérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choſes les plus louables, quand un benêt les rapporte!

LUBIN.

Je crois qu'on parle de moi.

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choſes?

LISETTE.

Ah çà! Madame ; n'allez-vous pas vous fâcher? N'allez-vous pas croire que j'ai tort?

LA MARQUISE.

Quoi! vous portez la hardiesse jusques là, Lisette! Quoi! prier le Chevalier de me faire la grâce de m'aimer; & tout cela pour pouvoir épouser cet imbécille-là!

LUBIN.

Attrape, attrape toujours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc que l'amour du Comte? Vous êtes donc la Confidente des passions qu'on a pour moi, & que je ne connoîs point? Et qu'est-ce qui pourroit se l'imaginer? Je suis dans les pleurs, & l'on promet mon cœur & ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point: je suis rejettée, j'essuie des affronts; j'ai des Amans qui esperent, & je ne sçais rien de tout cela! Qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis! Quelle perte j'ai faite! Et comment me traite-t-on!

LUBIN, *à part.*

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Allez, je vous croyois plus de zele & plus de respect pour votre Maitresse.

LISETTE.

Fort bien, Madame! vous parlez de zele, & je suis payée du mien. Voilà ce que c'est que de s'attacher à ses Maîtres! la reconnoissance n'est point faite pour eux. Si vous réussissez à les servir, ils en profitent; & quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des misérables.

LUBIN.

Comme des imbécilles.

HORTENSIUS, *à Lisette.*

Il est vrai qu'il vaudroit mieux que cela ne fût point advenu.

LA MARQUISE.

Eh! Monsieur, mon veuvage est éternel: en vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, & j'ai perdu le seul homme qui pouvoit me plaire; mais malgré tout cela, il y a de certaines aventures désagréables pour une femme. Le Chevalier m'a refusée, par exemple; mon amour-propre ne lui en veut aucun mal: il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le ton, que la maniere que je con-

damne : car quand il m'aimeroit, cela lui feroit inutile ; mais enfin il m'a refufée, cela eft conftant : il peut fe vanter de cela ; il le fera peut-être ; qu'en arrive-t-il ? Cela jette un air de rebut fur une femme, les égards & l'attention qu'on a pour elle en diminuent ; cela glace tous les efprits pour elle : je ne parle point des cœurs ; car je n'en ai que faire : mais on a befoin de confidération dans la vie ; elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous : c'eft l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout ; au point qu'après ce qui m'arrive, fi je voulois me remarier, je le fuppofe, à peine m'eftimeroit-on quelque chofe ; il ne feroit plus flatteur de m'aimer. Le Comte, s'il fçavoit ce qui s'eft paffé ; oui, le Comte, je fuis perfuadée qu'il ne voudroit plus de moi.

LUBIN, *derriere.*

Je ne ferois pas fi dégoûté.

LISETTE.

Et moi, Madame, je dis que le Chevalier eft un hypocrite ; car fi fon refus eft fi férieux, pourquoi n'a-t-il pas voulu fervir Monfieur le Comte comme je l'en priois ? Pourquoi m'a-t-il refufée durement, d'un air inquiet & piqué ?

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que d'un air piqué ? Quoi ? Que voulez-vous dire ? Eſt-ce qu'il étoit jaloux ? En voici d'une autre eſpece.

LISETTE.

Oui, Madame, je l'ai cru jaloux : voilà ce que c'eſt ; il en avoit toute la mine. Monſieur s'informe comment le Comte eſt auprès de vous, comment vous le recevez : on lui dit que vous ſouffrez ſes viſites ; que vous ne les recevez point mal. Point mal ! dit-il avec dépit ; ce n'eſt donc pas la peine que je m'en mêle. Qui eſt-ce qui n'auroit pas cru là-deſſus qu'il ſongeoit à vous pour lui-même ? Voilà ce qui m'avoit fait parler, moi : eh ! que ſait-on ce qui ſe paſſe dans ſa tête ? peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, *derriere.*

Il en eſt bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée, je ne ſais plus comment regler ma conduite ; car il y en a une à tenir là-dedans : j'ignore laquelle, & cela m'inquiète.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, Madame, je vous apprendrai un petit axiôme qui vous ſera, ſur la

chose, d'une merveilleuse instruction; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime: or étant manifeste que le Chevalier vous refuse....

LA MARQUISE.

Il me refuse! vous avez des expressions bien grossieres; votre axiôme ne sçait ce qu'il dit; il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien; demandez au Comte ce qu'il en pense.

LA MARQUISE.

Comment! est-ce que le Comte étoit présent?

LISETTE.

Il n'y étoit plus; je dis seulement qu'il croit que le Chevalier est son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croye, ce n'est pas assez; il faut que cela soit: il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse; il n'y a que cela. J'ai besoin pour réparation que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux. Dépendre d'un dépit amoureux! Cela n'est-il pas comique? Assurément, ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule; mais reçue,

mais établie ; qu'il faut ſoutenir & qui nous pare. Les hommes penſent comme cela, il faut penſer comme les hommes, ou ne pas vivre avec eux : où en ſuis-je donc, ſi le Chevalier n'eſt point jaloux ? L'eſt-il ? ne l'eſt-il point ? On n'en ſçait rien, c'eſt un peut-être ; mais cette gloire en ſouffre, toute ſotte qu'elle eſt ; & me voilà dans la triſte néceſſité d'être aimée d'un homme qui me déplaît ; le moyen de tenir à cela ! oh ! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas-là. Qu'en dites-vous, Monſieur ? il faut que la choſe s'éclairciſſe abſolument.

HORTENSIUS.

Le mépris feroit ſuffiſant, Madame.

LA MARQUISE.

Eh ! non, Monſieur ; vous me conſeillez mal : vous ne ſçavez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISETTE, *pleurant.*

Pour moi, Madame, je ne ſçais pas où vous prenez toutes vos alarmes ; on diroit que j'ai renverſé le monde entier. On n'a jamais aimé une Maitreſſe autant que je vous aime : je m'aviſe

de tout, & puis il ſe trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne ſçaurois durer comme cela : j'aime mieux me retirer, du moins je ne verrai point votre triſteſſe ; & l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinence.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes ; je ſuis compromiſe, & vous ne ſavez pas juſqu'où cela va. Voilà le Chevalier qui vient, reſtez ; j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCENE VII.

LE CHEVALIER. Les Acteurs précédents.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez, peut-être, attendu, Madame ; & je vous prie de m'excuſer : j'étois en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, Monſieur le Chevalier : c'eſt une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'abord que Monſieur le Comte vous

tenoit compagnie , & cela me tranquillisoit.

LUBIN, *derriere.*

Ahi, ahi! je m'enfuis.

LA MARQUISE, *examinant le Chevalier.*

On m'a dit que vous l'aviez vu, le Comte.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA MARQUISE, *le regardant toujours.*

C'est un fort honnête-homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute; & je le crois même d'un esprit très-propre à consoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne sçavois pas que vous le connoissiez beaucoup; il vient ici quelquefois, & c'est presque le seul des amis de feu Monsieur le Marquis que je voye encore: il m'a paru mériter cette distinction-là; qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous avez raison; & je pense

comme vous ; il eſt digne d'être excepté.

LA MARQUISE, *à Liſette, bas.*

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Liſette ?

LE CHEVALIER, *à part les premiers mots.*

Monſieur le Comte & ſon mérite m'ennuient. (*à la Marquiſe.*) Madame, on a parlé d'une lecture ; & ſi je croyois vous déranger, je me retirerois.

LA MARQUISE.

Puiſque la converſation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, & vous allez être content. (*à Liſette.*) Retirez-vous, Liſette ; vous me déplaiſez-là. (*à Hortenſius.*) Et vous, Monſieur, ne vous écartez point : on va vous rappeller. (*au Chevalier.*) Pour vous, Chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture ; il s'agit d'un petit éclairciſſement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi ; & je vous demande en grâce de me répondre avec la derniere naïveté ſur la queſtion que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, Madame; je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le Comte m'aime: je viens de le ſçavoir, & je l'ignorois.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vous l'ignoriez!

LA MARQUISE.

Je dis la vérité; ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là eſt ſinguliere!

LA MARQUISE.

Je n'y ſçaurois que faire, elle ne laiſſe pas que d'être; il eſt permis aux gens de mauvaiſe humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en penſe: continuons.

LA MARQUISE, *impatiente.*

Vous m'impatientez! Aviez-vous cet eſprit-là avec Angélique? Elle auroit dû ne vous aimer gueres.

LE CHEVALIER.

Je n'en avois point d'autre; mais il étoit de ſon goût, & il a le malheur de n'être pas du

vôtre; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc, quand elle vous parloit; écoutez-moi aussi. Lisette vous a priée de me parler pour le Comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avois garde; le Comte est un Amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point: mais vous êtes la maitresse.

LA MARQUISE.

Non, je ne la suis point. Peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas? Vous êtes bien particulier!

LE CHEVALIER, *riant.*

Hé, hé, hé. J'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentiments; vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit: mais non, Madame, ne vous gênez point; je sçais combien il vaut de compter avec le cœur humain, & je ne vois rien-là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE, *en colere.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un. Adieu.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Ah! Marquise, tout ceci n'est que conversation; & je serois au désespoir de vous chagriner; achevez, de grâce.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable, quand vous voulez; & je ne sçais par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractere naturellement doux & raisonnable: laissez-moi finir... Je ne sçais plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au Comte, qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce Comte qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui; Lisette s'est même imaginée vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvoit être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passe pour cela, c'est répondre; & je vous reconnoîs. Sur cet air piqué, elle a pensé que je ne vous déplaisois pas.

LE CHEVALIER *salue en riant.*

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi? On ne plaît pas à tout le monde. Or comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendoit d'elle; & il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi. Vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain! Voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement; voici ma question. Avez-vous rejetté l'offre de Lisette, comme piqué de l'amour du Comte, ou comme une chose qu'on rebute? Etoit-ce dépit jaloux? car enfin, malgré nos conventions, votre cœur auroit pu être tenté du mien: ou bien étoit-ce vrai dédain?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il est incroyable: pour de la jalousie...

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé.*

Que diriez-vous, si je m'avisois d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirois... que vous feriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, Madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïſſez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point? (*Elle le regarde.*) Je vous entends; je l'avois bien prévu, & mon injure eſt avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? Où eſt-elle? Eſt-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, Chevalier! non, certes; & pourquoi me fâcherois-je? Vous ne m'entendez point; c'eſt l'impertinente Liſette à qui j'en veux; je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, & il a fallu vous l'apprendre; voilà tout. D'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haîne pour moi, que m'importe? J'aime bien mieux cela que de l'amour; au moins ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui? moi, Madame, m'y tromper! Eh! ce ſont ces diſpoſitions-là dans leſquelles je vous ai vue, qui m'ont attaché à vous; vous le ſçavez bien:

bien; & depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierois presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, j'en parle sans m'en ressouvenir. Allons, Monsieur Hortensius; approchez, prenez votre place: lisez-moi quelque chose de gai, qui m'amuse.

SCENE VIII.

HORTENSIUS, & les Acteurs précédents.

LA MARQUISE.

Chevalier, vous êtes le maître de rester; si ma lecture vous convient: mais vous êtes bien triste; & je veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER, *sérieux.*

Pour moi, Madame, je n'en suis point encore aux lectures amusantes. (*il s'en va.*)

LA MARQUISE, *à Hortensius, quand le Chevalier est parti.*

Qu'est-ce que c'est que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne ſont que des réflexions très-ſérieuſes.

LA MARQUISE.

Eh bien ! que ne parlez-vous donc ? vous êtes bien taciturne ! Pourquoi laiſſer ſortir le Chevalier, puiſque ce que vous allez lire lui convient ?

HORTENSIUS *appelle le Chevalier.*

Monſieur le Chevalier ! Monſieur le Chevalier !

LE CHEVALIER *reparoît.*

Que me voulez-vous ?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir ; je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ? Madame vous prie ! je ne prie point : vous avez des réflexions.... & vous rappellez Monſieur ; voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'apperçois, Madame, que je faiſois une impoliteſſe de me retirer ; & je vais reſter, ſi vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira ; aſſeyons-nous donc. (*ils prennent des ſiéges*)

HORTENSIUS, *après avoir toussé, craché, lit.*

« La raison est d'un prix à qui tout cède ; c'est » elle qui fait notre véritable grandeur. On a né» cessairement toutes les vertus avec elle ; enfin » le plus respectable de tous les hommes, ce n'est » pas le plus puissant, c'est le plus raisonnable.

LE CHEVALIER, *s'agitant sur son siège.*

Ma foi ! sur ce pied-là, le plus respectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimere : quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais, du moins, y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum ! disons qui ont moins de folie ; cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh ! de grâce, laissez-moi un peu de raison, Chevalier ; je ne sçaurois convenir que je suis folle, par exemple ...

LE CHEVALIER.

Vous, Madame ? Eh ! n'êtes-vous pas exceptée ? cela s'en va sans dire, & c'est la règle.

LA MARQUISE.

Je ne ſuis point tentée de vous remercier ; pourſuivons.

HORTENSIUS *lit.*

» Puiſque la raiſon eſt un ſi grand bien, n'ou-
» blions rien pour la conſerver ; fuyons les paſ-
» ſions qui nous la dérobent. L'amour eſt une de
» celles ...

LE CHEVALIER.

L'amour, l'amour ôte la raiſon ? cela n'eſt pas vrai ; je n'ai jamais été plus raiſonnable que depuis que j'en ai pour Angélique ; & j'en ai exceſſivement.

LA MARQUISE.

Vous en aurez tant qu'il vous plaira ; ce ſont vos affaires, & on ne vous en demande pas le compte : mais l'Auteur n'a point tant de tort. Je connoîs des gens, moi, que l'amour rend bourrus & ſauvages ; & ces défauts-là n'embelliſſent perſonne, je penſe.

HORTENSIUS.

Si Monſieur me donnoit la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER.

Petit Auteur que cela, eſprit ſuperficiel ...

HORTENSIUS, *se levant.*

Petit Auteur, esprit superficiel! un homme qui cite Séneque pour garant de ce qu'il dit, ainsi que vous le verrez plus bas, *folio* 24, Chapitre. V.

LE CHEVALIER.

Fût-ce Chapitre mille! Séneque ne sçait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité, cela me divertit plus que ma lecture: en voilà assez, votre livre ne plaît point au Chevalier, n'en lisons plus; une autre fois nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, Madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, *s'en allant.*

Séneque un petit Auteur! Par Jupiter! si je le disois, je croirois faire un blasphême littéraire. Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur, serviteur.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortenſius, Chevalier : de quoi vous aviſez-vous auſſi de médire de Séneque ?

LE CHEVALIER.

Séneque & ſon défenſeur ne m'inquiètent pas; pourvu que vous ne preniez pas leur parti, Madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, ſi la querelle continue; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer. Nos occupations vous ennuient, n'eſt-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne ſuis, pour réuſſir à s'amuſer.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier; vivons ſans

façon. Vous voulez, peut-être, être ſeul; adieu, je vous laiſſe.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de ſituation qui ne me ſoit à charge!

LA MARQUISE.

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'eſprit.

(*Elle marche lentement.*)

LE CHEVALIER, *pendant qu'elle marche.*

Ah! je m'attendois à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage. Je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, *s'arrêtant au milieu du Théâtre*

Ce que je lui entends dire-là me touche; il ne ſeroit pas généreux de le quitter dans cet état-là. (*elle revient.*) Non, Chevalier, vous ne me rebutez point: ne cédez point à votre douleur: tantôt vous partagiez mes chagrins; vous étiez ſenſible à la part que je prenois aux vôtres; pourquoi n'êtes-vous plus de même? C'eſt cela qui me rebuteroit, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on faſſe quelque choſe pour elle; elle veut conſoler.

LE CHEVALIER.

Aussi auroit-elle bien du pouvoir sur moi, si je la trouvois ; personne au monde n'y seroit plus sensible ; j'ai le cœur fait pour elle : mais où est-elle ? Je m'imaginois l'avoir trouvée, me voilà détrompé ; & ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur.

LA MARQUISE.

Peut-on de reproche plus injuste que celui que vous me faites ? De quoi vous plaignez-vous ; voyons ? d'une chose que vous avec rendu nécessaire. Une étourdie vient vous proposer ma main : vous y avez de la répugnance, à la bonne heure ; ce n'est point-là ce qui me choque. Un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures, elle a dû vous rendre les yeux très-difficiles ; & d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-dessus, je n'en suis plus.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, je regrette Angélique ; mais vous m'en auriez consolé, si vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuve : car cette répugnance dont je ne me plains point, falloit-il la

marquer ouvertement ? Repréfentez-vous cette action-là de fang-froid ; vous êtes galant-homme, jugez-vous ; où eft l'amitié, dont vous parlez? Car encore une fois, ce n'eft pas de l'amour que je veux, vous le fçavez bien ; mais l'amitié n'a-t-elle pas fes fentiments, fes délicateffes ? L'amour eft bien tendre, Chevalier ; eh bien ! croyez qu'elle ménage avec encore plus de fcrupule que lui, les intérêts de ceux qu'elle unit enfemble. Voilà le portrait que je m'en fuis toujours fait, voilà comme je la fens, & comme vous auriez dû la fentir : il me femble que l'on n'en peut rien rabattre, & vous n'en connoiffez pas les devoirs comme moi. Qu'il vienne quelqu'un me propofer votre main, par exemple, & je vous apprendrai comme on répond là-deffus.

LE CHEVALIER.

Oh ! je fuis fûr que vous y feriez plus embarraffée que moi ; car enfin, vous n'accepteriez point la propofition.

LA MARQUISE.

Nous n'y fommes pas ; ce quelqu'un n'eft pas venu, & ce n'eft que pour vous dire combien je vous ménagerois : cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh morbleu ! Madame, vous m'avez parlé de répugnance, & je ne ſçaurois vous ſouffrir cette idée-là. Tenez, je trancherai tout-d'un-coup là-deſſus ; ſi je n'aimois pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une choſe à craindre avec moi, qui eſt que mon amitié ne devînt amour, & raiſonnablement il n'y auroit que cela à craindre non plus : c'eſt-là toute la répugnance que je me connoîs.

LA MARQUISE.

Ah ! pour cela, c'en ſeroit trop ; il ne faut pas, Chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce ſeroit vous rendre juſtice. D'ailleurs, d'où peut venir le refus dont vous m'accuſez ; car enfin étoit-il naturel ? C'eſt que le Comte vous aimoit, c'eſt que vous le ſouffriez ; j'étois outré de voir cet amour venir traverſer un attachement qui devoit faire toute ma conſolation ; mon amitié n'eſt point compatible avec cela, ce n'eſt point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien ! voilà qui change tout ; je ne me

plains plus, je ſuis contente ; ce que vous me dites-là, je l'éprouve, je le ſens. C'eſt-là préciſément l'amitié que je demande, la voilà ; c'eſt la véritable, elle eſt délicate, elle eſt jalouſe, elle a droit de l'être. Mais que ne me parliez-vous ? Que n'êtes vous venu me dire : qu'eſt-ce que c'eſt que le Comte ? Que fait-il chez vous ? Je vous aurois tiré d'inquiétude ; & tout cela ne ſeroit point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi ; je n'y ſonge point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment ! je vous le défends bien : ce ne ſont pas-là nos conditions ; je ſerois jalouſe auſſi, moi ; jalouſe comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame ?

LA MARQUISE.

Eſt-ce que je ne l'étois pas de cette façon-là tantôt ? Votre réponſe à Liſette n'avoit-elle pas dû me choquer.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh ! à qui en dit-on, si ce n'est aux gens qu'on aime, & qui semblent n'y pas répondre ?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire ? Que vous me tranquillisez, ma chere Marquise !

LA MARQUISE.

Ecoutez ; je n'avois pas moins besoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez ! Que vous me donnez de joie ! (*il lui baise la main.*)

LA MARQUISE, *riant.*

On le prendroit pour mon Amant, de la maniere dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi ! je défie un Amant de vous aimer plus

que je fais; je n'aurois jamais crû que l'amitié allât si loin : cela est surprenant, l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop; mais il me reste une grâce à vous demander. Gardez-vous Hortensius? Je crois qu'il est fâché de me voir ici, & je sçais lire aussi-bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien! Chevalier, il faut le renvoyer: voilà toute la façon qu'il y faut faire.

LE CHEVALIER.

Et le Comte, qu'en ferons-nous? Il m'inquiète un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi; je veux que vous soyez content, je veux vous mettre en repos. Donnez-

moi la main; je ferois bien-aise de me promener dans le Jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, Marquise.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSIUS, *seul.*

N'EST-CE pas une chose étrange, qu'un homme comme moi n'ait point de fortune ? Posséder le Grec & le Latin, & ne pas posséder dix pistoles ! O divin Homere ! ô Virgile ! & vous, gentil Anacréon ! vos doctes Interprètes ont de la peine à vivre ; bientôt je n'aurai plus d'asyle ; j'ai vu la Marquise irritée contre le Chevalier : mais incontinent je l'ai vu discourir dans le Jardin avec lui de la maniere la plus bénévole. Quels solécismes de conduite ! Est-ce que l'amour m'expulseroit d'ici ?

SCENE II.

HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LUBIN, *gaillardement.*

TIENS, Lisette; le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. (*en riant.*) Ah, ah, ah!

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là, avec son transport de joie?

LUBIN.

Allons, gai, camarade Docteur; comment va la Philosophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là?

LUBIN.

Ma foi! je n'en sçais rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISETTE.

Allons, allons; venons au fait.

LUBIN.

LUBIN.

Encore un petit mot, Docteur : n'avez-vous jamais couché dans la rue ?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours ?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir. Le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE.

N'amusons point davantage Monsieur Hortensius. Tenez, Monsieur, voilà de l'or que Madame m'a chargé de vous donner ; moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, & je suis votre très-humble servante. (*Elle lui fait la révérence.*)

LUBIN. (1)

Et moi votre serviteur.

HORTENSIUS.

Quoi ! Madame me renvoie ?

(1) *A la première Représentation.* Attendez, j'ai de mon côté une petite révérence à vous faire ; & la voilà. (*Il lui fait la révérence.*) Si vous ne me la rendez pas, je vous la donne.

LISETTE.

Non pas, Monsieur; elle vous prie seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prieres de Madame.

HORTENSIUS.

Sçavez-vous la raison de cela, Mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Non: mais en gros je soupçonne que cela pourroit venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et en détail, de ce que nous sommes bien-aises de nous aimer en paix, en dépit de la Philosophie que vous avez dans la tête.

LISETTE.

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends; c'est que Madame la Marquise & Monsieur le Chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en sçais rien: ce ne sont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien! tout coup vaille: quand ce seroit de

l'inclination ; quand ce ſeroient des paſſions, des ſoupirs, des flammes, & de la noce après, il n'y a rien de ſi gaillard : on a un cœur, on s'en ſert ; cela eſt naturel.

LISETTE, *à Lubin.*

Finis tes ſottiſes. (*à Hortenſius.*) Vous voilà averti, Monſieur ; je crois que cela ſuffit.

LUBIN.

Adieu, touchez-là, & partez ferme : il n'y aura point de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à Madame que je me conformerai à ſes ordres.

SCENE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Enfin, le voilà congédié. C'eſt pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un amant ! Quoi ! ce vieux radoteur t'aimoit ?

LISETTE.

Sans doute ; il vouloit me faire des arguments.

LUBIN.

Hum !

LISETTE.

Des arguments, te dis-je ; mais je les ai fort bien repoussés avec d'autres.

LUBIN.

Des arguments ! Voudrois-tu bien m'en pousser un, pour voir ce que c'est ?

LISETTE.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un : tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui est joli ; ainsi je t'aime : c'est-là ce que l'on appelle un argument.

LUBIN.

Pardi ! tu n'as que faire du Docteur pour cela : je t'en ferai aussi-bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous ferons mariés, parce que je ferai bien-aife de perdre.

LUBIN.

Bon! quand nous ferons mariés, j'aurai toujours gagné fans faire de gageure.

LISETTE.

Paix, j'entends quelqu'un qui vient; je crois que c'eft Monfieur le Comte. Madame m'a chargé d'un compliment pour lui, qui ne le réjouira pas.

SCENE IV.

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE, *d'un air ému.*

BON jour, Lifette; je viens de rencontrer Hortenfius, qui m'a dit des chofes bien fingulieres. La Marquife le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le Chevalier, & qu'elle l'époufe. Cela eft-il vrai? Je vous prie de m'inftruire....

LISETTE.

Mais, Monfieur le Comte, je ne crois pas

que cela ſoit, & je n'y vois pas encore d'apparence : Hortenſius lui déplaît, elle le congédie ; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, *à Lubin.*

Et toi, n'en ſçais-tu pas davantage?

LUBIN.

Non, Monſieur le Comte ; je ne ſçais que mon amour pour Liſette : voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la Marquiſe eſt ſi peu diſpoſée à ſe marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amants ; elle m'a dit de vous prier de ne point vous obſtiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, ſans doute?

LISETTE.

Mais je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui ; qui dit l'un, dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes ſont inconcevables ! Le Chevalier eſt ici, apparemment ?

LISETTE.

Je crois qu'oui.

LUBIN.

Leurs ſentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils ſe ſéparent.

LE COMTE.

Ah !.... Avertiſſez, je vous prie, le Chevalier que je voudrois lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, Monſieur le Comte.

(Lubin ſort avec Liſette, en ſaluant le Comte.)

SCENE V.

LE COMTE, *ſeul.*

QU'EST-CE que cela ſignifie? Eſt-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre? Le Chevalier va venir ; interrogeons ſon cœur pour en tirer la vérité. Je vaîs me ſervir d'un ſtratagême qui, tout commun qu'il eſt, ne laiſſe pas ſouvent que de réuſſir.

SCENE VI.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

On m'a dit que vous me demandiez; puis-je vous rendre quelque ſervice, Monſieur?

LE COMTE.

Oui, Chevalier; vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu! ſi je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Marquiſe.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous-là? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah! c'eſt une autre affaire, & je me ſuis expliqué là-deſſus.

LE COMTE.

Je le ſçais : mais êtes-vous dans les mêmes ſentiments ? Ne s'agit-il point à préſent d'amour, abſolument ?

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh, eh, eh : mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait ? Qu'eſt-ce que c'eſt que cette idée-là ?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point ; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum ! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien ! débarraſſez-vous de cela ; dites-moi oui ou non.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh, eh, eh, Monſieur le Comte ; un homme d'eſprit comme vous ne doit point faire de chicane ſur les mots ; le oui & le non, qui ne ſe ſont point préſentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens ; c'eſt la même choſe, aſſurément ; il y a entre la Marquiſe & moi une amitié & des ſentiments vraiment reſpectables. Etes-vous content ? Cela eſt-il net ? Voilà du François.

LE COMTE.

(*A part.*) Pas trop... On ne sauroit mieux dire, & j'ai tort; mais il faut pardonner aux amants, ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je sçais ce qu'ils sont par mon expérience. Revenons à vous & à vos amours; je m'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde: mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire; ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la Marquise?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il est étonnant que vous ne vous lassiez point de son indifférence. Parbleu! il faut quelques sentiments dans une femme. Vous hait-elle? on combat sa haine: ne lui déplaisez-vous pas? on espere. Mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle? par où prendre son cœur? un cœur qui ne se remue ni pour ni contre; qui n'est ni ami, ni ennemi; qui n'est rien; qui est mort, le ressuscite-t-on? Je n'en crois rien: & c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement.*

Non, non, Chevalier; je vous parle confidemment, à mon tour. Je n'en ſuis pas tout à-fait réduit à une entrepriſe ſi chimérique; & le cœur de la Marquiſe n'eſt pas ſi mort que vous le penſez: m'entendez-vous? Vous êtes diſtrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez; je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle ſçavoit mon amour, je lui en parlois, elle écoutoit.

LE CHEVALIER.

Elle écoutoit!

LE COMTE.

Oui; je lui demandois du retour.

LE CHEVALIER.

C'eſt l'uſage: & à cela quelle réponſe?

LE COMTE.

On me diſoit de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'eſt qu'il étoit tout venu.

LE COMTE.

(*A part.*) Il l'aime. . . Cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir, j'attribue cela à ce que

j'avois été quelques jours ſans paroître, avant que vous arrivaſſiez. La Marquiſe eſt la femme de France la plus fiere.

LE CHEVALIER.

Ah! je la trouve paſſablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, & je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh! vous vous moquez ; cette femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi qui ne m'en ſoucie gueres, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'eſt que vous le dites ſans jalouſie.

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu! ſi cela vous plaît, vous êtes ſervi à ſouhait; car je vous dirai que j'en ſuis charmé, que je vous en félicite, & que je vous embraſſerois volontiers.

LE COMTE.

Embraſſez donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'eſt pas la peine ; il me ſuffit de m'en réjouir ſincerement ; & je vais vous en donner des preuves qui ne ſeront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrois bien vous en donner de ma reconnoiſſance, moi : & ſi vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce ſeroit alors que je ſerois bien ſûr de vous. A l'égard de la Marquiſe....

LE CHEVALIER.

Comte, finiſſons. Vous autres amans, vous n'avez que votre amour & ſes intérêts dans la tête, & toutes ces folies-là n'amuſent point les autres. Parlons d'autre choſe : de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage ?

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu ! c'en eſt trop : faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos ? Non, Monſieur ; je vous demande grâce pour ma poſtérité,

s'il vous plaît. Je n'irai point ſur vos briſées ; mais qu'on me trouve un parti convenable, & demain je me marie ; &, qui plus eſt, c'eſt que cette Marquiſe qui ne vous ſort pas de l'eſprit, tenez, je m'engage à la prier de la Fête.

LE COMTE.

Ma foi, Chevalier, vous me raviſſez ; je ſens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes ; vos diſpoſitions me charment. Mon cher ami, continuons : vous connoiſſez ma ſœur ; que penſez-vous d'elle ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en penſe ?... Votre queſtion me fait reſſouvenir qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue, & qu'il faut que vous me préſentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle étoit digne d'être aimée du plus honnête-homme : on l'eſtime ; vous connoiſſez ſon bien, vous lui plairez, j'en ſuis ſûr ; & ſi vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un.... vous avez raiſon.... oui.... votre idée eſt admirable. Elle eſt amie de la Marquiſe, n'eſt-ce pas ?

LE COMTE.

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela eſt bon, & je veux que ce ſoit moi qui lui annonce la choſe. Je crois que c'eſt elle qui entre. Retirez-vous pour quelques moments dans ce cabinet; vous allez voir ce qu'un Rival de mon eſpece eſt capable de faire, & vous paroîtrez quand je vous appellerai. Partez; point de remerciement; un jaloux n'en mérite point.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

PARBLEU! Madame, je ſuis donc cet ami qui devoit vous tenir lieu de tout. Vous m'avez joué, femme que vous êtes; mais vous allez voir combien je m'en ſoucie.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Le Comte, dit-on, étoit avec vous, Chevalier. Vous avez été bien long-temps ensemble; de quoi donc étoit-il question?

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

De pures visions de sa part, Marquise; mais des visions qui m'ont chagriné, parce qu'elles vous intéressent, & dont la premiere a d'abord été de me demander si je vous aimois.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté: mais prenez garde; il parloit d'amour, & non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah! il parloit d'amour! Il est bien curieux! A votre place, je n'aurois pas seulement voulu les distinguer; qu'il devine.

LE

LE CHEVALIER.

Non pas, Marquise: il n'y avoit pas moyen de jouer là-dessus; car il vous enveloppoit dans ses soupçons, & vous faisoit pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite. Vous voyez bien que cela étoit sérieux; il falloit une réponse décisive: aussi l'ai-je faite, & l'ai bien assuré qu'il se trompoit, & qu'absolument il ne s'agissoit point d'amour entre nous deux; absolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé; & croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent?

LE CHEVALIER.

Oh! ne craignez rien: je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité. Comment donc; je serois très-fâché, à cause de vous, que le commerce de notre amitié rendît vos sentiments équivoques. Mon attachement pour vous est trop délicat, pour profiter de l'honneur que cela me feroit: mais j'y ai mis bon ordre, & cela par une chose tout-à-fait imprévue. Vous connoissez sa sœur; elle est riche, très-aimable, & de vos amies, même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eue de perdre ses soupçons, le Comte me l'a proposée; & comme il y a des instans & des réflexions qui nous déterminent tout-d'un-coup, ma foi, j'ai pris mon parti; nous sommes d'accord, & je dois l'épouser. Ce n'est pas là tout; c'est que je me suis encore chargé de vous parler en faveur du Comte; & je vous en parle du mieux qu'il m'est possible. Vous n'aurez pas le cœur inexorable, & je ne crois pas la proposition fâcheuse.

LA MARQUISE, *froidement.*

Non, Monsieur; je vous avoue que le Comte ne m'a jamais déplû.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplû! C'est fort bien fait. Mais pourquoi donc m'avez-vous dit le contraire?

LA MARQUISE.

C'est que je voulois me le cacher à moi-même; & il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, Madame; car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui?

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

J'AI suivi les conseils du Chevalier, Madame : permettez que mes transports vous marquent la joie où je suis.

(*Il se jette aux genoux de la Marquise.*)

LA MARQUISE.

Levez-vous, Comte ; vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux ! & toi, Chevalier, que ne te dois-je pas ? Mais, Madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes. Chevalier, joignez vos prieres aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas besoin, Monsieur : j'avois promis de parler pour vous, j'ai tenu parole. Je vous laisse ensemble ; je me retire. (*à part.*) Je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

MADAME, il y a long-temps que mon cœur eſt à vous; conſentez à mon bonheur, que cette aventure-ci vous détermine; ſouvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce ſoir affaire chez mon Notaire, je pourrois vous l'amener ici. Nous y ſouperions avec ma ſœur, qui doit venir vous voir; le Chevalier s'y trouveroit, vous verriez ce qu'il vous plairoit de faire. Des articles ſont bientôt paſſés, & ils n'engagent qu'autant qu'on veut: ne me refuſez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne ſçaurois vous répondre, je me ſens un peu indiſpoſée; laiſſez-moi me repoſer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les meſures qui pourront vous engager à m'aſſurer vos bontés.

SCENE XI.

LA MARQUISE, *ſeule.*

AH ! je ne ſçais où j'en ſuis ; reſpirons. D'où vient que je ſoupire ? Les larmes me coulent des yeux ; je me ſens ſaiſie de la triſteſſe la plus profonde, & je ne ſçais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du Chevalier ? L'ingrat qu'il eſt ! il ſe marie : l'infidélité d'un amant ne me toucheroit point, celle d'un ami me déſeſpere. Le Comte m'aime ; j'ai dit qu'il ne me déplaiſoit pas ; mais où ai-je donc été chercher tout cela ?

SCENE XII.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, je vous avertis qu'on vient de renvoyer Madame la Comtesse: mais elle a dit qu'elle repasseroit sur le soir; voulez-vous y être?

LA MARQUISE.

Non; jamais, Lisette: je ne sçaurois.

LISETTE.

Etes-vous indisposée, Madame? Vous avez l'air bien abattue: qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas! Lisette, on me persécute; on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier! A qui donc?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes; à un homme que le hazard a destiné pour me faire du mal, & pour m'arracher, malgré moi, des dis-

çours que j'ai tenus, ſans ſçavoir ce que je diſois.

LISETTE.

Mais il n'eſt venu que le Comte.

LA MARQUISE.

Hé ! c'eſt lui-méme.

LISETTE.

Et vous l'épouſez ?

LA MARQUISE.

Je n'en ſçais rien ; je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend ! Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette aventure-là ? Elle ne reſſemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne ſçaurois te la mieux dire ; c'eſt le Chevalier, c'eſt ce miſanthrope-là qui eſt cauſe de cela : il m'a fâché ; le Comte en a profité, je ne ſçais comment : ils veulent ſouper ce ſoir ici ; ils ont parlé de Notaire, d'articles ; je les laiſſois dire ; le Chevalier eſt ſorti : il ſe marie auſſi ; le Comte lui donne ſa ſœur ; car il ne manquoit qu'une ſœur, pour achever de me déplaire, à cet homme-là....

LISETTE.

Quand le Chevalier l'épouſeroit, que vous importe ?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable?

LISETTE.

Hé! mort de ma vie! ne la soyez pas; renvoyez le Comte.

LA MARQUISE.

Hé! sur quel prétexte? Car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh! je m'y perds, Madame; je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus: je ne sçais plus où j'en suis; je ne sçaurois me démêler, je me meurs! Qu'est-ce que c'est donc que cet état-là?

LISETTE.

Mais c'est, je crois, ce maudit Chevalier qui est cause de tout cela; & pour moi je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh! non, Lisette; on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, Madame? ne le revoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh ! laiſſe-moi, Liſette : tu me perſécutes auſſi ! Ne me laiſſera-t-on jamais en repos ? En vérité, la ſituation où je me trouve eſt bien triſte !

LISETTE.

Votre ſituation ! je la regarde comme une Enigme.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

MADAME, Monſieur le Chevalier, qui eſt dans un état à faire compaſſion....

LA MARQUISE.

Que veut-il dire ? Demande-lui ce qu'il a, Liſette.

LUBIN.

Hélas ! je crois que ſon bon-ſens s'en va : tantôt il marche, tantôt il s'arrête ; il regarde le Ciel, comme s'il ne l'avoit jamais vu ; il dit un mot,

il en bredouille un autre, & il m'envoie ſavoir ſi vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE.

Ne me conſeilles-tu pas de le voir? Oui, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Oui, Madame; du ton dont vous me le demandez, je vous le conſeille.

LUBIN.

Il avoit d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE.

Voyons donc.

LUBIN.

Tout-à-l'heure, Madame. Quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi :.... rends-moi le papier,... je l'ai rendu;... tiens, va le porter,... je l'ai donc repris :... rapporte le papier,... je l'ai rapporté. Enſuite il a laiſſé tomber le billet en ſe promenant, & je l'ai ramaſſé ſans qu'il l'ait vu, afin de vous l'apporter comme à ſa bonne amie, pour voir ce qu'il a, & s'il y a quelque remede à ſa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici: & tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

SORS; il sera peut-être bien-aise de n'avoir point de témoins, d'être seul.

SCENE XV.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER *prend de longs détours.*

JE viens prendre congé de vous, & vous dire adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Vous, Monsieur le Chevalier? & où allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Où j'allois, quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'étoit pas de vous arrêter pour si peu de temps.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter si-tôt, assurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte? Eh ! Marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le Comte ?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier; vous verrez qu'il y a encore du mal-entendu dans cette querelle-là : ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez; j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquise, c'en est fait; il ne m'est plus possible de rester : mon cœur ne seroit plus content du vôtre.

LA MARQUISE, *avec douleur.*

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous sçaviez combien je vous dis vrai ! com-

bien nos sentiments sont différents ! ...

LA MARQUISE.

Pourquoi différents ! Il faudroit donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites-là, Chevalier ; je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis le deviner, si vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étois expliqué dans un Billet que je vous avois écrit.

LA MARQUISE.

A propos de ce Billet, vous me faites ressouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui est-il, Madame ?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

(*Elle lit.*)

Je devois, Madame, regretter Angélique toute ma vie ; cependant, le croiriez-vous ? je pars aussi pénétré d'amour pour vous, que je le fus jamais pour elle,

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez là, Madame, me regarde-t-il?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier; n'est-ce pas-là le mot qui vous arrête?

LE CHEVALIER.

C'est mon Billet! Ah! Marquise, que voulez-vous que je devienne?

LA MARQUISE.

Je rougis, Chevalier; c'est vous répondre.

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

Mon amour pour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCENE XVI.

LE MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

Que vois-je, Monsieur le Chevalier? Voilà de grands transports!

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Monsieur le Comte. Quand vous me disiez que j'aimois Madame, vous connoissiez mieux mon cœur que moi; mais j'étois dans la bonne-foi, & je suis sûr de vous paroître excusable.

LE COMTE.

Et vous, Madame?

LA MARQUISE.

Je ne croyois par l'amitié si dangereuse.

LE COMTE.

Ah, Ciel!

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Madame, il y a là-bas un Notaire que le Comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, Madame?

LA MARQUISE.

Faites; je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, *au Chevalier.*

Ah! je commence à comprendre: le Comte s'en va, le Notaire reste, & vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi; & il faudra que votre contrat fasse la fondation du nôtre. N'est-ce pas Lisette? Allons de la joie.

Fin du troisieme & dernier Acte.

LA

LA RÉUNION DES AMOURS,

COMEDIE-HEROÏQUE

EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 9 Novembre 1731.

ACTEURS.

L'AMOUR

CUPIDON.

MERCURE.

PLUTUS.

APOLLON.

LA VERITÉ.

MINERVE.

LA VERTU.

LA RÉUNION DES AMOURS, COMEDIE-HEROÏQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *qui entre d'un côté;* CUPIDON, *qui entre de l'autre.*

CUPIDON, *à part.*

QUE vois-je? Qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un carquois & des flèches?

L'AMOUR, *à part.*

N'est-ce pas-là Cupidon, cet usurpateur de mon Empire?

CUPIDON, *à part.*

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois; ce Dieu de la fade tendresse, qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a condamné?

L'AMOUR, *à part.*

Qu'il est laid ! qu'il a l'air débauché !

CUPIDON, *à part.*

Vit-on jamais de figure plus sotte? Sçachons un peu ce que vient faire ici cette ridicule antiquaille. Approchons. (*à l'Amour.*) Soyez le bien-venu, mon ancien; le Dieu des soupirs timides & des tendres langueurs: je vous salue.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le compliment est sec; mais je vous le pardonne. Un Proscrit n'est pas de bonne humeur.

L'AMOUR.

Un Proscrit! Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a saisi, quand j'ai vu que les hommes étoient capables de vous souffrir.

CUPIDON.

Malepeste, que cela est beau! C'est-à-dire, que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux; & vous êtes un Héros fuyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne ſommes pas faits pour diſcourir enſemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point, mon Confrere. Dans le fond je vous plains. Vous me dites des injures; mais votre état me déſarme. Tenez, je ſuis le meilleur garçon du monde. Contez-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici ? Eſt-ce que vous vous ennuyez dans votre ſolitude ? Eh bien ! il y a remède à tout. Voulez-vous de l'emploi ? Je vous donnerai votre petite proviſion de flèches; car celles que vous avez là dans votre carquois ne valent plus rien... Voyez-vous ce dard-là ? voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur, cela le pénetre, cela le brûle, cela l'embrâſe: il crie, il s'agite, il demande du ſecours, il ne ſçauroit attendre.

L'AMOUR.

Quelle mépriſable eſpece de feux !

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre vous & moi, de votre temps les Amants n'étoient que des benêts; ils ne ſçavoient que languir, que faire des hélas ! & conter leurs peines aux échos d'alen-

tour. Oh, parbleu! ce n'eſt plus de même. J'ai ſupprimé les échos, moi. Je bleſſe. Ahi! Vîte au remede. On va droit à la cauſe du mal. Allons, dit-on, je vous aime; voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le temps eſt cher; il faut expédier les hommes. Mes ſujets ne diſent point: je me meurs! il n'y a rien de ſi vivant qu'eux. Langueurs, timidité, doux martyre, il n'en eſt plus queſtion: fadeur, platitude du temps paſſé, que tout cela. Vous ne faiſiez que des ſots, que des imbécilles; moi, je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille: ils ſont ſi vifs, qu'ils n'ont pas le loiſir d'être tendres; leurs regards ſont des deſirs: au-lieu de ſoupirer, ils attaquent: ils ne demandent point d'amour; ils le ſuppoſent. Ils ne diſent point: faites-moi grâce; ils la prennent. Ils ont du reſpect: mais ils le perdent; & voilà ce qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'eſclaves, je n'ai que des ſoldats. Allons, déterminez-vous: j'ai beſoin de Commis; voulez-vous être le mien? Sur le champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougiſſez-vous point du récit que vous venez de faire? Quel oubli de la Vertu!

CUPIDON.

Eh bien! Quoi! la Vertu! que voulez-vous dire? elle a ſa charge, & moi la mienne; elle eſt faite pour régir l'Univers, & moi pour l'entretenir. Déterminez-vous, vous dis je: mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne ſçais quel air de dupe, que vous avez ſur la phyſionomie; je ne veux point de cela. Allons, mon Lieutenant, alerte; un peu de mutinerie dans les yeux: les vôtres prêchent la réſiſtance. Eſt-ce-là la contenance d'un vainqueur? Avec un Amour auſſi poltron que vous, il faudroit qu'un Tendron fît tous les frais de la défaite. Eh! éviteriez-vous... (*Il tire une de ſes flèches.*) Je ſuis d'avis de vous égaier le cœur d'une de mes flèches, pour vous ôter cet air timide & langoureux. Garre! que je vous rende auſſi fou que moi.

L'AMOUR, *tirant auſſi une de ſes flèches.*

Et moi, ſi vous tirez, je vous rendrai ſage.

CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît; j'y perdrois, & vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes, votre audace ne m'offenſe point, & votre Empire touche

peut-être à sa fin. Jupiter aujourd'hui fait assembler tous les Dieux; il veut que chacun d'eux fasse un don au Fils d'un grand Roi qu'il aime. Je suis invité à l'assemblée. Tremblez des suites que peut avoir cette aventure.

SCENE II.

CUPIDON, *seul.*

COMMENT donc! il dit vrai. Tous les Dieux ont reçu ordre de se rendre ici : il n'y a que moi qu'on n'a point averti; & j'ai cru que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient; voyons ce que cela signifie.

SCENE III.

CUPIDON, MERCURE, PLUTUS.

MERCURE.

AH! vous voilà, ſeigneur Cupidon. Je ſuis votre ſerviteur.

PLUTUS.

Bon jour, mon ami.

CUPIDON.

Bon jour, Plutus. Seigneur Mercure, il y a aujourd'hui Aſſemblée générale; & c'eſt vous qui avez averti tous les Dieux, de la part de Jupiter, de ſe trouver ici.

MERCURE.

Il eſt vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien ſçu de cela, moi? Eſt-ce que je ne ſuis pas une Divinité aſſez conſidérable?

MERCURE.

Eh! où vouliez-vous que je vous priſſe? Vous

êtes un coureur qu'on ne sçauroit attraper.

CUPIDON.

Vous biaisez, Mercure. Parlez-moi franchement: étois-je sur votre liste?

MERCURE.

Ma foi! non. J'avois ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi! Et de qui l'aviez-vous reçu?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'assemblée.

PLUTUS.

Oh! de Minerve, la Déesse de la Sagesse? Ce n'est pas-là un grand malheur. Tu sçais bien qu'elle ne nous aime pas; mais elle a beau faire, nous avons un peu plus de crédit qu'elle: nous rendons les gens heureux, nous, morbleu! & elle ne les rend que raisonnables; aussi n'a-t-elle pas la presse.

CUPIDON.

Apparemment que c'est elle qui vous a chargé du soin d'aller chercher le Dieu de la Tendresse, lui dont on ne se ressouvenoit plus?

MERCURE.

Vous l'avez dit; & ma commission portoit même de lui faire de grands compliments.

CUPIDON, *riant.*

La belle Ambaſſade !

PLUTUS.

Va, va, mon ami, laiſſe-le venir, ce Dieu de Tendreſſe; quand on le rétabliroit, il ne feroit pas grande beſogne. On n'eſt plus dans le goût de l'amoureux martyre ; on ne l'a retenu que dans les chanſons. Le métier de cruelle eſt tombé ; ne t'embarraſſe pas de ton rival ; je ne veux que de l'or pour le battre, moi.

CUPIDON.

Je le crois. Mais je ſuis piqué. Il me prend envie de vider mon Carquois ſur tous les cœurs de l'Olympe.

MERCURE.

Point d'étourderie. Jupiter eſt le maître : on pourroit bien vous caſſer ; car on n'eſt pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh ! de quoi peut-on ſe plaindre, je vous prie?

MERCURE.

Oh ! de tant de choſes ! par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le mariage ; vous ne ſçauriez laiſſer la tête des maris en repos ; vous

mettez toujours après leurs femmes quelque Chasseur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

C'est-à-dire, que les femmes sont bien-aises d'être courues ?

CUPIDON.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demeurent là, ou bien qui ne se retirent que pour agacer ; qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur ; qui lui disent : mirez-moi. On les mire, on les blesse, & elles se rendent. Est-ce ma faute ? Parbleu ! non ; la coquetterie les a déja bien étourdies, avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons ; mais prenez y garde : ce sont les hommes, ce sont les femmes qui crient ; qui disent que c'est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela, ce sont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouses qui ne les prennent vivants, que pour les avoir morts ; & qui, au détriment

des héritiers, ont tout le profit des funérailles. Ce font de vieilles femmes dont vous videz le coffre pour l'achat d'un mari fainéant, qu'on ne fçauroit ni troquer, ni revendre. Ce font des malices qui ne finiffent point; fans compter votre libertinage: car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut. Plutus, avec fon or, difpofe de votre carquois; pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie eft à fon fervice, & cela n'eft pas joli: ainfi tenez-vous en repos, & changez de conduite.

CUPIDON.

Puifque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure?

MERCURE.

Laiffons là cette mauvaife plaifanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce que je prends de lui, je l'achete: je marchande, nous convenons, & je paye; voilà toute la fineffe que j'y fçache.

CUPIDON.

Celui-là eft comique! fe plaindre de ce que j'aime la bonne chere & l'aifance, moi qui fuis l'Amour! A quoi donc voulez-vous que je m'oc-

cupe? A des Traités de Morale? Oubliez-vous que c'eſt moi qui mets tout en mouvement, que c'eſt moi qui donne la vie; qu'il faut dans ma charge un fonds inépuiſable de bonne humeur, & que je dois être à moi ſeul plus ſémillant, plus vivant que tous les Dieux enſemble?

MERCURE.

Ce ſont vos affaires; mais je penſe que voici Apollon qui vient à nous.

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu du Bel-eſprit & moi ne nous amuſons pas extrêmement enſemble. Juſqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu; je vous rejoindrai.

SCENE IV.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

Qu'avez-vous, Seigñeur Apollon? Vous avez l'air ſombre.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la Tendreſſe me fâche. Je n'aime pas les diſpoſitions où je vois que Minerve eſt pour lui. Je vous apprends qu'elle va bientôt l'amener ici, Cupidon.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire?

APOLLON.

Vous entendre raiſonner tous les deux ſur la nature de vos feux, pour juger lequel de vos dons on doit préférer dans cette occaſion-ci: & c'eſt de quoi, même, je ſuis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux ; cela me divertira. Allez, il n'y a rien à craindre ; mon Confrere ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE.

Croyez-moi ; allez pourtant vous préparer pendant quelques moments.

CUPIDON.

C'est, parbleu ! bien dit ; je vais me recueillir chez Bacchus ; il y a du vin de Champagne qui est d'une éloquence admirable : j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait. Adieu, mes Amis ; tenez-moi des lauriers tout prêts.

SCENE V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

IL a beau dire ; le vent du bureau n'est pas pour lui, & je me défie du succès.

MERCURE.

Eh bien ! que vous importe à vous ? Quand

son

ſon rival reviendroit à la mode ; vous n'en inſpirerez pas moins ceux qui chanteront leurs Maîtreſſes ?

APOLLON.

Eh, morbleu ! cela eſt bien différent ; les chanſons ne ſeront pas ſi jolies. On ne chantera plus que des ſentiments. Cela eſt bien plat.

MERCURE.

Bien plat ! que voulez-vous donc qu'on chante ?

APOLLON.

Ce que je veux ? Eſt-ce qu'il faut un commentaire à Mercure ? Une careſſe, une vivacité, un tranſport, quelque petite action.

MERCURE.

Ah ! vous avez raiſon ; je n'y ſongeois pas : cela fait un ſujet bien plus piquant, plus animé.

APOLLON.

Sans comparaiſon ; & un ſujet bien plus à la portée d'être ſenti. Tout le monde eſt au fait d'une action.

MERCURE.

Oui, tout le monde geſticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne ſent pas. Il y a des cœurs matériels qui n'entendent un ſentiment, que lorſ-

qu'il eſt mis ſur un canevas bien intelligible.

MERCURE

On ne leur explique l'âme qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes ; & il faut avouer que la Poëſie galante a bien plus de priſe en pareil cas. Aujourd'hui quand j'inſpire un couplet de chanſon, ou quelques autres vers, j'ai mes coudées franches ; je ſuis à mon aiſe. C'eſt Philis qu'on attaque ; qui combat, qui ſe défend mal ; c'eſt un beau bras qu'on ſaiſit ; c'eſt une main qu'on adore, & qu'on baiſe : c'eſt Philis qui ſe fâche ; on ſe jette à ſes genoux ; elle s'attendrit, elle s'appaiſe ; un ſoupir lui échappe... ah ! Sylvandre... Ah ! Philis... Levez-vous, je le veux... Quoi ! cruelle, mes tranſports... Finiſſez ; je ne puis ; laiſſez-moi ... Des regards, des ardeurs, des douceurs ; cela eſt charmant. Sentez-vous la gaieté, la commodité de ces objets-là ? J'inſpire là-deſſus en me jouant ; auſſi n'a-t-on jamais vu tant de Poëtes.

MERCURE.

Et dont la Poëſie ne vous coûte rien. Ce ſont les Philis qui en ſont tous les frais.

APOLLON.

Sans doute : au-lieu que, ſi la tendreſſe alloit

être à la mode ; adieu les bras, adieu les mains ; les Philis n'auroient plus de tout cela.

MERCURE.

Elles n'en feroient que plus aimables ; &, fans doute, plus eftimées. Mais laiffez-moi recevoir la Vérité qui arrive.

SCENE VI.

MERCURE, APOLLON, LA VÉRITÉ.

MERCURE.

Il eft tems de venir, Déeffe ; l'Affemblée va fe tenir bientôt.

LA VÉRITÉ.

J'arrive. Je me fuis feulement amufée un inftant à parler à Minerve ; fur le choix qu'elle a fait de certains Dieux, pour la cérémonie dont il eft queftion.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous parliez, Déeffe ?

LA VÉRITÉ.

De qui? De vous.

APOLLON.

Cela eſt net. Et qu'en diſiez-vous donc?

LA VÉRITÉ.

Je diſois... Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous?

APOLLON.

Je ne crains rien. Pourſuivez.

MERCURE.

Courage.

APOLLON.

Que diſiez-vous de moi?

LA VÉRITÉ.

Du bien & du mal; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger. Il ne vous en coûtera pas plus de ſçavoir le reſte.

APOLLON.

Eh! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui peut faire le don de l'éloquence & de l'amour des Beaux-Arts?

LA VÉRITÉ.

Oh! vos dons ſont excellents: j'en diſois du bien; mais vous ne leur reſſemblez pas.

APOLLON.

Pourquoi ?

LA VÉRITÉ.

C'eſt que vous flattez, que vous mentez, & que vous êtes un corrupteur des âmes humaines.

APOLLON.

Doucement, s'il vous plait : comme vous y allez !

LA VÉRITÉ.

En un mot, un vrai Charlatan.

APOLLON.

Atrêtez ; car je me fâcherois.

MERCURE.

Laiſſez-la achever ; ce qu'elle dit eſt amuſant.

APOLLON.

Il ne m'amuſe point du tout, moi. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? En quoi donc mérité-je tous ces noms-là ?

LA VÉRITÉ.

Vous rougiſſez ; mais ce n'eſt pas de vos vices, ce n'eſt que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, *à Apollon.*

N'admirez-vous pas ſon diſcernement ?

APOLLON.

Déesse, vous me poussez à bout.

LA VÉRITÉ.

Je vous définis. Vengez-vous, en vous corrigeant.

APOLLON.

Eh! de quoi me corriger?

LA VÉRITÉ.

Du métier vénal & mercénaire que vous faites. Tenez, de toutes les Eaux de votre Hypocrène, de votre Parnasse, & de votre Bel Esprit, je n'en donnerois pas un fétu; non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle les chastes Sœurs, & qui ne sont que neuf vieilles friponnes, que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le Dieu de l'Éloquence, de la Poësie, du Bel-Esprit, soutenez donc ces grands attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictez tous les éloges flatteurs qui se débitent? Vous êtes si accoutumé à mentir que, lorsque vous louez la Vertu, vous n'avez plus d'esprit; vous ne sçavez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réussit mieux que le reste.

LA VÉRITÉ.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui, quand il ne ment pas. On est toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être. Mais dans le fabuleux, oh! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, & puis vous les jette à la tête. Tiens, prends, enivre-toi d'impertinences & de chimeres.

APOLLON.

Mais enfin....

LA VÉRITÉ.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Epîtres Dédicatoires, par exemple?

MERCURE.

Oh! faites-lui grâce là-dessus. On ne les lit point.

LA VÉRITÉ.

Dans le grand nombre, il y en a quelques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête, je m'en réjouis: mais j'en ouvre un autre, il s'adresse à une personne admirable; j'en ouvre cent, j'en ouvre mille, tout est dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces prodiges? Où sont-ils? Comment se fait-il que

les perſonnes vraiment louables ſoient ſi rares, & que les Épîtres Dédicatoires ſoient ſi communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot, il y a mille Épîtres où vous vous écriez : « Que votre modeſtie ſe raſſûre, Monſeigneur ». Il me faut donc mille Monſeigneurs modeſtes. Oh ! de bonne-foi, me les fournirez-vous ? Concluez.

APOLLON.

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit-là ?

MERCURE.

Moi ? je ne vous trouve pas ſi coupable qu'elle le croit. On ne ſent point qu'on eſt menteur, quand on a l'habitude de l'être.

APOLLON.

La réponſe eſt conſolante.

LA VÉRITÉ.

En un mot, vous maſquez tout : & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ceux que vous traveſtiſſez prennent le maſque que vous leur donnez pour leur viſage. Je connois une très-laide femme, que vous avez appellée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien ; elle n'y voit plus qu'Iris. C'eſt ſur ce pied-là qu'elle

ſe montre ; & la charmante Iris eſt une guenon qui vous feroit peur. Je vous pardonnerois tout cela, cependant ; ſi vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes ; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Malepeſte ! c'eſt l'article de tout le monde.

APOLLON.

Quoi ! dire la vérité aux Princes !

LA VÉRITÉ.

Le plus grand des Mortels, c'eſt le Prince qui l'aime, & qui la cherche. Je mets preſque à côté de lui le Sujet vertueux qui ôſe la lui dire. Et le plus heureux de tous les peuples, eſt celui chez qui ce Prince & ce Sujet ſe rencontrent enſemble.

APOLLON.

Je l'avoue, il me ſemble que vous avez raiſon.

LA VÉRITÉ.

Au reſte, Apollon, tout ce que je vous dis-là ne ſignifie pas que je vous craigne. Vous ſçavez aujourd'hui de quel Prince il eſt queſtion. Faites tout ce qu'il vous plaira ; la Sageſſe & moi nous remplirons ſon âme d'un ſi grand amour pour les vertus, que vos flatteurs ſeront réduits à parler

de lui comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en est fait; je me rends, Déesse, & je me raccommode avec vous : allons, je vous consacre mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du soin de les célébrer.

SCENE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

Seigneur Apollon, je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes-gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, Seigneur Mercure.

SCENE VIII.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

CUPIDON.

Garre, garre, Meſſieurs! voici Minerve qui ſe rend ici avec mon rival.

MERCURE.

Eh bien! nous ne ſerons pas de trop; je ſerai bien-aiſe d'être préſent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurois pu vous fournir quelque choſe de bon; mais vous ne conſultez perſonne.

CUPIDON.

Mons de la Poëſie, vous me manquez de reſpect.

APOLLON.

Pourquoi donc?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi, je pense ?

MERCURE *rit.*

Hé, hé, hé, hé.

APOLLON.

Je sçais pourtant persuader la raison même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taisez-vous aussi.

SCENE IX.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MINERVE.

Vous sçavez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaindrez-vous du secret que je vous ai fait de notre Assemblée; mais je croyois vos feux trop vifs. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons point que le Prince ait une âme insensible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son cœur : mais sa raison doit primer sur tout; & vous êtes accusé de ne la ménager gueres.

CUPIDON.

Oui-dà, je l'étourdis quelquefois. Il y a des moments difficiles à passer avec moi; mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroisse.

MERCURE.

Tenez, dans la théorie, le Dieu de la Tendresse l'emporte; mais j'aime mieux sa pratique, à lui.

MINERVE.

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

APOLLON.

Pour moi, serviteur au silence. Je sors.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.

SCENE X.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE.

MINERVE.

ALLONS, Cupidon ; je vous écouterai, malgré les défauts qu'on vous reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts ? Où cela va-t-il ? On dit que je suis un peu libertin ; mais on n'a jamais dit que j'étois un benêt.

L'AMOUR.

Et de qui l'a-t-on dit ?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferois point cette question-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons. Je ne suis venue ici que pour vous écouter. Voyons.

(*A l'Amour.*)

Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

L'AMOUR *tousse & crache.*

Sage Minerve, vous devant qui je m'estime heureux de réclamer mes droits...

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Je croirois manquer de respect, & faire outrage à vos lumieres, si je vous soupçonnois capable d'hésiter entre lui & moi.

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte.

MINERVE, *à Cupidon.*

Laissez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apostiller son exorde.

L'AMOUR.

Ah! c'en est trop. Votre audace m'irrite, & me fait sortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous, pour ôser me disputer quelque chose? Vous, qui n'avez pour attribut que le vice, digne héritage d'une origine aussi impure

que la vôtre ! Divinité ſcandaleuſe, dont le culte eſt un crime ; à qui la ſeule corruption des hommes a dreſſé des autels ! Vous, à qui les devoirs les plus ſacrés ſervent de victimes ! Vous, qu'on ne peut honorer qu'en immolant la vertu ! Funeſte auteur des plus honteuſes flétriſſures des hommes ; qui, pour récompenſe à ceux qui vous ſuivent, ne leur laiſſez que le déshonneur, le repentir & la miſere en partage ! Oſez-vous vous comparer à moi, au Dieu de la plus noble, de la plus eſtimable, de la plus tendre des paſſions ; & j'ôſe dire de la plus féconde en Héros ?

CUPIDON.

Bon, des Héros ! nous voilà bien riches ! Eſt-ce que vous croyez que la terre ne ſe paſſera pas bien de ces Meſſieurs-là ? Allez, ils ſont plus curieux à voir que néceſſaires; leur gloire a trop d'attirail. Si l'on rabattoit tous les frais qu'il en coûte pour les avoir, on verroit qu'on les achete plus qu'ils ne valent. On eſt bien dupe de les admirer, puiſqu'on en paye la façon. Il faut que les hommes vivent un peu bourgeoiſement les uns avec les autres, pour être en repos. Vos Héros ſortent du niveau, & ne font que du tintamarre. Pourſuivez.

MINERVE.

MINERVE.

Laiſſons-là les Héros. Il eſt beau de l'être ; mais la raiſon n'admire que les Sages.

CUPIDON.

Oh ! de ceux-là, il n'en a jamais fait ; ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grâce, écoutez-moi, Déeſſe. Qu'eſt-ce que c'étoit autrefois que l'envie de plaire ? je vous en atteſte vous-même. Qu'eſt-ce que c'étoit que l'amour ? je l'appellois tout-à-l'heure une paſſion. C'étoit une vertu, Déeſſe ; c'étoit du moins, l'origine de toutes les vertus enſemble. La Nature me préſentoit des hommes groſſiers, je les poliſſois ; des féroces, je les humaniſois ; des fainéants, dont je reſſuſcitois les talents enfouis dans l'oiſiveté & dans la pareſſe. Avec moi, le méchant rougiſſoit de l'être. L'eſpoir de plaire, l'impoſſibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçoient ſon âme à devenir eſtimable. De mon temps, la Pudeur étoit la plus eſtimable des Grâces.

CUPIDON.

Eh bien ! il ne faut pas faire tant de bruit ; c'eſt encore de même. Je n'en connois point de ſi piquante, moi, que la Pudeur. Je l'adore, & mes

ſujets auſſi. Ils la trouvent ſi charmante, qu'ils la pourſuivent par-tout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour; mon métier n'eſt pas d'avoir ſoin d'elle. Il y a le Reſpect, la Sageſſe, l'Honneur, qui ſont commis à ſa garde; voilà ſes Officiers : c'eſt à eux à la défendre du danger qu'elle court; & ce danger, c'eſt moi. Je ſuis fait pour être ou ſon vainqueur, ou ſon vaincu. Nous ne ſçaurions vivre autrement enſemble; & ſauve qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne; quand elle me bat, je ne l'en eſtime pas moins, & elle ne m'en haït pas davantage. Chaque choſe a ſon contraire; je ſuis le ſien. C'eſt ſur la bataille des contraires que tout roule dans la Nature. Vous ne ſçavez pas cela, vous; vous n'êtes point Philoſophe.

L'AMOUR.

Jugez-nous, Déeſſe, ſur ce qu'il vient d'avouer lui-même. N'eſt-il pas condamnable? Quelle différence des amants de mon tems aux ſiens! Que de décence dans les ſentiments des miens! Que de dignité dans les tranſports mêmes!

CUPIDON.

De la dignité dans l'amour! de la décence pour la durée du Monde! Voilà des agréments d'une grande reſſource! Il ne ſçait plus ce qu'il

dit. Minerve, toute la Nature eſt interreſſée à ce que vous renvoyiez ce vieux garçon-là. Il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déſerts. Vivra-t-elle de ſoupirs? Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent; & rien ne reſte que des Romans de douze Tomes: encore, à la fin, n'y aura-t-il perſonne pour les lire. Prenez garde à ce que vous allez faire.

L'AMOUR.

Juſte ciel! faut-il?...

CUPIDON.

Bon! des apoſtrophes au ciel! Voilà encore de ſon jargon. Eh morbleu! qu'il s'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raiſon. Vous me reprochez ma naiſſance, parce qu'elle n'eſt pas méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'eſt-ce pas? Eh bien! mon enfant, c'eſt en quoi elle eſt excellente, admirable; & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci eſt nouveau.

CUPIDON.

Doucement. La Nature avoit beſoin d'un Amour, n'eſt-il pas vrai? Comment falloit-il qu'il fût, à votre avis? Un conteur de fades fornettes?

Un trembleur qui a toujours peur d'offenſer, qui n'eût fait dire aux femmes que, ma gloire ! & aux hommes que, vos divins appas ! Non, cela ne valoit rien. C'étoit un eſpiégle tel que moi qu'il falloit à la Nature ; un étourdi, ſans ſouci, plus vif que délicat ; qui mît toute ſa nobleſſe à tout prendre, & à ne rien laiſſer. Et cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus ſage que de lui donner pour pere & pour mere des parents joyeux, qui le fiſſent naître ſans cérémonie dans le ſein de la joie ? Il ne falloit que le ſens-commun pour ſentir cela. Mais, dites-vous ; vous êtes le Dieu du Vice ? Cela n'eſt pas vrai ; je donne de l'amour, voilà tout : le reſte vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent ; je ne m'en embarraſſe pas. J'allume le feu ; c'eſt à la raiſon à le conduire : & je m'en tiens à mon métier de diſtributeur de flammes au profit de l'Univers. En voilà aſſez ; croyez-moi, retirez-vous. C'eſt l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je ſuſpends encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre ; je ne prononcerai que lorſqu'elle m'aura donné ſon avis.

SCENE XI.

LA VERTU, les Acteurs précédents.

MINERVE.

VENEZ, Déesse; nous avons besoin de vous ici. Vous sçavez les motifs de notre assemblée. Il s'agit à présent de sçavoir lequel de ces deux Amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons; mais je ne déciderai la chose, qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun deux vous fasse sa déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractere le plus estimable; & je jugerai par-là lequel de leurs dons peut entraîner le moins d'inconvénients dans l'âme du Prince. Adieu, je vous laisse, & vous me ferez votre rapport.

SCENE XII.

L'AMOUR, MERCURE, CUPIDON, LA VERTU.

MERCURE.

L'EXPÉDIENT est très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela seroit inutile. Je suis invulnérable; & d'ailleurs, je veux vous écouter de sang-froid, sans le secours d'aucune impression étrangere.

MERCURE.

C'est bien dit; point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

CUPIDON.

Mon ancien recule ici? Ses flammes héroïques

ont peur de mon feu bourgeois. C'eſt le brodequin qui épouvante le cothurne,

L'AMOUR.

Je pourrois avoir peur, ſi nous avions pour Juge une âme commune; mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cléopâtre.

LA VERTU.

Q'importe? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas eſt réglé entre vous. C'eſt à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans doute. Il eſt la Tragédie, lui. Moi, je ne ſuis que la petite Piece. Qu'il vous glace d'abord, je vous réchaufferai après.

(*Mercure & la Vérité ſourient.*)

L'AMOUR.

Quoi! met-il déjà les rieurs de ſon coté?

LA VERTU.

Laiſſez-le dire. Commencez; je vous écoute.

MERCURE.

Motus.

L'AMOUR *s'écarte, & fait la révérence en approchant la Vertu.*

Permettez-moi, Madame, de vous demander un moment d'entretien. Jusques ici mon respect a réduit mes sentiments à se taire.

CUPIDON, *bâille.*

Ha, ha, ha.

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon; mais je suis l'Amour; le respect m'a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU, *à l'Amour.*

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois, Madame, que mon respect a réduit mes sentiments à se taire. Ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards; mais il n'est plus temps de feindre, ni de vous dérober votre victime. Je sçais tout ce que je risque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire;

mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous ſaiſir, ſouvenez-vous, du moins, que ma témérité n'a jamais paſſé juſqu'à l'eſpérance; & que ma reſpectueuſe ardeur...

CUPIDON.

Encore du reſpect! voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent auſſi, moi.

L'AMOUR.

Déeſſe, rendez-moi juſtice. Vous ſentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période aſſez touchante, & qui avoit quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui eſt bien; votre langage eſt décent. Il n'étourdit point la raiſon. On a le temps de ſe reconnoître; & j'en rendrai bon compte.

MERCURE.

Cela fait une belle piece d'éloquence: on diroit d'une harangue.

CUPIDON.

Oui-dà: cette flamme, avec les rigueurs de Madame; la témérité qu'on accable à cauſe de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'eſpérance qu'on n'a point; avec cette victime qui

vient brocher sur le tout : cela est très-beau, très-touchant, assurément.

L'AMOUR, *à Cupidon.*

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue, Déesse ?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine: en voilà assez. Je vois bien ce que vous sçavez faire. A vous, Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte ; mais vous êtes trop aimable, & mon cœur pourroit bien s'y méprendre. Je vous dis la vérité ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connois en charmes : ni sur la terre, ni dans les cieux, je ne vois rien qui ne le cede aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jetter à vos genoux ! Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvois être aimé d'elle ! Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y serez sensible ? Je sens que tout mon cœur vous est dû ;

n'avez-vous pas quelque répugnance à me refuser le vôtre ? Aimable Vertu me fuirez-vous toujours ? Regardez-moi ! Vous ne me connoissez pas : c'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir : il est soumis : il ne veut que vous fléchir. Je vous aime ; je vous le dis, vous m'entendez ; mais vos yeux ne me rassûrent pas. Un regard acheveroit mon bonheur ! Ah, quel plaisir ! vous me l'accordez. Chere main que j'idolâtre, recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU, *soupirant.*

Ah ! finissez, Cupidon ; je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi ! la Vertu se laisse baiser la main ?

LA VERTU.

Il va si vîte, que je ne la lui ai pas vu prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déesse, pour m'expliquer comme lui, vous

plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conséquence ?

LA VERTU.

Quoi ! voulez-vous continuer ? Adieu.

CUPIDON.

Mais vous vous en-allez, & ne décidez rien.

LA VERTU.

Je me ſauve, & vais faire mon rapport à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure ; je vous quitte, & je vais la ſuivre.

CUPIDON, *riant.*

Allez, allez lui ſervir d'antidote.

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, *riant.*

HA, ha, ha, ha. La Vertu se laissoit apprivoiser. Je la tenois déjà par la main, toute Vertu qu'elle est. Et si elle me donnoit encore un quart-d'heure d'audience, je vous la garantirois mal-nommée.

MERCURE.

Oui ; mais la Vertu est sage, & vous fuit.

CUPIDON.

La belle ressource !

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure ? vous me donnez des épithètes ! Vous vous familiarisez, petit commensal !

MERCURE.

Quoi ! vous vous fâchez ?

CUPIDON.

Oh ! que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. Mais qu'en dites-vous ? Le Dieu de la Tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble ?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu ; & je crains que vous n'ayez paru que trop fort. Comment donc ! vous égratignez, en jouant, jusqu'à la Vertu même ! Oh ! on ne vous choisira pas pour la cérémonie présente. Vous êtes trop remuant. Vous mettriez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je suis sûr que c'est Minerve qui vient vous donner votre congé. C'est elle-même.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS DE LA PIECE.

MINERVE.

CUPIDON, la Vertu décidoit contre vous; & moi-même j'allois être de son sentiment, si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le cœur du Prince. Avec votre confrere, l'âme est trop tendre, il est vrai : mais avec vous, elle est trop libertine. Il fait souvent des cœurs ridicules ; vous n'en faites que de méprisables. Il égare l'esprit : mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts; vous n'avez que des vices. Unissez-vous tous deux : rendez-le plus vif & plus passionné, & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable; & vous serez sans reproche. Au reste, ce n'est pas un conseil que je vous donne ; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON, *embrassant l'Amour.*

Allons, mon camarade, je le veux bien. Embrassons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus si sot; & vous m'apprendrez à être plus sage.

FIN.

LES

LES
SERMENTS
INDISCRETS,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES, EN PROSE.

ACTEURS.

LUCILE, Fille de Monſieur Orgon.

PHÉNICE, Sœur de Lucile.

DAMIS, Fils de Monſieur Ergaſte, Amant de Lucile.

M. ERGASTE, Pere de Damis.

M. ORGON, Pere de Lucile & de Phénice.

LISETTE, Suivante de Lucile.

FRONTIN, Valet de Damis.

UN DOMESTIQUE.

La Scene eſt à une Maiſon de Campagne.

LES
SERMENTS
INDISCRETS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCILE *est assise à une table, & plie une Lettre ; un Laquais est devant elle, à qui elle dit :*

LUCILE.

QU'ON aille dire à Lisette qu'elle vienne.

(Le Laquais part.)

(Elle se leve.)

Damis feroit un étrange homme, fi cette Lettre-ci ne rompt pas le projet qu'on fait de nous marier.

(Lisette entre.)

SCENE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH! te voilà, Lisette; approche : je viens d'apprendre que Damis eft arrivé hier de Paris, qu'il eft actuellement chez fon Pere; & voici une Lettre qu'il faut que tu lui rendes, en vertu de laquelle j'efpere que je ne l'épouferai point.

LISETTE.

Quoi! cette idée-là vous dure encore? Non, Madame, je ne ferai point votre meffage. Damis eft l'époux qu'on vous deftine; vous y avez confenti, tout le monde eft d'accord : entre une Epoufe & vous, il n'y a plus qu'une fyllabe de différence, & je ne rendrai point votre Lettre : vous avez promis de vous marier.

LUCILE.

Oui ; par complaiſance pour mon Pere, il eſt vrai : mais y ſonge-t-il ? Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un mariage comme celui-là ? Ne faudroit-il pas être folle, pour épouſer un homme dont le caractere m'eſt tout-à-fait inconnu ? D'ailleurs ne ſçais-tu pas mes ſentiments ? Je ne veux point être mariée ſitôt, & ne le ſerai peut-être jamais.

LISETTE.

Vous ? avec ces yeux-là ? Je vous en défie, Madame.

LUCILE.

Quel raiſonnement ! Eſt-ce que des yeux décident de quelque choſe ?

LISETTE.

Sans difficulté ; les vôtres vous condamnent à vivre en compagnie. Par exemple, examinez-vous : vous ne ſçavez pas les difficultés de l'état auſtere que vous embraſſez : il faut avoir le cœur bien frugal pour le ſoutenir. C'eſt une eſpece de Solitaire qu'une fille, & votre phyſionomie n'annonce point de vocation pour cette vie-là.

LUCILE.

Oh ! ma phyſionomie ne ſçait ce qu'elle dit :

je ſens un fonds de délicateſſe & de goût, qui ſeroit toujours choqué dans le mariage ; & je n'y ſerois pas heureuſe.

LISETTE.

Bagatelle ! Il ne faut que deux ou trois mois de commerce avec un mari pour expédier votre délicateſſe. Allez, déchirez votre Lettre.

LUCILE.

Je te dis que mon parti eſt pris, & je veux que tu la portes. Eſt-ce que tu crois que je me pique d'être plus indifférente qu'une autre ? Non ; je ne me vante point de cela, & j'aurois tort de le faire : car j'ai l'âme tendre, quoique naturellement vertueuſe ; & voilà pourquoi le mariage ſeroit une très-mauvaiſe condition pour moi. Une âme tendre & douce a des ſentiments, elle en demande ; elle a beſoin d'être aimée, parce qu'elle aime : & une âme de cette eſpèce-là entre les mains d'un mari n'a jamais ſon néceſſaire.

LISETTE.

Oh, dame ! ce néceſſaire-là eſt d'une grande dépenſe, & le cœur d'un mari s'épuiſe.

LUCILE.

Je les connois un peu, ces Meſſieurs-là ; je

remarque que les hommes ne ſont bons qu'en qualité d'amants. C'eſt la plus jolie choſe du monde que leur cœur, quand l'eſpérance les tient en haleine ; ſoumis, reſpectueux & galants, pour le peu que vous ſoyez aimable avec eux, votre amour-propre eſt enchanté ; il eſt ſervi délicieuſement ; on le raſſaſie de plaiſirs : folie, fierté, dédain, caprices, impertinences, tout nous réuſſit, tout eſt raiſon, tout eſt loi ; on regne, on tyranniſe, & nos idolâtres ſont toujours à genoux. *Mais les épouſez-vous* ; la Déeſſe s'humaniſe-t-elle : leur idolâtrie finit où nos bontés commencent. Dès qu'ils ſont heureux, les ingrats ne méritent plus de l'être.

LISETTE.

Les voilà.

LUCILE.

Oh ! pour moi, j'y mettrai bon ordre ; & le perſonnage de Déeſſe ne m'ennuiera pas, Meſſieurs, je vous aſſûre. Comment donc ! Toute jeune & toute aimable que je ſuis, je n'en aurois pas pour ſix mois aux yeux d'un mari, & mon viſage ſerois mis au rebut ! De dix-huit ans qu'il a, il ſauteroit tout d'un coup à cinquante ! Non pas, s'il vous plaît ; ce ſeroit un meur-

tre ; il ne vieillira qu'avec le tems, & n'enlaidira qu'à force de durer : je veux qu'il n'appartienne qu'à moi ; que personne n'ait à voir ce que j'en ferai ; qu'il ne releve que de moi seule. Si j'étois mariée, ce ne seroit plus mon visage : il seroit à mon mari, qui le laisseroit-là, à qui il ne plairoit pas, & qui lui défendroit de plaire à d'autres : j'aimerois autant n'en point avoir. Non, non, Lisette ; je n'ai point envie d'être coquette : mais il y a des moments où le cœur vous en dit, & où l'on est bien-aise d'avoir les yeux libres. Ainsi plus de discussion ; va porter ma Lettre à Damis ; & se range qui voudra sous le joug du mariage.

LISETTE.

Ah ! Madame, que vous me charmez ! Que vous êtes une Déesse raisonnable ! Allons, je ne vous dis plus mot ; ne vous mariez point : ma Divinité subalterne vous approuve, & fera de même. Mais de cette Lettre que je vais porter, en espérez-vous beaucoup ?

LUCILE.

Je marque mes dispositions à Damis ; je le prie de les servir ; je lui indique les moyens qu'il faut prendre pour dissuader son pere &

le mien de nous marier : & si Damis est aussi galant-homme qu'on le dit, je compte l'affaire rompue.

SCENE III.

LUCILE, LISETTE, FRONTIN.

(Un Valet de la maison entre.)

LE VALET.

MADAME, voici un Domestique qui demande à vous parler.

LUCILE.

Qu'il vienne.

FRONTIN, *entre.*

Madame, cette fille-ci est-elle discrette ?

LISETTE.

Tenez ! cet animal, qui débute par me dire une injure !

FRONTIN.

J'ai l'honneur d'appartenir à M. Damis, qui me charge d'avoir celui de vous faire la révérence.

LISETTE.

Vous avez eu le tems d'en faire quatre ; allons, finiſſez.

LUCILE.

Laiſſe-le achever. De quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

Ne la gênez point, Madame ; je ne l'écoute pas.

LUCILE.

Voyons ; que me veut ton Maître ?

FRONTIN.

Il vous demande, Madame, un moment d'entretien avant que de paroître ici tantôt avec ſon pere ; & j'ôſe vous aſſurer que cet entretien eſt néceſſaire.

LUCILE, *à part, à Liſette.*

Me conſeilles-tu de le voir, Liſette ?

LISETTE.

Attendez, Madame, que j'interroge un peu ce harangueur. Dites-nous, Monſieur le Perſonnage, vous qui jugez cet entretien ſi important, vous en ſçavez donc le ſujet ?

FRONTIN.

Mon Maître ne me cache rien de ce qu'il penſe.

LISETTE.

Hum ! à voir le confident, je n'ai pas grande opinion des pensées. Venez-çà pourtant : de quoi est-il question ?

FRONTIN.

D'une réponse que j'attends.

LISETTE.

Veux-tu parler ?

FRONTIN.

Je suis homme, & je me tais ; je vous défie d'en faire autant.

LUCILE.

Laisse-le, puisqu'il ne veut rien dire. Va, ton Maître n'a qu'à venir.

FRONTIN.

Il est à vous sur le champ, Madame ; il m'attend dans une des allées du bois.

LISETTE.

Allons, parts.

FRONTIN.

Ma mie, vous ne m'arrêterez pas.

SCENE IV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

QUE ne m'avez-vous dit de lui donner votre Lettre ? Elle vous eût dispensée de voir son Maître.

LUCILE.

Je n'ai point dessein de le voir non-plus : mais il faut sçavoir ce qu'il me veut, & voici mon idée. Damis va venir, & tu n'as qu'à l'attendre, pendant que je vais me retirer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. Dis-lui qu'en y faisant réflexion, j'ai cru que dans cette occasion-ci je ne devois point me montrer, & que je le prie de s'ouvrir à toi sur ce qu'il a à me dire ; & s'il refuse de parler, en marquant quelque empressement pour me voir, finis la conversation, en lui donnant ma Lettre.

LISETTE.

J'entends quelqu'un ; cachez-vous, Madame.

SCENE V.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE.

C'EST Damis.... Vraiment, qu'il eſt bien fait ! Allons, le Diable nous amene-là une tentation bien conditionnée..... C'eſt ſans doute, ma Maitreſſe que vous cherchez, Monſieur ?

DAMIS.

C'eſt elle-même; & l'on m'avoit dit que je la trouverois ici.

LISETTE.

Il eſt vrai, Monſieur; mais elle a cru devoir ſe retirer, & m'a chargée de vous prier, de ſa part, de me confier ce que vous voulez lui dire.

DAMIS.

Eh ! pourquoi m'évite-t-elle ? Eſt-ce que le mariage dont il s'agit ne lui plaît pas?

LISETTE.

Mais, Monſieur, il eſt bien hardi de ſe marier ſi vîte.

DAMIS.

Oh ! très-hardi.

LISETTE.

Je vois bien que Monsieur pense judicieusement.

DAMIS.

On ne sçauroit donc la voir ?

LISETTE.

Excusez-moi, Monsieur ; la voici : c'est la même chose, je la représente.

DAMIS.

Soit ; j'en serai même plus libre à vous dire mes sentiments, & vous me paroissez fille d'esprit.

LISETTE.

Vous avez l'air de vous y connoître trop bien pour que j'en appelle.

DAMIS.

Venons à ce qui m'amene. Mon pere, que je ne puis me résoudre de fâcher, parce qu'il m'aime beaucoup....

LISETTE.

Fort bien : votre histoire commence comme la nôtre.

DAMIS.

A souhaité le mariage qu'on veut faire entre votre Maitresse & moi.

LISETTE.

Ce début-là me plaît.

DAMIS.

Attendez jusqu'au bout: j'étois donc à mon Régiment, quand mon pere m'a écrit ce qu'il avoit projetté avec celui de Lucile. C'est, je pense, le nom de la prétendue future?

LISETTE.

La prétendue! toujours à merveille.

DAMIS.

Il m'en faisoit un portrait charmant.

LISETTE.

Style ordinaire.

DAMIS.

Cela se peut bien; mais elle est dans sa lettre la plus aimable personne du monde.

LISETTE.

Souvenez-vous que je représente l'original, & que je serai obligée de rougir pour lui.

DAMIS.

Mon pere, ensuite, me presse de venir; me dit que je ne sçaurois, sur la fin de ses jours, lui donner de plus grande consolation qu'en épousant Lucile; qu'il est ami intime de son pere; que d'ailleurs elle est riche, & que je lui aurai une obligation

éternelle du parti qu'il me procure ; & qu'enfin, dans trois ou quatre jours, ils vont, son ami, sa famille & lui, m'attendre à leurs maisons de campagne, qui sont voisines ; où je ne manquerai pas de me rendre, à mon retour de Paris.

LISETTE.

Eh ! bien ?

DAMIS.

Moi, qui ne sçaurois rien refuser à un pere si tendre, j'arrive, & me voici.

LISETTE.

Pour épouser ?

DAMIS.

Ma foi, non, s'il est possible.

(Ici Lucile sort à moitié du cabinet.)

LISETTE.

Quoi ! tout de bon ?

DAMIS.

Je parle très-sérieusement ; & comme on dit que Lucile est d'un esprit raisonnable, & que je lui dois être fort indifférent, j'avois dessein de lui ouvrir mon cœur, afin de me retirer de cette aventure-ci.

LISETTE, *riant.*

Eh ! quel motif avez-vous pour cela ? eſt-ce que vous aimez ailleurs ?

DAMIS.

N'y a-t-il que ce motif-là qui ſoit bon ? Je crois en avoir d'auſſi ſenſés ; c'eſt qu'en vérité je ne ſuis pas d'un âge à me lier d'un engagement auſſi ſérieux ; c'eſt qu'il me fait peur, que je ſens qu'il borneroit ma fortune, & que j'aime à vivre ſans gêne, avec une liberté dont je ſçais tout le prix, & qui m'eſt plus néceſſaire qu'à un autre, de l'humeur dont je ſuis.

LISETTE.

Il n'y a pas le petit mot à dire à cela.

DAMIS.

Dans le mariage, pour bien vivre enſemble, il faut que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de la femme, & cela eſt difficile ; car de ces deux volontés-là, il y en a toujours une qui va de travers, & c'eſt aſſez la maniere d'aller des volontés d'une femme, à ce que j'entends dire. Je demande pardon à votre ſexe de ce que je dis-là : il peut y avoir des exceptions ; mais elles ſont rares, & je n'ai point de bonheur.

(*Lucile regarde toujours.*)

LISETTE.

Que vous êtes aimable d'avoir si mauvaise opinion de votre esprit !

DAMIS.

Mais vous riez ; est-ce que mes dispositions vous conviennent ?

LISETTE.

Je vous dis que vous êtes un homme admirable.

DAMIS.

Sérieusement ?

LISETTE.

Un homme sans prix.

DAMIS.

Ma foi ! vous me charmez.

(*Lucile continue de regarder.*)

LISETTE.

Vous nous rachetez ; nous vous dispensons même de la bonté que vous avez de supposer quelques exceptions favorables parmi nous.

DAMIS.

Oh ! je n'en suis pas la dupe ; je n'y crois pas moi-même.

LISETTE.

Que le ciel vous le rende ; mais peut-on se

fier à ce que vous dites-là ; cela eſt il ſans retour ? Je vous avertis que ma Maitreſſe eſt aimable.

DAMIS.

Et moi je vous avertis que je ne m'en ſoucie guères : je ſuis à l'épreuve ; je ne crois pas vôtre Maitreſſe plus redoutable que tout ce j'ai vu ; ſans lui faire tort ; & je ſuis ſûr que ſes yeux ſeront d'auſſi bonne compoſition que ceux des autres.

(*Lucile regarde.*)

LISETTE.

Morbleu ! n'allez pas nous manquer de parole.

DAMIS.

Si je n'avois pas peur d'être ridicule, je vous recommanderois, pour vous piquer, de ne m'en pas manquer vous-même.

LISETTE.

Tenez ; votre départ ſera, de toutes vos grâces, celle qui nous touchera le plus : étes-vous content ?

DAMIS.

Vous me rendez juſtice. De mon côté, je défie vos appas, & je vous réponds de mon cœur.

SCENE VI.

LUCILE, *ſortant promptement du cabinet* ; DAMIS, LISETTE.

LUCILE.

ET moi du mien, Monſieur : je vous le promets ; car je puis hardiment me montrer, après ce que vous venez de dire. Allons, Monſieur, le plus fort eſt fait : nous n'avons à nous craindre ni l'un ni l'autre ; vous ne vous ſouciez point de moi ; je ne me ſoucie point de vous : car je m'explique ſur le même ton, & nous voilà fort à notre aiſe. Ainſi convenons de nos faits : mettez-moi l'eſprit en repos ; comment nous y prendrons-nous ? J'ai une ſœur qui peut plaire ; affectez plus de goût pour elle que pour moi : peut-être cela vous ſera-t-il plus aiſé, & vous continuerez toujours. Ce moyen-là vous convient-il ? Vaut-il mieux nous plaindre d'un éloignement réciproque ? Ce ſera comme vous voudrez ; vous ſçavez mon ſecret ; vous êtes un honnête-homme ; expédions.

LISETTE.

Nous ne barguignons pas, comme vous voyez ; nous allons rondement : faites-vous de même ?

LUCILE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette ſaillie-là qui me compromet ?... faites-vous de même ?... Voulez-vous divertir Monſieur à mes dépens ?

DAMIS.

Je trouve ſa queſtion raiſonnable, Madame.

LUCILE.

Et moi, Monſieur, je la déclare impertinente : mais c'eſt une étourdie qui parle.

DAMIS.

Votre apparition me déconcerte, je l'avoue ; je me ſuis expliqué d'une maniere ſi libre, en parlant de perſonnes aimables, & ſur-tout de vous, Madame !

LUCILE.

De moi, Monſieur ? Vous m'étonnez ; je ne ſçache pas que vous ayez rien à vous reprocher. Quoi donc ! ſeroit-ce d'avoir promis que je ne vous paroîtrois pas redoutable ? Eh ! tant mieux ; c'eſt m'avoir fait votre cour que cela. Comment donc ! eſt-ce que vous croyez ma vanité attaquée ? Non, Monſieur ; elle ne l'eſt point : ſuppoſé que

j'en aie, que vous me trouviez redoutable ou non, qu'eſt-ce que cela dit ? Le goût d'un homme ſeul ne décide rien là-deſſus : & de quelque façon qu'il ſe trouve, on n'en vaut ni plus ni moins; les agréments n'y perdent ni n'y gagnent ; cela ne ſignifie rien. Ainſi, Monſieur, point d'excuſe. Au reſte, pourtant, ſi vous en voulez faire, ſi votre politeſſe a quelque remords qui la gêne, qu'à cela ne tienne ; vous êtes bien le maître.

DAMIS.

Je ne doute pas, Madame, que tout ce que je pourrois vous dire ne vous ſoit indifférent ; mais n'importe, j'ai mal parlé, & je me condamne très-ſérieuſement.

LUCILE, *riant.*

Eh bien ! ſoit ; allons, Monſieur ; vous vous condamnez, j'y conſens. Votre prétendue future vaut mieux que tout ce que vous avez vu juſqu'ici; il n'y a point de comparaiſon ; je l'emporte : n'eſt-il pas vrai que cela va là ? car je me ferai ſans façon, moi, tous les compliments qu'il vous plaira : ce n'eſt pas la peine de me les plaindre ; ils ne ſont pas rares, & l'on en donne à qui en veut.

DAMIS.

Il ne s'agit pas de compliments, Madame ; vous

êtes bien au-dessus de cela ; & il seroit difficile de vous en faire.

LUCILE.

Celui-là est très-fin, par exemple, & vous aviez raison de ne le vouloir pas perdre : mais restons-en là, je vous prie ; car à la fin, tant de politesses me supposeroient un amour-propre ridicule ; & ce seroit une étrange chose qu'il fallût me demander pardon de ce qu'on ne m'aime point. En vérité, l'idée seroit comique ; ce seroit en m'aimant qu'on m'embarrasseroit : mais, grâce au Ciel, il n'en est rien. Heureusement mes yeux ouvent pacifiques ; ils applaudissent à votre indifférence ; ils se le promettoient. C'est une obligation que je vous ai, & la seule de votre part qui pouvoit m'épargner une ingratitude : vous m'entendez ? vous avez eu quelque peur des dispositions que je pouvois avoir ; mais soyez tranquille : je me sauve, Monsieur ; je vous échappe : j'ai vu le péril, & il n'y paroît pas.

DAMIS.

Ah ! Madame, oubliez un discours que je n'ai tenu tantôt qu'en plaisantant. Je suis de tous les hommes celui à qui il est le moins permis d'être vain ; & vous de toutes les Dames celle avec qui

il feroit le plus impoſſible de l'être. Vous êtes d'une figure qui ne permet ce ſentiment-là à perſonne; & ſi je l'avois, je ſerois trop mépriſable.

LISETTE.

Ma foi! ſi vous le prenez ſur ce ton-là, tous deux vous ne tenez rien: je n'aime point ce verbiage-là; ces yeux pacifiques, ces apoſtrophes galantes à la figure de Madame, & puis des vanités, des excuſes: où cela va-t-il? Ce n'eſt pas là votre chemin: prenez garde que le diable ne vous écarte. Tenez, vous ne voulez point vous épouſer; abrégeons, & tout-à-l'heure entre mes mains, cimentez vos réſolutions d'une nouvelle promeſſe de ne vous appartenir jamais. Allons, Madame, commencez pour le bon exemple, & pour l'honneur de votre ſexe.

LUCILE.

La belle idée qui vous vient-là! le bel expédient, que je commence! comme ſi tout ne dépendoit pas de Monſieur, & que ce ne fût pas à lui à garantir ma réſolution par la ſienne. Eſt-ce que, s'il vouloit m'épouſer, il n'en viendroit pas à bout par le moyen de mon pere, à qui il faudroit obéir? C'eſt donc ſa réſolution qui importe, & non pas la mienne que je ferois en pure perte.

LISETTE.

Elle a raiſon, Monſieur; c'eſt votre parole qui regle tout; parlez.

DAMIS.

Moi, commencer! cela ne me ſiéroit point, ce ſeroit violer les devoirs d'un galant-homme; & je ne perdrai point le reſpect, s'il vous plaît.

LISETTE.

Vous l'épouſerez par reſpect; car ce n'eſt que du galimathias que toutes ces raiſons-là: j'en reviens à vous, Madame.

LUCILE.

Et moi, je m'en tiens à ce que j'ai dit; car il n'y a point de réplique: mais que Monſieur s'explique, qu'on ſçache ſes intentions ſur la difficulté qu'il fait. Eſt-ce reſpect, eſt-ce égard, eſt-ce badinage, eſt-ce tout ce qu'il vous plaira? Qu'il ſe détermine: il faut parler naturellement dans la vie.

LISETTE.

Monſieur vous dit qu'il eſt trop poli pour être naturel.

DAMIS.

Il eſt vrai que je n'ôſe m'expliquer.

LISETTE.

Il vous attend.

LUCILE, *brusquement.*

Eh bien ! terminons donc, s'il n'y a que cela qui vous arrête, Monsieur ; voici mes sentiments : je ne veux point être mariée, & je n'en eus jamais moins d'envie que dans cette occasion-ci ; ce discours est net, & sous-entend tout ce que la bienséance veut que je vous épargne. Vous passez pour un homme d'honneur, Monsieur ; on fait l'éloge de votre caractere ; & c'est aux soins que vous vous donnerez pour me tirer de cette affaire-ci, c'est aux services que vous me rendrez là-dessus, que je reconnoîtrai la vérité de tout ce qu'on m'a dit de vous. Ajouterai-je encore une chose ? Je puis avoir le cœur prévenu. Je pense qu'en voilà assez, Monsieur, & que ce que je vous dis-là vaut bien un serment de ne vous épouser jamais ; serment que je fais pourtant, si vous le trouvez nécessaire : cela suffit-il ?

DAMIS.

Eh ! Madame, c'en est fait ; & vous n'avez rien à craindre. Je ne suis point de caractere à persécuter les dispositions où je vous vois ; elles excluent notre mariage ; & quand ma vie en dépendroit, quand mon cœur vous regretteroit, ce qui ne seroit pas difficile à croire, je vous sacrifierois & mon cœur & ma vie, & vous les sacrifierois

ſans vous le dire : c'eſt à quoi je m'engage ; non par des ſerments qui ne ſignifieroient rien, & que je fais pourtant comme vous, ſi vous les exigez : mais parce que votre cœur, parce que la raiſon, mon honneur & ma probité dont vous l'exigez, le veulent; & comme il faudra nous voir, & que je ne ſçaurois partir ni vous quitter ſur le champ, ſi pendant le temps que nous nous verrons, il m'alloit par haſard échapper quelque diſcours qui pût vous allarmer, je vous conjure d'avance de n'y rien voir contre ma parole, & de ne l'attribuer qu'à l'impoſſibilité qu'il y auroit de n'être pas galant avec ce qui vous reſſemble. Cela dit, je ne vous demande plus qu'une grâce; c'eſt de m'aider à vous débarraſſer de moi, & de vouloir bien que je n'eſſuie point tout ſeul les reproches de nos parents: il eſt juſte que nous les partagions, vous les méritez encore plus que moi. Vous craignez plus l'époux que le mariage, & moi je ne craignois que le dernier. Adieu, Madame; il me tarde de vous montrer que je ſuis du moins digne de quelque eſtime.

(Il ſe retire.)

LISETTE.

Mais, vous vous en-allez ſans prendre de meſures.

DAMIS.

Madame m'a dit qu'elle avoit une sœur à qui je puis feindre de m'attacher ; c'est déjà un moyen d'indiqué.

LUCILE, *triste.*

Et d'ailleurs, nous aurons le temps de nous revoir. Suivez Monsieur, Lisette, puisqu'il s'en-va ; & voyez si personne ne regarde.

DAMIS, *à part, en sortant.*

Je suis au désespoir !

SCENE VII.

LUCILE, *seule.*

AH ! il faut que je soupire, & ce ne sera pas pour la derniere fois. Quelle aventure pour mon cœur ! Cette misérable Lisette ! où a-t-elle été imaginer tout ce qu'elle vient de nous faire dire ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, LISETTE.

M. ORGON, *comme déjà parlant.*

JE ne le vante point plus qu'il ne vaut ; mais je crois qu'en fait d'esprit & de figure, on auroit de la peine à trouver mieux que Damis. A l'égard des qualités du cœur & du caractere, l'éloge qu'on en fait est général, & sa physionomie dit qu'il le mérite.

LISETTE.

C'est mon avis.

M. ORGON.

Mais, ma fille pense-t-elle comme nous ? C'est pour le sçavoir que je te parle.

LISETTE.

En doutez-vous, Monsieur ? Vous la connoissez. Est-ce que le mérite lui échappe ? Elle tient de vous, premierement.

M. ORGON.

Il faut pourtant bien qu'elle n'ait pas fait grand accueil à Damis, & qu'il ait remarqué de la froideur dans ses manieres.

LISETTE.

Il a les vues tempérées, mais jamais froides.

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est que tempérées ?

LISETTE.

C'est comme qui diroit.... entre le froid & le chaud.

M. ORGON.

D'où vient donc qu'on voit Damis parler plus volontiers à sa sœur ?

LISETTE.

C'est Damis, par exemple, qui a la clef de ce secret-là.

M. ORGON.

Je crois l'avoir aussi, moi ; c'est apparemment qu'il voit que Lucile a de l'éloignement pour lui.

LISETTE.

Je crois avoir à mon tour la clef d'un autre secret : je pense que Lucile ne traite froidement Damis, que parce qu'il n'a point d'empressement pour elle.

M. ORGON.

Il ne s'éloigne que parce qu'il eſt mal reçu.

LISETTE.

Mais, Monſieur, s'il n'étoit mal reçu que parce qu'il s'éloigne ?

M. ORGON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce jeu de mots-là ? Parle-moi naturellement : ma fille te dit ce qu'elle penſe. Eſt-ce que Damis ne lui convient pas ? Car enfin il ſe plaint de l'accueil de Lucile.

LISETTE.

Il ſe plaint, dites-vous ! Monſieur, c'eſt un fripon, ſur ma parole ; je lui ſoutiens qu'il a tort : il ſçait bien qu'il ne nous aime point.

M. ORGON.

Il aſſûre le contraire.

LISETTE.

Eh ! où eſt-il donc, cet amour qu'il a ? Nous avons regardé dans ſes yeux, il n'y a rien ; dans ſes paroles, elles ne diſent mot ; dans le ſon de ſa voix, rien ne marque ; dans ſes procédés, rien ne ſort ; de mouvements de cœur, il n'en perce aucun. Notre vanité qui a des yeux de Lynx a fureté par-tout ; & puis, Monſieur viendra dire qu'il a de l'amour, à nous qui devinons

qu'on nous aimera avant qu'on nous aime ; qui avons des nouvelles du cœur d'un amant avant qu'il en ait lui-même ! Il nous fait-là de beaux contes, avec son amour imperceptible !

M. ORGON.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne comprends pas. N'est-ce pas-là son Valet ? Apparemment qu'il te cherche ?

SCENE II.

M. ORGON, LISETTE, FRONTIN.

M. ORGON, *à Frontin, qui se retire.*

APPROCHE, approche ; pourquoi t'enfuis-tu ?

FRONTIN.

Monsieur, c'est que nous ne sommes pas extrémement camarades.

M. ORGON.

Viens toujours, à cela près.

FRONTIN.

FRONTIN.

Sérieusement, Monsieur ?

M. ORGON.

Viens, te dis-je.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, comme vous voudrez : on m'a quelquefois dit que ma conversation en valoit bien une autre ; & j'y mettrai tout ce que j'ai de meilleur : où en êtes-vous ? La Bourgogne, dit-on, a donné beaucoup cette année ci ; cela fait plaisir. On dit que les Turcs à Constantinople......

M. ORGON.

Alte-là ; laissons Constantinople.

LISETTE.

Il en sortiroit aussi légerement que de Bourgogne.

FRONTIN.

Je vous menois en Champagne un instant après : j'aime les pays de Vignoble, moi.

M. ORGON.

Point d'écart, Frontin ; parlons un peu de votre Maître. Dis-moi confidemment ; que pense-t-il sur le mariage en question ? son cœur est-il d'accord avec nos desseins ?

FRONTIN.

Ah ! Monſieur ; vous me parlez-là d'un cœur qui mene une triſte vie ; plus je vous regarde & plus je m'y perds. Je vois des cruautés dans vos enfants qu'on ne devineroit pas à la douceur de votre viſage.

(Liſette hauſſe les épaules.)

M. ORGON.

Que veux-tu dire, avec tes cruautés ? De qui parles-tu ?

FRONTIN.

De mon Maître, & des peines ſecrettes qu'il ſouffre de la part de Mademoiſelle votre fille.

LISETTE.

Cet effronté, qui vous fait un Roman ! Qu'a-t-on fait à ton Maître, dis ? Où ſont les chagrins qu'on a eu le temps de lui donner ? Que nous a-t-il dit juſqu'ici ? Que voit-on de lui que des révérences ? Eſt-ce en fuyant que l'on dit qu'on aime ? Quand on a de l'amour pour une ſœur aînée, eſt-ce à ſa ſœur cadette à qui on va le dire ?

FRONTIN.

Ne trouvez-vous pas cette fille-là bien revêche, Monſieur ?

M. ORGON.

Tais-toi ; en voilà assez : tout ce que j'entends me fait juger qu'il n'y a, peut-être, que du mal entendu dans cette affaire-ci. Quant à ma fille, dites-lui, Lisette, que je serois très-fâché d'avoir à me plaindre d'elle. C'est sur sa parole que j'ai fait venir Damis & son pere : depuis qu'elle a vu le fils, il ne lui déplaît pas, à ce qu'elle dit ; cependant ils se fuient : & je veux sçavoir qui des deux a tort ; car il faut que cela finisse. (*Il s'en-va.*)

SCENE III.

FRONTIN, LISETTE, *se regardant quelque temps.*

LISETTE.

DEMANDEZ-MOI pourquoi ce faquin-là me regarde tant !

FRONTIN *chante.*

Là la ra la ra.

LISETTE.

La la ra la ra.

FRONTIN.

Oui-dà ! il y a de la voix, mais point de méthode.

LISETTE.

Va-t-en; qu'eſt-ce que tu fais ici?

FRONTIN.

J'étudie tes ſentiments ſur mon compte.

LISETTE.

Je penſe que tu n'es qu'un ſot; voilà tes études faites. Adieu. (*Elle veut s'en-aller.*)

FRONTIN *l'arrête.*

Attends, attends; j'ai à te parler ſur nos affaires. Tu m'as la mine d'avoir le goût fin; j'ai peur de te plaire, & nous voici dans un cas qui ne le veut point.

LISETTE.

Toi, me plaire ! Il faut donc que tu n'aies jamais rencontré ta grimace nulle part, puiſque tu le crains. Allons, parle; voyons ce que tu as à me dire: hâte-toi, ſinon je t'apprendrai ce que valent mes yeux, moi.

FRONTIN.

Hai ! j'ai la moitié du cœur emporté de ce coup d'œil-là. Bon quartier, ma fille, je t'en conjure; ménageons-nous, nos intérêts le veulent; je ne ſuis reſté que pour te le dire.

LISETTE.

Acheve : de quoi s'agit-il?

FRONTIN.

Tu me parois être le mieux du monde avec ta Maitresse.

LISETTE.

C'est moi qui suis la sienne ; je la gouverne.

FRONTIN.

Bon ; les rangs ne sont pas mieux observés entre mon Maître & moi. Supposons à présent que ta Maitresse se marie.

LISETTE.

Mon autorité expire, & le mari me succède.

FRONTIN.

Si mon Maître prenoit femme, c'est un ménage qui tombe en quenouille. Nous avons donc intérêt qu'ils gardent tous deux le célibat.

LISETTE.

Aussi ai-je défendu à ma Maitresse d'en sortir ; & heureusement son obéissance ne lui coûte rien.

FRONTIN.

Ta pupille est d'un caractere rare. Pour mon jeune homme, il haît naturellement le nœud conjugal, & je lui laisse la vie de garçon. Ces Mes-

ſieurs-là ſe ſauvent ; le pays eſt bon pour les Maraudeurs. Or, il s'agit de conſerver nos poſtes. Les peres de nos jeunes gens ſont attaqués de vieilleſſe, maladie incurable & qui menace de faire bien-tôt des orphelins ; ces orphelins-là nous reviennent ; ils tombent dans notre lot ; ils ſont d'âge à entrer dans leurs droits, & leurs droits nous mettront dans les nôtres. Tu m'entends bien ?

LISETTE.

Je ſuis au fait, il ne faut pas que ce que tu dis ſoit plus clair.

FRONTIN.

Nous règlerons fort-bien chacun notre ménage.

LISETTE.

Oui-dà ; c'eſt un embarras qu'on prend volontiers, quand on aime le bien d'un Maître.

FRONTIN.

Si nous nous aimions tous deux, nous n'écarterions plus l'amour que nos orphelins pourroient prendre l'un pour l'autre ; ils ſe marîroient, & adieu nos droits.

LISETTE.

Tu as raiſon, Frontin ; il ne faut pas nous aimer.

FRONTIN.

Tu ne dis pas cela d'un ton ferme.

LISETTE.

Eh! c'eſt que la néceſſité de nous haïr gâte tout.

FRONTIN.

Ma fille, brouillons-nous enſemble.

LISETTE.

Les parties méditées ne réuſſiſſent jamais.

FRONTIN.

Tiens; diſons-nous quelques injures pour mettre un peu de rancune entre l'Amour & nous. Je te trouve laide, par exemple. Eh bien! tu ne ſouffles pas !

LISETTE, *riant.*

Bon ! c'eſt que tu n'en crois rien.

FRONTIN.

Quoi! vous penſez, ma Mie..... Morbleu ! détourne ton viſage, il fait peur à mes injures.

LISETTE.

Je ne ſçais plus ce que ſont devenues toutes les laideurs du tien.

FRONTIN.

Nous nous ruinons, ma fille.

LISETTE.

Allons, ranimons-nous. Voilà qui eſt fini ; tiens, je ne ſçaurois te ſouffrir.

FRONTIN.

Quelqu'un vient, je n'ai pas le temps de m'acquitter : mais vous n'y perdrez rien, petite fille.

SCENE IV.

LISETTE, FRONTIN, PHÉNICE.

PHÉNICE.

JE ſuis bien-aiſe de vous trouver-là, Frontin, ſur-tout avec Liſette, qui rendra compte à ma ſœur de ce que je vais vous dire. Voici pluſieurs fois dans ce jour que j'évite Damis, qui s'obſtine à me ſuivre, à me parler, tout deſtiné qu'il eſt à ma ſœur ; & comme il ne ſe corrige point malgré tout ce que je lui ai pu dire, je ſuis charmée qu'on ſçache mes ſentiments là-deſſus ; & Liſette me ſera témoin que je vous charge de lui rapporter ce que vous venez d'entendre ; & que je le prie nettement de me laiſſer en repos.

FRONTIN.

Non, Madame, je ne ſçaurois: votre commiſſion n'eſt pas faiſable; je ne rapporte jamais rien que de gracieux à mon Maître; & d'ailleurs il n'eſt pas poſſible que le plus galant-homme de la terre ait pu vous ennuyer.

LISETTE.

Le plus galant-homme de la terre me paroît admirable à moi! on lui deſtine tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde, & Monſieur n'eſt pas content: apparemment qu'il n'y voit goute.

PHÉNICE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, il n'y voit goute? Doucement, Liſette; perſonne n'eſt plus aimable que ma ſœur; mais que je la vaille ou non, ce n'eſt pas à vous à en décider.

LISETTE.

Je n'attaque perſonne, Madame; mais qu'un homme quitte ma Maîtreſſe & faſſe un autre choix, il n'y a pas à le marchander: c'eſt un homme ſans goût; ce ſont de ces choſes décidées, depuis qu'il y a des hommes. Oui, ſans goût, & je n'aurois qu'un moment à vivre, qu'il faudroit que je l'em-

ployasse à me moquer de lui; je ne pourrois pas m'en passer: sans goût.

PHÉNICE.

Je ne m'arrêtois pas ici pour lier conversation avec vous; mais en quoi, s'il vous plaît, seroit-il si digne d'être moqué?

LISETTE.

Ma réponse est sur le visage de ma Maitresse.

FRONTIN.

Si celui de Madame vouloit s'aider, vous ne brilleriez gueres.

PHÉNICE, *s'en-allant*

Vos discours sont impertinents, Lisette; & l'on m'en fera raison.

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN, *un moment seuls*; LUCILE.

FRONTIN, *en riant.*

Nous lui avons donné là une bonne petite dose d'émulation; continuons, ma fille, le feu prend par-tout, & le Mariage s'en ira en fumée. Adieu, je me retire: voilà ta Maitresse qui accourt, confirme-la dans ses dégoûts.

(*Il s'en-va.*)

LUCILE.

Que se passe-t-il donc ici? Vous parliez bien haut avec ma sœur, & je l'ai vue de loin comme en colere. D'un autre côté, mon pere ne me parle point. Qu'avez-vous donc fait? D'où cela vient-il?

LISETTE.

Réjouissez-vous, Madame; nous vous débarrasserons de Damis.

LUCILE.

Fort bien; je gage que ce que vous me dites

là me pronostique quelque coup d'étourdie.

LISETTE.

Ne craignez rien, vous ne demandez qu'un prétexte légitime pour le refuser, n'est-il pas vrai? Eh bien! j'ai travaillé à vous en donner un; & j'ai si bien fait, que votre Sœur est actuellement éprise de lui; ce qui nous produira quelque chose.

LUCILE.

Ma sœur actuellement éprise de lui! Je ne vois pas trop à quoi ce moyen hétéroclite peut m'être bon. Ma sœur éprise! Et en vertu de quoi le seroit-elle? Et d'où vient qu'il faut qu'elle le soit?

LISETTE.

N'est-on pas convenu que Damis feroit la cour à votre Sœur? Si avec cela elle vient à l'aimer, vous pouvez vous retirer sans qu'on ait le mot à vous dire; je vous défie d'imaginer rien de plus adroit: écoutez-moi.

LUCILE.

Supprimez l'éloge de votre adresse; point de réponse qui aille à côté de ce qu'on vous demande: vous parlez de Damis, ne le quittez point; finissons ce sujet-là.

LISETTE.

J'acheve. Frontin étoit avec moi; votre Sœur l'a vu, elle est venue lui parler.

LUCILE.

Damis n'est point encore là, & je l'attends.

LISETTE.

De quelle humeur êtes-vous donc aujourd'hui, Madame ?

LUCILE.

Bon ! régalez-moi, par-dessus le marché, d'une réflexion sur mon humeur.

LISETTE.

Donnez-moi donc le temps de vous parler. Frontin, lui a-t-elle dit: votre Maître ne s'adresse qu'à moi, quoique destiné à ma Sœur; on croit que j'y contribue, cela me déplaît, & je vous charge de l'en instruire.

LUCILE.

Eh bien ! que m'importe que ma Sœur ait une vanité ridicule ? Je la confondrai, quand il me plaira.

LISETTE.

Gardez-vous-en bien. J'en ai senti tout l'avantage pour vous, de cette vanité-là; je l'ai agacée, je l'ai piquée d'honneur; mon ton vous auroit réjouie.

LUCILE.

Point du tout; je le vois d'ici: passez.

LISETTE.

Damis est joli, de négliger ma Maitresse, ai-je dit en riant!

LUCILE.

Lui, me négliger! Mais il ne me néglige point. Où avez-vous pris cela? Il obéit à nos conventions; cela est différent.

LISETTE.

Je le sçais bien; mais il faut cacher ce secret-là; & j'ai continué sur le même ton. Le parti qu'il prend est comique, ai-je ajoûté! Qu'est-ce que c'est que comique, a repris votre Sœur? C'est du divertissant, ai-je dit. Vous plaisantez, Lisette. Je dis mon sentiment, Madame. Il est vrai que ma Sœur est aimable; mais d'autres le sont aussi. Je ne connoîs point ces autres-là, Madame. Vous me choquez. Je n'y tâche point. Vous êtes une sotte. J'ai de la peine à le croire. Taisez-vous. Je me taîs. Là-dessus elle est partie avec des appas révoltés, qui se promettent bien l'emporter sur les vôtres. Qu'en dites-vous?

LUCILE.

Ce que j'en dis? Que je vous ai mille obliga-

tions, que mon affront eſt complet, que ma Sœur triomphe, que j'entends d'ici les airs qu'elle ſe donne, qu'elle va me croire attaquée de la plus baſſe jalouſie du monde, & qu'on ne ſçauroit être plus humiliée que je le ſuis.

LISETTE.

Vous me ſurprenez ! N'avez-vous pas dit vous-même à Damis de paroître s'attacher à elle ?

LUCILE.

Vous confondez groſſiérement les idées, & dans un petit génie comme le vôtre, cela eſt à ſa place. Damis, en feignant d'aimer ma Sœur, me donnoit une raiſon toute naturelle de dire : je n'épouſe point un homme qui paroît en aimer un autre. Mais refuſer d'épouſer un homme, ce n'eſt pas être jalouſe de celle qu'il aime ; entendez-vous ? Cela change d'eſpece ; & c'eſt cette diſtinction-là qui vous paſſe : c'eſt ce qui fait que je ſuis trahie, que je ſuis la victime de votre petit eſprit, que ma Sœur eſt devenue ſotte, & que je ne ſçais plus où j'en ſuis. Voilà tout le produit de votre zele ; voilà comme on gâte tout, quand on n'a point de tête. A quoi m'expoſez-vous ! Il faudra donc que j'humilie ma Sœur, à mon tour, avec ſes appas révoltés !

LISETTE.

Vous ferez ce qu'il vous plaira : mais j'ai cru que le plus sûr étoit d'engager votre Sœur à aimer Damis, & peut-être Damis à l'aimer ; afin que vous euſſiez raiſon d'être fâchée, & de le refuſer.

LUCILE.

Quoi ! vous ne ſentez pas votre impertinence, dans quelque ſens que vous la preniez ! Eh ! pourquoi voulez-vous que ma Sœur aime Damis ? Pourquoi travailler à l'entêter d'un homme qui ne l'aimera point ? Vous a-t-on demandé cette perfidie-là contre elle ? Eſt-ce que je ſuis aſſez ſon ennemie pour cela ? Eſt-ce qu'elle eſt la mienne ? Eſt-ce que je lui veux du mal ? Y a-t-il de cruauté pareille au piége que vous lui tendez ? Vous faites le malheur de ſa vie, ſi elle y tombe : vous êtes donc méchante ? Vous avez donc ſuppoſé que je l'étois ? Vous me pénétrez d'une vraie douleur pour elle. Je ne ſçais s'il ne faudra point l'avertir ; car il n'y a point de jeu dans cette affaire-ci. Damis lui-même ſera peut-être forcé de l'épouſer malgré lui ; c'eſt perdre deux perſonnes à la fois : ce ſont deux deſtinées que je rends funeſtes ; c'eſt un reproche éternel à me faire, & je ſuis déſolée.

LISETTE.

LISETTE.

Eh bien ! Madame, ne vous allarmez point tant : allez, consolez-vous ; car je crois que Damis l'aime, & qu'il s'y livre de tout son cœur.

LUCILE.

Oui-dà ! Voilà ce que c'est ; parce que vous ne sçavez plus que dire, les cœurs à donner ne vous coûtent plus rien ; vous en faites bon marché, Lisette. Mais voyons, répondez-moi ; c'est votre conscience que j'interroge. Si Damis avoit un parti à prendre, doutez-vous qu'il ne me préférât pas à ma Sœur ? Vous avez dû remarquer qu'il avoit moins d'éloignement pour moi que pour elle, assurément.

LISETTE.

Non, je n'ai point fait cette remarque-là.

LUCILE.

Non ? Vous êtes donc aveugle, impertinente que vous êtes. Du moins mentez sans me manquer de respect.

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne vallez mieux qu'elle ; mais tous les jours on laisse le plus pour prendre le moins.

LUCILE.

Tous les jours? Vous êtes bien hardie de mettre l'exception à la place de la regle générale.

LISETTE.

Oh! il eſt inutile de tant crier; je ne m'en mêlerai plus. Accommodez-vous: ce n'eſt pas moi qu'on menace de marier, & vous n'avez qu'à dire vos raiſons à ceux qui viennent; défendez-vous à votre fantaiſie.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

LUCILE, *ſeule.*

HÉLAS! tu ne ſçais pas ce que je ſouffre, ni toute la douleur & le penchant dont je ſuis agitée.

SCENE VII.

M. ORGON, M. ERGASTE, DAMIS, LUCILE.

M. ORGON.

MA fille, nous vous amenons, Monſieur Ergaſte & moi, quelqu'un dont il faut que vous guériſſiez l'eſprit d'une erreur qui l'afflige : c'eſt Damis. Vous ſçavez nos deſſeins, vous y avez conſenti ; mais il croit vous déplaire ; &, dans cette idée-là, à peine ôſe-t-il vous aborder.

M. ERGASTE.

Pour moi, Madame, malgré toute la joie que j'aurois d'un mariage qui doit m'unir de plus près à mon meilleur ami, je ſerois au déſeſpoir qu'il s'achevât, s'il vous répugne.

LUCILE.

Juſqu'ici, Monſieur, je n'ai rien fait qui puiſſe donner cette penſée-là ; on ne m'a point vu de répugnance.

DAMIS.

Il est vrai, Madame; j'ai cru voir que je ne vous convenois point.

LUCILE.

Peut-être aviez-vous envie de le voir.

DAMIS.

Moi, Madame; je n'aurois donc ni goût ni raison.

M. ORGON.

Ne le disois-je pas? Dispute de délicatesse, que tout cela; rendez-vous plus de justice à tous deux. Monsieur Ergaste, les gens de notre âge effarouchent les éclaircissements; promenons-nous de notre côté. Pour vous, mes enfants, qui ne vous haïssez pas, je vous donne deux jours pour terminer vos débats: après quoi je vous marie; & ce sera dès demain, si on me raisonne.

(*M. Orgon & M. Ergaste se retirent.*)

SCENE VIII.

LUCILE, DAMIS.

DAMIS.

Dès demain, si on me raisonne. Eh! bien, Madame, dans ce qui vient de se passer, j'ai fait du mieux que j'ai pu; j'ai tâché, dans mes réponses, de ménager vos dispositions & la bienséance : mais que pensez-vous de ce qu'ils disent?

LUCILE.

Qu'effectivement ceci commence à devenir difficile.

DAMIS.

Très-difficile, au moins.

LUCILE.

Oui, il en faut convenir : nous aurons de la peine à nous tirer d'affaire.

DAMIS.

Tant de peine, que je ne voudrois pas gager que nous nous en tirions.

LUCILE.

Comment ferons-nous donc?

DAMIS.

Ma foi, je n'en ſçais rien.

LUCILE.

Vous n'en ſçavez rien, Damis; voilà qui eſt à merveille : mais je vous avertis d'y ſonger pourtant ; car je ne ſuis pas obligée d'avoir plus d'imagination que vous.

DAMIS.

Oh parbleu ! Madame, je ne vous en demande pas au-delà de ce que j'en ai, non plus ; cela ne ſeroit pas juſte.

LUCILE.

Mais prenez donc garde ; ſi nous en manquons l'un & l'autre, comme il y a toute apparence, je vous prie de me dire où cela nous conduira.

DAMIS.

Je dirai encore de même ; je n'en ſçais rien, & nous verrons.

LUCILE.

Le prenez-vous ſur ce ton-là, Monſieur ? Oh ! j'en dirai bien autant : je n'en ſçais rien ; & nous verrons.

DAMIS.

Mais oui, Madame, nous verrons ; je n'y ſça-

che que cela, moi : que puis-je répondre de mieux ?

LUCILE.

Quelque chose de plus net, de plus positif, de plus clair : nous verrons ne signifie rien ; nous verrons qu'on nous mariera ; voilà ce que nous verrons ; êtes-vous curieux de voir cela ? Car votre tranquillité m'enchante : d'où vous vient-elle ? Quoi ? que voulez-vous dire ? Vous fiez-vous à ce que votre pere & le mien voient que leur projet ne vous plaît pas ? vous pourriez vous y tromper.

DAMIS.

Je m'y tromperois, sans difficulté ; car ils ne voient point ce que vous dites-là.

LUCILE.

Ils ne le voient point ?

DAMIS.

Non, Madame, ils ne sçauroient le voir ; cela n'est pas possible. Il y a de certaines figures, de certaines physionomies qu'on ne sçauroit soupçonner d'être indifférentes. Qui est-ce qui croira que je ne vous aime pas, par exemple ? Personne. Nous avons beau faire : il n'y a point d'industrie qui puisse le persuader.

LUCILE.

Cela eſt vrai : vous verrez que tout le monde eſt aveugle ! Cependant, Monſieur, comme il s'agit ici d'affaires ſérieuſes, voudriez-vous bien ſupprimer votre qui eſt-ce qui croira ? qui n'eſt pas de mon goût, & qui a tout l'air d'une plaiſanterie que je ne mérite pas ? car, que ſignifient, je vous prie, ces phyſionomies qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'être indifférentes ? Eh ! que font-elles donc ? Je vous le demande. De quoi voulez-vous qu'on les ſoupçonne ? Eſt-ce qu'il faut abſolument qu'on les aime ? Eſt-ce que j'ai une de ces phyſionomies-là, moi ? Eſt-ce qu'on ne ſçauroit s'empêcher de m'aimer, quand on me voit ? Vous vous trompez, Monſieur ; il en faut tout rabattre. J'ai mille preuves du contraire, & je ne ſuis point de ce ſentiment-là. Tenez, j'en ſuis auſſi peu que vous, qui vous divertiſſez à faire ſemblant d'en être ; & vous voyez ce que deviennent ces ſortes de ſentiments, quand on les preſſe.

DAMIS.

Il vous eſt fort aiſé de les réduire à rien, parce que je vous laiſſe dire ; & que, moyennant cela, vous en faites ce qu'il vous plaît. Mais je me taîs, Madame ; je me taîs.

LUCILE.

Je me taîs, Madame ; je me taîs ! Ne diroit-on pas que vous y entendiez finesse, avec votre sérieux ? Qu'est-ce que c'est que ces discours-là, que j'ai la sotte bonté de relever, & qui nous écartent ? Est-ce que vous avez envie de vous dédire ?

DAMIS.

Ne vous ai-je pas dit, Madame, qu'il pourroit, dans la conversation, m'échapper des choses qui ne doivent point vous allarmer ? Soyez donc tranquille ; vous avez ma parole que je tiendrai.

LUCILE.

Vous y êtes aussi intéressé que moi.

DAMIS.

C'est une autre affaire.

LUCILE.

Je crois que c'est la même.

DAMIS.

Non, Madame ; toute différente : car enfin, je pourrois vous aimer.

LUCILE.

Oui-dà ! mais je serois pourtant bien-aise de sçavoir ce qui en est, à vous parler vrai ?

DAMIS.

Ah ! c'eſt ce qui ne ſe peut pas, Madame ; j'ai promis de me taire là-deſſus. J'ai de l'amour, ou je n'en ai point ; je n'ai pas juré de n'en point avoir : mais j'ai juré de ne le point dire, en cas que j'en euſſe, & d'agir comme s'il n'en étoit rien. Voilà tous les engagements que vous m'avez fait prendre, & que je dois reſpecter de peur du reproche. Du reſte, je ſuis parfaitement le maître, & je vous aimerai, s'il me plaît. Ainſi, peut-être que je vous aime, peut-être que je me ſacrifie ; & ce ſont mes affaires.

LUCILE.

Mais, voilà qui eſt extrêment commode ! Voyez avec quelle légereté Monſieur traite cette matiere-là ! je vous aimerai, s'il me plaît : peut-être que je vous aime. Pas plus de façon que cela : que je l'approuve ou non, on n'a que faire que je le ſçache. Il faut donc prendre patience ; mais dans le fond, ſi vous m'aimiez avec cet air dégagé que vous avez, vous ſeriez aſſurément le plus grand Comédien du monde ; & ce caractere-là n'eſt pas des plus honnêtes à porter, entre vous & moi.

DAMIS.

Dans cette occaſion-ci, il ſeroit plus fatiguant que mal-honnête.

LUCILE.

Quoi qu'il en soit, en voilà assez; je m'apperçois que ces plaisanteries-là tendent à me dégoûter de la conversation. Vous vous ennuyez, & moi aussi: séparons-nous. Voyez si mon pere & le vôtre ne sont plus dans le jardin; & quittons-nous, s'ils ne nous observent plus.

DAMIS.

Eh! non, Madame; il n'y a qu'un moment que nous sommes ensemble.

SCENE IX.

DAMIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, il vient d'arriver compagnie, qui est dans la salle avec Monsieur Orgon; & il m'envoie vous dire qu'on va se mettre au jeu.

LUCILE.

Moi jouer! Eh! mais mon pere sçait bien que je ne joue jamais qu'à contre-cœur; dites-lui que je le prie de m'en dispenser,

LISETTE.

Mais, Madame, la compagnie vous demande.

LUCILE.

Oh ! que la compagnie attende. Dites que vous ne me trouvez pas.

LISETTE.

Et Monſieur vient-il ? Apparemment qu'il joue ?

DAMIS.

Moi ! je ne connois pas les cartes.

LUCILE.

Allez ; dites à mon pere que je vais dans mon cabinet, & que je ne me montrerai qu'après que les parties ſeront commencées.

LISETTE, *en s'en-allant.*

Que diantre veulent-ils dire, de ne venir ni l'un ni l'autre ?

SCENE X.

DAMIS, LUCILE.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Vous n'aimez donc pas le jeu, Madame?

LUCILE.

Non, Monsieur.

DAMIS.

Je me sçais bon gré de vous ressembler en cela.

LUCILE.

Ce n'est-là ni une vertu, ni un défaut; mais, Monsieur, puisqu'il y a Compagnie, que n'y allez-vous? Elle vous amuseroit.

DAMIS.

Je ne suis pas en humeur de chercher des amusements.

LUCILE.

Mais, est-ce que vous restez avec moi?

DAMIS.

Si vous me le permettez.

LUCILE.

Vous n'avez pourtant rien à me dire.

DAMIS.

En ce moment, par exemple, je rêve à notre aventure; elle eſt ſi ſinguliere, qu'elle devroit être unique.

LUCILE.

Mais je crois qu'elle l'eſt auſſi.

DAMIS.

Non, Madame; elle ne l'eſt point. Il n'y a pas plus de ſix mois qu'un de mes amis & une perſonne qu'on vouloit qu'il épouſât, ſe ſont trouvés tous deux dans le méme cas que vous & moi; même réſolution, avant que de ſe connoître, de ne point ſe marier; même convention entre eux; mêmes promeſſes que moi de la défaire de lui.

LUCILE.

C'eſt-à-dire qu'il y manqua; cela n'eſt pas rare.

DAMIS.

Non, Madame, il les tint: mais notre cœur ſe moque de nos réſolutions.

LUCILE.

Aſſez ſouvent, à ce qu'on dit.

DAMIS.

La Dame en queſtion étoit très-aimable; beaucoup moins que vous, pourtant. Voilà toute la différence que je trouve dans cette hiſtoire.

LUCILE.

Vous êtes bien galant.

DAMIS.

Non; je ne ſuis qu'hiſtorien exact : au reſte, Madame, je vous raconte ceci dans la bonne-foi, pour nous entretenir & ſans aucun deſſein.

LUCILE.

Oh ! je n'en imagine pas davantage; pourſuivez. Qu'arriva-t-il entre la Dame & votre ami?

DAMIS.

Qu'il l'aima.

LUCILE.

Cela étoit embarraſſant.

DAMIS.

Oui, certes; car il s'étoit engagé à ſe taire auſſi-bien que moi.

LUCILE.

Vous m'allez dire qu'il parla?

DAMIS.

Il n'eut garde à cauſe de la parole donnée, & il ne vit qu'un parti à prendre, qui eſt ſingulier; ce fut de lui dire, comme je vous diſois tout-à-l'heure, ou je vous aime ou je ne vous aime pas, & d'ajouter qu'il ne s'enhardiroit à dire la vérité que lorſqu'il la verroit elle-même un peu ſenſible : je fais un récit, ſouvenez-vous en.

LUCILE.

Je le ſçais; mais votre ami étoit un impertinent, de propoſer à une femme de parler la premiere; il faudroit être bien affamée d'un cœur pour l'acheter à ce prix-là.

DAMIS.

La Dame en queſtion n'en jugea pas comme vous, Madame; il eſt vrai qu'elle avoit du penchant pour lui.

LUCILE.

Ah! c'eſt encore pis. Quel lâche abus de la foibleſſe d'un cœur! C'eſt dire à une femme: veux-tu ſçavoir mon amour, ſubis l'opprobre de m'avouer le tien; déshonore-toi & je t'inſtruis. Quelle épouvantable choſe! & le vilain ami que vous avez-là!

DAMIS.

Prenez garde. Cette Dame ſentit que cette propoſition, toute horrible qu'elle vous paroît, ne venoit que de ſon reſpect & de ſa crainte, & que ſon cœur n'ôſoit ſe riſquer ſans la permiſſion du ſien. L'aveu d'un amour qui eût déplû, n'eût fait qu'allarmer la Dame, & lui faire craindre que mon ami ne hâtât perfidement leur mariage : elle ſentit tout cela.

LUCILE.

Ah! n'achevez pas; j'ai pitié d'elle, & je devine le reſte:

le reste : mais mon inquiétude est de sçavoir comme s'y prend une femme en pareil cas ; de quel tour peut-elle se servir ? J'oublierois le françois, moi, s'il falloit dire, je vous aime, avant qu'on me l'eût dit.

DAMIS.

Il en agit plus noblement ; elle n'eut pas la peine de parler.

LUCILE.

Ah ! passe pour cela.

DAMIS.

Il y a des manieres qui valent des paroles : on dit, je vous aime, avec un regard ; & on le dit bien.

LUCILE.

Non, Monsieur ; un regard ! c'est encore trop : je permets qu'on le rende, mais non pas qu'on le donne.

DAMIS.

Pour vous, Madame, vous ne rendriez que de l'indignation.

LUCILE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur ? Est-ce qu'il est question de moi ici ? Je crois que vous vous divertissez à mes dépens. Vous vous amusez, je pense ; vous en avez tout l'air. En vérité,

vous êtes admirable ! Adieu, Monſieur; on dit que vous aimez ma Sœur. Terminez la déſagréable ſituation où je me trouve, en l'épouſant : voilà tout ce que je vous demande.

DAMIS.

Je continuerai de feindre de la ſervir, Madame; c'eſt tout ce que je puis vous promettre. (*En s'en-allant.*) Que de mépris !

SCENE XI.

LUCILE, *ſeule.*

IL faut avouer qu'on a quelquefois des inclinations bien biſarres ! D'où vient que j'en ai pour cet homme-là, qui n'eſt point aimable ?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE.

NON, Monsieur, je vous l'avoue ; je ne sçaurois plus souffrir le personnage que vous jouez auprès de moi, & je le trouve inconcevable. Vous n'êtes venu que pour épouser ma Sœur : elle est aimable, & vous ne lui parlez point : ce n'est qu'à moi que vos conversations s'adressent. J'y comprendrois quelque chose, si l'amour y avoit part : mais vous ne m'aimez point, il n'en est pas question.

DAMIS.

Rien ne seroit pourtant plus aisé que de vous aimer, Madame.

PHÉNICE.

A la bonne heure ; mais rien ne seroit plus

inutile, & je ne ferois pas en situation de vous écouter. Quoi qu'il en soit, ces façons-là ne me conviennent point; je l'ai déjà marqué, je vous l'ai fait dire, & je vous demande en grâce de cesser vos poursuites: car enfin vous n'avez pas dessein de me désobliger, je pense.

DAMIS.

Moi, Madame!

PHÉNICE.

Sur ce pied-là, finissez donc; ou je vous y forcerai moi-même.

DAMIS.

Vous me défendrez donc de vous voir?

PHÉNICE.

Non, Monsieur: mais on s'imagine que vous m'aimez; vos façons l'ont persuadé à tout le monde, & je ne le nierai pas: je ne paroîtrai point m'y déplaire, & je vous réduirai, peut-être, ou à la nécessité de m'épouser en dépit de votre goût, ou à fuir, en homme imprudent: j'adoucis le terme; en homme inexcusable, qui n'aura pas rougi de violer tous les égards, & de se moquer tour-à-tour de deux Filles de condition, dont la moindre peut fixer le plus honnête-homme: de sorte que vous risquez ou le sa-

crifice de votre cœur, ou la perte de votre réputation ; deux objets qui valent bien qu'on y pense. Mais, dites-moi, eſt-ce que vous n'aimez point ma Sœur ?

DAMIS.

Si je l'épouſois, je n'en ſerois pas fâché.

PHÉNICE.

Ou je n'y connoîs rien, ou je crois qu'elle ne le ſeroit pas non plus. Pourquoi donc ne vous accordez-vous pas ?..

DAMIS.

Ma foi ! je l'ignore.

PHÉNICE.

Mais ce n'eſt pas là parler raiſon.

DAMIS.

Je ne ſçaurois pourtant y en mettre davantage.

PHÉNICE.

Ce ſont vos affaires ; & je m'en tiens à ce que je vous ai dit. Voici mon Pere avec ma Sœur ; de grâce retirez-vous, avant qu'ils puiſſent vous voir.

DAMIS.

Mais, Madame.

PHÉNICE.

Oh ! Monſieur, trève de raillerie.

SCENE II.

M. ORGON, LUCILE, PHÉNICE.

M. ORGON, *parlant à Lucile, avec qui il entre.*

NON, ma fille, je n'ai jamais prétendu vous contraindre. Quelque chose que vous me disiez, il est certain que vous ne l'aimez pas; ainsi n'en parlons plus. (*Phénice veut s'en-aller.*)

(*M. Orgon continue.*) Restez, Phénice; je vous cherchois, & j'ai un mot à vous dire. Écoutez-moi toutes deux. Damis vouloit épouser votre Sœur; c'étoit-là notre arrangement. Nous sommes obligés de le changer; le cœur de Lucile en dispose autrement. Elle ne l'avoue pas; mais ce n'est que par pure complaisance pour moi, & j'ai quitté ce projet-là.

LUCILE.

Mais, mon pere, vous dirois-je que j'aime Damis? Cela ne siéroit pas; c'est un langage qu'une

fille bien née ne ſçauroit tenir, quand elle en auroit envie.

M. ORGON.

Encore! Et si je vous disois que c'eſt de Liſette elle-même que je ſçais qu'il ne vous plaît pas, ma fille? A quoi bon s'en défendre? Je vous diſpenſe de ces conſidérations-là pour moi; & pour trancher net, vous ne l'épouſerez point: vos dégoûts pour lui n'ont été que trop marqués, & je le deſtine à votre Sœur à qui ſon cœur ſe donne, & qui ne lui refuſe pas le ſien, quoiqu'elle aille de ſon côté me dire le contraire à cauſe de vous.

PHÉNICE.

Moi l'épouſer, mon pere!

M. ORGON.

Nous y voilà; je ſçavois votre réponſe avant que vous me la fiſſiez. Je vous connoîs toutes deux: l'une de peur de me fâcher, épouſeroit ce qu'elle n'aime pas; l'autre, par retenue pour ſa Sœur, refuſeroit d'épouſer ce qu'elle aime. Vous voyez bien que je ſuis au fait, & que je ſçais vous interpréter. D'ailleurs, je ſuis bien inſtruit, & je ne me trompe pas.

LUCILE, *à part, à Phénice.*

Parlez donc : vous voilà comme une Statue !

PHÉNICE.

En vérité, je ne sçaurois penser que ceci soit sérieux.

LUCILE.

Prenez garde à ce que vous ferez, mon pere ; vous vous méprenez sur ma Sœur, & je lui vois presque la larme à l'œil.

M. ORGON.

Si elles ne sont pas folles, c'est moi qui ai perdu l'esprit. Adieu, je vais informer M. Ergaste du nouveau mariage que je médite ; son amitié ne m'en dédira pas. Pour vous, mes enfants, plaignez-vous ; c'est moi qui ai tort : en effet j'abuse du pouvoir que j'ai sur vous. Plaignez-vous, je vous le conseille, & cela soulage ; mais je ne veux pas vous entendre, vous m'attendririez trop. Allez, sortez sans me répondre, & laissez-moi parler à Monsieur Ergaste qui arrive.

LUCILE, *en partant.*

J'étouffe.

SCENE III.

M. ERGASTE, M. ORGON, FRONTIN.

M. ERGASTE.

Vous voyez un homme consterné, mon cher ami : je ne vois nulle apparence au mariage en question, à moins que de violenter des cœurs qui ne semblent pas faits l'un pour l'autre. Je ne sçaurois cependant pardonner à mon Fils d'avoir cedé si vîte à l'indifférence de Lucile : j'ai même été jusqu'à le soupçonner d'aimer ailleurs, & voici son Valet à qui j'en parlois : mais, soit que je me trompe, ou que ce coquin n'en veuille rien dire, tout ce qu'il me répond, c'est que mon Fils ne plaît pas à Lucile ; & j'en suis au désespoir.

FRONTIN, *derriere.*

Messieurs, un coquin n'est pas agréable à voir ; voulez-vous que je me retire ?

M. ERGASTE.

Attends.

M. ORGON.

Ne vous fâchez pas, Monsieur Ergaste ; il y a remede à tout ; & nous n'y perdrons rien, si vous voulez.

M. ERGASTE.

Parlez, mon cher ami; j'applaudis d'avance à vos intentions.

M. ORGON.

Nous avons une ressource.

M. ERGASTE.

Je n'ôsois la proposer : mais effectivement j'en vois une, avec tout le monde.

M. ORGON.

Il n'y a qu'à changer d'objet; substituons la cadette à l'aînée; nous ne trouverons point d'obstacle : c'est un expédient que l'Amour nous indique.

M. ERGASTE.

Entre vous & moi, mon fils a paru tout-d'un-coup pencher de ce côté-là.

M. ORGON.

A vous parler confidemment, ma cadette ne haït pas son penchant.

M. ERGASTE.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué ce que nous disons-là ; c'est un coup de sympathie visible.

M. ORGON.

Ma foi ! rendons-nous-y : marions-les ensemble.

M. ERGASTE.

Vous y consentez ? Le ciel en soit loué. Voilà ce qu'on appelle une véritable union de cœurs, un vrai mariage d'inclination, & jamais on n'en devroit faire d'autres. Vous me charmez ; est-ce une chose conclue ?

M. ORGON.

Assurément ; je viens d'en avertir ma fille.

M. ERGASTE.

Je vous rends grâce : souffrez à présent que je dise un mot à ce Valet, & je vous rejoins sur le champ.

M. ORGON.

Je vous attends ; faites.

SCENE IV.

M. ERGASTE, FRONTIN.

M. ERGASTE.

Approche.

FRONTIN.

Me voilà, Monsieur.

M. ERGASTE.

Écoute, & retiens bien la commission que je te donne.

FRONTIN.

Je n'ai pas beaucoup de mémoire; mais avec du zèle on s'en passe.

M. ERGASTE.

Tu diras à mon Fils que ce n'est plus Lucile à qui on le destine, & qu'on lui accorde aujourd'hui ce qu'il aime.

FRONTIN.

Et s'il me demande ce que c'est qu'il aime, que lui dirai-je ?

M. ERGASTE.

Va, va, il sçaura bien que c'est Phénice dont on parle.

FRONTIN, *en s'en-allant.*

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

M. ERGASTE.

Où vas-tu ?

FRONTIN.

Faire ma commission.

M. ERGASTE.

Tu es bien pressé ; ce n'est pas là tout.

FRONTIN.

Allons, Monsieur, tant qu'il vous plaira ; ne m'épargnez point.

M. ERGASTE.

Dis-lui qu'il remercie Monsieur Orgon de la bonté qu'il a de n'être pas fâché dans cette occasion-ci ; car si Damis n'épouse pas Lucile, je gagerois bien que c'est lui à qui il faut s'en prendre. Dis-lui que je lui pardonne, en faveur de ce nouveau mariage, le chagrin qu'il a risqué de me donner : mais que, s'il me trompoit encore ; si, après les empressements qu'il a marqués pour Phénice, il hésitoit à l'épouser ; s'il faisoit encore

cette injure à Monſieur Orgon, je ne veux le voir de ma vie, & que je le déshérite. Je ne lui parlerai pas même que je ne ſois content de lui.

FRONTIN, *riant.*

Eh, eh, eh...... Je remarque que ce n'eſt qu'en baiſſant le ton que vous prononcez le terrible mot de *déshériter*; vous en êtes effrayé vous-même. La tendreſſe paternelle eſt admirable!

M. ERGASTE.

Faquin! on a bien affaire de tes réflexions obéis; le reſte me regarde.

SCENE V.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

JE te cherchois, Frontin, & j'attendois que Monſieur Ergaſte t'eût quitté pour te parler, & ſçavoir ce qu'il te diſoit. Il ſemble que les affaires vont mal. Ma Maitreſſe ne me voit pas

de bon œil ; ſçais-tu de quoi il s'agit ? . . . . réponds donc.

FRONTIN.

La peur d'être déshérité me coupe la parole.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que tu veux dire ?

FRONTIN.

D'être déshérité, te dis-je, ou d'épouſer Phénice.

LISETTE.

Comment donc, d'épouſer Phénice ! Ah ! Frontin, où en ſommes nous ? Voilà donc pourquoi Lucile m'a ſi bien reçue tout-à-l'heure ! Elle a ſçu que j'ai dit à ſon pere qu'elle n'aimoit point Damis ; que Damis ſe déclaroit pour ſa Sœur : on veut à préſent qu'il l'épouſe. Je n'ai point prévu ce coup-là, & je me compte diſgraciée. J'ai vu Lucile trop inquiette. Apparemment que ton Maître ne lui eſt point indifférent ; & je perds tout, ſi elle me congédie.

FRONTIN.

Je ne vois donc de tous côtés, pour nous, que des diètes.

LISETTE.

Voilà ce que c'eſt que de n'avoir pas laiſſé aller

les choſes : je crois que nos gens s'aimeroient ſans nous. Maudite ſoit l'ambition de gouverner chacun notre ménage !

FRONTIN.

Ah ! mon enfant, tu as beau dire : tous les Gouvernements ſont lucratifs ; & le célibat où nous les tenions n'étoit pas mal imaginé. Le pis que j'y trouve, c'eſt que je t'aime, & que tu n'en es pas quitte à meilleur marché que moi.

LISETTE.

Eh ! que n'as-tu eu l'eſprit de m'aimer tout-d'un-coup ? J'aurois fait changer d'avis à Lucile.

FRONTIN.

Voilà notre tort : c'eſt de n'avoir pas prévu l'infaillible effet de nos mérites. Mais, ma mie, notre mal eſt il ſans remede ? Je ſoupçonne, comme toi, que nos gens ne ſe haïſſent point dans le fond ; & il n'y auroit qu'à les en faire convenir pour nous tirer d'affaire : tâchons de leur rendre ce ſervice-là.

LISETTE.

Nous avons bien aigri les choſes. N'importe : voici ton Maître ; changeons adroitement de batterie, & tâchons de le gagner.

SCENE

SCENE VI.

FRONTIN, LISETTE, DAMIS.

DAMIS.

AH! te voilà, Frontin? Bon jour, Lisette. De quoi mon pere t'a-t-il chargé pour moi, Frontin? Il vient de m'avertir, sans vouloir l'expliquer, que tu avois quelque chose à me dire de sa part.

FRONTIN.

Oui, Monsieur; il s'agit de deux ou trois petits articles que je disois à Lisette, & qui ne sont pas fort curieux.

DAMIS.

Dis-les sans les compter.

FRONTIN.

Vous m'excuserez, le calcul arrange. Le premier, c'est qu'il ne veut plus entendre parler de vous.

DAMIS.

Qui ? mon pere !

FRONTIN.

Lui-même. Mais ce n'eſt pas-là l'eſſentiel : le ſecond, c'eſt qu'il vous déshérite.

DAMIS.

Moi ! ce que tu me dis-là n'eſt pas concevable !

FRONTIN.

Il ne m'a pas chargé de vous le faire concevoir. Enfin le troiſieme, c'eſt que les deux premiers ſeront nuls, ſi vous épouſez Phénice.

DAMIS.

Quoi ! l'on veut m'obliger....

FRONTIN.

Prenez garde, Monſieur : ne confondons point, parlons exactement. Ma commiſſion ne porte point qu'on vous oblige ; on n'attaque point votre liberté, voyez-vous ! vous êtes le maître d'opter entre Phénice ou votre ruine ; & l'on s'en rapporte à votre choix.

LISETTE.

La jolie grâce ! C'eſt que ſur le penchant qu'on vous croit pour elle, on ne veut pas que vous

balanciez à l'époufer, après le refus que vous avez paru faire de fa Sœur.

FRONTIN.

Mais cette Sœur, nous ne la refufons point, dans le fond: n'eft-il pas vrai, Monfieur?

DAMIS.

Paffe encore, s'il étoit queftion d'elle.

LISETTE.

Eh! Monfieur, que n'avez-vous parlé? Pourquoi ne m'avoir pas confié vos fentiments?

DAMIS.

Mais, mes fentiments, quand ils feroient tels que vous les croyez, ne fçavez-vous pas bien les fiens, Lifette?

LISETTE.

Ne vous y trompez pas; depuis vos conventions, je ne la vois plus que trifte & rêveufe.

FRONTIN.

Je l'ai rencontrée ce matin qui étouffoit un foupir en s'effuyant les yeux.

LISETTE.

Elle qui aimoit fa Sœur, & qui étoit toujours avec elle, je la vois aujourd'hui la fuir & fe détourner pour l'éviter. Qu'eft-ce que cela fignifie?

FRONTIN.

Et moi, quand je la ſalue, elle a toujours envie de me le rendre. D'où vient cela, ſinon de l'honneur que j'ai d'être à vous?

LISETTE.

Tu n'as peut-être pas tant de tort. Au moins, Monſieur, je vous demande le ſecret; profitez-en; voilà tout.

DAMIS.

Je vous l'avoue, Liſette; tout ce que vous me dites-là, ſi vous êtes ſincere, pourroit m'être d'un bon augure; & ſi j'ôſois ſoupçonner la moindre des diſpoſitions dans ſon cœur....

FRONTIN.

Iriez-vous lui donner le vôtre? Ah! Monſieur, le beau préſent que vous lui feriez-là!

DAMIS.

Ecoutez: c'eſt pourtant cette même perſonne qui, au premier inſtant qu'elle m'a vu, a marqué aſſez nettement de l'averſion pour moi, qui m'a fait ſoupçonner qu'elle aimoit ailleurs.

LISETTE.

Purs diſcours de mauvaiſe humeur qu'elle a tenus là, je vous aſſûre.

DAMIS.

Soit : mais ſouvenez-vous qu'elle a exigé que je ne l'épouſaſſe point ; qu'elle me l'a demandé par tout l'honneur dont je ſuis capable ; que c'eſt elle, peut-être, qui, pour ſe débarraſſer tout-à-fait de moi, contribue aujourd'hui au nouveau mariage qu'on veut que je faſſe : en un mot, je ne ſçais qu'en penſer moi-même. Je puis me tromper, peut-être vous trompez-vous auſſi ; & ſans quelques preuves un peu moins équivoques de ſes ſentiments, je ne ſçaurois me déterminer à violer les paroles que je lui ai données : non pas que je les eſtime plus qu'elles ne valent, elles ne ſeroient rien pour un homme qui plairoit : mais elles doivent lier tout homme qu'on haît, & dont on les a exigées comme une ſûreté contre lui. Quoi qu'il en ſoit, voici Lucile qui vient ; je n'attends d'elle que le moindre petit accueil pour me déclarer ; & ſon ſeul abord va décider de tout.

SCENE VII.

LUCILE, LISETTE, DAMIS, FRONTIN.

LUCILE.

J'ai à vous parler pour un moment, Damis ; notre entretien ſera court. Je n'ai qu'une queſtion à vous faire, vous qu'un mot à me répondre ; & puis je vous fuis, je vous laiſſe.

DAMIS.

Vous n'y ſerez point obligée, Madame ; & j'aurai ſoin de me retirer le premier. (*à part, à Liſette.*) Hé ! bien, Liſette ?

LUCILE.

Le premier ou le dernier ; je vous donne la préférence. Êtes-vous ſi gêné ? Retirez-vous tout-à-l'heure : Liſette vous rendra ce que j'ai à vous dire.

DAMIS, *ſe retirant.*

Je prends donc ce parti comme celui qui vous convient le mieux, Madame.

(*Il feint de s'en-aller.*)

LUCILE.

Qu'il s'en aille; l'arrêtera qui voudra.

LISETTE.

Eh! mais vous n'y penſez pas: revenez donc, Monſieur: eſt-ce que la guerre eſt déclarée entre vous deux?

DAMIS.

Madame débute par m'annoncer qu'elle n'a qu'un mot à me dire, & puis qu'elle me fuit; n'eſt-ce pas m'inſinuer qu'elle a de la peine à me voir?

LUCILE.

Si vous ſçaviez l'envie que j'ai de vous laiſſer là.

DAMIS.

Je n'en doute pas, Madame: mais ce n'eſt pas à préſent qu'il faut me fuir; c'étoit dès le premier inſtant que vous m'avez vu & que je vous déplaiſois, qu'il falloit le faire.

LUCILE.

Vous fuir dès le premier inſtant! Pourquoi donc, Monſieur? Cela ſeroit bien ſauvage; on ne fuit point ici à la vue d'un homme.

LISETTE.

Mais, quel eſt le travers qui vous prend à tous deux? Faut-il que des perſonnes qui ſe veulent du bien, ſe parlent comme ſi elles ne pouvoient

se souffrir? Et vous, Monsieur, qui aimez ma Maitresse;.... car vous l'aimez, je gage. (*Ces mots-là se disent en faisant signe à Damis.*)

LUCILE.

Que vous êtes sotte! Allez, visionnaire; allez perdre vos gageures ailleurs. A qui en veut-elle?

LISETTE.

Oui, Madame, je sors; mais avant que de partir, il faut que je parle. Vous me demandez à qui j'en veux. A vous deux, Madame, à vous deux. Oui, je voudrois de tout mon cœur ôter à Monsieur qui se taît, & dont le silence m'agite le sang; je voudrois lui ôter le scrupule du ridicule engagement qu'il a pris avec vous, que je me repens de vous avoir laissé prendre, & dont vous souffrez autant l'un que l'autre. Pour vous, Madame, je ne sçais pas comment vous l'entendez; mais si jamais un homme avoit fait serment de ne me pas dire, je vous aime; oh! je ferois serment qu'il en auroit le démenti: il sçauroit le respect qui me seroit dû; je n'épargnerois rien de tout ce qu'il y a de plus dangereux, de plus fripon, de plus assassin dans l'honnête coquetterie des mines, du langage & du coup-d'œil. Voilà à quoi je mettrois ma gloire, & non pas à me tenir douloureuse-

ment ſur mon quant-à-moi, comme vous faites, & à me dire : voyons ce qu'il dit, voyons ce qu'il ne dit pas; qu'il parle, qu'il commence; c'eſt à lui, ce n'eſt pas à moi; mon ſexe, ma fierté, les bienſéances.... & mille autres façons inutiles avec Monſieur, qui tremble, & qui a la bonté d'avoir peur que ſon amour ne vous allarme & ne vous fâche. De l'amour nous fâcher! De quel pays venez-vous donc? Eh! mort de ma vie, Monſieur, fâchez hardiment; faites-nous cet honneur-là; courage, attaquez-nous; cette cérémonie-là fera votre fortune, & vous vous entendrez : car juſqu'ici on ne voit goute à vos diſcours à tous deux : il y a du oui, du non; du pour, du contre : on fuit, on revient, on ſe rappelle; on n'y comprend rien. Adieu, j'ai tout dit : vous voilà débrouillés, profitez-en. Allons, Frontin.

SCENE VIII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE.

JUSTE Ciel, quelle impertinence ! Où a-t-elle pris tout ce qu'elle nous dit-là ? D'où lui viennent, ſur-tout, de pareilles idées ſur votre compte ? Au reſte, elle ne me ménage pas plus que vous.

DAMIS.

Je ne m'en plains point, Madame.

LUCILE.

Vous m'excuſerez : je me mets à votre place ; il n'eſt point agréable de s'entendre dire de certaines choſes en face.

DAMIS.

Quoi, Madame ! eſt-ce l'idée qu'elle a que je vous aime, que vous trouvez ſi déſagréable pour moi ?

LUCILE.

Mais déſagréable ! je ne dis pas que ſon erreur vous faſſe injure ; mon humilité ne va pas juſ-

ques-là. Mais à propos de quoi cette folle-là vient-elle vous pousser là-dessus ?

DAMIS.

A propos de la difficulté qu'elle s'imagine qu'il y a à ne vous pas aimer, cela est tout simple ; & si j'en voulois à tous ceux qui me soupçonneroient d'amour pour vous, j'aurois querelle avec tout le monde.

LUCILE.

Vous n'en auriez pas avec moi.

DAMIS.

Oh ! vraiment, je le sçais bien. Si vous me soupçonniez, vous ne seriez pas là ; vous fuiriez, vous déserteriez.

LUCILE.

Qu'est-ce que c'est que déserter, Monsieur ? Vous avez-là des expressions bien gracieuses, & qui font un joli portrait de mon caractere ; j'aime assez l'esprit hétéroclite que cela me donne. Non, Monsieur, je ne déserterois point ; je ne croirois pas tout perdu, j'aurois assez de tête pour soutenir cet accident-là, ce me semble ; alors comme alors : on prend son parti, Monsieur ; on prend son parti.

DAMIS.

Il eſt vrai qu'on peut, ou haïr, ou mépriſer les gens de près comme de loin.

LUCILE.

Il n'eſt pas queſtion de ce qu'on peut; j'ignore ce qu'on fait dans une ſituation où je ne ſuis pas; & je crois que vous ne me donnerez jamais la peine de vous haïr.

DAMIS.

J'aurai pourtant un plaiſir; c'eſt que vous ne ſçaurez point ſi je ſuis digne de haîne à cet égard-là; je dirai toujours, peut-être.

LUCILE.

Ce mot-là me déplaît, Monſieur; je vous l'ai déjà dit.

DAMIS.

Je ne m'en ſervirai plus, Madame; & ſi j'avois la liſte des mots qui vous choquent, j'aurois grand ſoin de les éviter.

LUCILE.

La liſte eſt encore amuſante! Eh bien! je vais vous dire où elle eſt, moi; vous la trouverez dans la regle des égards qu'on doit aux Dames: vous y verrez qu'il n'eſt pas bien de vous divertir avec un peut-être, qui ne fera pas fortune chez moi; qui

ne m'intriguera pas: car je ſçais à quoi m'en tenir. C'eſt en badinant que vous le dites; mais c'eſt un badinage qui ne vous ſied pas; ce n'eſt pas là le langage des hommes; on n'a pas mis leur modeſtie ſur ce pied-là. Parlons d'autre choſe; je ne ſuis pas venue ici ſans motif: écoutez-moi; vous ſçavez, ſans doute, qu'on veut vous donner ma Sœur.

DAMIS.

On me l'a dit, Madame.

LUCILE.

On croit que vous l'aimez; mais moi qui ai réfléchi ſur l'origine des empreſſements que vous avez marqués pour elle, je crains qu'on ne s'abuſe, & je viens vous demander ce qui en eſt.

DAMIS.

Eh! que vous importe, Madame?

LUCILE.

Ce qui m'importe! Voilà bien la queſtion d'un homme qui n'a ni frere ni ſœur, & qui ne ſçait pas combien ils ſont chers. C'eſt que je m'intéreſſe à elle, Monſieur; c'eſt que, ſi vous ne l'aimez pas, ce ſeroit même bleſſer les loix de cette probité à quoi vous tenez tant, que de l'épouſer avec un cœur qui s'éloigneroit d'elle.

DAMIS.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous inſpiré qu'on me la donne? Car j'ai tout lieu de ſoupçonner que vous en êtes cauſe, puiſque c'eſt vous qui m'avez d'abord propoſé de l'aimer. Au reſte, Madame, ne vous inquiétez point d'elle: j'aurai ſoin de ſon ſort plus ſincerement que vous; elle le mérite bien.

LUCILE.

Qu'elle le mérite ou non, ce n'eſt pas ſon éloge que je vous demande, ni à vos imaginations que je viens répondre: parlez, Damis, l'aimez-vous? Car s'il n'en eſt rien, ou ne l'épouſez pas, ou trouvez bon que j'avertiſſe mon pere, qui s'y trompe, & qui ſeroit au déſeſpoir de s'y être trompé.

DAMIS.

Et moi, Madame, ſi vous lui dites que je ne l'aime point; ſi vous exécutez un deſſein qui ne tend qu'à me faire ſortir d'ici avec la haîne & le courroux de tout le monde; ſi vous l'exécutez, trouvez bon qu'en revanche je retire toutes mes paroles avec vous, & que je diſe à Monſieur Orgon que je ſuis prêt à vous épouſer quand on le voudra; dès aujourd'hui, s'il le faut.

LUCILE.

Oui-dà ! Monsieur, le prenez-vous sur ce ton menaçant ? Oh ! je sçais le moyen de vous en faire prendre un autre. Allez votre chemin, Monsieur; poursuivez, je ne vous retiens pas. Allez, pour vous venger, violer des promesses dont l'oubli ne seroit tout au plus pardonnable qu'à quiconque auroit de l'amour; courez vous punir vous-même, vous ne manquerez pas votre coup; car je vous déclare que je vous y aiderai, moi. Ah ! vous m'épouserez, dites-vous, vous m'épouserez ! & moi aussi, Monsieur, & moi aussi; je serai bien aussi vindicative que vous, & nous verrons qui se dédira de nous deux. Assurément le compliment est admirable ! c'est une jolie petite partie à proposer !

DAMIS.

Eh bien ! cessez donc de me persécuter, Madame. J'ai le cœur incapable de vous nuire; mais laissez-moi me tirer de l'état où je suis; contentez-vous de m'avoir déjà procuré ce qui m'arrive. On ne m'offriroit pas aujourd'hui votre Sœur, si, pour vous obliger, je n'avois pas paru m'attacher à elle, ou si vous n'aviez pas dit que je l'aimois. Souvenez-vous que j'ai servi vos dégoûts pour moi, avec un honneur, une fidélité surprenante,

avec une fidélité que je ne vous devois point; que tout autre, à ma place, n'auroit jamais eue: & ce procédé si louable, si généreux, mérite bien que vous laissiez en repos un homme qui peut avoir porté la vertu jusqu'à se sacrifier pour vous. Je ne veux pas dire que je vous aime: non, Lucile; rassurez-vous: mais enfin vous ne sçavez pas ce qui en est, vous en pourriez douter: vous êtes assez aimable sans cela, soit dit sans vous louer: je puis vous épouser, vous ne le voulez pas, & je vous quitte. En vérité, Madame, tant d'ardeur à me faire du mal récompense mal un service, que tout le monde, hors vous, auroit soupçonné d'être difficile à rendre. Adieu, Madame. (*Il s'en-va.*)

LUCILE.

Mais, attendez donc, attendez; donnez-moi le temps de me justifier. Ne tient-il qu'à s'en-aller, quand on a chargé les gens de noirceurs pareilles?

DAMIS.

J'en dirois trop, si je restois.

LUCILE.

Oh! vous ferez comme vous pourrez; mais il faut m'entendre.

DAMIS.

Après ce que vous m'avez dit, je n'ai plus rien à sçavoir qui m'intéresse.

LUCILE.

Ni moi plus rien à vous répondre. Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, & dont je ne devine pas la raison; c'est que vous ôsiez vous en prendre à moi d'un mariage que je vois qui vous plaît. Le motif de cette hypocrisie-là me paroît aussi ridicule qu'inconcevable; à moins que ce ne soit ma Sœur qui vous y engage, pour me cacher l'accord de vos cœurs, & la part qu'elle a à un engagement que j'ai refusé, dont je ne voudrois jamais, & que je la trouve bien à plaindre de ne pas refuser elle-même. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

FRONTIN; DAMIS, *consterné.*

FRONTIN.

Eh bien! Monsieur, à quoi en êtes-vous?

DAMIS.

Au plus malheureux jour de ma vie; laisse-moi. (*Il sort.*)

SCENE X.

FRONTIN, *seul.*

VOILA une aventure qui a tout l'air de nous souffler notre patrimoine.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

DAMIS, FRONTIN.

DAMIS.

NON, Frontin, il n'y a plus rien à tenter là-dessus. Lisette a beau dire, on ne sçauroit s'expliquer plus nettement que l'a fait Lucile. Voilà qui est fini; il ne s'agit plus que d'éviter l'embarras où je suis du côté de Phénice. Va-t-elle bientôt venir? Te l'a-t-elle bien assuré?

FRONTIN.

Oui, Monsieur. Je lui ai dit que vous l'attendiez ici, & vous allez la voir arriver dans un instant.

DAMIS.

Quelle bisarre situation que la mienne!

FRONTIN.

Ma foi, j'ai bien peur que Phénice n'en profite.

DAMIS.

Seroit-il possible qu'elle voulût épouser un homme qu'elle n'aime point ?

FRONTIN.

Ah! Monsieur, une fille qui se marie n'y regarde pas de si près; elle est trop curieuse pour être délicate. Le Mariage rend tous les hommes si graciables! &, d'ailleurs, il est aisé de s'accommoder de votre figure....

DAMIS.

Ah! quel contre-temps! je crois que voici mon pere; je me sauve: il ne te parlera peut-être pas; en tout cas, reviens me chercher ici près.

SCENE II.

FRONTIN, M. ERGASTE.

M. ERGASTE.

MON fils n'étoit-il pas avec toi tout-à- l'heure ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; il me quitte.

M. ERGASTE.

Il me semble qu'il m'a évité.

FRONTIN.

Lui, Monſieur! je crois qu'il vous cherche.

M. ERGASTE.

Tu me trompes.

FRONTIN.

Moi, Monſieur! j'ai le caractere auſſi vrai que la phyſionomie.

M. ERGASTE.

Tu ne fais pas leur éloge: mais paſſons. Je ſçais que tu ne manques pas d'eſprit, & que mon fils te dit aſſez volontiers ce qu'il penſe.

FRONTIN.

Il penſe donc bien peu de choſe; car il ne me dit preſque rien.

M. ERGASTE.

Il aime Phénice qu'il va épouſer: je remarque cependant qu'il eſt triſte & rêveur.

FRONTIN.

Effectivement; & j'avois envie de lui en dire un mot.

M. ERGASTE.

Eſt-ce qu'il n'eſt pas content?

FRONTIN.

Bon! Monſieur, qui eſt-ce qui peut l'être dans la vie?

M. ERGASTE.

Maraud !

FRONTIN.

Je ne le suis pas de l'épithete, par exemple.

M. ERGASTE, *à part les premiers mots.*

Je vois bien que je n'apprendrai rien. Mais, dis-moi, lui as tu rapporté ce que je t'avois chargé de lui dire ?

FRONTIN.

Mot-à-mot.

M. ERGASTE.

Que t'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Attendez : je crois que vous ne m'avez pas dit de retenir sa réponse.

M. ERGASTE.

J'ai résolu de le laisser faire ; mais tu peux l'avertir que je lui tiendrai parole, s'il ne se conduit pas comme il le doit. Pour toi, sois sûr que je n'oublierai pas tes impertinences.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, vous avez trop de bonté pour avoir tant de mémoire.

SCENE III.

FRONTIN, PHÉNICE *arrive.*

FRONTIN, *à part.*

IL eſt parbleu ! fâché ; mais il étoit temps qu'il partît : voilà Phénice qui arrive.

PHÉNICE.

Eh bien ! tu m'as dit que ton Maître m'attendoit ici, & je ne le vois pas.

FRONTIN.

C'eſt qu'il s'eſt retiré à cauſe de Monſieur Ergaſte ; mais il ſe promene ici près où j'ai ordre de l'aller prendre.

PHÉNICE.

Va donc.

FRONTIN.

Madame, ôſerois-je auparavant me flatter d'un petit moment d'audience ?

PHÉNICE.

Parle.

FRONTIN.

Dans mon petit état de ſubalterne, je regarde, j'examine; &, chemin faiſant, je vois par-ci, par-là, des gens que je n'aime point; d'autres qui me reviennent & à qui je me donnerois pour rien: ce ne laiſſeroit pas que d'être un préſent.

PHÉNICE.

Sans doute; mais à quoi peut aboutir ce préambule?

FRONTIN.

A vous préparer à la liberté que je vais prendre, Madame, en vous diſant que vous êtes une de ces perſonnes privilégiées pour qui ce mouvement ſympathique m'eſt venu.

PHÉNICE.

Je t'en ſuis obligée; mais acheve.

FRONTIN.

Si vous ſçaviez combien je m'intéreſſe à votre ſort auquel je vois prendre un ſi mauvais train....

PHÉNICE.

Explique-toi mieux.

FRONTIN.

Vous allez épouſer Damis.

PHÉNICE.

On le dit.

FRONTIN.

Motus! Je vous avertis que vous ne pouvez en épouser que la moitié.

PHÉNICE.

La moitié de Damis! que veux-tu dire?

FRONTIN.

Son cœur ne se marie pas, Madame; il reste garçon.

PHÉNICE.

Tu crois donc qu'il ne m'aime pas?

FRONTIN.

Oh! oh! vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

PHÉNICE.

C'est-à-dire, qu'il me haît.

FRONTIN.

Ne sera-t-il pas trop mal-honnête de vous l'avouer?

PHÉNICE.

Eh! dis-moi; n'aimeroit-il pas ma sœur?

FRONTIN.

A la fureur.

PHÉNICE.

Eh! que ne l'épouse-t-il?

FRONTIN.

C'eſt encore une autre hiſtoire que cette affaire-là.

PHÉNICE.

Parle donc?

FRONTIN.

C'eſt qu'ils ont d'abord débuté enſemble par un vertigo; ils ſe ſont liés mal-à-propos par je ne ſçais quelle convention de ne s'aimer ni de s'épouſer; & ont délibéré que, pour faire changer de deſſein aux peres, on feroit ſemblant de vous trouver de ſon goût; rien que ſemblant. Vous entendez bien?

PHÉNICE.

A merveille.

FRONTIN.

Et comme le cœur de l'homme eſt variable, il ſe trouve aujourd'hui que leur cœur & leur convention ne riment pas enſemble, & qu'on eſt fort embarraſſé de ſçavoir ce qu'on fera de vous. Vous entendez bien? car la diſcrétion ne veut pas que j'en diſe davantage.

PHÉNICE.

En voilà bien aſſez : je ſuis au fait; &, de peur

d'être ingrate, je te confie, à mon tour, que ta diſcrétion mériteroit le châtiment du bâton.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, gardez-moi le ſecret; je vois mon Maître, & je vais lui dire d'approcher.

SCENE IV.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE, *un moment ſeule.*

JE leur ſervois donc de prétexte! Oh! je prétends m'en venger; ils le méritent bien: mais puiſqu'ils s'aiment, je veux que ma conduite, en les inquiétant, les force de s'accorder. Eh bien! Monſieur, que me voulez-vous?

DAMIS.

Je crois que vous le ſçavez, Madame.

PHÉNICE.

Moi! non, je n'en ſçais rien.

DAMIS.

Ignorez-vous que notre mariage eſt conclu?

PHÉNICE.

N'eſt-ce que cela ? Je vous l'avois prédit ; cela ne pouvoit pas manquer d'arriver.

DAMIS.

Je ne croyois pas que les choſes dûſſent aller ſi loin ; & je vous demande pardon d'en être cauſe.

PHÉNICE.

Vous vous moquez : je n'ai point de rancune à garder contre un homme qui va devenir mon époux.

DAMIS.

Ne me raillez point, Madame ; je ſçais bien que ce n'eſt pas moi à qui vous deſtinez cet honneur-là, dont je me tiendrois fort heureux.

PHÉNICE.

Si vous dites vrai, votre bonheur eſt ſûr ; je vous promets que je n'y mettrai point d'obſtacle.

DAMIS.

Ma foi ! il ne me ſiéroit pas d'y en mettre non plus ; & je ne ſerois pas excuſable, ſur-tout après les empreſſements que j'ai marqués pour vous, Madame.

PHÉNICE.

Notre mariage ira donc tout de ſuite ?

DAMIS.

Oh, morbleu! je vous le garantis fait, s'il n'y a que moi qui l'empêche.

PHÉNICE.

Je vous crois.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

Qu'est-ce que c'est que ce langage-là? Faisons-lui peur. Écoutez, Madame, toute plaisanterie cessante, ne vous y fiez pas. On a toujours du penchant de reste pour les personnes qui vous ressemblent, & je vous assûre que je ne suis point embarrassé d'en avoir pour vous.

PHÉNICE.

Je vous avoue que je m'en flatte.

DAMIS.

Tenez, ne badinons point; car je vous aimerai, je vous en avertis.

PHÉNICE.

Il le faut bien, Monsieur.

DAMIS.

Mais vous, Madame, il faudra que vous m'aimiez aussi; & vous m'avez tantôt fait comprendre que vous aimiez ailleurs.

PHÉNICE.

Dans ce temps-là, vous épousiez ma sœur: il

ne m'étoit pas permis de vous voir ; & je dissimulois.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

Voyons donc où cela ira. Encore une fois, faites-y vos réflexions. Vous comptez peut-être que je vous tirerai d'affaire ; & vous vous trompez. N'attendez rien de mon cœur ; il vous prendra au mot ; je ne suis que trop disposé à vous le donner.

PHÉNICE.

N'hésitez point, Monsieur ; donnez.

DAMIS.

Je vous aimerai ; vous dis-je.

PHÉNICE.

Aimez.

DAMIS.

Vous le voulez ? Ma foi, Madame, puisqu'il faut l'avouer, je vous aime.

PHÉNICE, *à part.*

Il me trompe.

DAMIS.

Vous rougissez, Madame ?

PHÉNICE.

Il est vrai que je suis émue d'un aveu si subit.

DAMIS, *à part le premier mot.*

Continuons. Oui, Madame, mon cœur eſt à vous, & je n'ai ſouhaité de vous voir que pour vous éprouver là-deſſus.

(M. Ergaſte & M. Orgon entrent dans le moment, & s'arrêtent en voyant Damis & Phénice.)

SCENE V.

M. ORGON, M. ERGASTE, PHÉNICE, DAMIS.

DAMIS *continue.*

Les circonſtances où je me trouvois ont d'abord retenu mes ſentiments; je n'ôſois vous en parler: mais puiſque ma ſituation eſt changée, qu'il ne s'agit plus de ſe contraindre, & que vous approuvez mon amour, *(Il ſe met à genoux.)* laiſſez-moi vous exprimer ma joie, & me dédommager par l'aveu le plus tendre....

M. ORGON.

Monſieur Ergaſte, voilà des Amants qu'il ne

faudra pas prier de ſigner leur contrat de mariage.

DAMIS, *ſe releve vîte.*

Ah! je ſuis perdu.

PHÉNICE, *honteuſe.*

Que vois-je?

M. ORGON.

Ne rougiſſez point, ma fille; vos ſentiments ſont avoués de votre pere, & vous pouvez ſouffrir à vos genoux un homme que vous allez épouſer.

M. ERGASTE.

Mon fils, je n'avois réſolu de vous parler qu'à l'inſtant de votre mariage avec Madame: vos procédés m'avoient déplu; mais je vous pardonne, & je ſuis content. Les ſentiments où je vous vois me réconcilient avec vous.

M. ORGON.

Cette jeuneſſe & ſa vivacité me réjouiſſent: je ſuis charmé de ce haſard-ci. Nous attendons tantôt le Notaire, & nous allons au-devant de quelques amis qui nous viennent de Paris. Adieu; puiſſiez-vous vous aimer toujours de même!

SCENE

SCENE VI.

PHÉNICE, DAMIS.

DAMIS, *trifte & à part.*

Nous ne nous aimerons donc guères. Que je fuis malheureux !

PHÉNICE, *riant.*

Damis, que dites-vous de cette aventure-ci ?

DAMIS.

Je dis, Madame... que je viens d'être furpris à vos genoux.

PHÉNICE.

Il me femble que vous en êtes devenu tout trifte.

DAMIS.

Il me paroît que vous n'en êtes pas trop gaie.

PHÉNICE.

J'ai d'abord été étourdie, je vous l'avoue; mais je me fuis remife en vous voyant fâché : votre chagrin m'a raffurée contre la Comédie que vous avez jouée tout-à-l'heure. Vous vous feriez bien

paſſé de l'opinion que vous venez de donner de vos ſentiments; n'eſt-il pas vrai ? Il n'y a, en vérité, rien de plus plaiſant; car après ce qu'on vient de voir, qui eſt-ce qui ne gageroit pas que vous m'aimez ?

DAMIS, *d'un ton vif.*

Eh bien ! Madame, on gagneroit la gageure; je ne me dédirai pas, & ne me perdrai point d'honneur.

PHÉNICE, *riant.*

Quoi ! votre amour tient bon ?

DAMIS.

Je me ſacrifierois plutôt.

PHÉNICE.

Je vous trouve encore un peu l'air de victime.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira, Madame.

PHÉNICE.

Tant mieux pour vous, ſi vous m'aimez, au reſte; car mon parti eſt pris, & je ne vous refuſerois pas, quand vous en aimeriez une autre, quand je ne vous aimerois pas moi-même.

DAMIS.

Et d'où pourroit venir cette étrange intrépidité-là

PHÉNICE.

C'eſt que ſi, vous ne m'aimiez point, notre mariage ne ſe feroit point, parce que vous n'iriez point juſques-là ; c'eſt qu'en y conſentant, moi, c'eſt une preuve d'obéiſſance que je donnerois à mon pere à fort bon marché ; & que par-là, je le gagnerois pour un mariage plus à mon gré, qui pourroit ſe préſenter bientôt. Vous voyez bien que j'aurois mon petit intérêt à vous laiſſer démêler cette intrigue ; ce qui vous ſeroit aiſé en retournant à ma Sœur qui ne vous haït pas, & que je croyois que vous ne haïſſiez pas non plus : ſans quoi, point de quartier.

DAMIS.

Ah ! Madame, où en ſuis-je donc ?

PHÉNICE.

Qu'avez-vous ? Ce que je vous dis-là ne vous fait rien ; rappellez-vous donc que vous m'aimez.

DAMIS.

Vous ne m'aimez pas vous-même.

PHÉNICE.

Eh ! qu'importe ? Ne vous embarraſſez pas : j'ai de la vertu ; avec cela on a de l'amour quand il faut.

DAMIS, *en lui prenant la main, qu'il baise.*

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne me laissez point dans l'état où je suis, je vous en conjure : ne vous y exposez pas vous-même.

PHÉNICE, *riant.*

Damis, il y a aujourd'hui une fatalité sur vos tendresses ; voilà ma Sœur qui vous voit baiser ma main.

DAMIS, *en se retirant ému.*

Je sors ; adieu, Madame.

PHÉNICE.

Adieu donc, Damis ; jusqu'au revoir.

SCENE VII.

LUCILE, PHÉNICE.

LUCILE, *agitée.*

JE venois vous parler, ma Sœur.

PHÉNICE.

Et moi, j'allois vous trouver dans le même dessein.

LUCILE.

Avant tout, inſtruiſez-moi d'une choſe. Eſt-ce que cet homme-là vous dit qu'il vous aime?

PHÉNICE.

De quel homme parlez-vous?

LUCILE.

Eh! de Damis: eſt-ce que vous en avez deux? Je ne vous connoîs que celui-là; encore vaudroit-il mieux que vous ne l'euſſiez point.

PHÉNICE.

Pourquoi donc? J'allois pourtant vous apprendre que nous ſerons mariés ce ſoir.

LUCILE.

Et vous veniez exprès pour cela! La nouvelle eſt fort touchante pour une Sœur qui vous aime!

PHÉNICE.

En vérité, vous m'étonnez; car je croyois que vous vous en réjouiriez avec moi, parce que je vous en débarraſſe. Me voilà bien trompée!

LUCILE.

Oh! trompée au de-là de ce qu'on peut dire, aſſurément. Jamais ſujet de réjouiſſance ne le fut moins pour moi, & vous ne ſçavez ce que vous

faites, ſans compter qu'il ne ſied pas tant à une fille de ſe réjouir de ce qu'elle ſe marie.

PHÉNICE.

Voulez-vous qu'on ſoit fâché d'épouſer ce que l'on aime? je vous parle franchement.

LUCILE.

C'eſt qu'il ne faut point aimer, Mademoiſelle; c'eſt que cela ne convient point non plus; c'eſt qu'il y va de tout le repos de votre vie; c'eſt que je vous perſécuterai juſqu'à ce que vous ayez quitté cet amour-là; c'eſt que je ne veux point que vous le gardiez, & vous ne le garderez point: c'eſt moi qui vous le dis, qui vous en empêcherai bien. Aimer Damis! épouſer Damis! ah! je ſuis votre Sœur, & il n'en ſera rien. Vous avez affaire à une amitié qui vous déſolera plutôt que de vous laiſſer tomber dans ce malheur-là.

PHÉNICE.

Eſt-ce que ce n'eſt pas un honnête-homme?

LUCILE.

Eh! qu'en ſçait-on? Cet honnête-homme ne vous aime pas: cependant il vous épouſe! Eſt-ce là de l'honneur, à votre avis? Peut-on traiter plus cavalierement le mariage?

PHÉNICE.

Quoi ! Damis qui se jette à mes genoux ; que vous avez trouvé tout prêt à s'y jetter encore.....

LUCILE.

Voilà une petite narration de bon goût que vous me faites-là ; je ne vous conseille pas de la faire à d'autres qu'à moi. Elle est encore plus l'histoire de vos foiblesses que de sa mauvaise foi, le fourbe qu'il est !

PHÉNICE.

Mais enfin, d'où sçavez-vous qu'il ne m'aime point ?

LUCILE.

Je vais vous dire d'où je le sçais. Tenez, voilà Lisette qui passe ; elle est instruite, appellons-la. (*Elle appelle.*) Lisette, Lisette, venez ici.

SCENE VIII.

LISETTE, LUCILE, PHÉNICE.

LISETTE.

De quoi s'agit-il, Madame?

LUCILE.

Je ne l'ai point préparée, comme vous voyez. Ah! çà, Lisette, dites sans façon ce que vous pensez: nous parlons de Damis; croyez-vous qu'il aime ma Sœur?

LISETTE.

Non certes! je ne le crois pas: car je sçais le contraire; & vous aussi, Madame.

LUCILE, *à Phénice.*

Entendez-vous?

LISETTE.

Il se désoloit tantôt du mariage en question.

LUCILE.

Voilà qui est net.

LISETTE.

Et si j'avois quelque pouvoir ici, il n'épouseroit point Madame.

LUCILE, *à Phénice.*

Eh ! bien : ai-je tort de trembler pour vous ?

LISETTE.

Pour dire la vérité, il n'aime ici que ma Maitresse.

PHÉNICE.

Qui ne l'aime pas apparemment ?

LISETTE.

C'est à elle à éclaircir ce point-là ; elle est bonne pour répondre.

PHÉNICE.

On diroit que Lisette vous épargne.

LISETTE.

Moi, Madame !

LUCILE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Ce discours-là est obscur ; on sçait que j'ai refusé Damis.

PHÉNICE.

On peut le croire, mais on n'en est pas sûr. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas peur qu'on me l'enleve. Adieu, ma Sœur, je vous quitte ; je pense que nous n'avons plus rien à nous dire.

LUCILE.

Vous n'êtes pas mal fière, ma Sœur : on eſt bien payé des inquiétudes qu'on a pour vous!

PHÉNICE, *en s'en-allant.*

Je ſerois peut-être dupe, ſi j'étois reconnoiſſante.

SCÈNE IX.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Elle ne craint point qu'on le lui enleve, dit-elle. Ma foi, Madame, je vous renonce, ſi cela ne vous pique pas ; car enfin il eſt tems de convenir que Damis ne vous déplaît point, d'autant plus qu'il vous aime.

LUCILE.

Quand il vous plaira que je le haïſſe, la recette eſt immanquable ; vous n'avez qu'à me dire que je l'aime. Mais il ne s'agit pas de cela ; je veux avoir raiſon de l'impertinent orgueil de ma Sœur ; & je le puis, s'il eſt vrai que Damis m'aime, comme vous m'en êtes garante. Le ſuccès

de la commission que je vais vous donner, roule tout entier sur cette vérité-là que vous me garantissez.

LISETTE.

Voyons.

LUCILE.

Je vous charge donc d'aller trouver Damis comme de vous-même ; entendez-vous ? car ce n'est pas moi qui vous y envoie ; c'est vous qui y allez.

LISETTE.

Que lui dirai-je ?

LUCILE.

Est-ce que vous ne le devinez pas ? Apparemment que vous n'y allez pas pour lui dire que je le hais ; mais vous avez plus de malice que d'ignorance.

LISETTE.

Je lui ferai donc entendre que vous l'aimez ?

LUCILE.

Oui, Mademoiselle, oui, que je l'aime ; puisque vous me forcez à prononcer moi-même un mot qui m'est désagréable, & dont je ne me sers ici que par raison. Au reste, je ne vous indique rien de ce qui peut appuyer cette fausse confi-

dence : vous êtes fille d'esprit, vous pénétrez les mouvements des autres; vous lisez dans les cœurs : l'art de les persuader ne vous manquera pas, & je vous prie de m'épargner une instruction plus ample. Il y a certaine tournure, certaine industrie que vous pouvez employer. Vous aurez remarqué mes discours, vous m'aurez vu inquiette; j'aurai soupiré, si vous voulez : je ne vous prescris rien, le peu que je vous en dis me révolte; & je gâterois tout, si je m'en mêlois. Ménagez-moi le plus qu'il sera possible : cependant persuadez Damis, dites-lui qu'il vienne, qu'il avoue hardiment qu'il m'aime ; que vous sentez que je le souhaite ; que les paroles qu'il m'a données ne sont rien, comme en effet ce ne sont que des bagatelles ; que je les traiterai de même : & le reste. Allez, hâtez-vous ; il n'y a point de tems à perdre. Mais que vois-je ? le voici qui vient. Oubliez tout ce que je vous ai dit.

SCENE X.

DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

Puisse le Ciel favoriser ma feinte! Éprouvons encore si son cœur ne me regretteroit pas. Enfin, Madame, il n'est plus question de notre mariage : vous voilà libre; &, puisqu'il le faut, j'épouserai Phénice.

LISETTE, *à part.*

Que nous vient-il dire?

DAMIS.

Quoique le bonheur de vous plaire ne m'ait pas été réservé, puis-je du moins, Madame, au défaut des sentiments dont je n'étois pas digne, me flatter d'obtenir ceux de l'amitié que je vous demande?

LUCILE.

Ce soin-là ne doit point vous occuper aujourd'hui, Monsieur; & je ferois scrupule de vous retenir plus longtems. Ah! (*Elle veut se retirer.*)

DAMIS.

Quoi, Madame! notre mariage vous déplaît-il?

LUCILE.

J'ai trouvé que vous ne me conveniez point ; & je vous avoue que, si l'on m'en croyoit, vous ne conviendriez pas mieux à Phénice ; & peut-même pourrois-je en dire ma pensée. (*En s'en allant.*) L'ingrat !

SCENE XI.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

Ah ! Lisette, est-ce là cette personne qui avoit tant de penchant pour moi ?

LISETTE.

Quoi ! vous ôsez me parler encore ! Est-ce pour me demander mon amitié aussi à moi ? Je vous la refuse. Adieu. (*à part.*) Je vais pourtant voir ce qu'on peut faire pour lui.

DAMIS.

Arrête ; je me meurs, & je ne sçais plus ce que je deviendrai.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

JE te dis qu'il eſt au déſeſpoir, & qu'il auroit déjà diſparu, ſi je ne l'arrêtois pas.

LISETTE.

Qu'on eſt ſot, quand on aime!

FRONTIN.

C'eſt bien pis, quand on épouſe.

LISETTE.

Le plus court ſeroit que ton Maître allât ſe jetter aux pieds de ma Maitreſſe; je ſuis perſuadée que cela termineroit tout.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen; il dit qu'il a ſuffiſamment éprouvé le cœur de Lucile, & qu'il eſt ſi mal diſ-

poſé pour lui, que peut-être publieroit-elle l'aveu de ſon amour pour le perdre.

LISETTE.

Quelle imagination !

FRONTIN.

Que veux-tu ? Le danger où il eſt d'épouſer Phénice, l'impoſſibilité où il ſe trouve de la refuſer avec honneur, l'idée qu'il a des ſentiments de Lucile ; tout cela lui tourne la tête, & la tourneroit à un autre. Il ne voit pas les choſes comme nous ; il faut le plaindre. Malheureuſement c'eſt un garçon qui a de l'eſprit ; cela fait qu'il ſubtiliſe, que ſon cerveau travaille ; &, dans de certains embarras, ſçais-tu bien qu'il n'appartient qu'aux gens d'eſprit de n'avoir pas le ſens-commun ? Je l'ai tant éprouvé moi-même !

LISETTE.

Quoi qu'il en ſoit, qu'il ſe garde bien de s'en aller avant que de ſçavoir à quoi s'en tenir ; car j'eſpere que la difficulté que nous avons fait naître, & la conduite que nous faiſons tenir à Lucile, le tireront d'affaire. Je n'ai pas eu de peine à perſuader à ma Maitreſſe que ce mariage-ci lui faiſoit une véritable injure, qu'elle avoit droit de s'en plaindre ; & Monſieur Orgon m'a paru auſſi très-em-

barraſſé

barrassé de ce que j'ai été lui dire de sa part ; mais toi ; de ton côté, qu'as-tu dit au pere de Damis ? Lui as-tu fait sentir le désagrément qu'il y avoit pour son fils de n'entrer dans une maison que pour y brouiller les deux Sœurs ?

FRONTIN.

Je me suis surpassé, ma fille, Tu sçais le talent que j'ai pour la parole, & l'art avec lequel je ments quand il faut. Je lui ai peint Lucile si ennemie de mon Maître, remplissant la maison de tant de murmures, menaçant sa Sœur d'une rupture si terrible, si elle l'épouse ! J'ai peint Monsieur Orgon si consterné, Phénice si découragée, Damis si stupéfait !

LISETTE.

A cela qu'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Rien : sinon qu'à mon récit il a soupiré, levé les épaules, & m'a quitté pour parler à Monsieur Orgon, & pour consoler son fils qui est averti, & qui, de son côté, l'attend avec une douleur inconsolable.

LISETTE.

Voilà, ce me semble, tout ce qu'on peut faire en pareil cas pour ton Maître, & j'ai bonne opinion de cela : mais retire-toi ; voici Lucile qui me cher-

che apparemment; je lui ai toujours dit qu'elle aimoit Damis ſans qu'elle l'ait avoué; & je vais changer de ton, afin de la forcer à en changer elle-même.

FRONTIN.

Adieu; ſonge qu'il faut que je t'épouſe, ou que la tête me tourne auſſi.

LISETTE.

Va, va, ta tête a pris les devants: ne crains plus rien pour elle.

SCENE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

EH bien! Liſette, avez-vous vu mon pere?

LISETTE.

Oui, Madame; &, autant qu'il m'a paru, je l'ai laiſſé très-inquiet de vos diſpoſitions. Pour de réponſe, Monſieur Ergaſte qui eſt venu le joindre, ne lui a pas donné le temps de m'en faire; il m'a ſeulement dit qu'il vous parleroit.

LUCILE.

Fort bien ! cependant les préparatifs du mariage ſe font toujours.

LISETTE.

Vous verrez ce qu'il vous dira.

LUCILE.

Je verrai ! la belle reſſource ! Pouvez-vous être de ce ſang-froid-là dans les circonſtances où je me trouve ?

LISETTE.

Moi, de ſang-froid, Madame ! je ſuis peut-être plus fâchée que vous.

LUCILE.

Écoutez, vous auriez raiſon de l'être : je vous dois l'injure que j'eſſuie ; & j'ai fait une triſte épreuve de l'imprudence de vos conſeils. Vous n'êtes point méchante : mais, croyez-moi, ne vous attachez jamais à perſonne ; car vous n'êtes bonne qu'à nuire.

LISETTE.

Comment donc ! eſt-ce que vous croyez que je vous porte malheur ?

LUCILE.

Eh ! pourquoi non ? Eſt-ce que tout n'eſt pas

plein de gens qui vous ressemblent ? Vous n'avez qu'à voir ce qui m'arrive avec vous.

LISETTE.

Mais vous n'y songez pas, Madame.

LUCILE.

Oh ! Lisette, vous en direz tout ce qu'il vous plaira ; mais voilà des fatalités qui me passent & qui ne m'appartiennent point du tout.

LISETTE.

Et de-là vous concluez que c'est moi qui vous les procure ? Mais, Madame, ne soyez donc point injuste. N'est-ce pas vous qui avez renvoyé Damis ?

LUCILE.

Oui ; mais qui est-ce qui en est cause ? Depuis que nous sommes ensemble, avez-vous cessé de me parler des douceurs de je ne sçais quelle liberté qui n'est que chimere ? Qui est-ce qui m'a conseillé de ne me marier jamais ?

LISETTE.

L'envie de faire de vos yeux ce qu'il vous plairoit, sans en rendre compte à personne.

LUCILE.

Les serments que j'ai faits, qui est-ce qui les a imaginés ?

LISETTE.

Que vous importent-ils? Ils ne tombent que ſur un homme que vous n'aimez point.

LUCILE.

Eh ! pourquoi donc vous êtes-vous efforcée de me perſuader que je l'aimois ? D'où vient me l'avoir répété ſi ſouvent, que j'en ai preſque douté moi-même ?

LISETTE.

C'eſt que je me trompois.

LUCILE.

Vous vous trompiez ! Je l'aimois ce matin, je ne l'aime pas ce ſoir. Si je n'en ai pas d'autre garant que vos connoiſſances, je n'ai qu'à m'y fier ; me voilà bien inſtruite ! Cependant dans la confuſion d'idées que tout cela me donne à moi, il arrive, en vérité, que je me perds de vue. Non, je ne ſuis pas sûre de mon état ; cela n'eſt-il pas déſagréable ?

LISETTE.

Raſſurez-vous, Madame ; encore une fois vous ne l'aimez point.

LUCILE.

Vous verrez qu'elle en ſçaura plus que moi. Eh ! que ſçais-je ſi je ne l'aurois pas aimé, ſi vous m'aviez laiſſée telle que j'étois ; ſi vos conſeils, vos

préjugés, vos fausses maximes ne m'avoient pas infecté l'esprit? Est-ce moi qui ai décidé de mon sort? Chacun a sa façon de penser & de sentir, & apparemment que j'en ai une : mais je ne dirai pas ce que c'est; je ne connoîs que la vôtre. Ce n'est ni ma raison, ni mon cœur qui m'ont conduite; c'est vous. Aussi n'ai-je jamais pensé que des impertinences. Et voilà ce que c'est! on croit se déterminer, on croit agir, on croit suivre ses sentiments, ses lumieres, & point du tout; il se trouve qu'on n'a qu'un esprit d'emprunt, & qu'on ne vit que de la folie de ceux qui s'emparent de votre confiance.

LISETTE.

Je ne sçais où j'en suis.

LUCILE.

Dites-moi ce que c'étoit, à mon âge, que l'idée de rester fille? Qui est-ce qui ne se marie pas? Qui est-ce qui va s'entêter de la haîne d'un état respectable, & que tout le monde prend? La condition la plus naturelle d'une fille, est d'être mariée; je n'ai pu y renoncer qu'en risquant de désobéir à mon pere; je dépends de lui. D'ailleurs, la vie est pleine d'embarras; un mari les partage : on ne sçauroit avoir trop de secours; c'est un véritable ami

qu'on acquiert. Il n'y avoit rien de mieux que Damis : c'eſt un honnête-homme. J'entrevois qu'il m'auroit plu ; cela alloit tout de ſuite : mais malheurêuſement vous êtes au monde, & la deſtination de votre vie eſt d'être le fléau de la mienne. Le haſard vous place chez moi, & tout eſt renverſé : je réſiſte à mon pere : je fais des ſerments, j'extravague ; & ma Sœur en profite.

LISETTE.

Je vous diſois tout-à-l'heure que vous n'aimiez pas Damis ; à préſent je ſuis tentée de croire que vous l'aimez.

LUCILE.

Eh ! le moyen de s'en être empêchée avec vous ? Eh ! bien, oui, je l'aime, Mademoiſelle. Etes-vous contente ? Oui, & je ſuis charmée de l'aimer pour vous mettre dans votre tort, & vous faire taire.

LISETTE.

Eh ! mort de ma vie, que ne le diſiez-vous plutôt ? Vous nous auriez épargné bien de la peine à tous ; & à Damis qui vous aime ; & à Frontin & à moi, qui nous aimons auſſi, & qui nous déſeſpérions : mais laiſſez-moi faire ; il n'y a encore rien de gâté.

LUCILE.

Oui, je l'aime, il n'eſt que trop vrai; & il ne me manquoit plus que le malheur de n'avoir pu le cacher: mais s'il vous en échappe un mot, vous pouvez renoncer à moi pour la vie.

LISETTE.

Quoi! vous ne voulez pas?...

LUCILE.

Non; je vous le défends.

LISETTE.

Mais, Madame, ce ſeroit dommage; il vous adore.

LUCILE.

Qu'il me le diſe lui-même, & je le croirai. Quoi qu'il en ſoit, il m'a plu.

LISETTE.

Il le mérite bien, Madame.

LUCILE.

Je n'en ſçais rien, Liſette; car, quand j'y ſonge, notre amour ne fait pas toujours l'éloge de la perſonne aimée: il fait bien plus ſouvent la critique de la perſonne qui aime: je ne le ſens que trop. Notre vanité & notre coquetterie, voilà les plus grandes ſources de nos paſſions; voilà d'où les hommes tirent le plus ſouvent tout ce

qu'ils valent, Qui nous ôteroit les foibleſſes de notre cœur, ne leur laiſſeroit guères de qualités eſtimables. Ce cabinet où j'étois cachée pendant que Damis te parloit, qu'on le retranche de mon aventure, peut-être que je n'aurai point d'amour; car pourquoi eſt-ce que j'aime? Parce qu'on me défioit de plaire, & que j'ai voulu venger mon viſage; n'eſt-ce pas-là une belle origine de tendreſſe? Voilà pourtant ce qu'a produit un cabinet de plus dans mon hiſtoire.

LISETTE.

Eh! Madame, Damis n'a que faire de cette aventure-là, pour être aimable. Laiſſez-moi vous conduire.

LUCILE.

Vous ſçavez ce que je vous ai défendu, Liſette.

LISETTE.

Je ſors; car voilà votre pere: mais vous aurez beau dire; ſi Damis ſe voyoit forcé d'épouſer Phénice, ne vous attendez pas que je reſte muette.

SCENE III.

M. ORGON, LUCILE.

M. ORGON.

MA fille, que signifie donc ce que Lisette m'est venu dire de votre part ? Comment ! vous ne voulez pas voir le mariage de votre Sœur ? vous ne le lui pardonnerez jamais ? vous demandez à vous retirer ? Monsieur Ergaste, son Fils, Phénice & moi, vous nous chagrinez tous : & de qui s'agit-il ? De l'homme du monde qui vous est le plus indifférent.

LUCILE.

Très-indifférent, je l'avoue ; mais la maniere dont mon pere me traite, ne me l'est pas.

M. ORGON.

Eh ! que vous ai-je fait, ma fille ?

LUCILE.

Non : il est certain que je n'ai point de part aux bontés de votre cœur ; ma Sœur en emporte toutes les tendresses.

M. ORGON.

De quoi pouvez-vous vous plaindre ?

LUCILE.

Ce n'eſt pas que je trouve mauvais que vous l'aimiez, aſſurément. Je ſçais bien qu'elle eſt aimable; & ſi vous ne l'aimiez pas, j'en ſerois très-fâchée: mais qu'on n'aime qu'elle, qu'on ne ſonge qu'à elle, qu'on la marie aux dépens du peu d'eſtime qu'on pouvoit faire de mon eſprit, de mon cœur, de mon caractere; je vous avoue, mon pere, que cela eſt bien triſte, & que c'eſt me faire payer bien cherement ſon mariage.

M. ORGON.

Mais que veux-tu dire? Tout ce que j'y vois, moi, c'eſt qu'elle eſt ta cadette, & qu'elle épouſe un homme qui t'étoit deſtiné: mais ce n'eſt qu'à ton refus. Si tu avois voulu de Damis, il ne ſeroit pas à elle: ainſi te voilà hors d'intérêt; &, dans le fond, ton cœur t'a bien conduite: Damis & toi, vous n'étiez pas nés l'un pour l'autre. Il a plu ſans peine à ta Sœur; nous voulions nous allier Monſieur Ergaſte & moi, & nous profitons de leur penchant mutuel. C'eſt te débarraſſer d'un homme que tu n'aimes point; & tu dois en être charmée.

LUCILE.

Enfin, je n'ai rien à dire; & vous êtes le maî-

tre : mais je devois l'épouser. Il n'étoit venu que pour moi, tout le monde en est informé ; je ne l'épouse point, tout le monde en sera surpris. D'ailleurs, je pouvois quelque jour vouloir me marier moi-même : & me voilà forcé d'y renoncer.

M. ORGON.

D'y renoncer, dis-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là ?

LUCILE.

Oui, me voilà condamnée à n'y plus penser. On ne revient jamais de l'accident humiliant qui m'arrive aujourd'hui. Il faut désormais regarder mon cœur & ma main comme disgraciés ; il ne s'agit plus de les offrir à personne, ni de chercher de nouveaux affronts. J'ai été dédaignée, je le serai toujours, & une retraite éternelle est l'unique parti qui me reste à prendre.

M. ORGON.

Tu es folle ; on sçait que tu as refusé Damis, encore une fois ; il le publie lui-même, & tout le risque que tu cours dans cette affaire-ci, c'est de passer pour avoir le goût bisarre : voilà tout. Ainsi, tranquillise-toi, & ne va pas toi-même, par un mécontentement mal entendu, te faire soupçonner de sentiments que tu n'as point. Voici

ta Sœur qui vient nous joindre, & à qui j'avois donné ordre de te parler ; & je te prie de la recevoir avec amitié.

SCENE IV.

PHÉNICE, LUCILE, M. ORGON.

M. ORGON.

Approchez, Phénice ; votre Sœur vient de me dire les motifs de son dégoût pour votre mariage. Quoique Damis ne lui convienne point, on sçait qu'il étoit venu pour elle, & elle croyoit qu'on pouvoit mieux faire que de vous le donner : mais elle ne songe plus à cela, voilà qui est fini.

PHÉNICE.

Si ma Sœur le regrette, & que Damis la préfere, il est encore à elle ; je le cede volontiers, & n'en murmurerai point.

LUCILE.

Croyez-moi, ma Sœur ; un peu moins de con-

fiance. S'il vous entendoit, j'aurois peur qu'il ne vous prît au mot.

PHÉNICE.

Oh non ! je parle à coup sûr ; il n'y a rien à craindre : je lui ai répeté plus de vingt fois ce que je vous dis-là.

LUCILE.

Ah ! si vous n'avez rien risqué à lui tenir ce discours, vous m'en avez quelque obligation ; mes manieres n'ont pas nui à la constance qu'il a eue pour vous.

PHÉNICE.

Laissez-moi pourtant me flatter qu'il m'a choisie.

LUCILE.

Et moi je vous dis qu'il est mieux que vous ne vous en flattiez pas, Mademoiselle ; vous en serez plus attentive à lui plaire, & son amour aura besoin de ce secours-là.

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air de dispute que vous prenez entre vous deux ? Est-ce-là comme vous répondez aux soins que je me donne pour vous voir unies ?

LUCILE.

Mais vous voyez bien qu'on le prend ſur un ton qui n'eſt pas ſupportable.

PHÉNICE.

Eh ! que puis-je faire de plus que de renoncer à Damis, ſi votre cœur le ſouhaite ?

LUCILE.

On vous dit que, ſi mon cœur le ſouhaitoit, on n'auroit que faire de vous, & que la vanité de vos offres eſt bien inutile ſur un objet qu'on vous ôteroit avec un regard, ſi on en avoit envie : en voilà aſſez, finiſſons.

M. ORGON.

La jolie converſation ! je vous croyois à toutes deux plus de reſpect pour moi.

PHÉNICE.

Je ne dirai plus mot ; je n'étois venue que dans le deſſein d'embraſſer ma Sœur ; & j'y ſuis encore prête, ſi ſes ſentiments me le permettent.

LUCILE.

Ah ! qu'à cela ne tienne. (*Elles s'embraſſent.*)

M. ORGON.

Eh bien ! voilà ce que je demandois. Allons, mes enfans, réconciliez-vous, & ſoyez bonnes amies. Voici Damis qui vient fort à propos.

SCENE V.

DAMIS, LUCILE, M. ORGON, PHÉNICE.

DAMIS.

JE crois, Monsieur, que vous êtes bien persuadé du desir extrême que j'avois de voir terminer notre mariage : mais vous sçavez l'obstacle qu'y a apporté Madame ; & plutôt que de jetter le trouble dans une famille....

M. ORGON.

Non, Damis, vous n'en jetterez aucun. Je vous annonce que nous sommes tous d'accord ; que nous vous estimons tous, & que mes filles viennent de s'embrasser tout-à-l'heure.

PHÉNICE.

Et même de bon cœur, à ce que je pense.

LUCILE.

Oh ! le cœur n'a que faire ici ; rien ne l'intéresse.

M. ORGON.

M. ORGON.

Eh ! ſans doute. Adieu, je vais porter cette bonne nouvelle à Monſieur Ergaſte, & dans un moment revenir avec lui ici pour conclure.

SCENE VI.

DAMIS, LUCILE, PHÉNICE.

PHÉNICE, *riant en les regardant.*

AH, ah, ah.... Que vous me divertiſſez tous deux. Vous vous taiſez, vous me regardez d'un œil noir. Ah, ah, ah....

LUCILE.

Où eſt donc le mot pour rire ?

PHÉNICE.

Oh ! il y eſt beaucoup pour moi, & il n'y eſt pas encore pour vous, j'en conviens ; mais cela va venir... Approchez, Damis.

DAMIS, *faiſant mine de reculer.*

De quoi s'agit-il, Madame ?

PHÉNICE.

De quoi s'agit-il, Madame ! Eſt-ce que vous me fuyez ? Le joli prélude de tendreſſe ! N'eſt-ce pas-là un homme bien diſpoſé à m'épouſer ?

(Elle va à lui.)

Approchez, vous dis-je : venez ici, & laiſſez-vous conduire. Allons, Monſieur, rendez hommage à votre vainqueur, & jettez-vous à ſes genoux tout-à-l'heure.... à ſes genoux, vous dis-je. Et vous, ma Sœur, tenez-vous un peu fiere : ne lui tendez pas la main en ſigne de paix ; mais ne la retirez pas non plus : laiſſez-la aller, afin qu'il la prenne. Voilà mon projet rempli : adieu, le reſte vous regarde.

SCENE VII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE, *à Damis qui est à ses genoux.*

MAIS qu'est-ce que cela signifie, Damis?

DAMIS.

Que je vous adore depuis le premier instant, & que je n'ôsois vous le dire.

LUCILE.

Assûrément, voilà qui est particulier; mais levez-vous donc pour vous expliquer.

(Damis se leve.)

DAMIS.

Si vous sçaviez combien j'ai souffert du silence timide que j'ai gardé, Madame! non, je ne puis vous exprimer ce que devint mon cœur la premiere fois que je vous vis, ni tout le désespoir où je fus d'avoir parlé à Lisette comme j'avois fait.

LUCILE.

Je ne m'attendois pas à ce discours-là; car vous me promîtes alors de rompre notre mariage.

DAMIS.

Madame, je ne vous promis rien, ſouvenez-vous-en : je ne fis que céder à l'éloignement où je vous vis pour moi ; je ne me rendis qu'à vos diſpoſitions, qu'au reſpect que j'avois pour elles, qu'à la peur de vous déplaire, & qu'à l'extrême ſurpriſe où j'étois.

LUCILE.

Je vous crois ; mais j'admire la conjoncture où cela tombe ; car enfin, ſi j'avois ſçu vos ſentiments, que ſçais-je ? ils auroient pu me déterminer : mais à préſent comment voulez-vous qu'on faſſe ? En vérité, cela eſt bien embarraſſant.

DAMIS.

Ah ! Lucile, ſi mon cœur pouvoit fléchir le vôtre !

LUCILE.

Vous verrez que notre hiſtoire ſera d'un ridicule qui me déſole.

DAMIS.

Je ne ſerai jamais à Phénice, je ne puis être qu'à vous ſeule ; & ſi je vous perds, toute ma reſſource eſt de fuir, de ne me montrer de ma vie, & de mourir de douleur.

LUCILE.

Cette extrémité-là feroit terrible: mais, dites-moi, ma Sœur fçait donc que vous m'aimez?

DAMIS.

Il faut qu'on le lui ait dit, ou qu'elle l'ait foupçonné dans nos converfations, & qu'elle ait voulu m'encourager à vous le dire.

LUCILE.

Hum! fi elle a foupçonné que vous m'aimiez, je fuis fûre qu'elle fe fera doutée que j'y fuis fenfible.

DAMIS, *en lui baifant la main.*

Ah! Lucile, que viens-je d'entendre! Dans quel raviffement me jettez-vous!

LUCILE.

Notre aventure fera rire; mais notre amour m'en confole. Je crois qu'on vient.

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, M. ERGASTE, PHÈNICE, DAMIS, LISETTE, FRONTIN, LUCILE.

M. ERGASTE.

ALLONS, mon fils, hâtez-vous de combler ma joie, & venez ſigner votre bonheur.

DAMIS.

Mon pere, il n'eſt plus queſtion de mariage avec Madame; elle n'y a jamais penſé, & mon cœur n'appartient qu'à Lucile.

M. ORGON.

Qu'à Lucile?

LISETTE.

Oui, Monſieur, à elle même, qui ne le refuſera pas. Mariez hardiment; tantôt nous vous dirons le reſte.

M. ORGON.

Êtes-vous d'accord de ce qu'on dit-là, ma fille?

LUCILE, *donnant la main à Damis.*

Ne me demandez point d'autre réponſe, mon pere.

FRONTIN.

Eh bien! Liſette, qu'en ſera-t-il?

LISETTE, *lui donnant la main.*

Ne me demande point d'autre réponſe.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

Essai sur la Vie & les Ouvrages de M. de Marivaux. Page. 1

Le Pere prudent & équitable, ou *Crispin l'heureux fourbe, Comédie en un Acte.* 11

Annibal, Tragédie en cinq Actes. 77

Le Dénouement imprévu, Comédie. 167

Prologue de l'Isle de la Raison. 229

L'Isle de la Raison, ou *les Petits Hommes, Comédie en trois Actes.* 231

La seconde Surprise de l'Amour, Comédie en trois Actes. 381

La Réunion des Amours, Comédie-Héroïque, en un Acte. 513

Les Serments indiscrets, Comédie en cinq Actes. 461

Fin de la Table.

00100366

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016